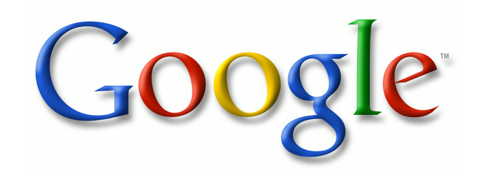

Google



LES

ŒUVRES D'HORACE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Horace. Collected works, French

LES

ŒUVRES D'HORACE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. JULES JANIN

Sans peser. — Sans rester.
V. H.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

AV



DÉDICACE

Et ce fut, *Monseigneur*, avec un zèle infini, que votre illustre père entoura votre heureuse enfance des plus belles œuvres de l'esprit humain, les plus fécondes en grâce, en politesse, en éloquence. — Il avait souvent à la bouche cette parole de Socrate : *Nous ne pouvons être bien élevés que par un homme qui nous plaise!* ainsi, de bonne heure, il habituait votre oreille aux plus beaux vers, que les poëtes butinent, comme autant d'abeilles, dans les jardins et les prairies des Muses.

De ces divins fils de Calliope, nous sont venus, beaucoup plus que de *l'école*, et des traités de Panétius, tant de conseils pleins de courtoisie et de cette aimable sagesse, obéissante aux passions de l'âme. Elle est accessible au jeune homme, au vieillard; elle est utile au prince, au sujet, au pauvre, au riche, à l'ambitieux, au content de peu.

Parmi ces maîtres de la vie humaine, adoptés

par les meilleures intelligences dans les pays les plus différents et dans les siècles les plus divers, votre illustre père avait choisi le plus habile et le plus heureux précepteur que pût rencontrer un noble enfant, loin du vulgaire, et réservé, par la majesté de sa naissance, à toutes les grandeurs. Il l'avait choisi, justement parce que ce maître-instituteur était un homme intelligent de toutes les honnêtes passions, le complice élégant de toutes les fêtes de la vie; implacable ennemi des traîtres, des avares, des coquins, des flatteurs, des mauvais écrivains, des vieilles corrompues, de tous les méchants petits vices, privés d'excuse et de pardon, qui nous rendent odieux et ridicules tout ensemble!

Ajoutez une âme indulgente, un esprit juste, une grâce alerte, un goût exquis, une parole habile à tout dire, une saine et limpide philosophie, avec tant de gaieté, de bon sens, de bonne humeur, dans une mesure excellente, enfin le ton parfait de la meilleure compagnie et des plus honnêtes gens.

Mais, pour rencontrer ce bel esprit, aimé des plus belles Romaines qu'il faisait célèbres, honoré des plus grands citoyens qu'il faisait glorieux, Horace, en un mot, il nous faut remonter aux derniers jours de la République expirante, à l'heure où la guerre civile a semé le désordre à travers ce monde en proie aux disputes. Plus vaste est la ruine, et plus grande est la consolation qui nous viendra, tantôt, de ces divins cantiques : à la con-

corde, à la clémence, à la paix, à la fortune, à Minerve, à Vénus, à Virgile, à Pindare, au tout-puissant Auguste, assis dans le conseil des dieux !

Quel plus insigne honneur pour ce poëte inspiré, qui portait dans ses dithyrambes, pleins de génie, *et de toutes les choses qui font l'objet de l'âme*, tant d'appels écoutés aux Muses, filles de Jupiter? Quelle popularité plus rare? Il touche à tant de choses! il a célébré tant de héros, de beautés, de grandeurs !

Il aimait la gloire. Il adorait la poésie. Il regrettait l'éloquence des hommes libres d'autrefois. Il était fou des livres, des tableaux, des jardins. — Çà des roses, de fraîches couronnes, de bons vins, de belles amours !

Il réunit, ce poëte Horace, ornement le plus rare du siècle le plus orné, les qualités les plus utiles, aux défauts les plus aimables. Il fut, dans une mesure excellente, un fils d'affranchi, un chevalier, un courtisan (le poëte *aulique* par excellence !), un philosophe, un rhéteur, un homme des champs, un négociateur. Il est l'ami de Mécène, l'hôte de Pollion, le bienvenu d'Agrippa; il était le favori d'Auguste (Auguste en voulut faire un secrétaire à ses commandements), il est l'égal des plus brillants personnages consulaires; il était aux pieds de Virgile; il exécrait Mévius; il insultait ce vil Ménas, esclave et délateur; il avait fait de Tibulle (un si grand poëte, et si malheureux !) le censeur véridique des efforts de sa Muse naissante.

Dans cette Rome altière où si peu de gens

étaient comptés, ce bel esprit fut une puissance, et cette autorité sans exemple, il la devait à l'étude, à l'inspiration. Il avait erré dans les vallons de Thessalie entre Ossa et le mont Olympe, avant d'être un des paysans de la Sabine; il avait bu à longs traits l'eau de Castalie entre les deux sommets du Parnasse, quand il se reposait sur les bords de ta claire fontaine, ô Bandusie!

A Préneste, où Sylla avait bâti, de ses mains, un temple à la Fortune sa mère, Horace, assis sur les marches du temple, relisait l'*Iliade* et l'*Odyssée*, oublieux de tout le reste. Il était né vraiment un lyrique.... à force de zèle, il devint un écrivain parfait dans tous les tons de la poésie, et soit qu'il célèbre en sa comédie Horace et Glycère rapatriés par l'amour, soit qu'il chante aux autels d'Apollon l'hymne éclatant du nouveau siècle, il excelle. — Il est tout semblable à cette fontaine Aréthuse dont Lucien parle avec tant d'agrément :

Une belle et claire source qui roule ses petits flots argentés parmi les cailloux du rivage, avec un murmure agréable et charmant.

A ce grand souffle, il unissait une âme ouverte à la piété filiale, à la reconnaissance, à l'amitié, aux meilleurs sentiments. Jamais, dans sa plus grande et plus légitime faveur, il n'oublia les bienfaits dont l'avait comblé son père. Il célèbre à chaque instant, dans ses poëmes les plus travaillés (car ce fut un grand artiste en style, et disant que la lime, autant que l'épée, était une arme romaine), la sincérité, l'honneur, l'exemple et les leçons de

ce véritable et doux auteur de sa gloire et de sa fortune.

Il se souvient avec un légitime orgueil des bienfaits dont ce bon père avait été la source unique (la liberté, la cité. la famille), autant de bonheurs qu'il devait à la prévoyance paternelle, et ce nom glorieux d'*Horace*, un nom éteint qu'il a fait revivre en ses vers immortels.

Enfin (présent inestimable!) il rappelait en toute occasion ce grand soin paternel de le conduire aux écoles romaines; cette prudence unie à cette prodigalité sans bornes, quand à peine échappé aux férules d'Orbilius, le digne homme entraînait son fils aux enseignements de la cité de Minerve, en cette Athènes vigilante où les poëtes et les sages avaient laissé leur empreinte, où la grâce d'Épicure, la vertu de Zénon, la contemplation de Platon, le goût d'Aristote, l'esprit de Socrate et la bonté d'Aristippe avaient posé leurs tabernacles. Horace, à ce compte, est un véritable Athénien!

Athènes, honneur de la Grèce! ornement du monde, intime union de la terre et du ciel; temple! cité! théâtre! école! tombeau! Gloire immortelle, incomparables génies, systèmes divins, chefs-d'œuvre où les passions et les philosophies, les grands poëmes et les grandes disputes se mêlaient dans une ingénieuse confusion!

En cette *Académie* où l'héroïsme était dieu, où la poésie était déesse, maîtres et disciples, Grecs et Romains invoquaient tout ensemble : Orphée, Homère, Hésiode et Lycurgue; Épaminondas et

Thémistocle, et Chrysippe, et Crantor..., les demi-dieux que vous retrouverez dans ces beaux poëmes, ingénument mêlés, avec tant d'atticisme et d'urbanité, à ces noms sages et glorieux : Brutus, les deux Scipion, Camille, Fabius, Marcellus, Paulus, Lélius, Caton!

Notre Horace entrait dans ses vingt ans, lorsqu'en un de ces jours qui comptent dans l'histoire du monde, soudain en cette même Athènes, qui avait résisté aux armes de Sylla, aux provocations d'Antoine, aux sourires de Cléopâtre, un coup de foudre annonce aux nuages, aux cités, aux étoiles, à la terre, à l'Océan, la grande épreuve : *César est mort!* Le meurtrier de César apportait la nouvelle de son meurtre à la cité d'Harmodius et d'Aristogiton.

En même temps Brutus appelait à son aide, avec l'autorité de son crime et de son nom (signal de la liberté de sept cents années, et d'un esclavage éternel), ces enfants du Lycée et du Portique : Bibulus, Varus, Messala, le jeune Horace et le jeune Cicéron.... Les uns et les autres, ces fils des derniers Romains, répondirent en suivant le meurtrier de Jules César dans les champs de Philippes, à l'ombre austère du dernier drapeau que le sénat ait déployé, le drapeau de la loi ancienne et des antiques grandeurs.

Horace, ici, fit son devoir; il se battit en vrai soldat de Brutus, et lorsqu'avec son frère d'armes Pompeius Grosphus, il se moque agréablement de son bouclier perdu dans la bataille, il rit du fin rire

d'Anacréon, d'Alcée et d'Archiloque. Il rit, parce qu'il sait bien que pas un des combattants de cette illustre journée, vaincus ou vainqueurs, ne prendra au sérieux cette ironie.... Où donc a-t-on jamais vu qu'un grand poëte se soit déshonoré de gaieté de cœur?

Cette fois pour toujours, la liberté se voilait d'un crêpe : Octave était Dieu, sous le nom d'Auguste; Brutus et Cassius morts, Caton se tuait de ses mains; l'univers lassé de proscriptions, acceptait cette obéissance à la volonté d'un seul.

Notre Horace, en ce moment de sa jeunesse à l'abandon, rentra dans Rome aussi pauvre et dépouillé que le berger Mélibée entrevu par Virgile, et bientôt, dédaigneux de Sextus Pompée, éphémère héritier du grand Pompée, et de ces faibles décemvirs, son génie et sa pauvreté (ajoutons son courage) en firent un poëte. Il était dans l'âge ignorant et superbe, et, tout de suite, il écrivit une satire où l'atticisme et le bel esprit tempéraient les cruautés et les colères.

Sa satire obéissait à la simplicité du discours familier. Si elle n'était pas sans colère, elle était sans amertume; au ton qu'il a su prendre, aux victimes qu'il a choisies, on voit qu'Horace a trouvé dans le vrai sentier l'accent véritable.

Il s'adresse en effet aux sourires de la ville, et non pas à ses vengeances! Il écrit une comédie, et non pas une *philippique*. Il se moque (il fait bien!) de toutes sortes de petits débauchés, de petites-maîtresses, de petits usuriers, de petits avares que

Rome, en ces portraits nets, vifs et bien tracés, reconnaissait avec joie. Il interpelle avec un rire excellent les adultères cachés de celui-ci, les prodigalités publiques de celui-là; il rit de l'amant de Fausta, battu de verges; il rit de Cérinthe au cou décharné et chargé de perles; il rougit pour Cassia, qui ne sait plus rougir. Le secrétaire et l'ami de l'empereur, Mécène, a son coup de griffe en passant.

A cette comédie ingénieuse, où c'est à peine si les noms et les visages étaient masqués, la ville applaudissait. Chaque lecteur, parmi les plus choisis, admirait ce talent rare et nouveau, et répétait à l'envi ces proverbes pleins de sel et de sens. Alors on voulut savoir qui donc était ce premier venu, dont chaque parole avait un écho, du Janicule au Vatican?...

Il répondit qu'il était né, au mois de décembre de l'an 689, dans une aimable cité, Venusie, entre l'Apulie et la Lucanie, aux tièdes haleines du vent qui souffle à Naples *oisive*, au murmure des ruisseaux tributaires de l'Aufide. Un jour, qu'il dormait dans les bois, des colombes le couvrirent de feuillage, et le myrte et le laurier protégèrent contre l'ours et la vipère le poëte enfant!

C'est vrai; comme Hésiode et Pindare, Horace eut un miracle à son berceau. Sitôt que sa vive satire eut conquis l'attention publique, il quitta la satire pour l'ode amoureuse et clémente...; naguère tout-puissant par les vivacités de l'ironie et du bel esprit, il devint, grâce à l'éclat de ces

poëmes d'avril, le poëte adopté de la jeunesse élégante. Les beautés à la mode, et les héritiers des plus grandes familles, récitèrent ses odes, chantèrent ses chansons.

Ce jeune homme enivré de toutes les grâces de la vie, était de ceux que l'on regarde, aussitôt qu'ils ont fait leurs preuves de talent et de courage. Il portait dans son regard les feux de l'Italie; il avait les yeux noirs, un front vaste orné de cheveux bouclés, un grand air de fraîche et brillante santé.

Comme il haïssait la pauvreté, par un très-grand respect de soi-même, et parce qu'elle fait d'un homme de génie un objet de pitié, il avait acheté une charge de scribe au trésor public. Bientôt, sa charge aidant son zèle, il eut sa maison, ses deux esclaves, une belle toge, un manteau de pourpre! Homme habile à choisir ses amis, ses voisins, ses protecteurs, ses protégés, ses lecteurs, ses maîtresses, il n'était pas, sans profit pour sa fortune, un véritable Italien.

Donc le voilà capitaine à vingt-quatre ans, satirique un an plus tard, poëte au moment où la ville éternelle appartenait à Properce, à Tibulle, à Gallus, à Varius, au grand Virgile! A la même heure, Mécène faisait des vers, le fils de Pison écrivait des comédies. — Octave, avant d'être Auguste, avait chanté la Sicile, *digne des consuls!*

En ce courant de poésie, Horace arrive, oublieux d'Archiloque, inspiré comme Pindare, amoureux comme Anacréon! Ode ou chanson, aux ac-

cords de la lyre, aux sons de la flûte, il invoquait la jeune Chloé et Jules César, Tyndaris et Caton, Hypermnestre et Paul-Émile.

Il nous montre, en ces poëmes glorieux, Auguste au Capitole, Jupiter porte-foudre, Régulus au sénat, Junon dans le conseil des dieux, le Parthe vaincu, les Cantabres pardonnés, l'Orient châtié, Janus fermé. Il célèbre en ces poëmes légers, pleins de grâce et de badinages, les faciles amours, le Faune hospitalier, le toit rustique, le doux sommeil du laboureur. Sa muse athénienne, à l'accent romain, enseigne à la fois l'art d'écrire et l'art de vivre. Elle plaît aux héros; elle se plaît à la danse, aux chansons.

Ami (dit-elle au disciple d'Horace), une âme en repos, un esprit éclairé, des passions d'un jour; ne s'étonner de rien; *assez*, même un peu plus; une maison à Rome, un jardin à Préneste, une ferme dans la Sabine, une suffisante quantité de bons livres et d'argent comptant; Mécène qui vous aime, Auguste qui vous protége; une source, un petit bois, un foyer tiède, un toit qui te cache, un ami qui te lise, un esclave ingénu qui te dise, en riant, tes vérités les moins sévères; la bonne Cinnare à ton chevet quand tu souffres; aux jours de fête, Chloé qui vient à ton ordre, alerte et gaie, et bien-séante, et, pour tout dire, enfin, la médiocrité dorée, au milieu d'une patrie honorée et glorieuse..., en voilà bien assez pour être un homme heureux, jusqu'à l'heure où la Parque indulgente, arrachant cette heureuse existence à la vieillesse

morose, nous entraîne au séjour d'Homère, de Virgile et de Platon!

Tel il était dans ses cantiques, dans ses élégies, dans ses épîtres familières, enseignant, à qui l'écoute, cette gloire excellente qui vient de la modération, de la probité, de l'exactitude, enfin de cette aimable liberté que donne la philosophie, et dont il faisait le *prix même de la vertu*. — *N'ôtez pas*, disait-il, *à la vertu sa récompense!* — Il disait avec un sage : *Evitez les mœurs superbes...*, il disait aussi : *Prends cette heure!*

Ah! le charmant poëte et l'agréable causeur, le moraliste indulgent!... On pourrait se lasser de l'*ode* et de la *satire* d'Horace, on ne se lassera jamais de ses sages enseignements.

Avec une abondance, une expérience, une égalité d'humeur incomparables, ce grand poëte a composé ses *épîtres* d'une suite de scènes piquantes; le vice et le ridicule y sont traités avec tant de malice et d'enjouement! si peu de faste et d'emphase! une hardiesse, une bonhomie, une familiarité choisie, un goût parfait! De cette source ingénieuse est sortie, armée à la légère, la conversation des peuples policés, des nations élégantes, et de la cour des plus grands rois; de là, seulement, nous est venu cet art exquis de tout dire avec mesure, et cette bienséance familière qui fait, de tout honnête homme de tact et d'esprit, l'égal même des fils des dieux.

Voilà par quelle intime union de la prudence et de l'inspiration ce grand poëte est devenu, sans

conteste, un des plus rares ornements d'un pareil siècle, entre les temps de Périclès et le règne de Louis le Grand. Il mourut, à Rome, le cinquième jour des calendes de décembre (le 27 novembre de l'an de Rome 746, huit années avant l'ère chrétienne), à l'âge de cinquante-sept ans, quelques jours après Mécène, peu de temps avant Auguste. Ce fameux empereur, que le poëte instituait son légataire universel, accepta volontiers ce testament d'un homme qui avait été l'ornement de sa toute-puissance, et par de magnifiques obsèques il réunit dans le même tombeau (à l'extrémité des Esquilies) ces deux amis qui s'étaient si bien entendus : Mécène pour le conseiller, Horace pour chanter sa louange éternelle.

Lui-même, Horace, et son œuvre étant achevée, il s'était promis l'immortalité :

Plus dur que fer j'ai fini mon ouvrage[1] !

« Ah! disait-il, aussi longtemps que la vestale et « le grand pontife monteront, d'un pas solennel, « aux autels de Jupiter, je vivrai.... » Pauvre immortalité, s'il n'avait eu que celle-là.... ses dieux n'avaient plus qu'une heure à vivre!...

Il y a dix-huit cents ans que la vestale a cessé de gravir, d'un pas silencieux, les marches du temple! Il est tombé, le Capitole! Ils sont oubliés, les autels de Jupiter! Seul, le poëte est debout sur ces

1. Ronsard.

ruines; sa gloire est vivante, au-dessus de ces ruines, de ces tombeaux!

A cette heure encore, il est la joie et la leçon des meilleurs esprits de toute nation polie. Il plaît au sceptique, il ne déplaît pas au croyant. Il enseigne aux honnêtes gens le vrai *Traité des Devoirs :* qu'il ne faut pas insulter les causes vaincues; que c'est une honte de passer, sans cesse et sans fin, de Cassius à César, d'Antoine à Pompée, et que c'est un vrai déshonneur de briser avec joie ce que l'on adorait avec crainte; enfin, que Dellius était appelé, à bon droit, *le voltigeur des guerres civiles*, qui, soldat de Junius Brutus aux champs de Philippes, s'était fait le persécuteur de ses compagnons d'armes : L. Sextius, Pompeius Grosphus, Valerius Corvinus.

Donc, plus tard, à la fin du siècle où nous sommes, et quand vous serez, à votre tour, sur les limites sévères de l'âge mûr, vous lirez notre poëte, en souvenir de sa bonne grâce et de ses bons conseils; — aujourd'hui, jeune homme, — et jeunes gens, dans l'âge heureux où tout chante, où tout fleurit, jusqu'aux épines, vous lirez votre Horace en l'honneur de ces heures, *pleines de fleurs*, dont Pindare a parlé. Vous le lirez..., il excelle à raconter les batailles des capitaines, l'héroïsme altier des citoyens; il est inépuisable en bonne humeur, en bel esprit, en politesse, en charme enfin.

Pour peu que vous l'aimiez, il vous apprendra, par son exemple et par ses leçons, à maintenir dans leurs justes limites les belles passions de la jeu-

nesse ; à posséder Laïs sans en être possédés ; à mépriser les refus de Chloé ; à mériter les bontés de Néobule ; à pleurer Galatée sans la suivre..., et qu'il n'est pas d'excuse à un galant homme qui lui fasse épouser Lydie.

Horace, à trente ans, qu'il fût présenté à Mécène, ou que de lui-même il entrât chez Glycère, disait tout bas : *A moi, prudence !* Il était timide à ses heures, hardi parfois, réservé souvent ; il aimait l'élégance, et méprisait l'ostentation ; il appelait la tempérance une vertu ; il démontrait que le plus injuste est le plus vite enrichi.... et le plus solidement méprisé de tous les hommes. Il avait l'adultère en mépris, il y voyait une maladresse, une injustice, une honte.

Ami des folâtres amours, des fêtes partagées, des vins sans ivresse, des plaisirs sans peine et du bonheur sans bruit, il se contentait des compagnes de son loisir : Néère ou Phidylé, Galatée ou Tyndaris, inconstantes filles de la vanité et du hasard : des chansons, des parfums, des roses, des couronnes, des grâces bienvenues, dont le nom a traversé les siècles, et sourit, encore aujourd'hui, aux transports des jeunesses volages.

Tout au plus si, parfois, il les négligeait pour quelque belle Grecque de Sparte, d'Argos ou de Corinthe ! Elles allaient, venaient à son caprice, oublieuses, oubliées.... Grecque ou Romaine, esclave, affranchie, Horace a joué avec l'amour. Si, parfois, il se lamente à la porte de l'ingrate, il n'y reste pas.

En ce moment la dame est oisive, et le poëte est en fête, à la bonne heure : aimons-nous, Glycère; aimons-nous, Lycoris! Il n'y mettait guère plus de cérémonie. On se cherche, on se rencontre, on s'oublie, on va de çà, de là, rien de mieux. — Horace eût inventé la *palinodie* avant Stésichore, s'il eût vécu du temps d'Hélène. — Il ne sait pas rompre; il ne veut rien briser; il tourne en grâce une infidélité passagère. Il aimait en homme libre, en poëte, à ses heures.... bientôt il courait après Minerve elle-même, dans la fraîcheur des forêts studieuses, dans le silence du soir, à la clarté des pures étoiles qui lui montraient Néère et sa trahison, Néère et ses beautés.

Jour et nuit, c'est un ami qu'il faut lire; il faut l'aimer, pour le comprendre; il se révèle à peu de gens; il se contente de peu de lecteurs.

Consultez sa prudence! Il enseigne à se méfier des sophistes et des femmes perdues, la corruption étant la même. Il vous dit en quels termes il faut parler de la gloire, adorer les grands dieux, honorer son père, avertir ses amis. Dans ces beaux vers pleins de sentences, où la probité, la prudence et le talent circulent à la façon d'un sang généreux dans les veines de l'athlète, un enfant bien né apprendra que la patience est un rempart contre la pauvreté; que la modestie est le véritable orgueil d'un galant homme; que l'avare et le prodigue sont égaux devant le mépris du sage.

Cet Horace, en ses instants de gaieté, quand il tient d'une main légère la coupe agreste où petille

un bon vin de Falerne, trempé d'un vin léger de Formies, malheur à qui le trahit ou l'insulte! En plein enthousiasme, il reste un sage, un vrai sage, doublé d'un écrivain plein d'images, de ressources, d'inventions, de naturel, d'aisance et de grandeur.

Tout convient à sa poésie : ellipse, antithèse, hypallage, et tous les mètres, strophes, spondée, ïambe et dactyle, enseignés par les poëtes-inventeurs, d'Alcée à Pindare, de Simonide à Bacchylide, d'Aristophane à Sapho.

Rappelez-vous aussi, *Monseigneur*, que ce grand poëte était ce qu'on appelle un bon homme! Entouré de toutes les séductions de la ville, il revenait en pensée à son toit rustique. Aux repas de Mécène il préférait la piquette et le pain de ménage; au milieu de ces fêtes de la passion, que pleurait Tibulle, et qu'Ovide a chantées, il se rappelait les leçons du Lycée et du Portique. Enfant d'Épicure, il revenait toujours à son maître, et tantôt il frappait à la porte heureuse du vieillard des *Géorgiques*, sur les bords du Galèse enchanté, tantôt il venait s'abriter à l'ombre d'Anacréon, sous la treille où ce doux vieillard chante à ses heures le printemps et les amours!

A peine il fut mort, que ce même empereur qui avait cassé le testament de Virgile, et sauvé des flammes l'*Éneide* immortelle, s'inquiéta des *OEuvres d'Horace*, et les recueillit dans un livre impérissable, ornement des bibliothèques romaines. Par ce zèle à tout sauver des œuvres de son poëte, Auguste a tracé le chemin aux scoliastes, aux com-

mentateurs, aux grands imprimeurs, aux plus habiles critiques de la république des lettres, aux Alde, aux Junte, aux Estienne, aux Plantin d'Anvers, aux Ascensius, aux Lambin, à Muret, à Daniel Heinsius, à Jacques Talbot, à Jean Lascaris, à Juste Lipse, au célèbre Érasme, au savant maître Alexandre Cuningham, au bon Dacier, au P. Sanadon, au docteur Richard Bentley, à tous ces modestes et savants amis d'un si vrai poëte, entouré de tous les genres de gloire et de respects!

Enfin ce livre excellent, rare, exquis, bon compagnon, l'ami du toit domestique et des plaines verdoyantes, également fait pour la cabane et pour le palais, pour les plus cruelles prisons, pour les plus injustes exils, cher aux beaux esprits, aux philosophes, à l'artiste, aux princes, aux belles dames, aux reines les plus illustres, aux plus vaillants capitaines ; invoqué même au milieu des tortures (témoin ce courageux Jean de Witt, le grand pensionnaire de Hollande, déchiré par des monstres), je le confie à tes mains juvéniles, ô noble enfant d'une mère austère, la plus tendre et la plus dévouée de toutes les mères, consolation suprême d'une aïeule voisine du ciel, précieux rejeton d'un prince enlevé trop vite à l'amour du genre humain!

AU TRADUCTEUR [1].

Ami, salut! vous nous rendez Horace
De toutes les façons en traducteur parfait :

1. C'était, parmi nos anciens, un usage autorisé par de grands exemples : inquiets de leur tâche, ils appelaient leurs maîtres

En prose, vers, tableaux, en médaille, en préface,
De profil et de face
Vous nous donnez ce cher portrait.
Et pour mieux nous montrer comment l'homme était fait,
Vous m'écrivez encore avec sa bonne grâce.
Oh! le bon, le sincère et l'heureux traducteur,
Qui sans faire d'efforts, n'a qu'à marcher, pour suivre
A la fin l'honnête homme et l'excellent auteur;
Qui mit en bon français, non-seulement ses livres,
Mais, sans un contre-sens, son esprit et son cœur,
Et son bel art de vivre.
Tout, chez vous, est pareil, et ce Flaccus si bon
Qui savait bien railler sans faire de la peine,
Comme vous, il aimait, au bout de la semaine,
A mettre innocemment la malice romaine
En satire, en épître, enfin en feuilleton.
Toujours jeune de cœur, d'esprit et de langage,
Au physique, au moral, *teres et rotundus*,
Il se moquait du temps, pensant que pour le sage
Il n'est pas d'âge,
Et que, pour vivre heureux, il suffit de l'adage:

Malignum spernere vulgus.

L'un et l'autre amoureux de la Muse discrète,
Près des bois, loin du bruit, se mettaient en lieu sûr,
Et pour chanter à l'aise en leur nid de poëte;
Il avait un Passy, vous avez un Tibur.
Je crois que je m'embrouille et vous prends l'un pour l'autre;
Le grand mal que voilà!
Si je confonds un peu sa maison et la vôtre,

en témoignage, et ceux-ci répondaient volontiers à cet humble appel. Voilà comment tant de belle prose et tant de beaux vers servent d'introduction à tant d'ouvrages devenus populaires, qui peut-être (ôtez-leur cet appui) n'eussent pas rencontré dix lecteurs.

Assez longtemps le nouveau traducteur d'Horace s'est privé du rare et charmant témoignage que lui donnait le savant professeur de poésie latine au Collége de France, M. Martha.

Qui diantre voudrait donc blâmer cette erreur-là ?
Hé! depuis que je tiens ce livre qui retrace
Et vos traits et les siens, je vois bien clairement
Que, si vous n'êtes lui, vous êtes de sa race,
Qu'on ne peut se méprendre à cet air de parent;
Vous le savez vous-même et le dites vraiment
Dans ces mots si profonds, d'une si grande audace,
Ces mots, ces simples mots qui font un vers charmant :
« *Jules Janin, seconde édition d'Horace.* »

C. Martha.

22 février 1861.





LES ODES.

LIVRE PREMIER.

Ode I. — *A Mécène.*

u fils des Rois! mon cher protecteur, ma gloire.... à vous, Mécène! Parmi les hommes il en est dont toute la joie est de soulever du haut d'un char la poussière olympique, et si la roue en feu évite au détour la borne fatale, s'ils ont remporté cette palme éclatante, ils se comparent aux dieux, maîtres du monde.

Celui-ci, rêvant la triple adoption de la foule inconstante, se voit à l'avance : édile, préteur, consul; celui-là voudrait dans sa grange insatiable entasser tout le grain des aires de la

Libye; un troisième, heureux de sa houe, obstiné laboureur du champ paternel, pour rien au monde il ne surmonterait l'horreur du navire emporté sur les écueils de l'Égée.

Le marchand surpris par l'orage, et battu des flots : « Hélas! dit-il, qui me rendra le promenoir et les loisirs de ma bourgade!... » A peine il a touché la rive, indocile au joug de la pauvreté, il répare sa carène brisée.

En voici d'autres qui ne sont pas fâchés de boire à petits coups d'un vieux vin de Massique; vautrés sous le vert feuillage de l'arbousier, ils trompent le travail de la journée au doux bruit d'une eau sacrée.

Le grand nombre accourt dans les camps, à l'appel des clairons, aux clameurs de la trompette, ces voix confuses de la guerre exécrable à toutes les mères.

Le chasseur, négligent de sa jeune épouse, attendra patiemment, sous un ciel glacé, quelque cerf relancé par la meute obéissante, ou le sanglier qui s'échappe à travers les filets rompus.

Un brin de lierre, ornement des têtes fécondes, suffit à mon apothéose. Dans la secrète horreur des bois, le chant des Nymphes et les chœurs légers des Satyres me ravissent hors de la foule, aussi longtemps qu'Euterpe

et Polymnie, à mes mains dociles, confieront la flûte au souffle inspiré, la lyre aux accords immortels.

Si Mécène, ô bonheur! inscrivait mon nom sur la liste des poëtes lyriques, je heurterais du front les plus hautes constellations du ciel.

Ode II. — *A César Auguste.*

Assez de neige, assez de grêle! Ah! trop longtemps cette main pleine d'éclairs a pesé sur la ville éternelle. Que de temples elle a foudroyés, que de nations aux abois! On l'eût dit revenu, ce siècle effrayant en prodiges (j'en atteste les gémissements de Pyrrha), lorsque Protée, au sommet des monts, poussait les troupeaux de Neptune, le poisson remplaçant l'oiseau sur la branche des aunes où la colombe faisait son nid; le daim timide allant à la nage au-dessus des forêts.

Nous avons vu le Tibre au flot doré remonter furieux à sa source et renverser, sur le palais du roi Numa, l'asile sacré des Vestales. Trop docile aux plaintes sans fin d'une épouse, le fleuve associait Ilie à sa vengeance, et, malgré Jupiter, il couvrait la rive, à sa gauche, de ses flots débordés.

Nos enfants, frêles et rares produits d'une race impie, apprendront un jour comment leurs pères ont aiguisé, à l'usage de leurs discordes, ces glaives dont le Parthe aurait dû sentir tout le poids.

Et maintenant, parmi nos dieux, quel maître invoquer, assez puissant pour sauver cet empire qui chancelle? Quelles prières désormais dira la Vestale aux autels de la Déesse?... Elle est sourde!

Hélas! quel vengeur de nos crimes choisira Jupiter?

Il est temps enfin que tu nous viennes en aide, Apollon, ô prophète, dont la blanche épaule a pour voile un nuage, ou vous-même, aimable Érycine, au milieu des Jeux et des Amours qui voltigent à vos côtés.

Quand donc seras-tu lassé de ce jeu terrible, et n'auras-tu pas un regard paternel pour les enfants de tes enfants, ô Mars charmé de l'éclat des armes, du cri des guerriers, de ces regards farouches que lance à l'ennemi qui l'achève, le Marse expirant à ses pieds?

Mais vous seul, peut-être, ô Mercure, fils ailé d'une mère charmante, aurez-vous pitié de nos peines? Que l'on vous voie enfin sous les traits du jeune vengeur de Jules César.

Oubliez, notre sauveur! les célestes de-

meures, par amour du peuple romain ; que votre présence heureuse le console !.... J'ai grand'peur qu'une brise trop prompte ne vous emporte, encore irrité de nos discordes et de nos fureurs.

Restez avec nous. Nous avons, pour vous retenir, l'honneur des grands triomphes, avec ces beaux titres de *prince* et de *père;* faites donc que le coursier du Mède respecte enfin votre empire, ô César !

Ode III. — *Le départ de Virgile pour la ville d'Athènes.*

Que Cypris, la déesse irrésistible, et les deux astres brillants dont Hélène était la sœur, te viennent en aide, ô vaisseau à qui Virgile aujourd'hui se confie ! Souffles charmants de l'ouest, soyez-lui favorables, Éole enchaînera tous les autres. Il veut que mon poëte arrive à bon port sur les rivages de l'Attique, et saine et sauve il me rendra cette moitié de mon âme.

Il était, certes, cuirassé de chêne et d'un triple airain, le téméraire qui le premier, sur un frêle esquif, affrontait la mer indignée ! En vain les vents du midi se heurtaient contre

les aquilons du nord, il défie à la fois les Hyades menaçantes et la rage du Notus, apaisant ou soulevant à son gré l'Adriatique. La mort même est un jeu, pour qui voit sans pâlir, tant de monstres furieux dans ces flots qui battent les grèves de l'Epire, aux écueils les plus redoutés.

Quoi donc! Jupiter, dans sa prudence, avait jeté entre les divers continents un océan sans rivage, et Jupiter n'a pas foudroyé ces planches impies par qui le gouffre est comblé!

Hardie à tout braver, la race humaine a brisé l'obstacle. L'audacieux fils de Japet dérobait le feu du ciel pour le donner à la terre. Funeste conquête! Elle ouvrit la porte à des misères sans nombre, à des fièvres inconnues. La mort arrivait inévitable, et lente; elle marchait autrefois, elle vole aujourd'hui.

Plus tard, Dédale a traversé les airs, sur des ailes dérobées à l'oiseau; Hercule a brisé les portes de l'Achéron. Faibles mortels, nous ne savons rien d'impossible; insensés, nous nous attaquons même aux dieux! Jupiter voudrait se reposer, nos crimes ne sauraient le désarmer un seul jour.

Ode IV. — *Primevère.*

Enfin ce rude hiver a fait place à Zéphyre, au printemps! Déjà la barque est rendue au flot qui l'entraîne; l'étable est déserte; le laboureur a quitté son foyer, la prairie son manteau de givre; aux douces clartés de la lune d'avril, Vénus a réveillé les danses et les chansons. C'est l'heure où les Nymphes et les Grâces ingénues foulent la terre en cadence, où Vulcain le forgeron ranime le feu de sa forge et l'ardeur des Cyclopes.

Saluons, mes amis, la saison nouvelle apportant aux têtes bouclées la verte couronne du myrte odorant, et les fleurs écloses sur la terre à son renouveau; célébrons le Faune et sa fête en ces bois touffus. Une chèvre? un agneau? que le Dieu commande; il aura la victime de son choix.

La mort, la pâle mort arrive; elle heurte, au hasard, d'un pied dédaigneux, au seuil du pauvre, au palais du Roi; vous, cependant, Sestius le Magnifique, apprenez les mensonges d'une longue espérance comparée à la brièveté de la vie! Déjà la mort vous menace

et vous entraîne en ces royaumes dont on dit tant de fables, morne séjour de Pluton.

Là, plus de jeux et de chansons, plus de royauté du festin, proclamée au bruit joyeux du dé qui roule; tu n'y verras pas l'imberbe Lycidas, enfant ce matin parmi les enfants, qui sera proclamé demain, un beau jeune homme par les amoureuses d'alentour.

Ode V. — *Pyrrha.*

Dans ce champêtre asile du plaisir, sur ce lit de roses, Pyrrha, quel est ce tout jeune homme enivré de parfums? Il est bien près de vous, Pyrrha! C'est donc pour celui-là que vous nouez galamment ces cheveux d'or?... Est-elle attifée à son gré, cette simple parure? Ah! l'imprudent! va-t-il pleurer tant de serments aux dieux immortels, et ces beaux jours que vous lui faites! Que de tempêtes sur ce flot pacifique! Il rêve, ô crédule! un amour éternel, et que pour lui seul Pyrrha veut être belle, qu'à lui seul, elle ne saurait mentir.

Je les plains, ces enfants, séduits par ton insolente beauté! Moi, cependant, je suis à l'abri de tes orages; le tableau votif que ma main

suspendait naguère aux murailles du temple, annonce un échappé du naufrage, offrant ses vêtements encore humides au dieu, maître de l'Océan.

Ode VI. — *La chanson.*

C'est à Varius, au disciple ailé d'Homère, à chanter le courage et les victoires d'Agrippa le capitaine, et d'Agrippa le marin! Ce n'est pas moi qui voudrais tenter ces grands poëmes.

Je renonce, ô mon maître, à la colère de l'inflexible Achille, au retour d'Ulysse errant sur tant de flots, aux tragédies de la maison de Pélops. Il faut un génie à la hauteur de l'épopée. Humble est ma muse, et peu guerrière; elle m'interdit de rabaisser, par mes faibles accords, les actions de César, les louanges d'Agrippa. Je laisse aux grands poëtes le dieu Mars dans son armure impénétrable, Gérion tout couvert de la poussière de Troie, et Diomède égal aux dieux, par la protection de Minerve.

Que mon cœur soit libre, ou qu'à son ordinaire il brûle d'un feu passager, je raconte à ma façon les joies du festin, et les molles résistances de la fillette opposant une main dés-

armée (elle a si bien fait ses ongles, ce matin même!) aux entreprises de son jeune amoureux.

Ode VII. — *Conseils à Plancus.*

Poëtes, célébrez Rhodes et sa grandeur; chantez Mitylène, Éphèse ou Corinthe entre deux mers; saluez Thèbes chère à Bacchus, Delphes aimée d'Apollon, Tempé, la riante vallée. Celui-ci qui va, cueillant sur tous les lauriers les feuilles de sa couronne, se dévoue à la louange de la ville d'Athènes et de la chaste Minerve, objet de ses cantiques.... Celui-là, digne enfant des Muses, adopte en l'honnenr de Junon, la riche Mycènes, Argos féconde en coursiers.

Mon œuvre et mon inspiration tiennent aux grottes sonores, à l'écho de la Nymphe, à l'Anio, qui tombe à grand bruit d'un grand rocher, aux bois sacrés de Tibur, à ses vergers pleins d'ombre, où serpente une eau limpide. O mon cher domaine, je ne vous changerais pas contre les pénibles sillons de Lacédémone, ou les gras pâturages de Larisse.

Parfois si le nuage est au ciel, un souffle heureux le dissipe avec la tempête menaçante;

ainsi la vie a ses ténèbres, et si vous m'en croyez, cher Plancus (il n'est rien de plus sage !), sous la tente du capitaine ou les frais ombrages de Tibur, vous noierez la tristesse et les labeurs de la journée au fond d'une coupe indulgente.

Teucer, lorsque, chassé par son père, il était en quête d'une patrie, « Amis, disait-il à ses compagnons découragés, que notre fortune soit la même, et, couronnés du peuplier cher aux buveurs, allons droit au but où le destin nous pousse, il nous sera moins cruel que mon père. Ainsi bon courage et grande espérance. — Amis, Teucer est votre guide ! — Amis, Teucer est votre étoile !

« Apollon l'a dit, ses oracles ne sauraient mentir : nous trouverons, sur une terre inconnue, une nouvelle Salamine. O braves gens, mes chers compagnons, nous avons traversé de plus rudes épreuves ! Buvons, ce soir, à pleine coupe, et demain reprenons notre course à travers l'immensité. »

Ode VIII. — *A Lydie.*

Lydie ! au nom de tous les dieux réponds-moi, quelle est cette passion qui réduit à rien

le petit Sybaris? Pourquoi ce garçon, qui portait naguère la poussière et le soleil, ne le voit-on plus au champ de Mars? L'habit du soldat lui pèse; il ne sait plus, du mors à dents de loup, dompter un cheval gaulois. — Pourquoi, Lydie? Et d'où vient maintenant qu'il frissonne au seul aspect de l'eau du Tibre? Il toucherait plus volontiers au venin des vipères qu'à l'huile des lutteurs. — Quelle pitié! Ses bras ont perdu la rude empreinte du bouclier; qui reconnaîtrait, à sa blancheur, cette main redoutée qui lança tant de fois le disque et le javelot au delà du but?.... Pourquoi, Lydie?

Hélas! par toi, le voilà semblable au fils de Thétis, lorsque, sous les ajustements d'une femme, il se cache, et renonce à l'honneur de mettre en fuite les défenseurs de Troie assiégée et condamnée à périr.

Ode IX. — *Décembre.*

Regarde! le Soracte est couvert de neige; la forêt succombe et gémit sous le faix, le fleuve immobile est gelé.

Combattons l'hiver, mon cher Thaliarque; entasse à ton foyer la bûche enflammée, et

puisant à longs flots dans la cruche sabine ton vin de quatre années, laisse à Jupiter le soin du reste. Il commande, aussitôt le vent tombe, l'Océan s'apaise, et l'orme et le cyprès relèvent leur tête chenue.

Le lendemain, qui s'en inquiète? *Demain!* est un sursis que le destin nous accorde. Heureux jeune homme aux cheveux noirs, et si loin de la morne vieillesse, appelle à toi l'amour, la danse et les chansons. Chaque jour te ramène aux luttes du champ de Mars, aux belles promenades sous nos portiques, aux tendres causeries du soir!

Dans l'angle obscur où la jeune fille a caché son rire agaçant, elle se décèle, elle te provoque : et si tu veux, demande un gage!... Elle ne défendra guère le cercle d'or qui brille à son bras, la bague, ornement d'une main qui déjà ne résiste plus.

Ode X. — *Prière à Mercure.*

Digne instituteur du genre humain par les doux poëmes qui polissent l'esprit, par les savants exercices qui façonnent le corps, éloquent petit-fils d'Atlas, messager de l'Olympe, habile inventeur de la lyre aux flancs recourbés,

heureux à commettre un joyeux larcin, c'est toi que j'invoque, ô Mercure !

Un beau jour tu dérobais ses taureaux et ses génisses au divin berger. Apollon furieux te menace, et soudain se prend à rire : tu l'avais dépouillé de son carquois !

Si le roi Priam, quittant sa ville en deuil, traverse impunément le camp de l'Atride insolent, éclairé de mille feux et gardé par des sentinelles vigilantes, c'est que tu guidais son char, tout chargé de la rançon d'Hector !

Tu déposes aux champs Élysées les âmes innocentes ; la troupe légère obéit au caducée également agréable aux dieux d'en haut, aux dieux d'en bas.

Ode XI. — *La Curieuse.*

Leuconoé, si tu veux m'en croire, ne cherchons pas à savoir qui de nous deux s'en ira le premier ? Laissons en repos la sorcellerie, et soumettons-nous, quoi qu'il arrive, aux décrets de Jupiter !

Soit qu'il ait résolu de nous laisser encore un certain nombre d'hivers, ou que déjà nous ayons vu pour la dernière fois, la mer Toscane heurtant de son flot irrité les rochers de ses

rives, soyons sages; filtrons nos vins; réglons notre espoir sur la brièveté de la vie, et résignons-nous. Prends-moi ce jour sans lendemain, peut-être. Le moment où tu m'écoutes est déjà loin.

Ode XII. — *Auguste.*

Muse des immortels! aux accords de la lyre, aux sons aigus de la flûte, héros, ou demidieu, quel choix vas-tu faire, et quel nom glorieux rediront les échos charmés, des hauteurs de l'Hélicon, des sommets du Pinde, aux pentes verdoyantes de l'Hémus? De ces fraîches retraites, Orphée, instruit par Calliope sa mère, attirait pêle-mêle, à ses divins accords, les arbres de la forêt: le fleuve oubliait de couler, le vent de souffler; le chêne accourait, docile aux accents du luth mélodieux.

Au père des hommes et des dieux, c'est son droit, nos premiers cantiques! Il commande à la nue, à l'Océan, au Temps même entraînant à sa suite les Saisons et les Heures. Audessus de lui, pas un dieu; à ses côtés, pas une force égale à la sienne; il est unique, il est seul.

Après Jupiter, Minerve arrive en nos res-

pects. — Comment t'oublier, dieu belliqueux de nos vendanges? — Et vous, Apollon à la flèche inévitable; et vous, Diane, terreur des fauves dans les bois?— Une strophe aussi pour Alcide; une autre aux enfants de Léda: celui-ci le dompteur des coursiers, celui-là invincible athlète; amis des matelots, tous les deux.

A peine leur blanche étoile a brillé dans le ciel réjoui, soudain la vague apaisée, en repos laisse l'écueil; le vent tombe, et s'en va le nuage! La mer abaisse, obéissante, ses flots menaçants.

Maintenant, Muse, un conseil: Quel mortel aura l'honneur de venir après nos dieux? Romulus ou Numa, le roi pacifique? Irons-nous, de préférence, aux faisceaux de Tarquin le Superbe, au lit de mort de Caton le sublime? Honneur et gloire à Régulus, aux deux Scaurus, à Paul-Émile ennemi de Carthage, et mourant volontiers pour échapper à sa défaite. Ils auront aussi nos louanges reconnaissantes: Fabricius, Camille, et Curius le mal peigné; dignes fils de la pauvreté, sous un toit rustique et dans l'étroite enceinte du domaine paternel.

Voyez grandir, semblable aux branches naissantes du chêne, le renom de Marcellus. Tel, l'astre de Jules César éclate et brille à la

façon de la lune, au milieu des étoiles qu'elle éblouit de ses feux.

Fils de Saturne, ô père et gardien du genre humain! vous êtes le protecteur de notre César; à vous deux appartient le monde. Que César ramène en triomphateur le Parthe à travers l'Italie enfin rassurée, ou qu'il porte, au bout de l'orient, chez les Sères et les Indiens, ses armes victorieuses, il se contente d'imposer sa loi juste et clémente à l'univers.

Il laisse à Jupiter son char retentissant dans l'Olympe ébranlé, et la foudre, vengeresse de nos profanations.

Ode XIII. — *Plainte à Lydie.*

Tu parleras donc toujours de ce Télèphe *au cou de rose*, de Télèphe *aux bras d'ivoire?* Ah! Lydie, à ce nom seul je sens monter la rage à mon cœur, la bile à mon foie, à mes yeux des pleurs que je cache. Hélas! de ma joue, en tombant goutte à goutte, ils attestent le feu secret qui me brûle et dont je suis consumé!

Mais si ce meurtrier, au sortir de l'orgie, a déshonoré ta blanche épaule, et laissé sur tes lèvres l'empreinte encore visible de sa morsure,

il faut que j'éclate. Insensée ! tu ne m'écoutes pas !... Tu crois encore en ce forcené qui fait un si cruel outrage aux baisers d'une bouche empourprée à la coupe des dieux !

Heureux, cent fois heureux, ces amants réunis par les liens d'un amour sans nuage, et qui s'aiment jusqu'à leur dernier jour !

Ode XIV. — *Conseils à la république.*

Navire infortuné, tu veux donc affronter de nouveau les fureurs de la pleine mer? Prends garde, ancre-toi dans le port. Tu le vois, tes bancs sont dégarnis de rameurs; entends gémir ta carène impuissante. O malheur ! le vent d'Afrique a brisé ton mât, tes antennes; et pas un cordage, et pas une voile, et pas un dieu qui t'aident à dompter le flot sans pitié !

Noble enfant des forêts de l'Euxin, tu vanteras en vain ton nom glorieux, ton illustre origine. Les peintures dont ta poupe est ornée ne sauraient rassurer ton pilote; il a peur; il te voit déjà le misérable jouet des vents et de l'orage. Objet de mon ancienne inquiétude et de ma peine aujourd'hui, prends garde, et ne va pas oublier, dans ces eaux tourmentées, que les blanches Cyclades sont un écueil.

Ode XV. — *La prophétie de Nérée.*

Le berger phrygien, traître aux saintes lois de l'hospitalité, lorsqu'il emportait la belle Hélène à travers les ondes, sur un vaisseau du mont Ida, soudain Nérée, prophète de malheur, enchaînant les vents impétueux, annonce au ravisseur ses tristes destins :

« Tu l'emmènes sous de fâcheux auspices, cette épouse d'un autre que la Grèce conjurée arrachera de tes mains, après avoir brisé l'antique royaume de Priam !

« Ah ! tant de fatigues et de sueurs pour ces hommes, pour ces coursiers ! Que de funérailles dans la maison de Dardanus ! Déjà Pallas prépare son char, son égide et son casque, toutes les armes de sa colère. Toi cependant, le triste protégé de Vénus, tu prendras grand soin de ta chevelure, et, sur ta lyre efféminée, aux femmes tu chanteras les couplets qui leur plaisent.

« Te voilà bien sûr qu'au fond de ta chambre adultère le javelot pesant, la flèche acérée du Crétois, les clameurs, les pieds légers d'Ajax ne sauraient t'atteindre.... Inutilement, tu te

caches; ils seront traînés dans la poussière sanglante ces beaux cheveux, dangereux ornement.

« Tourne la tête! accourent acharnés à leur proie: Ulysse, un ravageur de ta race, et Nestor, roi des Pyliens. Teucer arrive, et Sthénélus, brave à la guerre, habile à conduire un char, à dompter un coursier!

« Tu sauras ce que pèse le bras de Mérion: ne vois-tu pas, ardent à ta poursuite, le fils de Tydée, intrépide plus que son père!

« Le cerf timide, à l'aspect du loup, de l'autre côté du vallon, traverse hâletant les gras pâturages, ainsi tu fuiras à perdre haleine, oublieux des grandes actions que tu jurais d'accomplir.

« La colère d'Achille au milieu de sa flotte immobile retardera la ruine de Troie et des dames troyennes, mais après des hivers déjà comptés, le jour arrive qui réduit en cendres, sous la torche des Grecs, les temples et les palais d'Ilion. »

Ode XVI. — *Palinodie.*

Fille de la beauté, plus belle que ta mère, impose à mes ïambes coupables tous les châti-

ments que tu voudras choisir. Vulcain n'a pas assez de flammes, l'Adriatique assez de flots vengeurs. Non, les fêtes de Bacchus enivré de vendanges, la prêtresse d'Apollon, sur le trépied rempli de sa fureur fatidique, le corybante, à coups redoublés, soulevant les mugissements de ses cymbales, rien n'est comparable à la Colère insensée. Une épée de la Norique, elle la brave. — Elle ne tient compte ni de l'Océan, ni des tempêtes, ni de l'eau qui gronde, et du feu qui brûle, et du tonnerre au loin roulant dans l'espace un bruit formidable.

Prométhée (on le dit), tirant le premier homme de l'argile, ajoutait, faute d'un peu de boue, à son œuvre imparfaite, une parcelle empruntée à tous les êtres de la création ; à la place du cœur humain il enfouit la colère aveugle du lion.

La colère a creusé les abîmes où Thyeste est tombé. De fond en comble, elle a renversé les plus fières cités ; de leur muraille brisée elle a fait un sillon sous la main d'un vainqueur sans pitié.

Et moi aussi j'avais la fièvre ; à mon jeune cerveau l'ïambe est monté furieux. Grâce et pardon, Tyndaris, à qui se rétracte, à qui revient, de ses cruautés, aux sentiments les plus

tendres! Accorde à ton poëte, en faveur de son repentir, un peu de ta grâce et de ta bonté d'autrefois.

Ode XVII. — *A Tyndaris.*

Il abandonne assez souvent le dieu Faune, les vallons du Lycée pour les pentes de mon doux Lucrétile, et c'est bien lui qui protége mes troupeaux contre les ardeurs de l'été, contre les averses de l'automne.

Sur les pas de leur mâle à la forte odeur mes chèvres parcourent sans danger les vallons paisibles où fleurissent le thym et l'arbousier. Le Faune défend mes chevreaux de la fureur des loups, du venin de la vipère; sa flûte est la joie de nos collines; l'écho léger répète aux vallons de l'Ustique ses chansons que l'écho renvoie aux blancs rochers de Lucrétile.

Je suis vraiment un homme heureux, ma chère Tyndaris; mes respects, mes cantiques les dieux les acceptent. L'abondance a répandu sur mes domaines tous lès trésors de sa corbeille.

Arrive, on t'appelle; ici la vallée est profonde et t'abrite des feux de la canicule; ici,

sur la lyre même d'Anacréon (ton maître et le mien), tu chanteras la constance de Pénélope et les enchantements des îles de Circé, l'épouse et la magicienne, éprises, l'une et l'autre, du même héros.

Sous mes ombrages frais, tu rempliras nos coupes rustiques du vin fluet de Lesbos. Mon cher cru est la clémence même, et n'a rien à faire avec le dieu des batailles. Ne crains pas, Tyndaris, que sous mes yeux le lâche et jaloux Cyrus, sans respect pour ta beauté, porte une main sacrilége sur ta robe innocente, ou déchire à plaisir la fraîche parure de ton front charmant.

ODE XVIII. — *La Vigne.*

Vous faites bien, Varus (quoi de plus favorable à la tiède exposition de Tibur et de ces grands murs bâtis par Catille ?), de planter sur ces pentes fécondes le cep cher à Bacchus.

C'est si bon, le bon vin ! La coupe vide (et c'est l'ordre des dieux !) est un abîme où grouillent toutes les misères ; la coupe où tout pétille est un rempart contre les plus cruels chagrins de la vie !

A boire ! et soudain que nous importent les

tristesses de la pauvreté, les malheurs de la guerre? Buvons! Nos âmes sont à vous, le dieu du vin, à vous, aussi, reine de la beauté bienséante.

Rappelons-nous cependant qu'il faut user sagement des présents du couronné de pampre; n'imitons pas le Centaure et le Lapithe après boire, et redoutons la colère de Bacchus contre les Thraces, indignes buveurs, oubliant dans l'orgie où le mal commence; où le bien s'arrête.

C'est à toi que j'en fais le serment, à toi le dieu vrai? Non, je ne ferai point violence à ta gaieté; je ne dévoilerai pas les mystères de tes pampres et de tes feuillages.

Épargne, en revanche, un faible mortel! apaise en ma faveur le bruit de ces affreux tambours, l'éclat de ces trompettes; j'en aurais le vertige, et ne serais plus qu'un homme hors de son bon sens : un flot qui jase, une tête vide, et laissant fuir les secrets qui lui sont confiés.

Ode XIX. — *Glycère.*

O cruelle Vénus! mère impitoyable de l'Amour! Je me croyais libre enfin.... me voilà

retombé dans les chaînes que j'avais brisées! Le fils de Sémélé la Thébaine, et le souvenir de mes voluptés passées me ramènent à Glycère! Elle me brûle encore! Elle a l'éclat et la blancheur du marbre de Paros! Quelle grâce piquante et quel enjouement! Comment résister à ce visage enchanteur?

De Vénus tout entière mon cœur est la proie; elle a quitté pour moi Chypre et son temple; elle me défend de célébrer la défaite des Scythes, et le Parthe à cheval, combattant sur un coursier qui fuit. Je ne puis chanter que Vénus. Çà, qu'on dresse un autel de gazon; apportez sur l'autel la verveine et l'encens! versez dans la coupe un bon vin de deux feuilles. Le sacrifice accompli rendra la déesse obéissante à nos vœux.

Ode XX. — *Invitation.*

Mécène, mon héros, l'honneur des chevaliers romains, je vous attends à souper, et vous voilà bien prévenu que vous boirez à petits coups, sans doute, et dans une coupe à demi rustique un petit vin de mon cru. Tout son mérite est de s'être envieilli dans un pot grec; je l'ai cacheté de ma main, le jour même où le

grand cirque, et les rives du Tibre, votre aïeul, et les fiers échos du Vatican retentissaient des : *vivat!* de tout un peuple, en l'honneur de Mécène convalescent.

Le vin de Cécube et le vin de Calès coulent à flots chez vous, cher seigneur; mon vin de Sabine, hélas! est dans toute sa pureté; le Sabine est si loin des vignobles de Falerne et des coteaux de Formies!

Ode XXI. — *A la jeunesse.*

Jeunes filles, chantez Diane! — Et vous, chantez, garçons, Phébus aux longs cheveux, Latone aimée de Jupiter!

Vierges romaines, célébrez la déesse qui préside aux grands fleuves, aux forêts sombres; elle aime les neiges de l'Algide, les noirs sapins de l'Érymanthe et les vertes forêts du Cragus.

Enfants, dites vos cantiques aux vallons de Tempé, à Délos, le berceau du dieu armé du carquois, paré de la lyre, un présent fraternel; il sera touché de vos prières, vos prières seront exaucées.

Apollon affranchit l'empereur et son peuple de la guerre, de la famine et de la peste, fé-

condes en funérailles. Fléchi par notre invocation, il va rejeter ce triple fléau sur les Bretons et les Perses, ennemis du nom romain.

ODE XXII. — *Au loup !*

UNE conscience intègre, une vie innocente, mon cher Fuscus, sont d'une protection plus sûre que les flèches empoisonnées et tous les javelots du Maure; à ce compte, ami, va sans peur dans les Syrtes brûlantes, au Caucase inhospitalier, en ces terres inconnues que l'Hydaspe arrose de son flot mystérieux.

Moi qui te parle, un beau jour d'oisiveté (je méditais une ode à Lalagé mon amie), ô terreur ! je rencontre à la lisière du bois.... un loup !... J'étais sans armes, il eut peur, il s'enfuit, il court encore.

Et pourtant c'était un monstre à ce point formidable, que jamais la guerrière Daunie au fond de ses chênaies, ou l'Afrique en ses déserts, patrie aride des lions, n'enfantèrent son pareil.

Que l'on m'exile au bout du monde, au milieu des glaces, dans les ténèbres, en ces lieux maudits, privés de l'ombre des arbres et de la douce haleine des vents d'été; traînez-

moi dans les régions inhabitables, sous le char du soleil, j'aimerai toujours le doux parler, le doux rire.... le *rire-Lalagé*.

Ode XXIII. — *Les quinze ans de Chloé*.

Ma petite Chloé, vous me fuyez, légère et bondissante à la façon du jeune faon perdu sur la montagne, et qui va cherchant sa mère. L'arbre et le vent, le fronce; un buisson dont la feuille au souffle-avril frissonne, un lézard qui frôle en passant les broussailles, heu! voilà que ses genoux fléchissent; son cœur bat à se briser.

Mais quoi! je ne suis pas un tigre, un lion féroce, et si je vous poursuis, Chloé, je ne veux pas vous dévorer.

Sachez cela, ma belle enfant :

Quand il est temps d'aimer, l'on aime,
Et ce n'est plus sa mère que l'on suit.

Ode XXIV. — *La mort de Quintilius, ami de Virgile*.

Nous ne saurions trop pleurer (il est glorieux de la pleurer) une tête si chère. Viens

en aide à nos tristesses, Melpomène, ô Muse! à qui Jupiter, ton père, a donné la lyre et le chant.

Nous avons donc perdu Quintilius, le voilà plongé dans le sommeil éternel! Honneur, bonne foi, fidélité, digne sœur de la justice, austère vérité, trouverez-vous jamais un second Quintilius?

Tous les gens de bien portent son deuil; pour vous cette perte est irréparable, mon cher Virgile; en vain vos prières redemandent aux dieux cet ami que vous aviez placé sous leur garde. Hélas! la lyre du divin Orphée, entraînant à sa suite les chênes de Thrace, ne rendrait pas la vie à cette ombre.

Sitôt que Mercure, de sa verge impitoyable, ajoute une âme au noir troupeau des sombres bords, nos prières et nos larmes ne sauraient le fléchir.

C'est la nécessité! mais quel remède? La résignation! Seule elle rend supportables les malheurs qu'un mortel ne saurait changer.

ODE XXV. — *Les tristesses de Lydie.*

EH, Lydie! on nous laisse enfin dormir à l'abri de nos fenêtres closes; où sont-ils ces

amoureux qui frappaient à tout briser? Ta porte et ton seuil sont devenus une paire d'amis : tes gonds roulaient d'eux-mêmes, ils se rouillent; chaque jour retranche une note à la chanson :

On meurt pour vous d'amour,
Lydie, et vous dormez!

L'heure est venue où la vieille Lydie, à son tour, connaîtra l'angoisse et les mépris. — Je l'entends d'ici épouvantant le carrefour solitaire (horrible est le vent de Thrace à la lune nouvelle!) de ses hennissements.

Que de fiel et de haine au fond de ce cœur ulcéré! Quels dédains pour les petits-maîtres qui préfèrent les fraîches couronnes du lierre et du myrthe, à ces fleurs desséchées que jette un jeune homme aux flots de l'Hèbre, aux vents de l'hiver!

Ode XXVI. — *Bonjour !*

Je suis l'enfant des Muses! — J'abandonne aux vents, à l'orage, à l'Océan tout ce qui ressemble à la crainte, à la tristesse. Au fait, que m'importe le tyran qui pèse en ce moment sur les peuples du Nord? Irais-je m'inquiéter des terreurs de Tiridate?

O toi, chère aux sources immaculées, Muse de Pimplée, cueille avec moi les fleurs de la saison clémente, et tressons ensemble une couronne à mon cher Lamia. Sans ton aide et ta lyre aux cordes nouvelles, qui voudrait de nos louanges?

Muses! en l'honneur d'un ami, confiez-moi le luth divin des poëtes de Lesbos.

Ode XXVII. — *Le secret de l'amant.*

C'est d'un Thrace et d'un sauvage de se faire une arme offensive de la coupe enjouée. Ah! loin de nous ces coutumes barbares; trêve à ces rixes; respectons un dieu modeste, ennemi de l'excès! L'agréable ornement, le couteau d'un Mède, entre les amphores et les flambeaux! Mes amis! fi de ces tumultes! jasons en gais convives, et, sur la table accoudés, buvons.

Moi aussi, j'en boirai de ce vin de Falerne aux âpres fumets; je veux cependant que le frère de Mégilla d'Oponte ait confiance; il faut qu'il nous dise, à l'instant, le nom de la beauté qu'il aime, et de quelle flèche heureuse il se meurt? — *Non!* dit-il.... — A son aise, eh bien! je ne boirai pas.

Cependant, jeune homme, on n'a pas, je l'espère, à rougir de ses amours; elle est belle, on peut l'aimer sans honte? Ainsi, courage, et confie à ma discrétion le secret de ton cœur.... Ah! malheureux, que dis-tu?... Quel nom ta bouche a prononcé? Dans quel guêpier te voilà! Pauvre enfant si digne des plus beaux feux!

Et maintenant quelle magicienne ou quel enchanteur avec ses herbes puissantes, quel dieu pourra te délivrer? Bellérophon monté sur Pégase aurait peine à t'arracher à la triple Chimère qui t'enlace en son triple embrassement.

Ode XXVIII. — *L'ombre d'Archytas.*

LE PILOTE.

Archytas, est-ce vous? vous saviez la mesure exacte de la terre et des mers; au besoin vous eussiez dit le nombre infini des grains de sable, et parce qu'on n'a pas fait à vos restes l'aumône d'un peu de terre, vous restez enchaîné sur le rivage de Matine! O vanité de la science! La vôtre embrassait dans leur ensemble les deux pôles du monde et les vastes espaces du ciel.... vous voilà mort!

Le père de Pélops, un convive des dieux; Tithon, que l'Aurore enleva dans les airs; Minos, confident de Jupiter, dans les sombres royaumes ils sont tombés tous les trois.

Le fils de Panthoüs est mort à deux reprises : sous le nom d'Euphorbe et sous le nom de Pythagore; il a laissé deux fois, ici-bas, un corps, une peau, des tendons. Le bouclier du soldat Euphorbe, que reconnut le philosophe appendu au temple de Junon, attestait un soldat de la guerre de Troie, et vous-même, Archytas, vous rendriez bon témoignage que le sage Euphorbe-Pythagore fut, dans sa seconde vie, un habile interprète de la nature et de la vérité.

C'est la destinée! Un jour ou l'autre, au fond du même abîme, et par le même sentier l'éternelle nuit nous attend.

ARCHYTAS.

Vous dites vrai. Le soldat tombe sur le champ de bataille, et les Furies offrent sa vie en spectacle à Mars, dieu sans pitié; le matelot se noie au sein de ces mers avides; les funérailles.... un pêle-mêle de jeunes gens et de vieillards; personne ici-bas n'est épargné de Proserpine.

Alors, quoi d'étonnant que les vents du

midi, se heurtant aux vents du nord, m'aient fait sombrer dans la mer Illyrienne? Toi cependant, pilote, mon ami, ne refuse pas à ma dépouille privée de sépulture (ô triste aumône!) une poignée de ces sables, jouets des vents et des flots; et plaise en revanche à Jupiter, le dieu juste, à Neptune, gardien de Tarente, qu'ils rejettent les tempêtes du flot calmé, sur la forêt voisine, épargnant ta vie et doublant le prix de ta cargaison!

C'est mon vœu; prends garde à ne pas te charger d'un crime dont le faix retomberait sur tes neveux innocents, sur toi-même qu'attend peut-être un sort pareil au mien. De quel droit les honneurs de la tombe à qui refuserait un grain de sable à ma misère? Il n'y aurait pas d'expiation suffisante à mes prières par toi méprisées.

La mer t'appelle; encore un moment, rien que le temps de jeter trois fois un peu de terre sur ma triste dépouille; ce devoir accompli, tu peux partir.

Ode XXIX. — *Le sage et le soldat.*

Iccius, vous en voulez donc beaucoup à l'Arabe, à ses trésors? Êtes-vous assez furieux

contre ces rois invincibles! C'est donc vous qui forgez les chaînes du Mède, épouvante de Rome? Je vois d'ici la princesse innocente dont vous avez tué le fiancé et dont vous ferez votre esclave! Holà! tendez votre coupe à ce bel échanson aux cheveux parfumés, que le roi son père instruisait naguère à se servir des armes de sa nation.

Qui voudrait nier maintenant que le ruisseau ait jamais remonté la colline, et le Tibre à sa source, quand je vois ce sage Athénien échanger, contre des cuirasses d'Ibérie, l'école de Socrate, et les célèbres traités de Panétius, qu'il avait ramassés avec une si généreuse ardeur?

Quel mécompte! On cherche un philosophe, et l'on trouve un grand capitaine!... Iccius, vous promettiez mieux que cela.

Ode XXX. — *Prière à Venus.*

Reine de Paphos et de Gnide, abandonnez un instant votre île de Chypre et vos autels bien-aimés. Glycère est sous mon toit et vous invite, ô déesse! déjà l'encens brûle et fume en votre honneur.

Venez, Glycère attend! Amenez avec vous

l'enfant au flambeau ; conviez les Grâces aux ceintures flottantes ; nous espérons aussi les Nymphes et Mercure, et la belle déesse de la Jeunesse, qui tient de vous seule, ô reine de la Beauté ! ses plus chers agréments.

Ode XXXI. — *L'Oraison.*

Au nouveau temple d'Apollon le poëte accourt ; il offre à son dieu les libations de sa coupe remplie, avec cette prière :

« O dieu clément ! Ce n'est pas que j'aspire aux riches moissons de la Sardaigne, aux troupeaux de la Calabre exposée à tous les soleils, à l'ivoire, à l'or des Indiens ; non pas même à quelque fragment de ces belles campagnes que ronge en dormant le Liris de son eau sans obstacle et sans murmure ! Je laisse aux favoris de la fortune le soin de vendanger les coteaux de Calès. Au marchand que les dieux ont conduit trois et quatre fois par année à travers l'Atlantique, je ne saurais envier les bons vins échangés contre les parfums de la Syrie. A moins de frais, je me contente : olives, chicorée et mauve, agréable aux estomacs délicats, composent mon festin.

« Du peu de bien que j'ai gagné, fils de La-

tone, laisse-moi jouir encore : un esprit sain dans un corps bien portant, une vieillesse honorable, honorée, et jusqu'à mon dernier jour, ma lyre et mes chansons.... je suis content, je suis heureux. »

Ode XXXII. — *La lyre.*

Obéissons ! On nous demande une ode qui vive au moins toute l'année.... et qui vivra plus d'une année !

A l'œuvre, ô mon luth ! Si jamais nous avons rencontré, en nos loisirs, d'agréables musettes que répétait l'écho des bois, montrons cette fois que nous sommes remplis du génie et de l'accent romains.

Souviens-toi de ton premier maître Alcée, un poëte, un soldat ; à la veille d'un combat, le lendemain d'une tempête, et sa barque attachée au rivage battu des flots, il chantait.

Il chantait le dieu du vin, Vénus et l'enfant Amour qui la suit comme son ombre, et Lycus aux yeux noirs, aux cheveux noirs.

O lyre, honneur d'Apollon, la joie et la fête des repas de l'Olympe, aimable consolation des mortels, à mon rhythme, à mon invocation, répondez !

Ode XXXIII. — *Consolation à Tibulle.*

Quoi ! Tibulle à ce point se lamente des trahisons de Glycère ? Une élégie, et des larmes à Glycère, parce qu'un jeune fils aura supplanté le poëte ! Ah ! cher maître, y pensez-vous ?

C'est le bon plaisir de Vénus ! Lycoris au front charmant brûle d'amour pour Cyrus ; l'ingrat Cyrus obéit à son penchant pour Pholoé ; mais Pholoé.... nous verrons se marier les chèvres aux loups de l'Apulie, avant que la belle accorde un sourire à cet amant dont elle a peur.

L'Amour se plaît à ces contrastes ; le cruel n'est jamais plus content que s'il réunit sous son joug de fer des corps et des âmes qui se ressemblent si peu.

Moi-même, en ce moment, je ne déplais pas, j'en suis sûr, à une belle dame qui vaut mieux que ma recherche ; eh bien, me voilà dans les liens de Myrtale, une affranchie !

Elle est moins que rien, cette Myrtale, et plus violente que le flot de l'Adriatique agrandissant le golfe de Calabre sous la fureur de ses coups.

Ode XXXIV. — *La conversion d'Horace.*

Au hasard, j'allais dans les sentiers perdus d'une sagesse folle; avare, à nos dieux je refusais, ou peu s'en faut, louanges et sacrifices. Serrons nos voiles; rentrons, il le faut, dans le sillage effacé.

C'est qu'au milieu d'un ciel riant et clair, Jupiter, qui se plaît si souvent à déchirer le nuage, a poussé soudain son char, ses chevaux, son tonnerre. A cet affreux présage, l'univers s'est troublé; les fleuves s'arrêtent; le Styx et le Ténare odieux frémissent; d'Atlas, borne de l'univers, la base et le sommet sont déplacés.

Ce qui brille, un dieu le ternit; de clarté soudaine il remplit les ténèbres. La Fortune, à l'aile stridente, à la main rapace, arrache à celui-ci la couronne, et, contente, la pose au front de celui-là.



Ode XXXV. — *A la Fortune.*

Reine heureuse d'Antium, déesse absolue! Aux plus bas fonds de la foule un de tes regards fait d'un homme un demi-dieu; tu changes le triomphe en funérailles. Le laboureur, tremblant pour sa moisson, te prie à mains jointes; pilote et matelot t'invoquent sur la barque de Bithynie, ô reine de la terre et des flots.

Et le Dace agresseur, le Scythe errant dans ses déserts, les cités, les nations, l'indomptable Latium, les mères des rois ennemis de Rome, et le tyran dans sa pourpre à ce seul mot : *Fortune!*... ils ont peur!

Ils ont peur que d'un pied injurieux tu ne renverses la colonne où tout repose; ils ont peur de l'émeute, obéissant à ton ordre : *Aux armes! aux armes!* et les moins pressés d'accourir, mais déjà le trône est brisé.

Pour toi la Nécessité est un licteur portant dans sa main de bronze les clous, les coins, le plomb fondu, le croc des Gémonies, tous les supplices.

Il est vrai, mais à ta droite est l'Espérance ;

à ta gauche arrive la Fidélité, cette belle inconnue, aux blancs vêtements; si tout à coup tu changes ta faveur en colère, en ruines le palais des rois, elles te suivent.

Voyez déjà qui s'enfuient le parasite et la courtisane; hier encore ils s'enivraient des vins du maître; ils les ont bus jusqu'à la lie: ils refusent aujourd'hui leur part dans son malheur.

En ce moment, Fortune, son peuple confie à ta garde Auguste, notre César, qui s'en va chercher les Bretons au bout du monde! Veille aussi sur notre jeune armée; essaim redoutable, elle porte en Orient et sur les bords de la mer Rouge la terreur du nom romain. Elle est le dernier reste (ô quelle honte!) de nos meurtres et de nos proscriptions.

Notre âge est vraiment l'âge de fer. Tous les crimes, nous les avons commis, toutes les impiétés, nous les avons subies. Remettons à la forge, et réparons sur une enclume innocente ces glaives parricides; l'Arabe et le Massagète en sentiront tout le poids!

ODE XXXVI. — *Fête plénière.*

QUE la lyre, et l'encens, et la génisse immolée au bon génie de Plotius, célèbrent dignement son retour. Il nous revient, sain et sauf, du fond de l'Hespérie ! A ses amis que de tendresses, et surtout à son cher Lamia !

L'un et l'autre, enfants à la même heure, ils ont suivi les mêmes écoles ; le même jour, ils ont pris la robe virile.. Or çà, marquons de blanc cette heureuse journée! Allons, l'amphore, et qu'on la vide à grands traits. En vrais prêtres du dieu Mars, nous danserons toute la nuit. Appelons aussi Damalis, la bacchante ; on la défie, et, la coupe en main, cette fois, le petit Bassus tiendra tête à la grande biberonne. Et que la rose, le lis éphémère et l'ache au vert feuillage ajoutent à la grâce du festin.

Bon ! voilà déjà tous ces regards pleins de fièvre qui s'attaquent à Damalis! mais la furieuse est toute à Plotius ; elle ne saurait s'en distraire, et, semblable au lierre, elle l'enserre à l'étouffer!

Ode XXXVIII. — *Cléopâtre.*

Et maintenant, mes amis, il faut boire! Et maintenant, d'un pied joyeux, frappons la terre ! O victoire ! offrons aux dieux la meilleure part de nos festins !

Voici l'heure où nous pouvons, sans crime, épuiser le vieux vin de Cécube, enfoui dans les celliers de nos pères !

Nous voilà donc à jamais délivrés de cette reine en démence qui menaçait d'une ruine impossible le Capitole et l'Empire ! Elle était bien la digne esclave et maîtresse de ces troupeaux d'eunuques qu'elle traînait au milieu de ses ivresses de fortune et d'ambition.

Mais quand elle eut vu les flammes vengeresses dévorer sa flotte et lui laisser à peine un navire, sa menace et sa rage, excitées par sa débauche même, se changèrent soudain en épouvante.

Elle fuyait, palpitante, à tire-d'aile et tournant le dos à l'Italie, au moment où César, pareil au vautour dans le vent de la colombe, au chasseur sur les traces du lièvre à travers les neiges de la Thessalie, arrive, et va pour

enchaîner son monstre.... Elle, alors, ambitieuse d'un trépas digne d'elle, regarde, en héros, le fer qui va l'abattre, et laisse, à qui veut s'enfuir, la barque légère et les rives inconnues.

Calme et superbe, elle rentre en son palais croulant de toutes parts; elle manie, intrépide, un affreux serpent dont le venin tantôt fera gonfler sa veine! Et certaine alors de mourir, elle atteignit au plus féroce orgueil.

Par sa mort, Cléopatre arrache à César le plus superbe ornement de son triomphe, reine et femme encore à son dernier soupir.

Ode XXXVIII. — *L'échanson.*

Mon garçon, tous ces préparatifs me déplaisent; ils sentent leur satrape, et je serais malheureux sous ces couronnes tressées avec l'écorce du tilleul.

Si la saison des fleurs est passée, attendons les roses du prochain avril. D'ailleurs, c'est sitôt fait, une couronne de myrte! Elle convient si bien, sous ma treille épaisse, à moi vidant la coupe, à toi, jeune échanson, qui la remplis!



LIVRE SECOND.

Ode I. — *Les châtiments de l'histoire.*

Eloquent historien des luttes impies qui commencent au consulat de Métellus, vous nous direz les causes, les hontes et les crimes de cette exécrable guerre, et tous ces jeux sanglants de la Fortune. Vous aurez à expliquer les mystères des triumvirats; comment nos armes furent souillées d'un sang.... ce sang crie aujourd'hui vengeance! Certes, la tâche est rude et hasardeuse.... vous marchez sur des cendres qui recouvrent un vaste incendie.

Un instant donc changez de Muse; oubliez les jeux du théâtre, allez à l'histoire; et, plus tard, quand vous aurez jeté la lumière en ces grands événements, vous reprendrez le cothurne et l'œuvre illustre des poëtes tragiques,

heureux et glorieux Pollion, appui de l'accusé qui pleure, lumière du sénat qui délibère. A Pollion, vainqueur des Dalmates, triomphe éternel et laurier toujours vert!

Est-ce une erreur? déjà retentit le bruit des trompettes, le son des clairons; les armes brillent, le coursier se cabre et le cavalier pâlit.

Je les entends, je les vois, grâce à vous, dans cette mêlée, nos grands capitaines, tout couverts de la glorieuse poussière des batailles, jusqu'à l'heure où, dans l'univers dompté, une seule âme est libre encore, l'âme inflexible de Caton!

Junon et les dieux protecteurs de Carthage, déserteurs de ces campagnes qu'ils n'avaient pas su défendre, y ramènent aujourd'hui les petits-fils des vainqueurs de Jugurtha, pour les immoler à ses mânes.

Grands dieux! quel champ de blé qui ne soit engraissé de nos meurtres! Je vois partout des tombeaux pour attester de ces combats sacriléges, et de cette Italie en ruine dont la chute a retenti jusqu'aux Mèdes. Quels océans si profonds, quels fleuves si lointains ont ignoré nos discordes? Dites-moi le flot, dites-moi le rivage que le Romain n'ait pas rougi de son sang?

Eh ! Muse oublieuse de ton badinage, oses-tu bien toucher à la lyre des élégies nationales ? Dans la grotte chère à Vénus, essayons sur un luth plus modeste, une agréable chanson.

Ode II. — *L'emploi des richesses.*

L'argent qui reste enfoui dans une terre avare (n'est-ce pas votre avis, généreux Salluste ?) est un métal misérable ; c'est l'usage heureux qu'on en fait qui lui donne éclat et valeur.

Proculeius Varron se sauve à jamais de l'oubli lorsque, à chacun de ses frères dépouillés par les proscriptions, il donne un tiers de son bien. La Renommée, une immortelle à l'aile infatigable, portera son nom dans l'avenir.

Qui commande à l'avarice est plus roi que s'il joignait la Libye aux rives lointaines du Gadès, si l'une et l'autre Carthage obéissaient à ses lois.

L'hydropique augmente son mal à force de boire ; que d'abord il se délivre des eaux malsaines dont il est gonflé, sa soif s'apaisera.

En vain Phraate a reconquis le trône de Cyrus. « Est-il heureux ! » dit la foule. « Il est

à plaindre, a répondu la Sagesse, et de moi seule, enfants, vous apprendrez les mensonges et les vanités de ces prospérités passagères.

« Mon héros est celui qui jette à peine un coup d'œil sur ces richesses misérables; à celui-là, je réserve un diadème éternel, un laurier toujours vert. »

Ode III. — *Vivons!*

Une âme égale, au milieu des plus grandes tristesses de la vie, et maintenue en dehors des enivrements de la fortune, voilà tout le secret, mon cher Dellius.

Tu mourras. Et que ta vie entière ait été une longue agonie, ou que le charme de la campagne, du loisir, du bon vin ait rempli tes beaux jours, la mort te guette à l'ombre hospitalière et fraternelle des peupliers et des pins, au bruit du ruisseau qui jase en cherchant son chemin.

Fais donc apporter (la saison, l'occasion le permettent) de bons vins, des parfums, des roses nouvelles, ces fleurs d'un jour; te voilà riche et jeune encore, et la Parque a de quoi filer. Viendra l'heure (assez tôt) qui jette à quelque avide héritier ces jardins, ces do-

maines, cette maison que baigne en se jouant le flot doré du Tibre, et ces trésors en monceaux!

C'est la loi! Riche ou pauvre, enfants glorieux de la race antique, ou perdus dans la foule des déshérités, Pluton nous attend dans son ombre implacable!... Au même but, le même vent nous pousse, et, tôt ou tard, mon nom, le tien, agité dans l'urne immense, tombera sous la main du sort!

Déjà la barque est prête, qui nous porte en l'exil sans retour.

Ode IV. — *La servante-maîtresse.*

Te voilà pris, conviens-en, mon cher Xanthias, par ta jeune servante, et pourquoi t'en défendre? Achille, avant toi, l'insensible, était bien amoureux de Briséis, sa blanche esclave; Ajax Télamon, fut dompté par la beauté de Tecmesse, une captive; Agamemnon luimême, au plus fort de son triomphe, à l'heure où les Troyens tombaient sous les coups d'Achille, où le trépas d'Hector livrait Pergame, enfin vaincue, aux Grecs lassés de vaincre, il brûle pour la prêtresse arrachée aux autels de Minerve!

Au fait, peut-être elle appartient à d'illustres parents, dont Xanthus serait fier, votre blonde Phyllis ; sans doute elle est née, en quelque maison royale, à des pénates qui l'ont trahie et qu'elle pleure ; son père aurait le droit de choisir un gendre tel que toi.

Non, non, je ne croirai jamais qu'elle sorte d'une race abjecte, cette ingénue également inhabile au lucre, à la trahison. Parlons aussi de ce visage aux doux reflets, de sa jambe élégante et de ses bras charmants.

Si ma louange est vive, elle est innocente ; est-ce que l'on s'inquiète, ami, d'un enthousiaste dont le huitième lustre est fermé !

Ode V. — *Les raisins verts.*

La génisse est bien frêle encore ! Sa tête est indocile au joug ! Elle aurait peine à traîner la charrue, elle échappe aux fureurs du taureau qui l'écraserait de son poids.

Elle rêve uniquement, la folâtre, à ses jeunes compagnes, aux loisirs des vertes prairies, des ruisseaux et des saules frais, ennemis des feux de l'été.

Enfin, quelle envie avez-vous de ces raisins verts ? Attendez l'automne, il donne

aux raisins mûrs leur pourpre et leur saveur.

La fillette, à son tour, suivra qui l'appelle aujourd'hui. Ce bel oiseau n'est pas toujours à l'état sauvage; il va s'apprivoisant chaque jour que le temps nous ôte, impitoyable!

Avant peu, Lalagé, moins timide et l'œil au bois, sera prise, et vous l'aimerez comme, il n'y a guère, vous avez aimé Pholoé, qui pourtant s'était bien défendue, et plus que vous n'aimiez tantôt la belle Chloris, dont la blanche épaule est comme un reflet de la lune d'avril, sur l'océan du soir.

Ah! Chloris! Elle me rappelle, ami, ce bel enfant Gygès, un cygne de Gnide, au milieu d'un cercle ingénu de jeunes filles; les plus clairvoyantes le prenaient pour une sœur, à ses cheveux longs et flottants encadrant ce beau visage où se rencontrent, dans une piquante énigme, la grâce de la fillette et les traits du jeune garçon.

Ode VI. — *Tibur.*

Tu me suivrais, j'en suis sûr, mon cher Septime, au bout du monde, au fond de l'Espagne, chez les Cantabres rebelles au joug de

Rome, à travers les Syrtes sauvages battues des flots terribles du rivage africain.... Nous n'irons pas si loin, je l'espère, et plaise aux dieux que certaine colonie des fils d'Argos, le doux Tibur, devienne enfin l'asile heureux de ma vieillesse, après tant de fatigues, de voyages, et même de combats !

Si la Parque injuste me fermait ces beaux lieux de mes rêves, je saurais bien gagner le rivage hospitalier du Galèse, où tant de gras pâturages nourrissent les plus blanches toisons; heureux domaines de Phalante, le Spartiate, consolé de son exil.

Mais Tibur, ce riant petit coin du monde est pour moi d'un charme ineffable : l'abeille, ici, distille un miel égal au miel de l'Hymette; ici l'olive est comparable aux olives du Vénafre. Un printemps de six mois, un hiver de six jours; un coteau, mon voisin, cher à Bacchus, dont la vigne et le vin sont dignes des treilles de Falerne.

La vallée et le mont, tout m'appelle et me retient à Tibur; c'est là que mon cher Septime arrosera de ses larmes amies les cendres tièdes encore du poëte qui l'aimait.



ODE VII. — *Souvenir des plaines de Philippes.*

Je te retrouve enfin, mon vieux camarade, et mon frère d'armes sous les ordres du dernier Brutus, notre digne général; te voilà rendu, par quel bienfait? brave Romain, à ta patrie, à tes dieux, à ce beau ciel!

Quels dangers nous avons courus ensemble! et que de longues journées qui nous semblaient si courtes, la coupe en main, les cheveux brillants des parfums d'Assyrie, sous nos vives couronnes!

Nous étions l'un et l'autre aux champs de Philippes le jour de la grande défaite, où la vertu même fut brisée, où les plus vaillants mordirent la poussière, où ton Horace, assez pauvre héros, oubliait son malheureux bouclier! — Au plus fort de la mêlée il advint que le dieu aux ailes rapides, Mercure, eut pitié de ma peine et m'enleva, dans un nuage, au sein des airs.... toi cependant le flot te reprenait de plus belle, et te rejetait sur tous les écueils.

C'est pourquoi Jupiter attend de mon ami

Varus un sacrifice en actions de grâces. Viens te reposer, sous mon laurier, de tes batailles, de tes misères. Pour toi j'ai rempli notre amphore de ce vin de Massique, où tout s'oublie. Ainsi, puise à plein verre, et ne ménage pas les parfums dont ma conque est remplie.

Or çà, qui donc, chez moi, va nous tresser d'une main diligente une couronne d'ache humide ou de myrte vert? Sachons aussi qui d'entre nous la coupe de Vénus fera roi du festin? — *Évoë!* Je suis un Thrace, obéissant aux fureurs de Bacchus!... Le beau jour! Je perds la raison, je retrouve un ami!

Ode VIII. — *Les serments de Barine.*

Ah! Barine! ah! traîtresse! une dent moins blanche, une tache à ton ongle, une disgrâce, et la plus légère, en châtiment de tes mensonges, et je crois à tes serments!

Mais à peine as-tu juré, perfide, par ta vie et par ta beauté! te voilà plus charmante, adorée, et toute la jeunesse à tes pieds.

Barine, à son compte, a raison de rire et de jurer (la parjure elle y gagne!) par les cendres de sa mère, par le silence de la nuit, par tous les dieux immortels. Vénus s'amuse aux ser-

ments de Barine ! Ah ! j'entends rire aussi les Nymphes peu farouches, et le petit dieu terrible, aiguisant sa flèche en feu sur une pierre sans pitié.

Ces enfants, qui demain seront des hommes, seront demain les esclaves de Barine ; en vain ses esclaves d'hier lui disaient, hier : « Adieu, Barine ! Adieu, Barine ! » Ils restent chargés des chaînes de Barine !

Rien qu'à te voir, déjà la mère est tremblante pour la liberté de son fils ; le vieillard retient son cœur, et renferme son argent ; la jeune épouse aussitôt croit son époux infidèle, s'il a respiré ton souffle en passant.

Ode IX. — *Consolons-nous.*

Le ciel n'est pas toujours sous le nuage ; la pluie a ses relâches, les champs ont leurs rayons, l'orage et les vents s'apaisent.

Pas de frimas qui résistent à Zéphire, et pas d'aquilons qui ne se lassent de frapper les chênes du Gargane. Chaque printemps, la feuille revient à l'ormeau. Toi seul, mon cher Valgius, tu poursuis d'un regret éternel le jeune Mystès, que t'enleva la mort ! L'étoile de Vénus, à son lever, te trouve

en deuil: elle te retrouve en larmes au point du jour.

Pourtant le vieux Nestor (il avait trois fois l'âge des vieillards) s'est consolé de son fils Antiloque; le jeune Troïle, fils de Priam, tant pleuré par son père et par ses sœurs, son père et ses sœurs l'ont oublié. Crois-moi, c'est trop d'élégies; faisons mieux, chantons en nos stances viriles, les nouvelles conquêtes d'Auguste empereur.

Célébrons le Niphate glacé, le fleuve de Médie ajouté à tant de conquêtes et roulant des eaux plus modestes; n'oublions pas le Gélon forcé désormais de tourner dans son petit cercle, à la façon d'un écuyer du champ de Mars.

Ode X. — *Ni trop haut, ni trop bas.*

Licinius, celui-là est un homme heureux et prudent qui sait éviter la tempête et la haute mer, à condition de ne pas serrer de trop près le rivage et ses écueils.

La médiocrité, voire un peu plus, voilà toute l'ambition du sage; il a peur de la cabane où tout manque, il ne veut pas du palais où tout brille; il sait que plus l'arbre est so-

lide, et plus l'ouragan le menace; plus haute est la tour, plus vaste est la ruine; ce mont perdu dans les nues est voisin de la foudre. — Malheureux, il espère; heureux, il s'inquiète; esprit bien fait, il s'attend à toutes les fortunes.

Après tout, Jupiter est le maître; il donne et reprend tour à tour le nuage et le soleil; aujourd'hui la menace, et demain le sourire! Apollon n'est pas toujours le dieu qui vise et qui frappe; il est aussi le dieu qui chante et réveille à ses chants la Muse endormie.

Allons, hardiment, la tête haute, à l'obstacle! et soudain si le vent propice enfle un peu trop nos voiles complaisantes, hâtons-nous de les replier.

Ode XI. — *La vie à l'ombre.*

Le Cantabre, ami de la guerre, et le Scythe à l'autre bord de l'Adriatique.... Ami Quintius que nous font leurs menaces; la vie est-elle assez longue pour tant s'agiter? la jeunesse et son charme, amour et ses fêtes, le doux sommeil, sitôt nous quittent! La vieillesse arrive à si grands pas, morne et chauve! Avril s'est déjà dépouillé de ses fleurs! Phœbé de son croissant.

Donc à quoi bon charger notre âme de ces projets sans fin qu'elle ne saurait porter? Couchés sans gêne sous ce platane épais, sous ce pin joyeux, buvons; mêlons nos cheveux blancs à l'éclat de la rose, aux parfums de la Syrie, et livrons nos chagrins au dieu bienveillant qui les emporte.

Enfants, mettez au frais courant de cette eau limpide ce vin de Falerne, et qu'on avertisse aussitôt dans sa petite maison, Lydé la belle. — Apporte avec toi la lyre d'ivoire, ô Lydé la Spartiate.... *Spartiate* au moins par le nœud qui relève heureusement tes cheveux noirs!

Ode XII. — *Lycimnie.*

Certes vous n'exigez pas, Mécène, que mon luth, monté pour les amours, célèbre à la façon du poëte épique les guerres sans fin de Numance la vaillante, les hauts faits d'Annibal notre ennemi, le sang carthaginois rougissant les flots de la Sicile. Est-ce à moi qu'il appartient de raconter la cruauté des Lapithes, la fureur du Centaure emporté par l'ivresse, et ces Géants, nés de la Terre, qui déjà menaçaient les demeures du vieux Sa-

turne, voisines des étoiles, écrasés sous la main d'Hercule?

Et qui donc chantera les victoires d'Auguste; qui dira ces rois attelés à son char, gravissant, le regard plein de haine et les mains chargées de chaînes, les hauteurs du Capitole?

Cette illustre tâche est la vôtre, ô Mécène, et votre histoire éloquente en sait plus que tous mes vers. Ma Muse aux chansons galantes appartient à votre chère Lycimnie, à ses yeux pleins d'un feu clément, à sa tendresse, à ses douces chansons, à vos mutuelles amours.

Avec tant de grâce, au milieu des chœurs, elle marche; aux jeux de l'esprit, elle est si piquante! Si Diane appelle à sa fête, à ses danses, les jeunes filles bien parées, elle excelle à mêler ses bras charmants aux bras de ces filles charmantes.

Dites-moi, Mécène, pour toute l'opulence d'Achémène, pour les moissons de la Phrygie et les trésors de l'Orient, donneriez-vous un seul cheveu de Lycimnie?...

Elle abandonne à vos baisers brûlants sa tête amoureuse; elle accepte, elle refuse, elle attaque, elle résiste, et, prise, elle prend : « Fi, dit-elle, de ton baiser..., mais rends-moi mon baiser! »

Ode XIII. — *D'un arbre exécrable.*

De sa main sacrilége, un parricide, en quelque jour néfaste, avait planté cet arbre impie, un danger dans l'avenir et l'opprobre du hameau.

J'en suis sûr, il avait égorgé son vieux père, ou versé le sang de son hôte endormi; il était savant dans l'art des poisons, et capable, en un mot, de tous les crimes, le misérable qui plantait dans mon champ ce bois funeste! Arbre maudit, il a brisé, ou peu s'en faut, ma tête innocente.

En vain nous veillons sur nous-mêmes; nous ne saurions parer à tous les dangers qui nous menacent. Le matelot carthaginois redoute uniquement les flots du Bosphore; hors du Bosphore, il se croit immortel. Le soldat romain songe aux flèches du Parthe habile et redoutable en sa fuite; le Parthe évite, avant tout, le glaive et les chaînes du Romain.... Cependant la mort arrive, imprévue, inévitable.... il faut mourir.

Cette fois, j'ai vu de bien près le sombre royaume de Proserpine, Éaque assis sur son

trône, les paisibles demeures des âmes récompensées, dans cet Élysée où chantent mes deux poëtes, Alcée et Sapho : celle-ci qui se plaint sur la corde éolienne des filles de Lesbos sa patrie, et celui-là qui célèbre aux mâles accents de sa lyre d'or, les dangers de la mer, les épreuves de la guerre, ou les misères de l'exil.

Dignes sujets, l'un et l'autre, de l'admiration des ombres silencieuses; surtout le poëte est écouté qui parle à cette foule, accourue à sa voix, de la gloire des héros et de la chute exécrable des tyrans.

Quoi d'étrange! A ces chants divins, qui charment les âmes errantes, la bête aux cent têtes charmées prête ses oreilles velues; le serpent qui s'enroule aux cheveux de la Furie oublie un instant son triste labeur; Prométhée et Tantale, leur supplice en est suspendu; Orion, le chasseur-fantôme, laisse en repos le lynx timide et le lion.

Ode XIV. — *La vie est un jour.*

Posthume! ah! Posthume! Elles courent les années, elle arrive à grands pas la vieillesse! déjà voilà les rides, et bientôt voici la

mort! La prière est impuissante! Nous offririons chaque jour une triple hécatombe à Pluton, l'implacable geôlier de Titye et de Géryon (un monstre au milieu des Géants), rien ne saurait fléchir le tyran des ondes funèbres.

Quiconque a vécu des biens de la terre, le possesseur du champ ou son fermier, passera le fleuve d'oubli. C'est la loi. En vain nous évitons le dieu Mars et ses violences, l'Adriatique et ses écueils sur lesquels le flot se brise en grondant; en vain, quand viendra l'automne, auras-tu grand soin de t'abriter contre ces vents pleins de fièvre et parfois mortels, le Cocyte..., il faudra le traverser, le sinueux Cocyte aux ondes somnolentes! Chacun de nous contemple à son tour le Sisyphe haletant, les Danaïdes châtiées. Ces domaines, ta maison, ton épouse adorée, il faudra tout quitter, Posthume, et de tous ces arbres que ta main cultive, un seul, le cyprès, ornement des tombeaux, doit te suivre, ô maître éphémère de tant de biens!

Ferme à cent clefs ce vin de Cécube, et tel que le grand pontife n'en boit guère! Un héritier plus sage en remplira sa coupe, et de sa coupe débordée, il lavera, dédaigneux de ton vin, la mosaïque de ta salle à manger.

Ode XV. — *Contre le luxe de son siècle.*

Courage! Envahissons, royalement, le champ de blé de nos pierres et de nos marbres! Creusons-nous, de toutes parts, des viviers plus profonds que le lac Lucrin! Fi de l'ormeau! Il n'est bon qu'à soutenir la vigne! Le platane est stérile, il est vrai, mais c'est un si bel arbre! C'est cela, semez des violettes, plantez des myrtes, remplacez l'olivier, bienfaiteur de nos campagnes, par mille espèces de fleurs qui promettent une moisson de parfums, et, tant qu'on en voudra, des lauriers dont l'ombre épaisse est un abri contre le soleil.

Certes, ce n'était pas ainsi que l'entendaient Romulus, Caton le Censeur et la règle austère de nos anciens. Mais, dans ces vieux âges, si la république était riche, le citoyen était pauvre. Un portique de mille pas, ouvert aux brises du nord en été, eût déshonoré le Romain qui l'eût bâti pour lui seul; les plus fiers se contentaient d'un toit de chaume; les cités seules se réservaient l'honneur de bâtir, en belles pierres, des palais à leur gloire, ou des temples à leurs dieux.

Ode XVI. — *Les heures clémentes.*

Sur les flots d'une mer irritée, aux clartés douteuses de la lune en proie au nuage, et pas une étoile au ciel qui puisse indiquer sa route au pilote : « O dieux immortels ! disent les matelots, le repos ! le repos ! »

Le Thrace emporté par la guerre impitoyable, et le Mède orné de son carquois : « Le repos ! disent-ils, le repos ! » Le repos est sans prix, cher Grosphus ; l'or, la pourpre et les perles ne sauraient le payer. — Le sceptre du Roi, le bâton de l'augure et les faisceaux du licteur ne sauraient écarter de notre âme une inquiétude, ou chasser un seul des chagrins qui voltigent à travers les chambres dorées.

Le sage à peu de frais se contente ; la salière héréditaire, ornement de sa table frugale, compose tout son luxe. Il s'endort exempt de crainte, affranchi de toute avarice. Il vit sans honte. A quoi bon (la vie est si courte !) une ardeur infinie à projeter l'impossible, à chercher un autre soleil, un autre monde ? En celui-ci vivre est si doux !

On fuit sa patrie, on ne saurait se fuir soi-

même. Le chagrin, ce mauvais compagnon, monte avec nous sur la galère armée; avec nous il monte en croupe, au galop des escadrons. Le cerf va moins vite, le nuage est moins rapide aux souffles du nord.

L'homme heureux de l'heure présente aura grand'peur de porter la main sur l'avenir; à la fortune ennemie il oppose un front calme; il sait que le bonheur sans nuage est une chimère. Achille, avec tant de gloire, expire à la fleur de ses ans; chaque jour l'âge arrache un lambeau du vieux Tithon. La même heure apporte un refus pour toi, un présent pour moi, peut-être! Entends-tu, dans tes domaines de la Sicile, mugir taureaux et génisses, bêler tes moutons sans nombre, hennir ta cavale, ornement du prochain quadrige? En pourpre africaine est deux fois teinte la laine de ton manteau!

Un champ modeste, un souffle inspiré, mais si frêle! de la muse athénienne, un souverain mépris pour le peuple d'en bas ... la Parque en donne moins aux fils de son adoption.

Ode XVII. — *Promesse à Mécène.*

Pourquoi me déchirer le cœur de vos reproches? Non, ce n'est pas la volonté des dieux, il est contraire à tous mes vœux que Mécène expire avant le poëte dont il fut toujours si grandement la gloire et le soutien.

Hélas! si la mort sans pitié m'arrachait la meilleure part de mon âme, à quoi me servirait cette autre misérable moitié de moi-même? Non, non, Mécène et moi dans le tombeau nous descendrons le même jour! J'en ai fait le serment à tous les dieux. Où vous irez j'irai, à votre heure et dans vos sentiers.

Ni la Chimère au souffle embrasé, ni le Géant aux cent bras, s'il pouvait revivre, ne m'empêcheraient de vous rejoindre. Tel est le bon plaisir des Parques; ainsi le veut la Justice; et, quel que soit l'astre dominateur de ma naissance, ou la Balance ou le Scorpion (mauvais signe), ou le Capricorne, un tyran des flots d'Hespérie, à coup sûr votre étoile est mon étoile; elles s'accordent, rien ne saurait les séparer.

Naguère encore, vous alliez mourir, mais

voici que, par l'éclatante protection de Jupiter, l'envieux Saturne est vaincu, les ailes sombres du Destin sont brisées, Mécène ressuscité reparaît au théâtre acclamé trois fois de ce grand peuple, heureux de le revoir. Ce fut ainsi que le bon Faune, ami et gardien des têtes protégées du dieu de la lyre, détourna l'arbre funeste qui devait m'écraser.

A Jupiter vous devez un temple, une hécatombe...; une humble brebis payera largement ma dette au Faune mon ami.

ODE XVIII. — *La soif de l'or.*

L'IVOIRE et l'or gêneraient ma poutre enfumée; un architrave de l'Hymette, une colonnade africaine, ou le palais d'Attale à remplir du peu que je suis, et pour fileuse de ma pourpre une femme de sénateur.... J'en mourrais de honte et de confusion!

A beaucoup moins je me contente; une lyre, un brin de génie et mon petit bien de la Sabine, c'en est assez pour que le plus superbe aille au-devant de l'humble poëte; je n'irai pas fatiguer les dieux d'en haut et mon dieu d'ici-bas pour en avoir davantage.

Le jour succède au jour; la lune au ciel

s'efface, et d'autres lunes vont briller; toi, si voisin de la mort, tu fais tailler des marbres; oublieux du tombeau, tu bâtis des palais; le rivage est trop étroit pour ton domaine, et te voilà, jaloux de l'écume, envahissant sur les sables et sur les flots de la mer de Baïes.

Quoi donc! tu vas sans cesse arrachant les limites du voisin; tes clients eux-mêmes ne sont point à l'abri de tes invasions; tu chasses devant toi l'homme et la femme emportant dans leurs bras leurs enfants couverts de misère, et les pénates de leur foyer renversé!

Pourtant (rien n'est plus sûr), le Ténare est ta vraie demeure, ô riche impitoyable et jamais satisfait!

La terre est juste; l'abîme également s'ouvre au dernier d'entre nous, et pour les fils des dieux.

Ni les présents ni les belles paroles de Prométhée, un maître enjôleur, n'ont pu fléchir le gardien de l'enfer. Impitoyable à Tantale, impitoyable à sa race, il est bienveillant pour le résigné; que celui-ci l'invoque ou l'oublie, il arrive à son heure, et le délivre à la fois de ses travaux, de ses douleurs.

Ode XIX. — *Dithyrambe.*

La postérité peut m'en croire ! Au sommet d'une roche, en plein bois, j'ai rencontré le dieu des vendanges. Il chantait ses odes à la Nymphe attentive ; le Satyre aux pieds de chèvre, à l'oreille aiguë, écoutait ses chansons ! *Évoë !* mon humble esprit est encore obsédé de ses confuses révélations ; mon cœur, tout plein de Bacchus, est rempli d'une joie ineffable. *Évoë !* sois-nous propice, ô dieu sévère armé du thyrse redoutable !

Moi aussi, je veux chanter la Ménade ivre et furieuse, les ruisseaux d'un lait pur, le miel tombant du creux des vieux chênes, le vin qui coule à torrents !

Je dirai l'heureuse Ariane et sa couronne éclatante ajoutée aux étoiles du ciel ; quel supplice attendait le Thrace, insulteur de la vigne sacrée, et Penthée, et sa maison, et leur ruine !... O Bacchus ! à ta voix le fleuve irrité s'apaise, l'Océan furieux se calme !

Souvent, ivre de vin nouveau, ta main noue aux cheveux de la Bacchante, qui t'appelle aux sommets des monts, une couleuvre, inno-

cent ornement d'une tête bouclée. Quand les Géants, fils de la Terre, escaladaient les domaines de Jupiter ton père, Rhétus, leur chef et leur guide, a senti ta griffe, ô lion! et tes dents vengeresses.

Ils disaient cependant : « Rassurons-nous; ce n'est qu'un poëte, ami de la joie et des danses légères.... » ils ont reconnu bien vite le héros, et que la guerre, autant que la paix, convenait à ton génie. En te voyant doux et fort, Cerbère a subi ton charme; on eût dit un dogue fidèle agitant sa queue au retour de son maître; et quand tu sortis de ses domaines, couché à tes pieds, de sa triple langue, il les baisa!

Ode XX. — *Apothéose.*

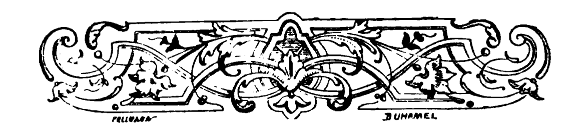
Je suis le poëte et le cygne! J'ai des ailes pour me porter! J'aborde hardiment les plaines de l'air! C'en est fait, je prends congé de la terre; supérieur à l'envie, au-dessus des plus hautes cités, je plane!

Enfant du peuple, il est vrai, mais aussi votre ami, Mécène, je suis immortel.... et j'échappe au Styx! Déjà la rude peau du cygne et son léger plumage envahit tout mon corps.

Oiseau mélodieux, plus léger que le fils de Dédale, au-dessus du Bosphore hurlant, je suis porté. Je verrai les Syrtes de Gétulie et les champs hyperboréens. Les habitants de la Colchide et le Dace, épouvanté des cohortes romaines, terrible objet de ses mépris, le Gélon aux confins du monde, et l'Espagne aussitôt qu'elle saura lire, et les Gaulois du Rhône, prêteront l'oreille à mes chants.

A qui ne peut mourir épargnons les larmes, le deuil, les chants funèbres; sur cette tombe inutile, à quoi bon ces honneurs superflus?





LIVRE TROISIÈME.

Ode I. — *Hymne à Jupiter.*

Haine au vulgaire, et loin d'ici les profanes! Prêtre inspiré des Muses, jeunes filles et jeunes gens, voici mon cantique ; pour la première fois je le chante ; écoutez-moi!

Si les peuples, troupeau docile, obéissent à leurs maîtres, le prince à son tour se courbe sous le sceptre du dieu vainqueur des Géants. Le monde obéit au moindre pli du sourcil de Jupiter.

Tel, sur le plus large espace, dans le plus vaste sillon a semé son blé, et planté sa vigne envahissante ; tel autre, un jour d'élection, appelle à soi une foule d'ancêtres ; cet honnête citoyen a pour lui sa renommée, et son compétiteur se fie au nombre de ses clients : ils

sont également soumis, les plus humbles, les tout-puissants, à la Nécessité qui puise, au hasard, dans l'urne implacable où tous les noms sont agités.

Celui-là qui voit suspendu, par le fil de Damoclès, le glaive au-dessus de sa tête coupable, la table des rois n'a plus rien qui le charme; au son des lyres, au chant des oiseaux, il ne saurait goûter le sommeil. Le doux sommeil choisit, de préférence, un toit rustique, une douce vallée où l'ombrage obéit au zéphire.

Il est à l'abri des tempêtes et des orages, du Chevreau qui se lève et du Bouvier à son coucher, l'homme heureux dont les désirs ne vont pas au delà du nécessaire, et le voilà tout de suite exempt des chagrins de la pluie inondant le champ de blé. La grêle peut tomber sur la vigne, il ne va pas de plainte en plainte, disant toujours : « Ma vigne est grêlée, ah! dieux! que mes ormeaux ont soif! O Jupiter! le soleil brûle mes prairies! Hélas! la froidure a dévasté mes vergers! »

Ils se sont ennuyés, ces tout-puissants, même de la terre; à leur ordre arrive l'architecte suivi de ses manœuvres, et, de l'Océan, il leur fait un jardin. Les poissons même ont senti que l'espace allait se rétrécissant dans

ces flots envahis. Travaux misérables! défaillance et frisson dans ces âmes blasées! Sur la galère armée d'airain, le sombre ennui va de compagnie; à cheval, l'ennui monte en croupe et galope avec eux.

Si vraiment les marbres de Phrygie et la pourpre brillante comme le soleil, si le vin de Falerne et tous les parfums de l'Arabie Heureuse sont impuissants à guérir les maux de l'âme, où donc est le mérite de ces palais, de ces portiques, objets de tant d'envie? et quelle folie à moi d'échanger mon doux vallon de la Sabine, contre ces trésors d'un poids si lourd!

Ode II. — *L'honneur et l'argent.*

Si nous voulons des soldats dignes de Rome, ô Romains! il nous faut les choisir parmi nos fils les plus dociles à la pauvreté; qu'ils soient soumis de bonne heure aux disciplines de la guerre, à la soif, à la faim, à la dure, aux alarmes; qu'ils sachent tenir une lance et dompter un cheval;— malheur alors au Parthe indompté!

Du haut des remparts de la ville assiégée, au seul aspect de ce vigoureux combattant,

l'épouse même du roi notre ennemi, et sa fille déjà fiancée à quelque jeune capitaine, hélas! les voilà qui soupirent : « Pourvu, dit la princesse en pâlissant, que mon fiancé, novice à la guerre, évite ce lion qui sème au milieu de nos défenseurs le carnage et la mort! »

Mourir pour sa patrie, ô la mort glorieuse et digne d'envie! Malheur au lâche! il fuit, la mort l'arrête; frappé par derrière, le même coup le tue et le déshonore.

La vertu n'a rien à demander à personne; elle brille d'un éclat que rien ne peut ternir. Elle apporte en naissant ses faisceaux et sa hache; elle est son propre licteur; sa dictature ne saurait dépendre des caprices d'un peuple idiot.

A qui le mérite, elle ouvre ses demeures immortelles, et, par des chemins qu'elle seule connaît, elle y porte les fils de son adoption. D'un coup d'aile, elle a sitôt fait de quitter la foule et la fange!

OEuvre divine est le secret; il a sa récompense assurée. Aux dieux ne plaise (ils confondent assez souvent l'innocent et le coupable!) que le traître aux mystères sacrés de Cérès partage avec moi l'abri qui me protége, le frêle esquif où je m'embarque!

La Peine, au pied boiteux, suit le Crime

à la trace.... Il fuit, elle marche.... et l'atteint presque toujours.

Ode III. — *Conseils au César.*

Le juste! âme inflexible! aussitôt qu'il se dit : *C'est mon devoir!* en vain le peuple, au crime ameuté, commande! en vain l'œil du tyran menace! Il résisterait à l'Auster, roi turbulent de l'Adriatique; il résiste à la main souveraine, à la main qui tient la foudre! Et que, de toutes parts, sur lui le monde écroulé tombe, il reste impassible sous les ruines du monde écroulé.

Par la constance, uniquement, Castor et Pollux, et ce vagabond sublime, Hercule, ont gravi jusqu'aux demeures voisines du soleil. Là, César Auguste, assis parmi les dieux, s'empourpre, à son tour, de nectar.

Cette force d'âme, ô Bacchus, te servit à dompter les tigres qui traînent ton char en rugissant; ainsi sur les coursiers du dieu Mars, Romulus, fuyant l'Achéron, a ravi la faveur de Junon qui pardonne enfin; voici son discours agréable aux immortels :

« Ilion, triste Ilion (disait-elle), un juge aveugle, une femme adultère, une étrangère

ont changé tes remparts en poussière! Ce fut aussi le crime de Laomédon; il osa refuser leur salaire aux dieux mêmes dont il avait acheté le service. A ces causes, Minerve, et moi reine des dieux, nous avons condamné Troie et son peuple avec son roi banqueroutier.

« C'en est fait des splendeurs de l'hôte adultère d'Hélène; elle a régné, la race parjure de Priam; Hector n'est plus, qui protégeait ces misérables Troyens; elle est achevée à tout jamais, cette guerre prolongée par les dissensions des dieux.

« Maintenant ma vengeance est satisfaite! A mes rancunes je renonce, et j'adopte à mon tour cet enfant du dieu Mars et d'une prêtresse troyenne. Je fais plus, j'ouvre à ce fils d'une rivale les portes de nos demeures, je l'invite aux festins des immortels; pour Romulus va couler le nectar.

« Cependant j'ordonne, et mon ordre est formel, que Rome et Troie, une ruine, à jamais séparées, resteront aux deux extrémités de la mer mugissante, et si je permets à ces héros de l'exil de fonder çà et là des royaumes à leur usage, il faut — voilà ma condition suprême! — que jusqu'à la fin des siècles, le taureau sauvage insulte impunément aux tombeaux déshonorés de Priam et de Pâ-

ris, que la lionne y dépose en sûreté ses lionceaux.

« A ce prix seulement, le Capitole éternel domine au-dessus des nations; Rome indomptée impose aux barbares son joug de fer; sa gloire et son nom s'étendent au bout du monde, et bien au delà des mers qui séparent l'Europe et l'Afrique, aux sables fécondés par le Nil qui s'enfle et déborde au loin.

« Et que ce soit aussi la gloire et l'honneur de nos Romains de mépriser cet or que la bonté des dieux avait caché dans les entrailles de la terre, vil instrument de crimes et de sacriléges. A Rome appartient l'univers ; dans un élan superbe elle portera ses armes et son empire, des lieux mêmes où le soleil jette un torrent de feux, jusqu'aux sombres domaines où ruissellent pluie et brouillards.

« Voilà donc les destinées que j'annonce aux enfants de Romulus : mais, encore une fois, que leur grandeur soit modeste; que leur piété filiale ait des bornes; respect aux ruines que j'ai faites! A peine ils auraient réparé ces maisons et ces tours, relevées sous les plus tristes auspices, elles tomberaient frappées comme autrefois, et l'on me verrait à la tête de nos compagnies victorieuses, moi, l'épouse et la sœur de Jupiter!

« Trois fois, lui-même, Apollon rebâtirait ces murailles d'airain, trois fois mes Grecs renverseraient ses murailles, et les Troyennes captives de pleurer, comme aux temps du grand siége, sur les restes de leurs maris, de leurs enfants. »

Holà ! ma Muse ! où vas-tu ? Ces grandes paroles ne vont guère à la lyre enjouée ! O folâtre et téméraire, il te convient bien de toucher à ces mystères, de dire aux hommes le secret des dieux !

Ode IV — *Actions de grâces.*

Calliope, ô Muse ! ô reine, un instant descendue ici-bas ! Il nous faut un long cantique ! Chante, et que la flûte mélodieuse, le luth sonore, ou la lyre même d'Apollon accompagnent tes chants divins !

N'est-ce point un doux mensonge ? Écoutez ! la voix s'élève ; je me sens transporté dans les bois et sur les bords sacrés où le vent mêle sa plainte aux murmures de ces eaux charmantes.

J'étais encore un enfant, un brave enfant, visiblement entouré de la faveur des dieux ; un jour, sur le mont Vultur, aux confins de

l'Apulie ma seconde mère, las de jouer, pris de sommeil, la colombe, oiseau des poëtes, redoutant pour moi le venin des vipères ou la dent des ours, me couvrit des feuilles naissantes du myrte et du laurier sacré. Glorieux prodige! Il est, encore aujourd'hui, l'admiration des hauteurs escarpées d'Achérontie, des pentes fertiles de Férente et des forêts de Bantia!

Dans les frais vallons de Préneste, dans les repos de Tibur, sur les montagnes de la Sabine, à Baïa la claire fontaine, partout, je suis resté votre enfant, ô Muses, mes protectrices; j'applaudis à vos danses, à vos chansons, je m'abreuve à vos fontaines; vous m'avez sauvé des plaines de Philippes, du cap de Palinure et de ses tempêtes, de l'arbre affreux dont la chute allait m'écraser.

Restez mes compagnes fidèles, et je n'ai rien à craindre. S'il vous faut un pilote intrépide au milieu du Bosphore en tumulte, un voyageur aux déserts brûlants de l'Assyrie, ordonnez.... me voilà! J'irais à votre suite, inviolable et sans peur, chez le Breton cruel même à ses hôtes, chez les Concaniens qui s'enivrent du sang de leurs coursiers, chez les Gélons armés de flèches, sur les rives du fleuve de Scythie. — A vous l'honneur d'attendre aux portes de la ville éternelle Auguste-César,

lorsqu'il ramène au sein de nos cités ses cohortes lassées de vaincre; vous êtes son repos et son délassement dans vos grottes sacrées; vous êtes son conseil, et sans cesse applaudissez à sa clémence.... ô Muses, sa clémence est encore un de vos bienfaits.

C'est vous qui racontez les Titans et leur race impie, écrasés et foudroyés par le maître absolu des flots et des vents, des vivants et des morts, de la terre et du ciel également soumis à sa justice. — Ils se confiaient à leur courage, à leur nombre, à leurs bras qui s'efforçaient d'entasser Pélion sur les cimes boisées de l'Olympe, ces monstrueux enfants de la Terre; ils croyaient épouvanter Jupiter : mais Typhée et le vaillant Mimas, et Porphyrion, le géant parmi les géants, et Rhétus, que dis-je? Encelade, à qui les plus vieux chênes servaient de javelot!... se brisèrent contre l'égide éclatante de Pallas.

Du côté des dieux se tenaient Vulcain, acharné à sa proie, et Junon la reine, et le maître des flèches redoutables qui baigne aux flots clairs de Castalie une flottante chevelure, habitant des bois de la Lycie, ou des forêts de Délos, l'île maternelle, Apollon, dieu de Patare et de Délos.

La force aveugle et sourde, elle tombe écra-

sée sous sa propre violence. Ajoutez la prudence à la force, il n'est rien qui résiste ; honte aux brigands qui font servir leur puissance à leurs crimes ! ils sont l'exécration de Jupiter.

Témoin le Gyas aux cent bras ; témoin Orion le téméraire ; il osait attenter à la chaste Diane, il fut percé de sa flèche et tomba !

La Terre, au désespoir de peser sur les monstres sortis de ses flancs, les pleure ! Ils habitent les enfers où les jeta la foudre ; l'Etna, qui garde Encelade et qui vomit tant de flammes, ne se consume pas !

Cependant Titye expose au vautour insatiable ce foie éternellement déchiré ! Sous trois cents chaînes de fer, se débat le galant persécuteur de Proserpine, Pirithoüs !

Ode V. *Régulus.*

La foudre éclate au plus haut des cieux, et nous adorons la toute-puissance de Jupiter ! Ainsi nous reconnaissons la divinité présente de notre César, lorsqu'il ajoute à l'empire les Bretons et les Perses redoutables.

Rappelez-vous les soldats de Crassus ; pour le rachat de leur vie ils s'accouplaient sans honte à des femmes étrangères. Le Marse et

l'Apulien (ô Sénat ! ô dépravation de tout un peuple !) se sont alliés, sous un roi Mède, à ceux mêmes qui les avaient frappés ; ils épousent leurs filles, et s'envieillissent sous les étendards ennemis.

Voilà donc tout le souvenir et tout le respect qu'ils avaient conservé des boucliers sacrés, du feu de Vesta, de la toge et du nom romain ! Pourtant Rome était vivante, et debout le Capitole. O déshonneur que prévoyait la grande âme de Régulus, lorsqu'il rejetait les conditions avilissantes de Carthage :

« Avant tout, prévenons un funeste exemple ; elle tient nos plus jeunes soldats, qu'elle les tue, et sauvons l'avenir des misères qu'une lâcheté introduirait chez nous !

« Oui, disait-il encore, j'ai vu nos étendards suspendus aux murailles des temples de Carthage, à côté des armes que ces lâches ont rendues sans combattre ! O misère ! Des Romains nés libres, citoyens et soldats, leurs mains sont liées derrière leur dos, tout courbé par les chaînes ! Cependant, la ville ennemie ouvre ses portes, et cultive à ciel ouvert ses champs ravagés naguère par nos cohortes victorieuses !

« Et maintenant, qui donc oserait prétendre que ce mercenaire acheté à prix d'argent, re-

viendra plus brave et plus fort? Votre armée est perdue, et vous perdrez sa rançon. La laine une fois teinte, on ne lui rend pas sa blancheur première; ainsi du vrai courage: aussitôt qu'il en est sorti, il ne veut plus d'une âme dégradée.

« On verra plutôt la biche échappée au filet se retourner et tenir tête au chasseur, qu'un misérable homme, les mains encore meurtries de la courroie infamante, attaquer ce perfide ennemi qu'il implorait, hier encore! Un peu de courage, il se tirait d'affaire.... il a confondu misérablement la paix et la guerre! Oh! pour nous, quelle honte! O Carthage heureuse, à qui la ruine et le déshonneur de l'Italie ont servi de piédestal! »

L'histoire ajoute que Régulus, comme un citoyen qui déjà ne compte plus, les yeux fixés sur la terre, éloigna d'un geste farouche sa fidèle épouse et ses jeunes enfants qui venaient pour l'embrasser. Et quand enfin, par un de ces dévouements sans exemple, il eut imposé son avis aux sénateurs épouvantés de leur décret, il reprit le chemin de ce sublime exil, au milieu de la douleur de tous les siens.

Pourtant il n'ignorait pas quelles tortures et quel supplice attendaient son retour chez cet implacable ennemi; mais le voilà, écartant

sa famille, et Rome entière opposée à son passage, qui retourne à ses fers, d'un pas calme et d'un front serein.

On dirait qu'ayant arrangé les interminables querelles de ses clients, et mis à jour tous leurs procès, il s'en va chercher quelques heures de repos à Vénafre, à Tarente, en sa maison des champs.

Ode VI. *Les mauvaises mœurs.*

Romains ! tous les crimes de vos ancêtres, dont vous êtes innocents, vous en porterez la peine, jusqu'au jour où vous aurez rebâti ces temples croulants, et rétabli sur leurs autels, réparés par vos soins, les simulacres enfumés de vos dieux.

Le monde obéit à Rome, et Rome aux immortels ; ils sont le commencement et la fin de toute chose ; malheur à qui les néglige ! Hélas ! l'Italie en deuil a cruellement payé son impiété.

Déjà deux fois les soldats de Monèse et de Pacorus ont repoussé nos armes inintelligentes des présages funestes ; à deux reprises ils ont ajouté l'or pesant de nos anneaux à leurs colliers chétifs.

Voilà le produit de la guerre civile ! Il s'en est fallu de très-peu que le Dace, un marin, l'Éthiopien, un archer, fussent les maîtres de la Rome en proie à ses dissensions.

Notre siècle est fécond en toute espèce de hontes ; il a souillé la sainteté du mariage ; il a corrompu les races, abâtardi les familles : telle fut la source impure de tant de misères qui se sont répandues sur la patrie et sur le peuple romain.

La fille encore enfant s'essaye à la danse lascive ; elle rêvait d'inceste, à son berceau.

Bientôt, unie à ce mari qu'elle trompe à sa propre table, elle impose aux plus jeunes gens ses adultères ardeurs ; enfin même, elle ne choisit plus ; dans l'ombre, elle s'abandonne et se livre au hasard. Une heure encore, et la dame en plein jour, son mari consentant, sous ses yeux, se lève, obéissante au premier signe que va lui faire un marchand d'esclaves, ou quelque patron de navire espagnol, qui paye, argent comptant, ce double déshonneur.

Non ! non ! ce n'est pas de cette race abjecte que sortirent les jeunes Romains qui rougirent tant de flots du sang carthaginois, les vainqueurs de Pyrrhus, les maîtres d'Antiochus, un géant, les dompteurs d'Annibal, un lion.

Ils venaient, ceux-là, de la race antique et robuste de nos soldats laboureurs. Leurs pères leur avaient appris à fouiller la terre avec le hoyau sabin; à rapporter à la mère de famille, providence austère de la maison, le bois coupé dans la forêt voisine, en cet instant de la journée où la montagne étend son ombre, où les bœufs délivrés du joug reposent leur tête fatiguée, et s'endorment à la douce clarté du soir.

Le temps diminue et brise! Nos pères valaient moins que leurs aïeux, nous ne vaudrons jamais nos pères; bientôt nous donnerons le jour à des fils qui vaudront moins que nous.

Ode VII. — *La voisine et le voisin.*

Ma belle Astérie, assez pleurer votre amoureux Gygès! Au premier vent favorable, au premier jour du printemps, il vous reviendra jeune, et fidèle, et très-enrichi des trésors de la Bithynie!

Rassurez-vous; il obéit peut-être aux vents du Sud qui l'ont poussé vers l'Épire; il aura subi toutes les violences de la constellation du Bélier. Ah! les froides nuits! la solitude! Et comme il invoque en pleurant : *Astérie! Astérie!*

Cependant sa propre hôtesse, une galante, envoie à ce Gygès, devenu son hôte, un messager porteur de ses bonnes intentions. « Ignorez-vous, lui dit-il, que Chloé, la dame de céans, est folle de vos grâces? » Ah! le fourbe! Il en sait long, et par mille artifices il a tenté de le séduire.

Il lui dira, par exemple, comme est mort en sa jouvence, le Bellérophon trop chaste (on en convient) dénoncé au trop crédule Prétus, par une femme un peu trop tendre;

Et comment ce digne Pélée a vu de bien près les sombres bords, pour s'être enfui de la belle Hippolyte, qui le poursuivait de ses ardeurs.... enfin tous les bons contes qui nous enseignent à pécher.

Mais quoi! notre Gygès ne mord pas à de tels hameçons; il fait la sourde oreille; son cœur fidèle est fermé à toute autre qu'à son Astérie!

Au fait, Astérie, où donc en sommes-nous avec le jeune Énipée? Un voisin, c'est vrai, mais prenez garde, on dirait que le voisin ne déplaît pas à sa voisine! Il excelle à dresser un coursier sur les gazons du champ de Mars; il est habile à dompter d'un bras vigoureux les flots du Tibre... : croyez-moi, fermez votre porte à la tombée du jour, et si, dans la rue,

il s'arrête à jouer de la flûte..., qu'il s'écrie :— *insensible! — ah! cruelle!* on le laisse crier.

ODE VIII. — *La fête des maris.*

CÉLIBATAIRE incorrigible, il me sied mal de célébrer les calendes conjugales. Pourquoi donc en ce jour, ces fleurs, cet autel de gazon, ce brasier, cet encens, ce luxe inusité? se dit Mécène.... Il y perd son grec et son latin.

Quoi donc, Mécène, vous qui savez tout, vous ne savez pas que chaque année, à pareil jour, j'ai promis à Bacchus un chevreau blanc, un gai festin, en souvenir de cet arbre maudit qui pensa m'écraser ?

Le beau jour! Je veux, pour le fêter, délivrer de la poix et du liége certain vin du consulat de Tullus, que recèle une amphore enfumée.

Venez prendre, ami, votre part de ma joie, et que cent fois remplie, et cent fois vidée, la coupe arrive et circule en l'honneur de ma délivrance. — Rien que des rires et de bonnes paroles ; les flambeaux brûleront jusqu'au jour.

Venez, et bannissez tout souci de la ville à votre garde. Rome, à cette heure, est en plein repos ; les Daces et leur général sont morts;

le Mède a tourné contre le Mède ses armes furieuses ; notre vieil ennemi des côtes d'Espagne, le Cantabre, est dans nos chaînes ; le Scythe a détendu son arc désarmé, et regagne ses déserts !

Si votre peuple est à l'abri, soyez vous-même un citoyen qui se repose. Acceptez les dons cléments de cette minute heureuse, et renvoyez vos grandes affaires au lendemain.

Ode IX. — *Le dépit amoureux.*

HORACE.

A l'heure où j'étais aimée de Lydie, avant qu'un amant préféré entourât de ses bras amoureux cette tête charmante, j'écrasais les satrapes d'Asie de ma félicité.

LYDIE.

Tant que Lydie était votre unique amour, avant que Lydie eût cédé la place à Chloé, je n'aurais pas donné la grâce et le bruit de mon nom pour la gloire d'Ilie elle-même, la mère de Romulus.

HORACE.

J'appartiens à Chloé, la jeune barbare, habile à mêler sa belle voix aux accords de la

lyre, et volontiers je meurs, si le destin me voulait pour la sauver.

LYDIE.

Calaïs et moi, le beau Calaïs, fils d'Ornytus de Thurium, nous brûlons d'une ardeur mutuelle. Ah! grands dieux, je mourrais deux fois, pour racheter mon Calaïs.

HORACE.

Ma brune Lydie! Il n'est pas si loin, notre amour, qu'on ne le rappelle! On peut dire à Chloé la blonde : *Hors d'ici!* pendant que la porte à deux battants s'ouvre à Lydie.

LYDIE.

Il est beau comme un astre, et toi plus léger que l'écorce, indomptable autant que les flots de l'Adriatique.... et pourtant que je vive avec toi, que je meure avec toi, je le veux bien, mon bien-aimé!

Ode X. — *Sérénade à Lycé.*

Aux sources lointaines du Tanaïs, tu boirais; un Scythe horrible serait ton mari, pourrais-tu, belle Lycé, contempler sans pitié le poëte à ton seuil impitoyable affrontant les vents furieux qui te servent de gardiens?

Écoute ! La tempête heurte à ta porte ! aux mugissements du vent répondent les platanes, l'ombre et l'ornement de ton palais. Dans ce ciel glacé, la claire étoile de Jupiter durcit la neige à peine tombée.

Ah ! ces mépris déplaisent à Vénus.... n'as-tu jamais vu la corde, au moment où, tendue à demi, elle échappe à la roue, à la main du cordier? Après tout, un bon homme de Toscane est ton père, et son intention n'était pas d'enfanter une Pénélope, rebelle à l'amour.

Mais, ô beauté dont le cœur est aussi dur que le chêne, pitoyable autant que les serpents de l'Afrique, insensible aux prières, aux présents, à la pâleur de tes amants pâles comme la violette, et que dis-je ? insensible aux trahisons de ton mari pour une fille de Thessalie, au moins il serait temps d'avoir quelque égard à nos soumissions. Je ne serai pas toujours assez naïf pour coucher à ta porte, exposé aux rigueurs de la mauvaise saison.

Ode XI. — *Les Danaïdes.*

O mon maître, ô Mercure (Amphion, ton disciple, a trouvé même les pierres obéissantes

à ses chansons), et toi, lyre aux sept cordes éloquentes, sans voix naguère et sans grâce, amie aujourd'hui des temples et des palais pleins de fêtes, enseignez-moi sur quel mode on peut toucher la farouche Lydé !

Elle est semblable à la jeune cavale au milieu d'un grand pré ; elle joue, et d'un bond elle échappe un coursier qui l'approche, ignorante des feux de l'amour.

Dis au tigre, à la forêt : « Suivez-moi ! » au torrent : « Ne coule plus ! » Le tigre obéit, la forêt marche, et le torrent s'arrête !

O Mercure ! gardien des enfers, Cerbère aux trois têtes chargées de serpents, léchait tes mains de sa triple langue, en retenant sa fétide haleine et sa bave empoisonnée.... à tes accords Ixion et Titye ont souri dans leur supplice ; les Danaïdes charmées ont oublié de remplir le tonneau sans fond.

Raconte à Lydé le crime et le châtiment de ces filles impies ; montre-les jetant dans le vide une eau qui fuit toujours ; dis-lui les supplices réservés aux cœurs implacables, et qu'ils sont voués à l'enfer.

Ces monstres (il n'est pas de forfait plus noir) ont frappé leurs maris d'une main sans pitié ; elles étaient quarante : une seule, honnête et loyale épouse, a trompé par un glo-

rieux parjure les serments que son père exigeait d'elle. O pieux mensonge! ô femme entourée à jamais de louange et de respects!

Au milieu de la nuit (son époux dormait!): « Trahison! disait-elle, trahison! Réveille-toi, ton sommeil serait le sommeil éternel! Va-t'en! Loin d'ici! loin de mon père et de mes sœurs impitoyables; chacune, à cette heure, est une tigresse acharnée à son crime; elle tue, elle déchire, et moi qui vaux mieux, je te sauve, et j'ouvre à ton salut cette maison scélérate.

« Va! fuis! ce n'est pas moi qui voudrais te retenir; la terre et l'onde, et la nuit, Vénus, sont de moitié dans ta fuite; emporte avec toi mes meilleurs présages; et maintenant, que mon père me charge de chaînes, ou me relègue au delà des mers, dans les déserts de la Numidie, ô cher malheureux, sauvé par ma pitié, emporte avec toi cette pieuse mémoire, et grave, au retour, ton deuil et tes regrets sur mon tombeau! »

Ode XII. — *Les méditations de Néobulé.*

« Le triste sort! Être enfermée, avec tant d'ardeur à bien faire!... Au logis, un tuteur

qui gronde, et pas même un doigt de vin pour vous mettre au cœur un peu de joie ! »

L'enfant ailé de Cythérée est le grand ennemi de Minerve et de ses labeurs ! Entre tes mains, quenouille et fuseaux, Néobulé la désœuvrée, le jeune Hébrus a tout brisé.

Il est le roi du champ de Mars ; quelle fête, à le voir, de sa luisante épaule fendre en nageant les eaux du Tibre ! A cheval, on dirait Bellérophon lui-même, et pas un qui l'égale au ceste, à la course, à la chasse en plein champ du cerf plus léger que les vents, sous l'épais buisson où le sanglier s'abrite en vain contre son javelot.

Ode XIII. — *Bandusie.*

Ma douce fontaine, ô ma chère et limpide Bandusie ! Au cristal de tes eaux, demain je verse un vin généreux ; j'immole un chevreau paré des fleurs nouvelles ! Déjà son front agressif s'enorgueillit de ses cornes naissantes ; digne enfant de son père, il appelle à la fois, le malheureux ! la bataille et l'amour.... son sang rougira ton flot limpide. O source heureuse à l'abri de la canicule ardente, ta fraîcheur inaltérable appartient à la bête

errante et libre, au taureau fatigué du labour.

Source à jamais célèbre, au bruit de mes vers! Un chêne ami protége de son ombre épaisse la roche à demi creuse où ton flot chante en jaillissant.

Ode XIV. — *Le retour du César.*

Son peuple disait : « Auguste est en pleine guerre! » O peuple, il t'est rendu ce héros, vainqueur de l'Espagne! Il nous revient comme Alcide autrefois, chargé de ces lauriers qu'au prix de la vie on n'achète pas trop cher.

Gloire à lui! sa fidèle épouse et sa digne sœur iront à sa rencontre, en remerciant la bonté des dieux. Non, ce n'est pas en vain qu'elles avaient arboré les bandelettes sacrées, les mères des vierges romaines et des jeunes soldats que le César ramène à sa suite.

Vous cependant, les nouvelles mariées, et vous jeunes garçons, évitez les paroles de mauvais augure. Un pareil jour est une fête universelle où le plus grand chagrin s'oublie! Quelle émeute au dedans, ou quelle guerre au dehors ai-je à craindre? Auguste commande à l'univers!

Çà, des fleurs, des parfums, et si l'on retrouve, en un coin, quelque glorieuse amphore, contemporaine de la guerre des Marses, échappée au pillage de Spartacus, c'est le vrai jour ! Courez chez Néère, la belle chanteuse : — Hâtons-nous, Néère ; un brin de myrrhe à vos cheveux que relève un nœud sans apprêt !... Si son affreux portier répond : « Elle est absente ! » n'insistez pas, et revenez.

Grands dieux ! les cheveux blanchissants font le esprits pacifiques ! Ai-je été dans mon temps, assez furieux ? ô Jupiter, qu'un pareil affront m'eût donné la fièvre sous le consulat de Plancus !

Ode XV. — *La maîtresse au rebut.*

La, voyons, digne épouse de l'humble Ibycus, si nous faisions trêve à ce petit commerce ! Ayons enfin un peu de honte, ô fantôme qui te mêles aux joies de la jeunesse ; ô nuage au milieu des étoiles ! Ce qui convient à Pholoé ne te va pas, Chloris ! Pholoé, ta fille, est dans l'âge où les belles amoureuses forcent la porte d'un jeune homme.... Ainsi fait la Thyade au bruit excitant de son tambour. Quand elle court, bondissante et semblable au

chevreuil qui se joue, après le petit Nothus, elle a raison, ta fille.

Crois-moi, Chloris! une bonne quenouille chargée d'une laine épaisse aura meilleure grâce que la lyre entre tes mains ridées!

Fi donc, le vin de Falerne à ta lèvre, et la rose empourprée à ton front!

Ode XVI. — *Danaé.*

« Ma tour est d'airain, ma porte est de chêne, mes dogues hurlent et veillent toute la nuit; Danaé n'a rien à craindre, et de l'ombre et de l'amour.... » Ainsi disait Acrisius, pâle geôlier de sa propre fille; Vénus et Jupiter, à l'entendre, eurent un sourire de pitié.

Comme si les chemins n'étaient pas tout grands ouverts, au dieu qui se change en or!

L'or traverse hardiment les sentinelles vigilantes; plus puissant que la foudre, il brise à l'instant les plus formidables remparts!

Dans Argos même, Amphiaraüs (un devin!) a perdu famille et maison pour un peu d'or. Avec son or, Philippe de Macédoine ouvrait les portes des villes; il sapait dans leur base le trône des rois ses rivaux; le navire armé par

la guerre, l'or soudain l'arrête au milieu de l'Océan.

Cependant plus l'or augmente, et plus les soucis grandissent avec l'ambition d'en avoir. C'est pourquoi je vous prends à témoin, Mécène, honneur des chevaliers, si j'ai constamment évité le vertige et l'éclat d'une grande fortune.

A qui se contente de peu, les dieux ajoutent! Si j'étais ce qu'on appelle *un riche*, en toute hâte je quitterais ma pourpre, et passerais sans bagage et gaiement du côté des braves gens heureux de peu, contents de rien.

Certes je suis loin d'être un de ces seigneurs qu'on envie; et pourtant, me voilà cent fois plus riche, à mon compte, que si j'enfermais chaque année, en mes greniers, tout le grain que produit le rude laboureur de la Pouille, indigent au milieu de cette abondance.

Une eau limpide, un petit bois, quelques arpents d'une bonne terre qui tient toutes ses promesses.... voilà tout.... je suis content; le maître opulent du plus vaste domaine de l'Afrique ne sait pas combien je suis plus heureux que lui.

A plus ambitieux que moi je laisse, et volontiers, les abeilles de la Calabre, les amphores

de Formies où vieillit un vin généreux, les blanches toisons dans les gras pâturages de la Gaule; tout mon rêve (il est accompli), c'était de vivre à mon aise. Enfin, si j'en voulais davantage, Mécène est là pour m'agrandir! — A quoi bon? ma modération est une part de ma fortune; que ferais-je après tout des domaines d'Alyatte, ajoutés aux campagnes de la Phrygie?

A qui veut *tout* avoir, *tout* manque! Heureux à qui les dieux, d'une main prudente, offrent.... à peu près ce qui lui suffit!

Ode XVII. — *Fête plénière.*

Noble Élius, digne héritier des anciens Lamia, dont l'origine commence au vieux Lamus, premier roi de la ville de Formies et des vastes campagnes de Marica baignées du Liris, sois averti, je le tiens d'une corneille centenaire, augure infaillible des mauvais temps, que demain Eurus, fils des tempêtes, soulèvera les feuilles de l'arbre dans la forêt, et l'algue stérile au fond des mers.

Allons! du bois plein ton foyer, et demain offre au génie hospitalier de ta maison un jeune porc de deux mois, arrosé de libations

généreuses, dont tes esclaves même prendront leur part, en vrais chevaliers romains.

Ode XVIII. — *Au dieu Faune.*

Leste amoureux de la Nymphe errante, ô mon Faune, arrivez d'un pas clément dans mes humbles domaines aimés du soleil; soyez favorable, en partant, au jeune espoir de mon troupeau! Vous aurez, en revanche, au bout de l'année, un chevreau, et des coupes remplies de la liqueur chère à Vénus; l'encens réjouira de sa fumée odorante vos autels, vieux comme nos champs.

A cette fête heureuse des nones de décembre, tout le troupeau, les jeunes têtes et les vieilles barbes s'ébattront dans l'herbe; le hameau reposé danse au milieu des bœufs ruminants.

Pour vous fêter, le loup se mêle innocemment aux agneaux ses camarades; la forêt se dépouille en votre honneur de son agreste couronne, et trois fois, de son pied content, le laboureur bondit sur cette terre qu'il a maudite si souvent.



Ode XIX. — *Buvons !*

C'est cela ! tu nous dirais volontiers combien d'années séparent le premier roi d'Argos du généreux Codrus, qui se dévoue à sa patrie. Oui, tu sais sur le bout de ton doigt les agnats et les cognats d'Éaque, et toutes les rencontres des Grecs et des Troyens sous les murs d'Ilion, bâtis par Neptune. Mais le prix d'une tonne d'un bon vin de Chio, le nom de notre hôte, si sa maison possède un bain chaud, à quelle heure on dîne, comme on s'y baigne, et si nous pourrons nous garantir des vents qui soufflent des monts Pélignes.... tu ne sais pas un mot des choses que nous voudrions savoir.

Cependant, garçon, remplis ma coupe en l'honneur de Phébé renaissante. A l'heure éclatante de minuit! à la santé de Muréna, le nouvel augure! Si c'est mon plaisir, je remplirai neuf fois mon verre d'un vin brûlant trempé d'eau fraîche. A chaque Muse, une coupe, est-ce trop pour leur poëte? Il est vrai que les Grâces peu voilées, inséparables : — Trois santés, disent-elles, c'est assez pour qui veut rester sage... Eh bien! Je m'enivre aujour-

d'hui, c'est mon plaisir; je renonce au bon sens qui me reste. Çà, réveillons la flûte de Phrygie, et mêlons les bruits de la lyre aux chansons du hautbois! A pleines mains, je veux des roses! Il faut que mon voisin, le jaloux Lycus, et ma voisine, un peu jeune pour ce triste mari, se réveillent, pleins d'envie, au bruit de nos gaietés.

Qu'en dites-vous, Télèphe, ô bel amoureux à la chevelure abondante, aux yeux brillants comme l'étoile du soir, l'amour de la jeune Rhodé? — Télèphe et Rhodé, couple charmant.

Quant à moi, je brûle en secret pour Glycère, mais je brûle à petit feu.

Ode XX. — *A****.

Ne vois-tu pas le danger qui te menace? Autant vaudrait ravir ses lionceaux à quelque bête de Gétulie. Crois-moi, tu seras bientôt las d'une lutte insensée. Attaquer le beau Néarque, et le disputer à sa maîtresse, y penses-tu? Elle irait le reprendre au milieu d'une armée! O lutte inégale et très-intéressante, à qui, d'elle ou de toi, restera cette conquête insigne!

Et pendant que le chasseur ajuste à son arc une flèche acérée, et que la lionne aiguise sa dent furieuse.... il est là, les pieds nus, ce Néarque, le juge et le prix du combat; indifférent à la lutte, il livre au souffle caressant du zéphyr ses cheveux parfumés qui retombent épars sur sa blanche épaule!

On dirait le beau Nirée, ou cet autre enfant que l'aigle enlève au-dessus des nuages de l'Ida!

Ode XXI. — *A sa bouteille, une chanson.*

Douce amphore, ô ma sœur, née avec moi sous le consulat de Manlius, abondante en joie, en rire, en querelles, pleine d'amour et de sommeil!

Ton vin, sans doute, a mûri sur les coteaux les plus célèbres, un vin de fête et de libations solennelles; descends de ton grenier, c'est la volonté de Corvinus : nos coupes ont soif de ta douce liqueur.

Corvinus, j'en ai peur, est encore imbu des leçons de Socrate, mais il est galant homme, et sait l'honneur qui t'est dû. Plus d'une fois, le vieux Caton a réconforté sa propre sagesse par une pointe de bon vin.

Le plus sauvage esprit subit volontiers ta douce violence ; aux plus prudents ta joyeuse humeur a surpris leurs secrets ; des plus habiles elle a révélé l'ambition.

Tu rends l'espoir aux découragés, la force aux affaiblis, le courage au timide, et le voilà armé par toi, qui brave en vrai taureau les menaces du tyran, le glaive du soldat.

Tu seras la bienvenue ; et le vieux père des vendanges, et la reine des festins, à nos vœux propice, et les Grâces contentes du nœud qui les lie, et la lampe aux feux prolongés prendront leur part de nos fêtes, jusqu'à l'heure où Phébus chasse, à son retour, les astres de la nuit.

Ode XXII. — *A Diane, invocation.*

Chaste gardienne de la montagne et de la forêt, déesse aux trois noms, aux trois visages, providence et libératrice des jeunes femmes en mal d'enfant !

Ce vieux pin, dont l'ombre envahit ma maison, je te le donne, et j'y veux chaque année, à ta fête, immoler un jeune sanglier.... Déjà sa dent pointe, et son regard oblique cherche où frapper.

Ode XXIII. — *A sa ménagère Phidylé.*

Aux douces clartés de Phébé renaissante, offrez, ma bonne Phidylé, à nos dieux rustiques, d'une main suppliante, un grain d'encens, une poignée d'orge, une truie, et soudain voilà nos vignes, chargées de vendange, à l'abri des vents brûlants; voilà l'épi gonflé, délivré de la rouille; les fièvres d'automne épargnent les jeunes troupeaux.

A Jupiter, à son grand prêtre appartient la génisse errante dans les frais pâturages de l'Algide, entre le chêne et l'yeuse, ou la victime engraissée aux herbages albains; les humbles dieux qui nous protégent n'exigent pas ces sanglants sacrifices : ils se contentent d'une verte couronne de romarin ou de myrte éphémère.

Une humble prière à l'humble autel que touche une main pieuse, est une offrande agréable et charmante; un grain de sel qui pétille en l'honneur de nos pénates, nous les rend aussi favorables que les hécatombes du Capitole.



Ode XXIV. — *L'honneur et l'argent.*

Tu tiendrais renfermé dans tes coffres tout l'or de l'Arabie et des Indes, tes marbres et tes maçons envahiraient les rivages de Toscane et d'Apulie, si peu que le destin sévère de sa pointe en diamant te touche, ô front superbe, hélas! désespère et meurs!

Le Gète à demi nu, le Scythe en son vagabondage, et traînant çà et là sa maison, ne sauraient envier le possesseur du plus vaste domaine. Le champ sans limites et sans maître, à chaque automne accorde à chacun sa part de blé, sa part de fruits; à chaque printemps un nouveau laboureur remplace (en attendant qu'un autre ait sa tâche) le laboureur qui se repose.

C'est surtout parmi ces vagabonds que se rencontrent les belles-mères d'une tendresse maternelle pour les orphelins d'un premier lit; on n'y connaît pas cette épouse insolente de sa dot, de ses adultères, et du mari dont elle a fait un esclave! La plus belle dot est l'honneur du père de famille, la vertu de la mère et la fidélité de l'épouse au nœud conjugal! Elle

sait que l'adultère est un crime, et que le dernier supplice en est le salaire.

Ah! l'admirable ambitieux, qui voudrait mériter une statue avec cette inscription : *Au père de la patrie!* Ah! le grand homme inspiré du ciel, qui saura refréner la rage abominable des guerres civiles, et guérir la lèpre infâme de nos mauvaises mœurs! Celui-là peut compter sur l'admiration de l'avenir. Hélas! (c'est notre honte encore!) haine, envie à la vertu vivante.... à peine au tombeau, nous la pleurons.

Plainte inutile! On a sitôt fait de couper le mal à sa racine. A quoi servent les lois sans les mœurs? Des pays que le soleil brûle de ses feux, aux régions voisines de Borée où la neige durcit la terre, a-t-on vu jamais le marchand s'arrêter? Il ira aussi loin que va le pilote, vainqueur de l'Océan; aussi longtemps que la pauvreté, cet opprobre immense, nous fermera les âpres sentiers de la vertu. O dieux! plutôt cent fois tout faire et tout souffrir!

Et si vraiment sincère est notre repentir de tant de crimes, déposons au Capitole, ou mieux encore (et les bons citoyens d'applaudir) livrons aux gouffres les plus voisins, ces perles, ces diamants, cet or, funeste instrument de nos malheurs. Quand nous aurons arraché de

nos âmes les passions mauvaises, le travail austère les aura bientôt retrempées.

Il est temps ! Nos tristes enfants, inhabiles aux exercices du corps, ont renoncé même aux fatigues charmantes de la chasse et du cheval ; en revanche, ils excellent au cerceau des Grecs et à tous les jeux de hasard que proscrivent nos lois impuissantes !

Cependant le père de famille, traître à tous les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité, de l'association, amasse un trésor à ce digne héritier d'une fortune volée. Et plus sa fortune augmente : — « Au total (se dit-il) la somme est ronde, et le peu qui manque... on l'aura ! »

Ode XXV. — *Dithyrambe.*

Me voilà ! Je vais à ta suite, ô Bacchus, dieu puissant, qui m'obsèdes ! En quels bocages, dans quelles grottes me ravit l'essor d'un délire inconnu ? Quel temple où ma voix chante aux nations la gloire éternelle de César, hôte espéré des astres du ciel et des conseils de Jupiter ?

Mon chant sera nouveau, sublime ; il remplit pour la première fois une bouche mortelle. Au sommet des monts, la Ménade en sursaut se réveille, et, d'un regard ébloui, contemple

au loin l'Hèbre glacé, la Thrace éblouissante sous son manteau de neige, et le Rhodope foulé par un pied barbare. Errant sur les rives et dans les bois solitaires, je les regarde avec amour.

Non, non! Pour le maître et le dieu des Naïades et des Bacchantes, dont la main brise en se jouant le frêne élancé, rien de vulgaire, et rien de la terre, et rien qui n'approche du ciel.

Téméraire, il est vrai; mais quel danger charmant, suivre un dieu couronné du pampre vert!

Ode XXVI. — *Adieux à l'Amour.*

J'étais naguère un grand poursuiveur des belles amoureuses, un bon compagnon dans toutes les batailles de la jeunesse; halte-là! je prends congé de ma gloire et consacre à Vénus, fille de la mer, une lyre à bout de ses chansons.

Enfants! suspendez au temple de la déesse, à sa gauche, nos armes galantes : ces torches qui nous éclairaient dans la nuit sombre, ces leviers qui brisaient les portes fermées.

Pourtant, ô ma déesse, ô reine éblouissante

de l'île de Chypre et de Memphis, asile des printemps éternels! si seulement tu voulais toucher de ton fouet divin cette ingrate Chloé, qui se défend toujours!

Ode XXVII. — *L'enlèvement d'Europe.*

Il est juste que l'ennemi des dieux soit escorté de tous les bruits et de toutes les rencontres de mauvais présage : une lice au ventre allongé, un renard en gésine, une louve au poil roux, digne habitante des cavernes de Lanuvium, un serpent, tel qu'une flèche à travers la route, arrêtant les chevaux qui se cabrent. Mais un ami, pour son amie absente, invoquera les augures favorables!

Ainsi ma Galatée, avant que retourne à ses marécages l'oiseau qui prédit la tempête, ma prière évoquera le corbeau du côté de l'Orient.

Pars, Galatée, et sois sans crainte du pivert à ta gauche et de la corneille à travers tes sentiers. En quelque lieu du monde où le flot t'emporte, sois heureuse, et souviens-toi du poëte qui t'aimait!

Cependant, prends garde! à son coucher Orion était plein de tumultes! Autant que

moi, si tu savais les fureurs de l'Adriatique et l'inconstance des vents les plus favorables au départ !

A peine oserais-je appeler sur les femmes et les fils des ennemis du nom romain les fureurs de l'Auster, lorsqu'il frappe à grands coups la vague irritée et les rives bouleversées de l'Océan.

Ainsi, trop confiante, et le taureau perfide emportant sa beauté naissante à travers les ondes, Europe, éperdue au milieu des écueils et des monstres bondissants à l'entour, elle pâlit, la téméraire !

Tout à l'heure, active et contente, elle cueillait des fleurs dans la prairie ; elle en tressait des couronnes promises aux Nymphes des bois.... Soudain, elle ne voit plus, sur sa tête, qu'une étoile à demi voilée, et la mer furieuse à ses pieds.

A peine elle eut abordé dans l'île aux cent villes florissantes : — « Où suis-je, et qu'ai-je fait ?... O mon père ! ô nom sacré que j'ai perdu, piété que j'ai souillée ! Est-ce bien moi qui pleure ainsi ma honte ? O dieux ! que ne suis-je innocente, et le triste jouet d'un vain songe échappé de la porte d'ivoire !

« Vierge infortunée ! une seule mort serait un châtiment trop doux pour ta faute. D'où

je viens, où je vais? Insensée! affronter ces longs espaces de l'Océan, quand le rivage était semé des fleurs printanières qui m'invitaient à les cueillir?—Monstre exécrable et trop aimé, que ne suis-je assez forte pour arracher ton cœur de ta poitrine, ou les cornes de ton front!

« Quoi donc! j'ai quitté la maison de mon père, je suis déshonorée, et j'hésite à mourir? O dieux! s'il en est un qui m'écoute encore, livrez-moi sans défense et sans voile à la rage des lions; faites de moi la proie des tigres, avant que la misère et l'abandon aient pâli ma joue, altéré les grâces de ma jeunesse, et quand je suis belle encore!

« Europe, ah! misérable! entends les malédictions du père abandonné par toi. Il le faut, meurs! Prends ta ceinture! Allons, voici l'arbre; et toi te voici, la coupable! Allons, dans l'abîme ou sur l'écueil? Choisis! — à moins que tu ne préfères, ô fille des rois, entrer esclave au lit d'un maître, et tourner le fuseau sous les yeux d'une maîtresse irritée et jalouse.... »

Ainsi se lamentait la belle Europe, et Vénus et son fils désarmé riaient d'un malin rire, à l'entendre.

Et quand enfin ils eurent tout leur comptant de cette douleur : « Enfant! dit la déesse, un

peu de calme ; séchons nos larmes ; comprenez enfin tant de gloire, épargnons *le monstre*, ô jeune épouse de Jupiter ! Sachez aussi que désormais, va répondre au nom d'*Europe*, une belle part de l'univers. »

Ode XXVIII. — *Billet doux.*

Or ça (nous n'avons rien de mieux à faire en ce jour consacré à Neptune), un vieux vin de Cécube, ô Lydé, effrayerait-il votre austère sagesse? Hâtez-vous ; déjà le jour tourne à son déclin, et le soleil ne va pas s'arrêter dans sa course, pour que la jeune Lydé puisse atteindre à la vieille amphore contemporaine du consulat de Bibulus.

Nous chanterons tour à tour aux accords de ta lyre : Neptune et les Néréides aux cheveux d'azur ; toi, Latone et les flèches inévitables de Diane.

De nos voix unies, nous dirons en duo, le cantique à la reine de Gnide et de Paphos, et des Cyclades brillantes qu'elle visite sur un char attelé de deux cygnes.

La Nuit aura sa part légitime dans nos louanges et nos chansons.

Ode XXIX. — *A Mécène.*

Fils des rois d'Étrurie, on tient en réserve, à ton intention, certain vin.... l'amphore est intacte : nous avons pour ton front des roses, des parfums pour tes cheveux ; viens donc. Tu reverras demain les ombrages de Tibur, les pentes fécondes d'Esula, les sommets du parricide Télégon.

Eh quoi ! toujours porter ce fardeau de fortune et de puissance ; habiter ce palais dans les nues ; toujours Rome et son bruit, Rome et sa fumée, et Rome et sa grandeur !

Assez volontiers les heureux de ce monde vont d'un extrême à l'autre. Un petit dîner bien servi sous un toit modeste, dans un logis sans faste et sur des lits sans pourpre, a déridé le front le plus soucieux.

Voici l'heure de la canicule ardente : le *Lion* brûle, et Procyon sévit. Plus de rosée ! aux bords du ruisseau qui tarit, le pâtre haletant conduit ses brebis languissantes jusqu'aux bocages chers au Sylvain ; la rive appelle en vain le Zéphyr vagabond !

Cependant ta vigilance est en éveil. Elle ap-

partient à Rome, à l'empire; elle songe aux nouvelles menaces du Sère, et du Parthe, et du Scythe, autrefois sujets des satrapes d'Asie.... Ami, crois-moi, la suprême sagesse a caché l'avenir sous un voile, et le prévoyant qui veut percer le nuage s'expose à la risée de Jupiter.

Mettre à profit le moment que voici est prudence; le reste est semblable au fleuve romain : tantôt calme, à travers des rives fleuries, il va se perdre au milieu de la mer d'Étrurie, et tantôt, si l'orage a soulevé son onde irritée, il emporte, en les roulant pêle-mêle, les roches brisées, les arbres déracinés, et l'étable et le troupeau! — La montagne et la forêt voisine en poussent de cruels mugissements.

Celui-là est vraiment maître et vraiment heureux, qui se dit à la fin de chaque jour : « J'ai bien vécu. » Demain peut venir apportant le nuage ou le clair soleil, demain ne peut rien sur la veille; il ne saurait détruire ou changer ce que l'heure entraîne, irrévocable!

Sage est celui qui compte avec la fortune. Elle jette au premier qui lui plaît la puissance et les honneurs éphémères, qu'elle reprendra plus tard. Ce matin, c'est moi qu'elle adopte, un autre aura ce soir ses préférences. Te voilà! tant mieux, déesse, et sois la bienvenue. Au

premier coup de son aile inconstante, aussitôt: « Fortune, emportez vos largesses; la vertu sera mon armure. La pauvreté, je l'épouse, avec l'honneur pour sa dot. »

Aussi bien que le mât gémisse et tremble aux coups redoublés du vent d'Afrique, je ne saurais, priant et suppliant, stipuler avec les dieux pour que mon vin de Chypre et mes étoffes de Syrie échappent à l'insatiable Océan.

A qui n'a rien, pas de naufrage; une barque à deux rameurs passe et m'emporte à travers les écueils de l'Égée! O le vent tiède! ô la claire étoile des deux frères, Castor et Pollux!

Ode XXX. — *L'immortalité.*

Je l'ai donc terminé, ce monument, plus que l'airain durable, égal en hauteur à la plus haute des trois pyramides. Et maintenant l'eau peut mordre et le vent briser, le temps détruire; au bout de toutes ces années innombrables la meilleure part de moi-même sera vivante; enfin, je ne mourrai pas tout entier.

Aussi longtemps que le Pontife et la Vestale, en silence, iront montant les degrés du

Capitole, ma gloire ira grandissante et toujours nouvelle! Sur les bords de l'Aufide impétueux, dans les plaines arides où Daunus régna sur un peuple de laboureurs, fils d'esclave et demi-dieu, je serai reconnu le premier des poëtes latins qui ait touché aux lyres d'Éolie.

Ainsi, ma muse, hardiment soyez fière de ces louanges méritées, et, d'une main reconnaissante, posez sur ma tête le laurier d'Apollon.





LIVRE QUATRIÈME.

Ode I. — *Le feu mal éteint.*



Si longtemps clémente, ô Vénus! me déclarer la guerre? ah! grâce! ah! pardon! Je ne suis plus l'amoureux que j'étais sous les lois de l'aimable Cinnare; épargnez un cœur, déesse impitoyable, que dix lustres ont fait rebelle à vos douces lois. Allez où va la jeunesse, où sont le charme et le sourire; s'il vous faut un sujet docile à vos lois, eh bien! poussez vos cygnes à l'aile éblouissante, au seuil hospitalier de l'aîné des Paulus.

Il est fils de bonne mère, éloquent, bon défenseur des accusés, très-brillant et très-habile à tous les arts; quel plus digne, en effet, de porter haut les insignes de la déesse? Aidez-le; son danger, c'est de rencontrer un rival riche

et prodigue, et son bonheur sera d'en rire. Alors quelle statue et quel temple il dédie à Vénus sur le rivage albain !

Sous ces voûtes en bois de citronnier, ô déesse, en votre honneur l'encens fume, les strophes des cantiques se mêlent aux sons de la lyre, du hautbois, des flûtes de Phrygie ; et deux fois le jour, fillettes et garçons chantent vos louanges, frappant trois fois de leurs pieds sans tache, le pavé du temple, à la façon des prêtres saliens.

Hélas ! plus d'objet qui m'attire ; aux joies du festin, à l'éclat des couronnes de fleurs je renonce, et plus d'espoir d'un tendre retour.... Mais toi que j'aime et qui pourrais compter mes larmes, auras-tu pitié de mon silence et de ma rougeur ? Tu m'appartiens, la nuit, dans mes songes. Le jour tu m'évites, et je vais à ta suite sur les gazons du champ de Mars, dans les flots du Tibre impétueux.

Ode II. — *Pindare*.

Celui-là qui touche à Pindare et qui veut l'égaler, vole en effet porté sur des ailes de cire ; — nouvel Icare, il donnera son nom à quelque mer au flot d'azur !

Pindare est un fleuve immense échappé d'une source divine ; il monte, il écume, il s'enfle, augmenté des eaux du nuage, et le voilà, terrible, hors de son lit débordé.

Et qu'il obéisse au rhythme éclatant qui l'emporte au delà de toutes les lois de la lyre et de la langue vulgaire, que son dithyrambe immortel chante les dieux de l'Olympe et le demi-dieu qui dompta le Centaure, ou le héros vainqueur de la Chimère ardente ; ou bien qu'il célèbre en ses poëmes, que la gloire elle-même préfère au marbre de cent statues, l'athlète et le coursier couronnés aux champs olympiques : à Pindare, la palme et le laurier !

Il est roi, même en mêlant ses larmes aux larmes de l'épouse en deuil du mari qu'elle a perdu ! Il redit sa valeur, sa jeunesse et ses vertus de l'âge d'or. Il les arrache aux ténèbres et les mêle aux constellations d'en haut.

Le cygne thébain ! L'espace entier du ciel l'emporte et le soutient au-dessus de la nue ! Et moi, semblable à la diligente abeille, et, comme elle, recueillant le miel du thym odorant sur les collines de Matine, au fond des bois, sur les rivages du frais Tibur, j'ai tant de peine à composer de petites chansons !

Jules Antoine, enfant de Pindare, aux accords d'un luth sublime, tu chanteras notre

César, couronné de ce laurier si bien gagné, lorsqu'il traîne au sommet de la colline sacrée le Sicambre à son char. Rien de plus grand, rien de meilleur les dieux et les destins propices n'ont donné et ne donneront à la terre, quand même aujourd'hui reviendrait l'âge d'or.

Tu chanteras nos jours d'allégresse, les grand jeux pour le retour d'Auguste, ardemment rappelé, le Forum fermé aux procès, Rome entière allant au-devant de ce vainqueur de tant de peuples. Pour moi, si je suis encore la voix qu'on écoute :

« Ah! dirai-je, aussi haut que la joie ait parlé, à tout jamais soit béni le jour glorieux qui nous ramène le César. Auguste arrive. Oh! trois fois honneur, honneur, honneur à son triomphe! » Alors, dans un transport unanime, aux dieux favorables nous brûlerons notre encens.

Pendant que Jules Antoine offre à son dieu vingt victimes, bœufs et génisses, un jeune taureau qui grandit loin de sa mère, au milieu des herbes, payera de son sang le vœu que j'ai fait à Jupiter. Fauve est son corps; son front est semé de blanc entre ses cornes naissantes; on dirait le croissant de la lune à son troisième jour.

ODE III. — *Melpomène.*

UN seul de vos regards, un sourire favorable, ô Muse des grands poëmes, sur l'enfant qui vient de naître, en va faire un mortel insensible à toute la gloire olympique. Le ceste, il le dédaigne ; il laisse à d'autres l'honneur de pousser dans l'arène d'Achaïe un char victorieux ; même la guerre, et les couronnes du laurier qui nous désigne au Capitole, et qui se gagne à rabaisser la menace et l'orgueil des rois, il n'en tient compte. Aimé de la Muse, il recherche les eaux limpides, les fertiles vallons ; Tibur et ses vieux chênes lui vont inspirer des chants éoliens.

Voilà comment Rome elle-même, ornement et sceptre du monde, arrachant ma gloire aux morsures de l'envie, inscrit le nom d'Horace au premier rang des poëtes qu'elle aime, et que sa Jeunesse adopte. Elle a dit, me désignant : *C'est mon poëte!* et je te dois cette grâce, ô Muse inspiratrice de la lyre et de ses doux frémissements, qui pourrais donner la voix du cygne aux muets habitants des flots!

Si j'ai l'inspiration, et si je plais à mon

peuple.... et le souffle et le charme, ô Muse, ils me viennent de toi !

Ode IV. — *Drusus*.

Quand l'aigle obéissant eut enlevé Ganymède aux blonds cheveux, Jupiter, pour payer son zèle, lui donnait sa foudre à porter, avec l'empire sur les oiseaux du ciel.

Un jeune aiglon qui vole à peine, ignorant de la lutte, est poussé hors de son aire par ses instincts belliqueux ; d'abord tout l'étonne : le vent tiède, le vaste espace et le grand soleil ! Bientôt il devient un oiseau de proie et de lutte, et, d'un vol intrépide, il tombe à la fois sur la brebis timide et sur le serpent belliqueux ! — Ou bien le lionceau à peine sevré de la mamelle fauve, s'il rencontre un jeune chevreau, joyeux au milieu des herbes, soudain il se rue en bondissant sur la première victime de sa dent naissante et déjà meurtrière !

Ainsi, sur les Alpes Rhétiques, l'impétueux Drusus porta la guerre aux Vindéliciens armés d'une hache, à la façon des amazones. C'est une arme antique ; où l'ont-ils prise ? Hélas ! je l'ignore !... A personne, il n'est donné de tout savoir.

Ces hordes si longtemps et tout au loin victorieuses, apprennent à connaître enfin l'irrésistible autorité d'une âme forte et d'un ferme esprit, élevé aux grandes écoles..., l'esprit paternel d'Auguste, instituteur des jeunes Néron.

C'est qu'un brave homme a pour père un brave homme! Et par la raison même que le vautour ne saurait procréer la colombe timide, le taureau et l'étalon reproduisent la vigueur qui les engendra.

Mais ces qualités d'un sang glorieux demandent un maître habile. A l'âme forte, un enseignement digne d'elle. Où la vertu manque, le meilleur naturel se flétrit et se gâte. O Rome, as-tu jamais compté les services des Néron? J'en atteste les flots du Métaure, Asdrubal et sa défaite, et ce beau jour qui dissipa les ténèbres du Latium, ce jour enivré d'espérance..., et que nous n'espérions plus, depuis qu'Annibal avait porté la torche et la tempête à travers les cités de l'Italie. On eût dit le vent du nord, lâché comme un cheval sans frein, sur les flots de l'Océan.

Désormais, le soldat romain marcha de victoire en victoire..., alors nos dieux reparurent dans leurs temples, délivrés de Carthage et de ses dévastations.

Annibal lui-même, il finit par convenir de sa défaite. « Ah ! disait-il, ces Romains que nous sommes venus chercher de si loin, sont des loups ; nous sommes la proie ; échapper à leurs coups, est déjà une victoire.

« Oh ! ces Romains, race immortelle ! A travers Troie en flammes, et les flots de Tyrrhène, elle emporte ses enfants et ses vieillards, et les confie aux rivages de l'Ausonie !

« Rome est semblable au vieux chêne des sombres forêts de l'Algide, émondé par la hache ! Elle s'agrandit de sa perte ; elle s'anime de sa plaie, et du fer qui la frappe, elle tire un courage nouveau.

« Moins indomptable était l'hydre, affrontant Hercule indigné de ces têtes coupées, qui enfantent des têtes ; — moins terribles étaient les monstres abattus dans les plaines de Thèbes ou de Colchos.

« Du fond des abîmes, elle remonte éclatante ; on la croit vaincue, et soudain la voilà qui renverse à son tour ; plus tard les femmes raconteront ses combats.

« C'en est fait ; je n'enverrai plus à Carthage les courriers de ma victoire ! Il est détruit, le dernier espoir de Carthage, Asdrubal est mort, morte est notre gloire avec lui.

« Jupiter s'est déclaré le protecteur de cette

famille Claudia ; désormais il n'est pas de danger qui soit au-dessus de leur courage et de cette prudence à conjurer tous les hasards. »

Ode V. — *Le panégyrique d'Auguste.*

Digne héritier de la bonté des dieux, fidèle gardien de la nation de Romulus, voici longtemps déjà que notre auguste sénat, confiant dans la parole de son Prince, aspire à son retour.

Arrivez, douce lumière de la patrie ! — A votre aspect, le peuple entier sourit comme au retour du bel avril ; le jour en est plus charmant, le soleil en est tout charmé.

La mère inquiète d'un jeune homme retenu par les vents contraires, depuis une longue année, au delà des mers, loin de la chère maison, s'adresse aux prières, aux dieux, aux présages ; son regard ne saurait se détourner de ce rivage échancré par les flots.

Ainsi Rome, obéissante à tous ses amours et fidèle à tous ses respects, demande aux dieux le retour de César.

Vous êtes, ô César, la paix des campagnes et la sécurité du laboureur ; voyez, Cérès prodigue à pleines mains ses épis ; les fleurs et les fruits remplissent nos vergers ; par vous la

voile agile affronte le calme Océan délivré du pirate; la bonne foi s'alarme d'un soupçon. Plus de famille exposée aux souillures de l'adultère; au-dessus de toutes les hontes anciennes votre loi s'élève et votre exemple domine. A coup sûr, la peine atteint le coupable, et le père, hardiment, se reconnaît dans ses enfants.

Tant que vivra notre Empereur, nul souci du Parthe ou du Scythe enfermé dans ses neiges; nulle crainte des enfantements de la farouche Germanie; est-ce que l'on s'inquiète aussi de la guerre avec l'Ibère?... On songe à marier la vigne à l'ormeau qui se pare de la grappe odorante, à cultiver tout le jour les chers vignobles; le soir venu, nous vidons, contents, nos coupes remplies au nom d'Auguste, notre dieu tutélaire.

A vous nos meilleures actions de grâces! A vous nos santés reconnaissantes! A vous nos autels domestiques! Ainsi les Grecs invoquaient le vengeur Hercule, et Castor.

Vous êtes la fête de l'Italie, et plaise aux dieux immortels qu'elle se prolonge à travers les siècles! Telle est notre prière matinale avant les premières libations; voilà notre invocation dernière, après boire, à l'heure où le soleil disparaît dans l'Océan.

Ode VI. — *Hymne en l'honneur d'Apollon.*

Dieu redoutable ! Apollon ! Vous avez châtié dans ses enfants l'arrogante Niobé ! Le ravisseur Tytie, et lui-même, Achille, au moment où Troie haletait sous ses coups, ont senti ce que pesait votre colère !

Achille, un héros, le premier de tous ; mais Apollon, son maître, l'eût dompté bien vite. Au moment où le fils de Thétis renversait, du fer de sa lance intrépide, les remparts croulants de Pergame, il tombe, et pareil au pin frappé du tranchant de la hache, ou semblable au cyprès déchiré par le vent, il mord la poussière ; sa chute au loin remplit le champ troyen.

Certes, celui-là n'eût pas consenti à se cacher dans ce cheval-mensonge en l'honneur de Minerve ; à surprendre au milieu de sa cour et des fêtes troyennes le vieux Priam et son peuple enivré d'une joie imprudente. Il eût attendu le grand jour pour tout réduire ! A la clarté du soleil il eût brûlé Troie, il eût tué les enfants bégayants, et les enfants dans le sein de la mère égorgée.

Ainsi le voulait Jupiter. Cependant, touché par les instances et la douce prière de Vénus :

« J'y consens, dit-il, Énée ira fonder une nouvelle Troie, et, cette fois, sous des auspices immortels. »

Vous qui baignez vos blonds cheveux dans les eaux du Xanthe, habile inspirateur de la Muse athénienne, Apollon, le Dieu jeune, soutenez l'honneur des Muses latines ! Je tiens de vous mon génie, avec l'art des vers.

C'est Phébus qui m'a donné ce beau nom : *Poëte !* et nos vierges choisies, et les plus dignes héritiers des plus grands noms de Rome, les favoris de la déesse aux flèches rapides, hostile au lynx timide, aux cerfs bondissants, apprendront de moi, leur maître, à danser en mesure au mouvement de mon doigt sur la lyre, à chanter en chœur le rhythme harmonieux des vers de Sapho.

Célébrez, enfants obéissants aux rites sacrés, le fils de Latone et la déesse au croissant d'argent, douce clarté de la nuit, propice aux moissons, réglant dans son vol rapide la fuite des heures, et leur retour.

Plus tard, la jeune Romaine, épouse et mère à son tour :

« Moi aussi, dira-t-elle, j'eus ma part de ces jours solennels que ramenait un nouveau siè-

cle : Horace était mon maître, et je chantais heureuse, son cantique aimé des dieux. »

Ode VII. — *Avril.*

La neige est partie et déjà la prairie a repris sa verdure; l'arbre a retrouvé sa couronne; la terre a reconnu le printemps; le fleuve obéissant est rentré dans sa voie agrandie; Aglaé, la plus jeune des Grâces, et ses deux sœurs, jointes aux Nymphes peu voilées, s'enhardissent à former des danses légères.

La saison changeante, et les heures qui dévorent les belles journées, tout nous enseigne à ne pas compter sur la durée. Aujourd'hui Zéphire a chassé l'hiver; l'été, demain, chassera le printemps; l'automne arrive apportant ses vendanges. Hélas ! le jour suivant nous ramène à l'inertie, à la froidure du sombre hiver.

Cependant la vierge au croissant a bientôt réparé ses brèches; à peine avons-nous touché le dernier séjour du pieux Énée, et de nos premiers rois Tullus Hostilius, Ancus Martius, nous ne sommes plus qu'ombre, et poussière. Par tous les dieux ! savons-nous si le jour que voici aura son lendemain ?

A ce compte, ami Torquatus, le peu que vous

aurez accordé à votre intime allégeance, au bien-être de chaque jour, est autant de gagné sur votre héritier rapace. Aussitôt dans l'abîme, il nous faut comparaître aux pieds de Minos, le juge suprême, et là, votre éloquence et votre piété, le nom que vous portez avec tant d'honneur ne sauraient vous rendre à la douce lumière.

Diane en vain redemande aux ténèbres infernales le chaste Hippolyte; en vain Thésée a tenté de briser les chaînes de son cher Pirithoüs.

Ode VIII. — *Les présents du poëte.*

A mes vieux amis, je serais si content d'offrir une coupe, un bronze antique, un trépied (la récompense des héros d'Homère)! et si je possédais quelque toile de Parrhasius, un marbre de Scopas, peintre et sculpteur des hommes et des dieux, ma plus belle œuvre serait pour toi, Censorinus.

Mais quoi! Je suis trop pauvre, et tu ne m'as pas attendu pour enrichir ton musée. Aussi bien tu possèdes ta bonne part de ces coûteuses merveilles; ami des poëtes, ton amitié n'exige que des poëmes. J'en ai composé pour toi, dont je sais tout le prix.

Non, les inscriptions gravées sur un marbre authentique à la louange du héros qui n'est plus, et qui revit dans ces louanges suprêmes; l'honneur même d'avoir mis en fuite Annibal qui déjà touchait Rome, et d'avoir brûlé Carthage; enfin ce grand nom de Scipion *l'Africain*, récompense insigne, ne valent pas, pour la gloire éternelle, une simple adoption de la Muse.

Effacez l'histoire et déchirez le poëme, où donc sera le digne loyer des hauts faits noblement accomplis? Si l'envie eût condamné au silence les grandes actions du fils de Mars et d'Ilie, on ne saurait même pas le nom de Romulus. Par la seule autorité, par la grâce et par le talent des vrais poëtes, Éaque, sauvé des rivages du Styx, aborde enfin les îles Fortunées.

L'immortalité des grands hommes appartient à la Muse; elle ouvre seule les portes du ciel! Elle a convié le héros des douze travaux au banquet même de Jupiter; elle a fait, des fils de Tyndare, une étoile éclatante, et secourable au vaisseau battu des flots. Par sa faveur toute-puissante, Bacchus, le front couronné de pampre, est un dieu clément, qui sourit aux vœux des mortels.

Ode IX. — *A l'ode immortelle.*

Elles ne mourront pas, sois-en sûr, ces odes que dictait le poëte, enfant des cascatelles de l'Aufide au loin sonores. Il vivra cet art glorieux dont je suis l'inventeur, de mêler la chanson latine aux accords de la lyre! Il est vrai qu'Homère est là-haut le roi de la poésie; oui, mais Pindare et Simonide à jamais sont illustres; le monde entier redit les cantiques de Stésichore et les chants guerriers d'Alcée.

En vain les siècles ont passé, ils ont respecté la joie et l'aimable badinage d'Anacréon; le luth, confident des passions de Sapho, respire encore avec l'amour, tous les emportements de l'amour!

La fille de Sparte, Hélène, oublieuse du lien conjugal, admire un peu trop les beaux cheveux, les riches habits, la suite et le train royal d'un jeune homme.... Elle n'était pas la première, elle n'est pas la seule! Avant Teucer, d'habiles archers ont posé une flèche inévitable sur la corde de l'arc crétois; Troie a soutenu plus d'un siége; il y eut avant Idoménée, avant Sthénélus, plus d'un vaillant capi-

taine, qui prit sa part d'une guerre homérique; et combien d'Hectors indomptables, de Déiphobes sans pitié ont défendu, au prix de leur vie et de leur sang, leur chaste épouse et leurs jeunes enfants?

Que de guerriers invincibles ont précédé Agamemnon, le roi des rois!...

Mais ces héros que la postérité n'a pas pleurés, sont restés enfouis dans la nuit sombre; il ne s'est pas rencontré, pour les chanter, le poëte inspiré des dieux!

Légère est la distance entre l'oisiveté qui dort, et la gloire sans écho!

Ami Lollius, je ne veux pas que mon ode soit négligente à ta renommée, et que l'oubli mêlé d'envie, impunément s'attaque à tant de glorieux travaux!

L'avenir saura quel homme était Lollius : Une âme adroite et droite, au niveau de toutes les grandeurs et de toutes les défaillances de la fortune; un esprit ferme, ennemi des actions mauvaises, dédaigneux de ce méprisable argent qui traîne après soi les consciences et les cœurs.

Lollius, dirai-je, était mieux que le consul d'une année, il était le magistrat inamovible du droit et du devoir; il préférait ce qui est honnête à ce qui rapporte; il repoussait d'un

geste indigné les présents des hommes appelés à sa barre, et se jetait tout armé au milieu des crimes, comme un soldat sur l'ennemi.

Tout posséder, ne fait pas la vie heureuse; heureux qui sait bien user des grâces d'en haut; la pauvreté même a trouvé le sage inflexible et souriant.

Le sage ne redoute ici-bas que la honte; il préfère au déshonneur, la mort. Sa vie appartient volontiers, d'abord à sa patrie, ensuite à ses amis.

Ode X. — *A* ***.

Te voilà jeune et superbe avec tous les dons de Vénus; mais déjà songe à l'heure où le nuage arrive au plus beau front.

Bientôt les ciseaux sans pitié feront tomber ces cheveux bouclés que le vent agite sur tes épaules; si vite, il s'en va cet incarnat de la rose au printemps, et toi-même, au miroir, tu diras :

« Grand dieux, si j'avais eu, l'autre jour, mon cœur de ce matin! si j'avais seulement ce matin, ma beauté d'hier? »

Ode XI. — *L'anniversaire.*

Nous possédons certaine amphore.... un vin d'Albe, un bon vin de neuf feuilles! L'ache et le lierre abondent au jardin, et voilà des couronnes toutes faites, ma brillante Phyllis, pour relever et parer tes beaux cheveux.

La maison resplendit de mes vases d'argent; mon humble autel, entouré de verveine, attend l'agneau dont le sang va couler. Servante et garçon, tout se hâte, et çà et là. Dans l'âtre, un bon feu pétille; la fumée en flocons appétissants, blanchit au-dessus du toit réjoui.

Fête plénière, et si tu veux savoir pourquoi tant de joie? — Il s'agit de célébrer ensemble les ides d'avril, le beau milieu du mois charmant qui vit sortir Vénus du sein de l'onde. Une heure, entre toutes, précieuse et fêtée, à l'égal de mon jour de naissance. Par ces beaux jours des ides d'avril, mon cher Mécène a compté sa première année, et tant d'années heureuses qui ont suivi celle-là!

Obéis, Phyllis, à mon invitation, et laisse en repos, crois-moi, le jeune seigneur Télèphe;

il n'est pas pour toi, ce Télèphe; il appartient à une femme experte en amour et très-riche, enfin (dernier obstacle), il porte une chaîne qui lui plaît.

Pourquoi viser si haut? Phaéton, frappé de la foudre, est une leçon pour les ambitieuses! Bellérophon est encore un exemple; il veut monter le cheval ailé... Pégase, indigné, le rejette sur la terre; il eût mieux fait de s'y tenir.

Ni trop d'ambition, ni trop d'espérance est sagesse. Arrive donc, ma chère et dernière amoureuse! (après toi, je n'en veux plus d'autre,) on te dira des poésies nouvelles, que ta douce voix rendra charmantes. Il n'est pas de chagrin si noir, qui ne s'oublie avec une allègre chanson.

Ode XII. — *A Virgile, médecin de Néron.*

Sur l'Océan calmé, les vents de Thrace, amis et compagnons du printemps, rendent la vie et le bruit aux voiles déployées. La prairie a déchiré son linceul, le fleuve a brisé la neige et les glaces qui l'arrêtaient. Le premier oiseau qui fait son nid c'est Progné-l'hirondelle, en deuil du fils qu'elle a tué pour se venger de

son mari, qui fut sans pitié comme elle. Hélas! vengeance impie, elle a couvert d'un opprobre éternel la maison de Cécrops.

Étendus sur l'herbe naissante, au milieu de leurs brebis aux riches toisons, les bergers, joueurs de flûte et poëtes, réjouissent de leurs accords le dieu protecteur des troupeaux et des pentes boisées de l'Arcadie.

Cher favori de mon prince, ami! tu le sais, les beaux jours appellent les bons vins; Bacchus en fait mûrir de si doux sur les coteaux de Calès! J'en ai; si tu veux, nous boirons ensemble; apporte seulement les parfums.

Pour un flacon creusé dans un onyx de grandeur médiocre, et rempli d'une essence choisie, on t'offre, à la marque même de Sulpicius, toute une amphore abondante en espérances, inépuisable en consolations.

Viens, ami! accepte avec empressement l'échange heureux qu'on te propose; humble est ma maison, modeste est ma fortune; il faut bien qu'il t'en coûte un peu, pour t'enivrer à ma coupe remplie! Allons, point de retard; rien qui t'arrête, et pas même le souci de l'argent!

A quoi bon? Songe au bûcher, à la flamme suprême! Eh! quoi de plus doux, mêler au bon sens un grain de folie, et perdre, à propos, un brin de raison?

Ode XIII. — *La coquette non corrigée.*

Je suis content, Lycé, je suis content, mes vœux sont exaucés : te voilà vieille !

Et pourtant on fait encore sa belle et sa folâtre ; et le soir, après boire, on sollicite, en chevrotant, un dernier sourire de l'amour. Amour fait la sourde oreille, il a choisi pour asyle un si frais visage ! Il écoute, enchanté, de si charmants accords !

L'Amour heurte en passant, de son aile méprisante, les vieux chênes ridés par l'âge ; il a peur de ton front plissé, de ta dent peu blanche, et de tes cheveux moins noirs.

La pourpre en vain te couvre, et le diamant brille à ton cou, va ! ton compte est fait dans nos fastes ; ils sont loin, tes beaux jours !

Ces belles joues, ces fraîches couleurs, cette marche au-dessus des nues où tu m'attirais à ta suite, où sont-elles ? Qu'as-tu fait de cette Lycé charmante, et grande artiste en toutes les choses de l'amour ? Elle ne respirait que l'amour ; elle n'avait de rivale heureuse que Cinare.

Mais Cinare est disparue en pleine jeu-

nesse.... Les Destins moins bons imposent à Lycé l'âge d'une vieille corneille! Ils ont livré les cendres de cette torche éteinte aux risées des jeunes gens sans pitié!

Ode XIV. — *Le triomphe d'Auguste.*

Non, jamais peuple et Sénat, dans leur sollicitude, ne trouveront une récompense égale à tes bienfaits, ô prince excellent entre tous les rois que le soleil éclaire, et sur toutes les terres habitées; il n'y a pas de marbre, il n'y a pas d'airain qui suffise à notre reconnaissance, à notre amour.

Naguère le Vindélicien, libre encore du joug de l'Italie, a senti la puissance de tes armes. Drusus, ton général, a châtié les sauvages habitants des Alpes; il a balayé deux fois ces sommets inaccessibles.

A son tour, l'aîné des Néron, poussé par ton génie, engageait et gagnait une grande bataille contre les Rhètes farouches. Jamais ouvrier plus brave, et plus digne de l'attention de l'univers, ne s'était rencontré dans les travaux du dieu Mars; Génaunes et Breuniens, comme ils frappaient à coups redoublés ces cœurs remplis d'une ardeur de mourir libres!

Irrésistible autant que le vent du midi soulevant l'écume, et brisant le nuage à la pâle clarté des Pléiades, ce héros que rien n'arrête a poussé son cheval frémissant dans la mêlée; il a brisé les citadelles et les bataillons ennemis.

L'Aufide impétueux, lorsqu'il roule, à travers les domaines de Daunus l'Apulien, son onde irritée, entraînant le blé et le champ qui le porte, à peine se peut comparer à ce fils des Claude, renversant d'un choc suprême ces sauvages bardés de fer! Du premier rang au dernier, tout succombe et tout meurt! Victoire! Ah! victoire, elle n'a rien coûté à nos armes; nous avions pour nous ta force, et ton ordre, et tes dieux.

Il y a quinze ans à pareil jour, Alexandrie, implorant son pardon, t'ouvrait son port et les palais de ses rois en fuite; et voici qu'aujourd'hui, la fortune, à toi seul fidèle, a renouvelé ces grands triomphes, et met le comble en même temps à ton œuvre accomplie, à la gloire que tu pouvais rêver.

A toi la louange et l'adoration du Cantabre indomptable, à toi le Mède, à toi l'Indien, et le Scythe errant dans ses déserts! O visible providence de l'Italie et de Rome, auguste reine des nations.

Et le Nil (un mystère!), dont la source est inconnue; et l'Ister, et le Tigre impétueux, l'Océan plein de monstres, qui bat de son flot bruyant les côtes britanniques, le Gaulois qui verrait sans peur ses propres funérailles, le rude habitant de l'Ibérie, autant d'esclaves soumis à tes lois!

Lui-même, il t'a rendu les armes, le Sicambre ami du carnage, le Sicambre à genoux devant toi!

Ode XV. — *Actions de grâces.*

Je le voulais, je voulais chanter tant de conquêtes; Apollon m'avertit de sa lyre. « Ah! dit-il, ce frêle navire, affronter la mer de Tyrrhène! »

Pourtant, César, vous avez rendu l'abondance à nos champs; vous avez rapporté à Jupiter nos drapeaux arrachés aux dieux du Parthe insolent; votre main paternelle a fermé le temple de Janus le belliqueux!

Par vous, l'ordre a soumis la licence à son frein salutaire; la loi a retrouvé ses menaces les plus puissantes; l'Italie est revenue à la justice, elle est rendue à l'antique discipline qui fut jadis sa grandeur; elle a retrouvé les ver-

tus même qui portaient le respect de l'empire des bords de l'extrême Orient, aux confins de l'Occident.

Tant que César sera le gardien du monde, le repos du monde est à l'abri des fureurs et des spoliations de la guerre civile; on ne les verra plus, ces colères implacables qui poussent les villes contre les villes et les épées contre les épées. Désormais les peuples qui s'abreuvent à l'eau profonde du Danube, et les Gètes, les Sères, le Parthe infidèle, et le soldat des bords du Tanaïs s'inclineront au nom de César.

Nous cependant, quel que soit le jour — le jour du labeur, celui du repos, ensemble avec nous, nos enfants et nos femmes, au milieu des dons joyeux de Bacchus, fidèles aux rites des ancêtres, et mêlant nos voix, aux sons des flûtes lydiennes....

Nous dirons les héros illustres des temps passés : Anchise et Troie, et les fils de Vénus, mère et protectrice des Romains !



LIVRE CINQUIÈME.

(ÉPODES.)

Ode I. — *Le départ de Mécène.*

Ainsi, Mécène, irez-vous seul, sur les frêles navires de Liburnie, au-devant de ces citadelles flottantes, toujours prêt au danger que peut courir votre César !

Moi cependant, que deviendrai-je ? Heureux de vivre avec vous, et pour vous, si vous mourez, je meurs. C'est bientôt dit : *Je le veux, repose-toi, mon cher Horace!* A me reposer seul, je préfère les périls, chers aux âmes bien trempées. Partons ! Je vous suivrai sans peur, du sommet des Alpes aux déserts du Caucase, et jusqu'à la limite extrême de l'Occident.

Je vous entends d'ici : — « La belle avance, et le vaillant frère d'armes que j'aurais là ! » J'en conviens. Mais ce compagnon pacifique

et chétif aura beaucoup moins d'inquiétude, à vos côtés.

L'oiseau qui tient sous son aile sa douce couvée, ne saurait la protéger des atteintes de la vipère, et pourtant il ne s'éloigne pas de son nid.

Donc j'accepte, et volontiers, les fatigues de cette guerre et des guerres à venir; vous verrez alors si je vous aime uniquement. Non pas que je veuille ajouter à mes champs agrandis une seule charrue, une couple de bœufs à mes labours. Le soleil n'est pas si violent que mes brebis ne se plaisent aux pâturages brûlés de la Calabre, oublieuses des fraîches prairies de la Lucanie.

Moins encore ai-je l'ambition d'agrandir mon petit domaine, et de le pousser jusqu'aux murailles de Tuscule bâti par le fils de Circé.... Grâce à vos bontés, je suis riche au delà de mes vœux, et ne m'occupe guère d'amasser des trésors pour les enfouir, comme fait le Chrémès de la comédie, ou les jeter, comme un fou, à tout venant.



Ode II. — *Les gaietés champêtres.*

Heureux qui loin de toute affaire, et sans aucun des soucis de l'argent, cultive à la façon de nos pères ses propres domaines, avec les bœufs qu'il a nourris !

La trompette, en sursaut, réveillant le soldat, l'Océan furieux sous le pied des matelots, la plaidoirie au forum, la mendicité à la porte des maîtres de Rome, il ignore toutes ces misères ; paisible, il s'endort sous son toit.

« Tantôt donc il attache au peuplier superbe les rameaux de sa vigne adulte, et sa serpe intelligente retranche une branche inutile, ajoute une branche féconde. Tout ce qui broute, bêle ou mugit là-bas, sous ses yeux, dans le vallon solitaire, appartient à cet homme heureux ! Les abeilles vagabondes vont remplir, d'un miel sans mélange, son amphore avec soin lavée ; avant peu, ses brebis d'une année, il les dépouillera de leurs douces toisons.

« Et quand l'automne, au milieu de ces campagnes, dressera sa tête parée des fruits que le soleil a mûris, quelle joie à cueillir ces

belles poires sur l'arbre que soi-même on a greffé, ces raisins dans la vigne empourprée ! A toi ces prémices, ô Priape ! A toi, mon Sylvain, protecteur de la haie et du fossé !

« A nos repos, à nos légers sommeils, le chêne offrira son antique ombrage ; l'épais gazon, sa verdure ; le ruisseau, sa marche lente entre ses rives ; la source vive, son murmure ; les oiseaux du bocage, offriront leurs chansons.

« Sitôt que Jupiter ramène, au bruit de la foudre, la pluie et les neiges de l'hiver, la meute nombreuse et çà et là hurlante, pousse un sanglier furieux dans les toiles tendues ! La grive affamée se fait prendre aux piéges d'un filet à larges mailles, que maintiennent de légers supports. Prendre au lacet le lièvre, un trembleur, ou la grue oiseau de passage, nous semble une heureuse journée ; et qui donc, en ces passe-temps, songe aux soucis amoureux ?

« Ajoute à tous ces biens une chaste épouse, une Sabine, une Apulienne, encore brûlée du soleil, l'âme et la fécondité de ta maison pleine d'enfants. C'est elle qui prend soin de garnir le foyer sacré d'un bois petillant, à l'heure où le mari s'en vient chercher l'oubli de sa fatigue ! Elle rentre au bercail, doux abri, les mamelles remplies que détend sa main vigilante !

« Sans rien acheter.... (tout vient de ma ferme), la bonne femme a sitôt préparé le repas du soir, arrosé d'un vin de l'année !

« Ah ! fi des huîtres du Lucrin, du turbot ou du sarget, que parfois la tempête apporte à Rome, des côtes lointaines de l'Orient !

« A la poule d'Afrique, au faisan d'Ionie, ornement des tables succulentes, je préfère l'olive savoureuse, empruntée aux plus beaux plants de mon verger, l'oseille arrachée à mes prés, la mauve clémente aux entrailles délicates, l'agneau immolé dans les fêtes du dieu Terme, ou le chevreau qui s'est sauvé de la gueule du loup.

« Quel repas ! quel spectacle aussi ! Les brebis repues se hâtent aux bergeries ; le bœuf harassé revient du labour, la tête pesante et traînant le soc renversé ; les esclaves, nés sous mon toit, digne essaim d'une riche maison, se chauffent à la flamme rayonnante de mon foyer réjoui. »

Ainsi parle Alfius, l'usurier d'hier, aujourd'hui l'homme des champs... ; le lendemain, quand notre homme a fait rentrer tout son argent des ides, aussitôt, pour les calendes prochaines, il cherche un bon placement.

Ode III. — *Le mangeur d'ail.*

Si jamais, d'une main parricide, un monstre étrangla son vieux père, je le condamne à la ciguë, et que dis-je? à manger de l'ail comme un moissonneur.

O moissonneurs! entrailles de fer, qui digérez ces herbes de Canidie, assaisonnées au sang de vipère!

Quel poison me brûle!

Ah! sans doute elle avait frotté d'ail le beau Jason qui va soumettre au joug ces taureaux indomptés, la magicienne éprise du chef des Argonautes; elle avait frotté d'ail les présents funestes qu'elle offre à sa rivale, avant de s'enfuir sur les ailes du dragon! Jamais l'Apulie, exposée aux feux de la canicule, n'a respiré de plus mortelles vapeurs; sous la robe ardente de Déjanire, Hercule, au bout de ses travaux, a brûlé d'un feu moins cruel.

Vous riez, Mécène? Au fait, un baiser plein d'ail rendra votre amoureuse si contente! — « Ah, fi! » dira-t-elle, en fuite à l'extrémité de sa couche, et se faisant un rempart de sa main.

Ode IV. — *Le parvenu.*

J'éprouve à ton aspect (quoi de plus naturel?) l'horreur de l'agneau pour le loup, vil esclave qui portes encore à tes pieds la trace des chaînes, sur ton dos, les sillons du fouet.

Va! va! traîne avec toi ton argent et ton orgueil; l'argent ne saurait changer ton origine; à te voir balayant la voie sacrée des six aunes de ta robe volée, allants et venants s'indignent; on te montre au doigt; chacun te méprise à son âge, et se retourne indigné :

« Quelle honte! disent-ils; voyez-vous ce coquin, battu de verges dans tous les carrefours par l'ordre exprès des triumvirs, jusqu'à lasser la voix du crieur? Il possède à Falerne un pays de mille arpents; il encombre de son train et de son bruit la voie Appienne; au mépris des règlements consulaires, il s'étale plein théâtre aux rangs des chevaliers! »

Oh! tant de vaisseaux chargés de tant de soldats, armés en guerre contre les pirates et les esclaves relaps, quand on voit cet esclave et ce voleur tribun des soldats!

Ode V. — *Les plaintes de l'enfant à Canidie.*

Mais, par tous les dieux de la terre et du ciel! est-ce à moi que s'adressent ces hurlements sauvages? Quel meurtre est contenu dans ces regards pleins de haine? Et par tes enfants, si jamais Lucine a tiré de tes flancs une créature humaine, par pitié pour ma pourpre impuissante à me défendre, au nom de Jupiter protecteur des innocents, pourquoi, réponds-moi, ces regards de marâtre, ou de tigresse haletante sous l'épieu du chasseur? »

Hélas! le pauvre enfant, sa plainte est inutile! Ce corps éphèbe est dépouillé des ornements de son enfance patricienne. — Un Thrace aurait pitié de ses jeunes années; mais Canidie, horrible et secouant sur sa tête en désordre un tas de vipères tortillées à ses cheveux, jette en ses brasiers dignes de Médée: un cyprès funèbre, une branche de figuier sauvage arrachée à quelque tombeau, les œufs d'une chouette, oiseau de la nuit, et son plumage arrosé du sang visqueux de la grenouille.

Elle ajoute à cette cuisine d'enfer un os à demi rongé par une chienne hurlante de faim,

mêlé aux herbes de l'Ibérie et de la Colchide empoisonnée.

En même temps, Sagane aux jupons retroussés lance, à travers la maison, les eaux de l'Averne. Eh! son front se hérisse à la façon du hérisson de mer; on dirait la hure d'un sanglier chassé par les chiens.

Cette fosse est le digne ouvrage de cette abominable Véia ! à chaque coup de pioche elle pousse un mugissement.

Dans ce trou, l'enfant plongé vif, et semblable au nageur dont la tête seule apparaît au-dessus des flots, verra, deux ou trois fois par jour (de si longs jours!) offert à sa faim, à sa soif, à sa fièvre, un repas hors de sa portée! et lorsqu'enfin il expire en le dévorant des yeux, ces furies composeront, de ses moelles épuisées et de son foie exténué, quelque philtre d'amour.

A cette œuvre des ténèbres a coopéré (du moins c'est le bruit de Naples oisive et des villes d'alentour) Folia d'Ariminum, fameuse par ses débauches et son libertinage. Une magicienne de Thessalie est moins habile à détourner de leur sentier la lune et les étoiles dans les cieux, troublés de ses enchantements.

Cependant Canidie, en rongeant de sa dent noire son pouce orné d'un ongle vieux comme elle, s'abandonne aux plus atroces imprécations.

« O nuit! dit-elle, et toi, Diane, qui protégez nos mystères d'un nuage impénétrable, fidèle dépositaire des projets de Canidie, accourez, il est temps; ce n'est pas trop de ma vengeance et de toutes vos fureurs contre les habitants de ces demeures ennemies. Si la bête fauve, endormie à cette heure au fond de son antre, s'abandonne aux douceurs du repos, les chiens de nos quartiers ameutés réveilleront, de leurs hurlements, ce hideux vieillard tout englué de mes compositions les plus savantes. Çà! je le veux! que le traître soit livré à la publique risée....

« Eh quoi! j'ordonne, et rien n'obéit? C'est en vain que j'emprunte à Médée, une étrangère, ses poisons formidables! Pourtant ce sont les mêmes qui servirent à sa vengeance, lorsque, fuyant loin de Corinthe, elle laissait la fille de Créon, sa rivale, à peine mariée, en proie au feu de cette robe (un présent de noces!) imprégnée à la fois de sa fureur et de ses poisons!

« Voilà donc à quoi m'ont servi ces herbes, ces mandragores que j'ai cherchées sur les sommets inaccessibles? Quoi! tant de soins pour endormir un infidèle, et l'arracher à mes rivales!... Eh! que vois-je?... il se réveille.... Il marche! Il est délivré par des maléfices plus puissants que les miens!

« Pourtant prends garde à toi, Varus, prends garde, insensé que je voue à tout ce qu'il y a de plus cruel, je veux te composer un breuvage.... On en devient fou, Varus! Alors, tu reviendras à moi, les mains jointes; mais la voix même du Marse, enfant de Circé, ne te rendra pas la raison, tant mon philtre est puissant en désordres; tant je suis sûre que, malgré toi, tu vas le boire! Alors on verra le ciel plus bas que l'Océan, ou la terre au-dessus des étoiles, plutôt que ma victime arrachée à ma flamme.... autant vaudrait arracher le bitume au brasier. »

Quand elle eut vomi ces imprécations, le tendre enfant n'essaya plus de toucher ces furies; au contraire, il finit par trouver non plus des paroles suppliantes, mais des malédictions dignes de Thyeste :

« Empoisonneuses, vos maléfices ne sauraient changer les lois de la justice éternelle! Écoutez mon exécration suprême, inexpiable! A peine expiré dans vos crimes, je deviens le supplice et le remords de vos nuits; mon ombre aura des griffes pour déchirer vos affreux visages; les mânes ont cette puissance : ils jettent le trouble aux âmes coupables, l'insomnie aux lits souillés.

« Et de rue en rue, à tous les carrefours, la

foule poursuivra ces hideuses vieilles à coups de pierres ; les loups et les vautours des Esquilies s'arracheront les lambeaux de ces cadavres privés de sépulture. O spectable agréable à ces chers parents qui me pleurent, et qui survivent à ma mort ! »

Ode VI. — *L'insulteur public.*

Le voilà déchaîné contre des innocents qui passent, ce mauvais chien à qui les loups font peur ! Ah ! le lâche ! hurle donc après moi, qui sais ce que vaut ton coup de gueule, et mors, si tu l'oses, qui peut te mordre à son tour.

Je suis un bon chien d'Épire, un chien fauve de Laconie, ami du berger, rempart du troupeau ; l'oreille au vent, à travers la neige épaisse, on sait relancer la bête puante à la trace de ses fumées. Toi, tu es le roquet glapissant dans la forêt bruyante et qui, soudain calmé, s'amuse à flairer l'os qu'on lui jette. Ah ! prends garde, et deux fois prends garde ! Une bête enragée, on la tue, et ma corne est prête ! Est-ce qu'on se gêne avec les Lycambes et les Bupales, quand on est Archiloque ou seulement Hipponax ?

Non certes, et tu peux compter que je ne

suis pas homme à pleurer comme un enfant sans défense, parce que tu m'auras mordu comme un chien sans aveu.

Ode VII. — *L'émeute.*

Ou donc, insensés, où courez-vous, furieux? Pourquoi, dans vos mains, ces glaives hors du fourreau? Les champs de bataille et les flots de la mer sont rouges du sang romain! Ah! s'il nous fallait porter la hache et la torche aux murs de Carthage, ou traîner sur les pentes de la voie Sacrée les Bretons enchaînés au char triomphal! Mais non, vous agissez au gré du Parthe, et Rome enfin va périr de ses propres mains! Pourtant le loup n'est pas hostile au loup; le lion, féroce à tous, est doux pour les lions.

Encore une fois, répondez, qui vous pousse? Est-ce crime ou démence?... O ciel! Ils ne savent que répondre!... ils palissent!... ils hésitent!... ils ont peur!...

C'en est fait, Rome à jamais est frappée, en châtiment du sang de Rémus tué par son frère. Éternelle expiation pour les petits-fils de Romulus!

Ode VIII. — *Protervie.*

Et la voilà, cette horrible vieille! Elle ose demander ce qui me glace, et ce que j'ai fait des feux de ma jeunesse? O monstre! Tes dents sont pourries, des rides profondes labourent ton front dépouillé. Ce ne sont que lambeaux flétris, peaux flasques, jambes gonflées que supportent deux cuisses décharnées; les mamelles traînantes d'une haridelle; eh! le dirai-je? une vache en plein dévoiement est moins hideuse à voir.

Va! va! sois riche, et traîne à tes funérailles les images de tes ancêtres les triomphateurs; charge à plaisir ton cou pelé des plus belles perles d'Asie, étale à tout venant ces livres des stoïciens que tu laisses traîner sur des tapis de soie.... A quoi bon? un bel esprit n'est point un athlète, et ce n'est pas la lecture qui fait la femme aimable! O! la sotte, qui voudrait de son haleine empestée ranimer le brasier de l'amour!



Ode IX. — *Anniversaire d'Actium.*

César triomphe! Ami, voici l'heure agréable à Jupiter; ouvre à tes amis cette maison superbe, dont tu as fait un digne asile à ta fortune, et buvons à longs traits de ce vieux vin de Cécube; on le garde au fond des celliers pour fêter les plus grands jours. Aux sons phrygiens de la flûte, aux sons doriens de la lyre, ô mes amis, que de chansons!

Ainsi nous faisions, naguère, lorsque Sextus Pompée échappait au détroit de Sicile, à la lueur de sa flotte incendiée. Hier encore, il se disait fils de Neptune, et menaçait la ville éternelle des chaînes mêmes dont il avait délivré tant d'esclaves devenus ses complices!

O la honte! (Et vous direz, races futures : *C'est impossible!*) On a vu des soldats romains passer avec armes et bagages sous les drapeaux d'une femme; ils acceptaient pour général un vieil eunuque; au milieu de nos aigles se dressait le pavillon de l'Égyptienne!

Aussi bien, quelle indignation parmi nos soldats de la Gaule! Ils étaient deux mille cavaliers, frémissant d'impatience et proclamant

César, en criant : « Vive César ! » pendant que la flotte ennemie, au vent d'Égypte a tourné sa voile, et va se cacher dans le port.

O triomphe!... Attelons sans retard les chars dorés du triomphateur! préparons les génisses du sacrifice!... O retour! Rome elle-même n'a pas vu son pareil, même aux jours glorieux où la victoire lui ramenait le vainqueur de Jugurtha! Moindre était le triomphe de Scipion l'Africain, lorsque sur les ruines de Carthage il eût fondé l'immortalité de son tombeau.

Ainsi notre ennemi est battu sur terre et sur mer; sa pourpre a fait place au deuil; le vent le trahit, le flot l'insulte; demandez aux Syrtes battues des vents du midi, demandez à l'Océan qui n'en sait rien, ce qu'il est devenu?

Allons! enfants! qu'on m'apporte la coupe la plus large, et la remplissons jusqu'aux bords d'un vin de Chio, ou de Lesbos; mieux encore de ce vieux vin de Cécube, un vrai reconfort. Il n'est rien de trop bon pour chasser le souci que nous donnait notre César.



Ode X. — *D'un biographe appelé Mévius.*

Ce puant Mévius! Il s'embarque, et malheur au vaisseau qui l'emporte! Or çà que l'Auster sur chaque flanc de ce triste navire jette un monceau de vagues effrayantes! Aquilons, brisez ses rames, déchirez ses voiles!... Vent du Nord, souviens-toi de tes violences, lorsqu'au sommet de la montagne ébranlée tu brises les chênes centenaires! C'est cela! un ciel plein de ténèbres; l'étoile voilée; Orion disparu! Il faut que ce malheureux rencontre une tourmente égale aux tempêtes que soulevait Pallas, lorsque Troie étant morte, la déesse tourna sa fureur contre les vaisseaux d'Ajax, le violateur.

Misérable! Et quand le Notus, ami des tempêtes, et les flots d'Ionie auront brisé, en rugissant, ta frêle carêne, je vois d'ici les transes de tes matelots, la pâleur de ta face! et j'entends aussi ta plainte (ô fête!) indigne d'un homme, et tes lâches prières à Jupiter.... Jupiter est sourd à ta voix!

Et si ton cadavre obèse étendu sur un pli du rivage, attire à sa curée une foule d'oi-

seaux voraces, j'immole une brebis, que dis-je? un bouc lascif, aux tempêtes qui nous ont délivrés de Mévius.

Ode XI. — *L'amour et l'argent.*

Ami, c'était naguère une des grandes fêtes de ma vie : écrire à mon plaisir toutes sortes de petits vers. Aujourd'hui je ne suis plus qu'un esclave de l'amour; il m'obsède, il me pousse, il faut que j'aime!

Il y a déjà trois hivers; trois fois l'arbre a perdu son feuillage, depuis que j'ai cessé de brûler pour la belle Inachia. Que de fables on disait de moi dans la ville, et que je regrette, hélas! ces festins où chaque convive devinait à ma tristesse, à mon silence, à mes profonds soupirs toutes les peines de mon cœur!

Bientôt (Bacchus est un dieu jaseur, pas de secret qui lui résiste), des larmes dans les yeux, et penché sur ta poitrine, je disais mon secret à haute voix!

« O dieux cléments! que l'argent auprès des dames passe avant le génie, est-ce justice?... Ou tout au moins, que n'ai-je enfin le courage de haïr cette infidèle? On n'entendrait plus ma plainte, impuissante à guérir ma

plaie, et las enfin d'une lutte inutile, j'abandonnerais cette ingrate aux plus riches que moi ! »

Et toi, me voyant dans ces bonnes résolutions : « Maintenant, me disais-tu, rentre en ton logis, tu le peux sans danger. » Je sortais.... et comme un lâche, ô misère ! je retournais à ce seuil impitoyable, où j'ai tant veillé, tant pleuré.

Maintenant, c'est une autre passion qui m'enchaîne ; les plus grandes beautés ne sont rien, comparées à l'objet de mon ardeur.

Je sais ce que tu vas me dire, ami ; mais, cette fois, trêve aux reproches, aux conseils. Éternellement me voilà pris..., jusqu'au jour où ma fantaisie ira suivant à la piste une nouvelle chevelure ou brune ou blonde, relevée avec art sur un front de quinze ans.

Ode XII. — *Imprécations.*

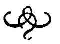
Mais, vieille immonde et tout au plus bonne à charmer un vieil éléphant, de quel front m'accabler de tes présents, de tes billets ? Me prends-tu pour l'homme aux treize travaux, et ne sais-tu pas la finesse exquise de mon odorat ? Pas un chien de chasse, ha-

bile à suivre une piste, ne se connaît en fumet autant que moi en toutes les odeurs d'une vieille corrompue! — On sait tes sueurs, tes infections, tes hennissements, ta céruse qui s'écaille, et ta joue enluminée à la déjection de crocodile; on sait le gémissement de ton lit et le craquement de ton plancher quand tu es en rut....

Holà! j'entends d'ici tes lascives lamentations :

« Quoi! disais-tu, je te dégoûte et tu dors, toi l'amant trois fois éveillé d'Inachia! Maudite soit la sotte entremetteuse qui m'a procuré cet impuissant, quand je lui demandais un Hercule!... Où donc es-tu, mon cher Amyntas? mon infatigable Amyntas! Il était la vigne, et j'étais l'ormeau!

« Ingrat, j'avais pour toi de si belles étoffes en pourpre éclatante! J'étais fière de te parer plus que tout autre, assis aux tables romaines! On eût dit : « Quelle maîtresse!... » Ingrat, qui me fuis comme un agneau le loup, comme un chevreuil le lion! »



Ode XIII. — *Les feuilles d'automne.*

Un temps affreux resserre l'horizon! Le ciel se fond en neige, en pluie. — Entends-tu l'Océan qui se lamente, et la forêt qui gémit sous les fureurs du vent de Thrace? Ami, voici l'heure, ou jamais, de nous réjouir; nous sommes encore au bel âge où la joue est en fleur; nos fronts épanouis défient la ride et le souci.

Je possède, au fond de mes celliers, un certain vin.... il date, ainsi que moi, du consulat de Torquatus! Verse..., et moquons-nous du reste; un dieu viendra, demain, qui nous rendra la chance heureuse. Que ce jour appartienne aux parfums de l'Arabie, aux sons des lyres, à la paix, à l'oubli. Obéissons aux conseils que donnait le glorieux Centaure à son jeune héros :

« Invincible enfant d'une immortelle, et pourtant sujet à la mort, ces plaines que le Scamandre, à grand'peine, arrose de ses eaux glacées, ces rivages où serpente le Simoïs, ils t'appellent; va, pars : mais pour toi plus de retour. Ton compte est fait chez les Parques,

elles ont mesuré ton chemin, et le fil de tes jours.

« Fils de Thétis, le flot d'azur ne te ramènera pas au seuil de ton palais. Sur cette terre où tu vas mourir, appelle en aide à tes ennuis, le vin, les chansons, les doux entretiens. »

Ode XIV. — *Pardon !*

Je suis un indolent ! ma langueur a tari la source même du Léthé, fleuve d'oubli ! Voilà bien des fois que vous m'adressez, cher Mécène, un pareil reproche ! Épargnez-moi, de grâce, ou je meurs. Un dieu.... (il faut vraiment que ce soit un dieu) s'oppose à ma promesse, à mon labeur, à l'achèvement des poëmes que j'ai promis à Mécène. Comme Anacréon, célébrant Bathylle sur son luth recourbé, je me contente d'un vers improvisé, fils de l'amour et du hasard.

Vous aussi, vous brûlez !... vous brûlez du beau feu qui livra Troie à l'incendie.... Ainsi soyez fier et content.... Moi qui vous parle, une affranchie, une Phryné, me dompte.... et plût au ciel qu'elle se contentât d'un seul amant !



Ode XV. — *Les rayons et les ombres.*

C'était la nuit, sous un ciel limpide, à la clarté de la lune, brillante au milieu de mille feux! tu me pressais dans tes bras charmants, plus étroitement enlacé que le lierre au chêne altier, et ta bouche, ô parjure à toutes les majestés de l'Olympe, répétait les serments de mon cœur!

« Aussi vrai, disais-tu, que le loup est la terreur des troupeaux, tant qu'Orion, l'effroi des pilotes, agitera l'onde irritée, et que le dieu du jour abandonne au zéphyr sa chevelure impérissable, je te jure amour pour amour! »

Voilà tes serments, Néère, et que tu vas les regretter, perfide! En ce moment disparaît l'amant crédule; il ne reste plus qu'un homme irrité, qui ne veut pas qu'un rival s'empare ainsi de tes heures complaisantes. Trahi par toi, je trouverai bientôt qui me console. Ah! prends garde! une fois sûr de tes mensonges, ma colère et ma haine résisteraient même à tes remords, même à la contemplation de ta parfaite beauté.

Quant à toi, qui m'as pris ma maîtresse, et

dont l'orgueil se traîne en mes sentiers, qui que tu sois, riche en troupeaux, en domaines.... aurais-tu le Pactole!... Ajoute à la beauté du beau Nirée la sagesse et l'esprit de Pythagore le ressuscité.... Bientôt notre fidèle Néère aura passé à d'autres amours!... Vas-tu la pleurer!... Vais-je rire à mon tour!

Ode XVI. — *Le champ d'asile.*

Encore une génération jetée aux guerres civiles! Rome, à Rome ennemie, aura bientôt succombé sous ses propres forces. Elle avait vu sans pâlir le Marse, ambitieux de franchir ses limites; Porsenna et ses Étrusques furieux; Capoue, une rivale de ses vertus guerrières; Spartacus plein de ses vengeances; l'Allobroge incessamment soumis et révolté; le Germain, un sauvage aux yeux bleus; Annibal lui-même, Annibal! la terreur des mères.

Hélas! avant peu, grâce aux divisions de ses derniers enfants, race impie et sans pitié, l'Italie appartiendra, comme autrefois, aux bêtes féroces. Le barbare, ô misère! foulera, d'un pied victorieux, ces cendres et ces ruines; l'écho de ces solitudes sera troublé par le bruit sonore du cheval au galop; — le tombeau

même de Romulus, on l'éventre, et ses ossements abrités de la pluie et du soleil sont jetés aux quatre vents du ciel !

Vous tous, disons mieux, parmi vous les plus prévoyants et les plus sages, vous demandez par quels moyens échapper à ces misères inévitables ? j'en sais un peut-être, au moins c'est le seul : imitons les Phocéens, lorsqu'ils abandonnent leur patrie en jurant une absence éternelle ;... ils livrent aux sangliers, aux loups dévorants, leurs champs de blé, leurs maisons et leurs temples changés en cavernes.

Partons ! marchons, s'il le faut, jusqu'au bout du monde ; à défaut de la terre, nous aurons, pour nous porter bien loin, l'Océan, lè vent du midi, le vent du nord ! Répondez, que dites-vous de ce conseil ? Si vous ne trouvez rien de mieux, croyez-moi, les auspices sont favorables, n'hésitons plus, courons à nos vaisseaux, et prêtons à Jupiter ce serment solennel :

« Dieu puissant ! nous reviendrons, confiant la voile latine au vent qui souffle du côté de l'Italie, aussitôt que les rochers surnageront du fond des abîmes, que le Pô baignera les montagnes de Matine, et si de l'Apennin les sommets sourcilleux s'avancent au milieu de l'Océan ? Nous voulons aussi que le tigre et la

biche, et la colombe et le vautour, s'abandonnent, dans un adultère immense, à mille accouplements énormes! Quand nous reviendrons, les timides brebis iront pêle-mêle avec les bêtes fauves; le bouc sans toison, à côté du dauphin, se jouera dans les flots. »

Et, nous étant fermé nous-mêmes les grâces du retour dans la patrie absente, quittons à jamais la cité de nos renoncements; les plus braves et les mieux disciplinés nous suivront, abandonnant volontiers, dans ces demeures sans dieux, des hommes sans honneur et sans foi.

Ainsi, que les gens de cœur, laissant aux femmes la plainte et les larmes, s'éloignent à l'instant de Rome, en passant par l'Etrurie. L'Océan, voilà notre espoir, l'Océan, la ceinture et le lien de l'univers. Il nous conduira dans ces champs fortunés, ces plaines de l'âge d'or, ces îles fécondes, où chaque année une moisson nouvelle apparaît sur une terre ignorante de la charrue! Ici la vigne est libre, et porte une abondante vendange; ici l'olivier n'a jamais trompé les promesses de ses bourgeons; jamais le figuier, paré de ses fruits, n'a senti la serpe inutile; nous trouverons du miel dans le creux de tous les chênes; des sources vives descendent,

murmurantes, du sommet de tous les monts.

La chèvre accourt sans qu'on l'appelle, et d'elle-même aussi, la brebis contente apporte sa mamelle remplie. Dormez, bercail, l'ours vous protége; broutez sans peur ces gazons épais respectés des serpents.

Nous irons de miracle en miracle! En nos Élysées, le vent de bise retient son haleine et sa pluie glaciale. On n'y connaît pas ces étés qui dévorent la fleur et le fruit. Délicieuse saison divinement tempérée! Et jamais l'Argonaute et sa race avare, la reine impudique de Colchos, les matelots tyriens, les compagnons d'Ulysse, exposés à tant de labeurs, n'ont touché cette terre heureuse, à l'abri des contagions, et des ardeurs d'un soleil sans pitié, qui déciment et qui brûlent les troupeaux.

Avant que l'airain, avant que le fer eussent altéré la pureté de l'or, Jupiter s'était réservé ce petit coin du monde. — Et voilà où je vous mène, ô braves gens, qui fuyez l'âge de fer.

Ode XVII. — *Objurgations à Canidie.*

O grâce et pitié! Pardon! Je me prosterne enfin, Canidie, aux pieds de ta science à qui

rien n'échappe ; et par les domaines de Proserpine, et par l'inflexible majesté de Diane, eh ! que dis-je? au nom même de ces grimoires puissants en désordres, dont chaque parole est assez forte pour arracher une étoile à la voûte des cieux, prends pitié d'un malheureux incapable de résister à tes incantations ! Fais tourner, je t'en conjure, en sens contraire, la toupie au ventre d'airain.

Télèphe a bien fléchi le petit-fils de Nérée ; et pourtant l'insolent Télèphe avait lancé contre le divin Achille les Mysiens et leurs flèches aiguës ! Hector, à son tour, l'homicide Hector ! aussitôt que le vieux roi Priam, hors de sa ville en deuil, eut embrassé les genoux d'Achille..., il fut permis aux dames troyennes de rendre enfin les suprêmes devoirs à ces restes d'un héros qu'attendaient les chiens et les vautours.

Circé, la magicienne, avait changé en pourceaux les misérables compagnons d'Ulysse.... et soudain, la voilà qui pardonne, et ces braves gens retrouvent la voix, la raison, la figure, enfin tout ce qu'ils avaient perdu.

Et moi donc, n'ai-je pas assez payé ma peine à Canidie, à la maîtresse insatiable des bateliers et des matelots du Tibre? Regarde-moi ! J'ai perdu la grâce et les fraîches couleurs de

la jeunesse. Une peau livide est collée à mes os jaunis. Pas un cheveu qui n'ait blanchi sous tes maléfices, pas une heure de la journée.... un instant de la nuit, qui laisse une trêve à mon âme, une relâche à mon corps. — Malheureux! que servirait de le nier encore? Hélas! rien n'est plus vrai, les cœurs les plus durs seront brisés par les enchantements sabins; la raison la plus fière ne saurait résister aux nénies des Marses. Ces aveux suffiront à ta gloire, ô Canidie! Ah! que je brûle! et d'un feu plus dévorant que les flammes de l'Etna verdoyant.

Ayez pitié de moi, dieux de la terre, et vous, divinités de l'Océan! Hercule a moins souffert dans la robe ardente de Nessus!

Plainte inutile! — A tout jamais j'appartiens aux poisons de la Colchide, à Canidie, à son œuvre; elle ne me quittera que si ma cendre est livrée à l'insulte des vents. Pourtant, si par quelque offrande inconnue il y avait un terme à mon supplice? oh! parlez, parlez! j'obéis! je suis vaincu! Vous faut-il une hétacombe? eh bien! vous l'aurez. Ou si vous préférez, en expiation, quelque mensonge officieux de ma lyre obéissante, on dira :

« Canidie, un cœur naïf, sans malice et sans fiel; elle est chaste, elle est pure... un astre

d'or! » O Canidie! Hélène était cruellement offensée, et pourtant ses deux frères, Castor et Pollux, après avoir châtié Stésichore, ont consenti, touchés de sa palinodie, à lui rendre enfin la douce clarté du jour.

Imitez leur exemple, et puisqu'aussi bien tout vous est possible, ayez pitié de mon délire, ô noble enfant d'une illustre maison. Prudente aïeule, on ne t'a jamais vue non certes fouiller dans les tombeaux des pauvres gens, pour mettre à profit leur cendre à peine éteinte! O cœur hospitalier! mains chastes! entrailles fécondes! car vraiment tu n'as pas emprunté à la sage-femme ton cher petit Pactuméius; j'en atteste les draps tachés de ton sang maternel, et la matrone qui les a lavés.... cependant, pour une nouvelle accouchée, on t'a vue, ô prodige! sortir, de céans, d'un pas bien vif et bien léger!

Ode XVIII. — *Réponse de la sorcière.*

Pleure et crie, à quoi bon? mon oreille est fermée! une roche exposée aux tumultes de l'Océan est moins sourde aux cris des passagers, surpris dans la nuit de décembre. Ah! tu livres aux risées les secrets de Cotytto, ma

déesse, et les accouplements ténébreux de nos vagabondes amours ! Tu cries à son de trompe nos prestiges du mont Esquilin ! Tu remplis la ville entière du nom de Canidie, et tu voudrais échapper à ses châtiments ! A quoi donc me servirait d'avoir payé si cher les venins les plus subtils, et raffiné les plus cruels poisons ? Que parles-tu de mourir? Tu ne mourras pas sans mon ordre. Attends ! la mort viendra, mais lente, à travers mille agonies !

« Une trêve ! une trêve ! » Ils n'ont pas d'autre prière ; et le misérable auteur des jours de Pélops, affamé de ces mets qui fuient toujours, et Prométhée en proie au vautour, et Sisyphe, acharné au rocher qui retombe, ils demandent une trêve... mais Jupiter ne veut pas, c'est sa loi. Tu veux mourir? Essaye ! Il n'y a pas de tour assez haute, il n'y a pas d'épée assez tranchante, et pas de lacet assez fort pour te débarrasser de ta vie, et du supplice qui ne finira qu'avec toi.

Tu m'appartiens, je suis ton fardeau... tu me porteras sur tes épaules triomphantes à travers le monde épouvanté. Telle est Canidie ! et puisque tes regards indiscrets l'ont surprise imposant la vie et le mouvement à de vaines images, abaissant la lune obéissante à ses imprécations, évoquant les morts des tombeaux,

et réveillant, par ses philtres, les passions endormies....

Penserais-tu que son art impuissant contre toi seul, l'abandonne à l'instant où sa vengeance en a le plus grand besoin?

Ode XIX. — *Le cantique séculaire.*

Apollon, dieu du jour, et vous, Diane, ô reine des bois, couple éternel et radieux, éternellement adorés en ces jours de la fête sacrée obéissante aux lois des Sibylles, exaucez les prières que vous adressent ces vierges choisies, et ces chastes enfants, dignes de chanter un cantique aux dieux protecteurs des sept collines!

Astre enchanté, toujours le même et toujours nouveau, dont le char d'ivoire apporte et remporte, aujourd'hui, demain, toujours, la lumière; honneur du monde, ô soleil, puisses-tu ne rien voir en ton cours, d'aussi grand que la ville de Romulus!

Et toi, déesse heureuse et secourable aux mères dont le sein va s'ouvrir, Illithye ou Lucine ou Génitale! ou quel que soit le nom qui plaise à ta bonté, accorde, ô mère! des rejetons nombreux à chaque famille, un sourire de

grâce et de fécondité à cette nouvelle loi conjugale, un des bienfaits du sénat.

Ainsi chaque siècle ramènera les mêmes fêtes, les mêmes cantiques chantés par des chœurs populaires, pendant trois nuits, pendant trois jours. Vous aussi, confidentes infaillibles de l'avenir, Parques, dont chaque parole est la loi même du destin, soyez-nous propices! ajoutez à tant d'heures clémentes des heures pacifiques!

Couvrez la terre de moissons et de pâturages; couronnez d'épis le front de la Cérès féconde! O Jupiter, accorde à nos troupeaux un air pur et des eaux salutaires.

Souris à nos cantiques, à nos prières, Apollon, Dieu des flèches redoutables, et t'en viens, désarmé, parmi nous.

Reine des nuits, reine au croissant d'argent, prête une oreille attentive aux prières des jeunes Romaines!

Si Rome en effet est votre ouvrage, et si les fils d'Ilion, obéissant à vos ordres, ont heureusement apporté sur ces bords leurs lois et leurs autels, si vraiment le pieux Énée a sauvé, de Troie en cendres, les premiers habitants de l'Italie, et s'il les a conduits à ces destinées nouvelles, inespérées, donnez, dieux tutélaires, à ces enfants, l'espoir

de la patrie, un esprit docile et des mœurs sans reproche ! Aux vieillards donnez une fin paisible! Que la nation romaine ait en partage une gloire égale à son renom, un génie égal à sa fortune ! Le digne rejeton d'Anchise et de Vénus offre en ce jour à vos autels deux taureaux sans tache!... Accordez au César la force qui dompte, et la clémence qui pardonne.

Déjà la terre obéit, l'Océan est dompté ; le Mède a reconnu Rome au tranchant de ses haches, l'arme antique des Albains ; le Scythe et l'Indien, hier encore insolents et superbes, attendent, silencieux, notre ordre absolu !

Saluez, Romains, l'antique honneur, la bonne foi, la paix, l'abondance intarissable et le retour de toutes les chères vertus, si longtemps oubliées, de l'âge d'or !

Vous, l'augure écouté, l'ami des neuf Sœurs, qui rendez la vie et la force aux malheureux, Phébus paré de l'arc aux rayons divins !

Pour le mont Palatin ayez un regard propice ! à l'empire, au Latium, faites toujours, d'âge en âge, un temps meilleur !

Vous qui régnez sur le mont Aventin et sur l'Algide, ô Diane, exaucez les prières des quinze pontifes, et prêtez une oreille amie à nos voix de quinze ans.

Victoire! en ce moment nos prières sont aux pieds de Jupiter et de tous les dieux.

Et moi, le poëte, au cœur réjoui par tant d'espoir, je rentre en mon logis, chantant et célébrant, selon nos rites, un cantique à Diane, un cantique à Phébus!





LES SATIRES.



LIVRE PREMIER.

Satire I. — *Peu d'hommes contents de leur sort.*



D'ou vient, Mécène, que pas un homme ici-bas ne soit content de sa condition présente, qu'il l'ait acceptée ou choisie, et que chacun porte envie à la profession de son voisin?

— « Les gens heureux, ces marchands! » se dit à lui-même le soldat courbé par le temps, brisé par la guerre. — « Ah! le beau métier, ce métier des armes! crie à son tour le marchand, sur son vaisseau jouet des vents. On va se battre, et tout de suite, on est mort, ou l'on revient couvert de lauriers. »

Ce légiste, habile interprète des lois, que réveille, au premier chant du coq, le plaideur impatient : « Grands dieux, dit-il, que ne suis-je un simple laboureur! » — De son côté, l'homme des champs, qu'un procès arrache à sa ferme et traîne à la ville : « Il faut convenir, dit-il à haute voix, que ces citadins sont d'heureux mortels! » — Ainsi, le discours est le même et partout et toujours; s'il fallait tout raconter, ce grand parleur de Fabius n'y suffirait pas !.... Mais brisons là, et sachez où j'en veux venir.

Si donc quelque dieu complaisant disait à ces mécontents : — « J'y consens, soit fait selon vos désirs! Toi, soldat, deviens un marchand! Toi, légiste un laboureur! Allons, çà, changez de rôle, et que chacun aille à ses besognes... » Ouais! tous leurs vœux sont comblés, à les entendre..., et les voilà qui s'arrêtent... ils hésitent... ils refusent! Ah! qu'ils mériteraient bien que Jupiter, enflant sa joue : « A l'avenir, dirait-il, je serai moins attentif à la prière de ces mortels! »

Allons encore, et parlons sérieusement, bien qu'un peu de gaieté n'ôte rien à la force d'un sage conseil. (Combien d'écoliers ont appris leur leçon dans l'espoir d'un gâteau que le maître leur avait promis!) » A cet homme atta-

ché au rude travail de la terre, à ce colporteur de vins frelatés, au soldat, au hardi matelot ballotté sur tous les océans, demandez : « Pourquoi tant de labeurs ? — Nous voulons, disent-ils, abriter nos derniers jours, et gagner de de quoi vivre en repos. »

Humble est la fourmi, mais quel grand exemple de prévoyance et de travail ! quelle ardeur à commencer sa réserve, et constance à l'augmenter chaque jour ! — J'en conviens ; mais, sitôt que la pluie et l'hiver ont attristé la terre et le ciel, cette même fourmi se câline en son grenier, et jouit sagement du fruit de ses épargnes... Vous, cependant, votre avarice ne connaît ni repos ni trêve ; l'été, l'hiver, le feu, le fer, le flot qui gronde, ah ! rien n'y fait, tant que vous êtes devancés par un plus riche ! La belle avance, après tout, quand vous aurez enfoui un tas d'or et d'argent inutile ! — Il est vrai, mais sitôt qu'on y touche, adieu l'or et l'argent, vous mangez jusqu'à la dernière obole. — Eh donc, sinon pour s'en servir, à quoi bon ce trésor ?

On battrait tous les ans, dans tes granges, cent mille boisseaux de blé, à toi comme à moi, suffit un morceau de pain pour la journée ! Au milieu d'un troupeau d'esclaves, celui qui porte la corbeille aux provisions, aura tout juste la

même part que celui qui n'a rien porté. Là, voyons, réponds-moi, qu'importent cent arpents ou mille arpents, à qui se maintient dans les sages limites que la nature impose à nos désirs?

— Il est vrai... Cependant puiser en plein coffre est assez doux!

— Mais quoi, si je trouve, en effet, tout ce qu'il me faut en ma petite réserve, où sera le triomphe de tes vastes greniers sur ma huche? Autant vaudrait, pour remplir ta cruche et ton verre, aller au grand fleuve et dédaigner ce filet d'eau fraîche à ta portée! Eh! prends garde au fleuve; il arrive assez souvent que l'Aufide impétueux emporte à la fois le rivage et le buveur. Qui veut boire à sa soif se contente du ruisseau, le ruisseau limpide et sans danger!

L'homme est trop souvent la dupe de son avarice. « On n'a jamais assez, disent-ils, et nous valons juste, ce que nous avons. » Les voilà bien, ces riches! Laissons-les dans la misère où ils se complaisent. Ils me rappellent cet Athénien avare et très-riche et fort peu soucieux de l'estime publique. « Ils me sifflent, disait-il : mais combien je m'applaudis lorsqu'entre mes quatre murailles je contemple mon argent, empilé dans mon coffre! »

Tantale, enfiévré de soif, tend sa lèvre avide à cette eau qui fuit toujours. Tu ris, avare! eh bien! changeons le nom, son histoire est la tienne. Et toi aussi te voilà, bouche béante, étendu et mort de faim sur un tas d'or, ton idole! On ne regarde pas autrement un tableau dans son cadre, un dieu sur son autel.

L'argent,... riche idiot, tu ne sais donc pas quel esclave tu possèdes? A ton premier ordre, il t'apporte un pain, du vin, des légumes, toutes les choses indispensables; mais ne gagner à cette opulence que des nuits sans sommeil, des jours sans repos, la crainte des voleurs, la peur du feu; dans chaque esclave entrevoir un pillard et un fugitif... Si c'est là vraiment l'opulence,... ô grands dieux! délivrez-nous de cette fortune.

Que dis-je? Et si le frisson de la fièvre ou tout autre mal tombe en ton corps endolori et sur ton lit te cloue, alors va chercher qui t'assiste, et te veille, et te prépare une potion, ou te recommande au médecin : « Hélas! maître, Sauvez-le! je vous en prie, au nom de ses enfants, au nom de ses parents les plus chers! »

Ta femme elle-même, ô Ciel! ton propre fils voudraient déjà te voir enterré. Tu es l'horreur du quartier; qui te connaît te hait, jusqu'aux enfants, jusqu'aux fillettes! Croirais-tu

donc, préférant l'argent à tout le reste, être aimé sans qu'il t'en coutât un peu de sympathie et de bonté? Mais tes plus proches, comment veux-tu qu'ils t'honorent sans y mettre un peu du tien? autant vaudrait dompter et monter un âne rétif au milieu du champ de Mars.

Crois-moi, faisons trêve à cette fureur d'accumuler. — Ce *plus* qu'il ne te faut et que tu possèdes, doit être *assez* pour te rassurer contre le *trop peu;* rèposons-nous; jouissons, il est temps; prenons garde à la triste fin d'un certain Ummidius, dont voici l'histoire, en deux mots:

Il était riche à mesurer ses écus au boisseau. Avare à ce point, qu'un esclave était mieux vêtu que lui. Toute sa crainte était de mourir misérable.... Une concubine qu'il avait, nouvelle Tyndaris, lui fendit la tête d'un coup de hache et le guérit de sa crainte, radicalement.

— Pourtant vous ne me conseillez pas, j'imagine, de vivre à la façon de Ménius ou de Nomentanus?

— Or çà, passerez-vous toujours d'un extrême à l'autre? On vous défend d'être avare, est-ce à dire que l'on vous pousse à la débauche, à la ruine? Entre un Tanaïs et le beau-

père de Visellius, il y a l'abîme. En toute chose il existe un juste milieu ; en deçà comme au delà des limites raisonnables, tout n'est plus que nuage et confusion.

Par tous ces motifs (je finis comme j'ai commencé), il n'est personne ici-bas qui semblable à mon avare, ne soit à la fois très-mécontent de son sort, et parfaitement jaloux de la condition d'autrui.

Pour une goutte de lait, que donne en plus la ehèvre de son voisin, l'envieux en devient tout livide. On songe à peine aux plus pauvres que soi, mais du plus riche on s'inquiète; on le veut égaler aujourd'hui, pour le dépasser demain. C'est ainsi que, dans la course des chars, la carrière est ouverte, et, si le guide est habile, il pousse uniquement contre le char qui précède, oublieux de ceux qu'il a dépassés.

Donc cessons de nous étonner si nous rencontrons rarement un homme assez heureux pour convenir de son bonheur, et, plein de jours, quittant la vie à la façon d'un bon convive après dîner.

Mais en voilà déjà trop sur ce point; prenons garde à ne pas empiéter sur les tablettes de Crispinus le chassieux.

SATIRE II. — *Ni trop haut, ni trop bas, le sage est au milieu.*

Il est mort, Tigellius, le fameux chanteur! Quel malheur! les joueuses de flûte, les mendiants, les mimes, la race entière des charlatans et des bouffons de toute espèce beuglent en chœur sa louange funèbre... Il leur était si propice et bienfaisant!

En revanche, admirez celui-là qui, certes, n'est pas un prodigue: il a si grand'peur d'être un Tigellius, qu'il ne donnerait pas à son meilleur ami un pain pour le nourrir, un manteau qui le réchauffe! — Ou bien demandez à cet autre, emprunteur à toutes sortes d'usures, pourquoi donc il échange ainsi, contre des harnais de gueule, les terres de son aïeul et les rentes de son père?... Il vous repondra tout net, qu'il ne veut pas avoir le renom d'un ladre et d'un faquin. — Oh! le grand homme!... Oh! l'idiot!

De son côté Fufidius, riche en beaux contrats. en vastes domaines, ne veut pas, non certes, qu'on le prenne pour un débauché, pour un glouton... Empruntez-lui son argent,

il vous prête au taux de cinq pour cent.... par mois; plus vous êtes dépouillé, plus il vous écorche. Il recherche entre tous les emprunteurs, les enfants de famille à peine honorés de la robe virile, et dont le père sait compter. « O Jupiter! dites-vous, quel brigandage! »

— Au moins, cet homme égale à son gain sa dépense?... Lui! Vous ne sauriez croire à quel point il est son propre ennemi. Dans la comédie de Térence, le bon Chrémès, au désespoir d'avoir chassé son fils du toit domestique, ne s'impose pas de plus rudes privations!

« Le beau discours! me direz-vous...; où voulez-vous en venir? » — A ceci: que tout homme intelligent, qui veut éviter un excès, tombe aussitôt dans l'excès contraire. — Malthinus porte sa robe ou, pour mieux dire, il la traîne aussi loin qu'elle peut traîner; son voisin relève indécemment la sienne, et montre aux gens les nudités les plus grotesques. — Rufillus, une civette, Gorgonius un bouc! Point de milieu. Celui-ci, dans ses amours, s'adresse à la dame empourprée de l'épaule au talon; celui-là va relancer les plus viles prostituées dans leur bouge enfumé.

« Courage, enfant, disait Caton, ce vrai sage, à un fils de bonne mère qui sortait d'un mauvais lieu, voilà ce qui s'appelle de la bonne

besogne... » J'honore, à son exemple, une passion qui respecte les honnêtes femmes, et se contente à si peu de frais. — « Vous aurez beau dire, avec votre Caton, répond Cupiennus, grand amateur des beautés patriciennes, je me passerais fort d'être ainsi loué. »

Ces grands coureurs de femmes mariées, pour peu que vous leur rendiez justice, écoutez (cela peut vous servir) par quels labeurs, par quels dangers sans nombre ils achètent ces rares bonheurs d'un instant : l'un s'est jeté du haut de la maison; l'autre est mort sous le bâton; un troisième en fuyant tombe aux mains des voleurs; un quatrième est forcé de se racheter à prix d'argent, sans compter certaines satisfactions que les valets se sont données.... Et que dis-je? un d'entre eux a perdu à ce métier tout ce qui en faisait un homme. — « A la bonne heure, et c'est bien fait! » s'écrient les honnêtes gens... le seul Galba n'est pas de leur avis.

Que diriez-vous cependant d'une facile intrigue avec une fillette de bonne volonté? Justement voici Salluste, et celui-là, certes, est une grande autorité en amours de bas étage... Eh bien! Salluste, il fait autant de folies pour ces demoiselles, que Cupiennus pour ces dames. Ce qui le charme uniquement, ce n'est pas

de modérer sa dépense, d'être honorable et prudent tout ensemble; il est quitte avec tout le monde en criant sur les toits : « Parlez-moi des affranchies ! je n'aime que les affranchies ! je ne suis pas si fou que de courir après les femmes de qualité ! »

Notre ami Marseus parlait naguère en vrai Salluste. Il était l'amant d'Origo, une mauvaise danseuse qui mangeait à belles dents domaines et maisons.— « Quant à moi, disait-il, je n'ai jamais touché à la femme d'autrui ! »

Non ! mais il te faut des courtisanes; il te faut des comédiennes, et ta bonne renommée en souffre autant, pour le moins, que ta fortune. Et penses-tu qu'il suffise d'éviter le danger inhérent à ta personne, pour éviter la honte attachée à ton vice? Or çà, que tu perdes ta fortune ou ta renommée avec la femme du sénateur, la courtisane ou l'affranchie, honneur et fortune seront perdus bel et bien !

Villius, gendre un instant,... gendre clandestin de Sylla, par son accointance avec Fausta, la propre fille du dictateur, Villius a bien payé le grand nom qui l'avait séduit : on le blesse à coups d'épée, on l'assomme à coups de bâton, on le jette à la porte enfin, pendant que Longarénus, le préféré de la veille, entre effrontément dans le lit de la dame.

Euh ! si certain membre avait la parole (son témoignage en vaudrait bien un autre) : — « Est-ce qu'on te demande, ô bête! dans les moments les plus brûlants, la propre fille du consul et la robe des vestales?... » L'ami Villius eût-il osé répondre : « Elle était de si bonne maison, cette fille-là! »

La nature est notre meilleure conseillère; elle est prudente; elle excelle en bons enseignements; mais pour la suivre, il faudrait ne pas confondre la chose haïssable avec le légitime objet de nos désirs. Penses-tu donc qu'il soit indifférent d'être malheureux par sa propre faute, ou d'en pouvoir accuser un de ces accidents que l'on ne saurait prévoir? Crois-moi, si tu veux éviter un grand danger, renonce aux patriciennes; elles te donneront plus de peine que de plaisir. Ne t'en déplaise, ô trop galant Cérinthe, les émeraudes et les diamants de ta maîtresse ne feront jamais que la belle ait la peau plus fine, ou la jambe mieux tournée.

Même il arrive assez souvent que tout l'avantage appartient à la courtisane; elle se montre argent comptant, au grand jour, sans farder sa marchandise... admirez ce qu'elle a de beau! Elle vous montre en même temps, par-dessus le marché, ce que toute autre à sa place eût caché.

Qu'un de nos seigneurs achète un cheval, il n'est pas fâché qu'on le lui présente enveloppé dans sa couverture. Avant tout, il veut savoir si la bête a deux bons pieds; il craindrait, la voyant nue, les séductions d'une croupe arrondie, une tête élégante, une encolure altière. Eh! quoi de plus simple?... Et quoi de plus sot aussi?... Lynx pour les beautés de ta maîtresse, te voilà plus myope à ses laideurs que l'aveugle Hypsée?... Oh! la jambe élégante! oh! le bras charmant! c'est vrai, mais la hanche est plate, un nez sans mesure, une taille épaisse, un pied... mais un pied!

De la matrone (or nous ne parlons pas ici de dame Catia!), nous ne voyons guère que le visage; tout le reste est caché dans l'ampleur d'un long vêtement. Une dame ainsi faite est un rempart (malheureux, je le sais bien, cela t'excite, et le fruit défendu est le seul qui te plaise!); il lui faut une suite, une litière, une robe aux longs plis qui tombe à ses talons, et par-dessus la robe, un manteau... et des coiffeuses, des complaisantes, autant d'obstacles à tes contentements.

Parle-moi de cette autre, en robe ouverte et diaphane! On la voit mieux que nue; l'œil s'arrête et tourne autour de la taille, et si la jambe est grêle et mal attachée au genou mal

tourné, taut pis pour la belle!... Aimerais-tu mieux qu'on te prît au piége, et payer, les yeux fermés?

Je sais bien (il y a réponse à tout) que tu vas me répondre en te comparant au chasseur. Par la neige et les frimas, il court après le lièvre... il n'en voudrait pas s'il n'y avait qu'à se baisser et le prendre. « Ainsi va, dis-tu, mon désir; j'évite avec soin ce qui m'appelle, et ce qui me fuit je le poursuis avec ardeur. »

C'est bien dit, mais les plus jolis vers du monde ont-ils jamais chassé du cœur humain les chagrins qui le dévorent, les soucis qui l'écrasent? Encore une fois, méfions-nous de nous-mêmes; laissons faire à la nature; elle seule, elle sait l'arrêt de nos passions; elle seule, elle indique à l'homme intelligent où la réalité commence, où l'illusion finit; l'indispensable et le superflu.

— « Ceci, nous dit-elle, est de trop; ceci de moins serait une privation véritable. » Dévoré d'une soif ardente, exiges-tu qu'on présente une coupe d'or à ta lèvre avide, et si la faim nous presse, ne saurions-nous dîner que d'un paon ou d'un turbot?

Quand l'aiguillon de la chair se fait sentir à tes sens bouleversés, là, voyons, la première venue, (ou moins encore,) est-elle si méprisable

qu'elle ne suffise à ton allégeance? J'en suis là, moi qui te parle, impatient de l'obstacle, ami de la Vénus accorte, obéissante, et d'accès facile. Au demeurant c'était l'avis de notre ami Philodème; il abandonnait volontiers aux prêtres de Cybèle (ils sont faits pour attendre) ces pousseuses de beaux soupirs qui vous disent : *Pas encore! attendez! — Vous savez mon prix? — Mon mari ne part que demain!* Il la voulait accommodante, alerte, fraîche, élégante et bien tournée, et telle qu'elle est, sans rien faire à sa taille, à son teint.

Et moi donc, sitôt qu'une ainsi faite est enroulée à mon côté, je lui donne à l'envi tous les noms qui me plaisent; mon *Égérie* et mon *Ilie!* et tant qu'elle est à moi, nulle crainte, et fête plénière; pas de mari qui revienne à l'improviste, ou de porte enfoncée, aux hurlements du chien de garde, aux bruits affreux de la maison ébranlée! — « Ah! malheureuse! s'écrie en sautant du lit, pâle et blême, notre épouse au désespoir! — Merci de moi! reprend la fillette dont elle a fait sa complaisante. — Ah! ma dot! dit celle-ci. — Ah! mes reins! » dit celle-là.

Et moi donc! me voilà m'enfuyant les pieds nus et la tunique au vent : « Ah! mon argent! mon derrière! ah! que diront les voisins? »

Être ainsi relancé au plus beau moment, c'est jouer de malheur.... j'en appelle à Fabius!

Satire III. — *Indulgence et bonté pour ceux que nous aimons.*

C'est le défaut de tous les chanteurs; priez-les de vous dire une simple chanson, ils vont refuser net leur meilleur ami; au contraire, oubliez que votre homme est un virtuose, il chante à vous assourdir. Ainsi était bâti ce fameux Tigellius le Sarde; Auguste (et celui-là pouvait commander) eût supplié Sa Seigneurie, au nom de la protection que lui accordait Jules César, son père, au nom de l'amitié dont lui-même il l'honorait.... pas un couplet! D'autres fois, à son caprice, il chantait l'ode à Bacchus du commencement à la fin du repas, dans tous les tons de la tête et de la poitrine. — Il était la fantaisie en personne, et tantôt il courait.... on eût dit qu'une armée était à ses trousses! tantôt le voilà qui marche à pas comptés, comme s'il eût porté les vases consacrés aux autels de Junon.

Aujourd'hui, notre homme a deux cents esclaves, demain il en aura dix à peine; hier

encore, emphatique autant qu'une ode, il ne parlait que de ses amis les rois et les tétrarques; écoutez-le, ce matin : « Que faut-il à mes contentements? Une humble table à trois pieds, une coquille en guise de salière, et dans ma coquille une pincée de sel blanc; quoi de plus? Un habit de gros drap pour passer mon hiver. »

A ce bon homme heureux de si peu, vous eussiez donné, là, tout de suite, un million de sesterces, on eût vu, cinq jours après, le fond de sa bourse.... Il faisait volontiers de la nuit le jour; en revanche il restait couché toute la journée; il y avait une vingtaine d'hommes, en cet homme-là.

« C'est bien dit; mais toi qui parles, es-tu donc un mortel sans défaut? — Si j'en ai? J'en ai, j'en suis sûr, mais peut-être ils sont moindres. » Un jour que Ménius daubait Névius absent : — « Holà! lui dit quelqu'un, te connais-tu si peu toi-même, ou bien est-ce à dire que nous autres nous ne te connaissons pas? — Oui-da, répondit Ménius, mais je me pardonne à moi-même. » En vérité, poussa-t-on jamais plus loin l'amour-propre et l'impudence? Insensé! sur ses propres vices il s'aveugle; laissez-le faire, il aura le regard de l'aigle et du lynx pour les vices de son voisin!

Enfin ces amis que tu dénonces, comme ils prendront leur revanche à tes dépens!

Un *tel* n'est pas certes ce qu'on appelle un petit-maître; les petits-maîtres se moqueront de ses cheveux mal peignés, de sa robe attachée à la diable, et de sa chaussure éculée.... il est vrai; mais ce même un *tel*, quoique irritable, est un homme excellent! Il est ton ami; sous ces apparences négligées, il cache un esprit rare, exquis, charmant. Là, voyons, rentre en toi-même, et sache au moins les vices que l'habitude ou la nature ont enfermés dans ta caverne? Une terre en friche ne produit guère que des herbes, tout au plus bonnes à brûler.

Au moins, si nous faisions comme les amants! Leur passion est un voile aux défauts de leur maîtresse; elle fait mieux, elle les change en agréments : le polype d'Agna ne déplaît pas à Balbinus. Que n'avons-nous, dans nos amitiés, les mêmes complaisances, et quel beau nom mériterait ce doux mensonge! Un vrai père a-t-il jamais accusé les défauts naturels de ses enfants? Pourquoi donc ne pas traiter son ami comme on traiterait son propre fils? « Mon fils a les yeux tant soit peu hagards, » dit le père. Or, son fils est louche. « Il est bien fait et bien pris dans sa petite taille.... » Or, ce mignon est un avorton, un

vrai Sisyphe. D'une jambe en cerceau, ce bon père a bientôt fait un aimable balancement; le *pied-bot* a, tout au plus, le talon mal tourné! Ainsi, de ton ami, s'il est un avare, un fanfaron, un sans-gêne, un emporté : « Bah! dirastu, il est économe, il aime à rire, il est bon homme au fond, et sa brusquerie est du vrai courage. » A mon sens, voilà comme on conserve et comme on se fait des amis.

Tout au rebours, des vertus de nos semblables, nous avons l'art de faire autant de vices, et nous souillons volontiers la plus pure argile. D'un homme honorable et pacifique, un voisin, nous disons : « Le lourlaud, le pauvre esprit! »

Au contraire, en ces temps pleins d'envie, en ces sentiers semés d'embûches, tel homme adroit et droit s'entoure de défenses et de remparts : « Voyez, dites-vous, si l'on a jamais poussé plus loin la feinte et l'astuce! »

Un troisième est purement et simplement un bon compagnon, sans prétention (ainsi suis-je avec vous, Mécène, et tel, quand il vous plaira, vous me trouverez toujours)!... pour une lecture ou quelque rêverie interrompue : « Ah! disons-nous, le maladroit! le malappris! »

Maladroits, nous-mêmes, de faire à la légère

des lois si faciles à retourner contre nous. Qui donc, je vous prie, est sans défaut de nature? Le meilleur est celui qui en a le moins. Un ami véritable, au cœur juste et généreux, a bientôt compensé nos méchantes qualités par les quelques vertus que nous pouvons avoir; pour peu que le plateau aille à mon penchant, il y donne un peu d'aide, et le voilà radieux.

C'est ainsi que l'on fait profession d'amitié, si l'on veut être à son tour pesé dans une balance clémente. Oh! l'imprudent bossu, qui ne veut pas que je m'arrête à sa difformité, et qui compte mes verrues! C'est bien le moins, quand on a si grand besoin d'indulgence, de fermer les yeux sur les défauts d'autrui.

Et puisqu'enfin ces folies et ces mauvais penchants, dont la racine est au fond de nos âmes, ne sauraient être entièrement arrachés, pourquoi, du moins, ne pas nous servir des poids et mesures que la raison a mis à notre portée, afin que nous puissions, en juges équitables, proportionner la peine au délit?

Quoi donc, parce qu'un malheureux esclave, en desservant la table, aura tâté d'une arête de poisson trempée dans la sauce à demi figée, irons-nous le mettre en croix? Labéon, lui-même, y regarderait à deux fois. Le ridicule et l'odieux ne sont pas moindres, quand,

pour une simple négligence, nous brisons tous les liens de l'amitié.

Loin d'ici ton ami ! Tu ne veux plus le voir, et tu l'évites comme un malheureux débiteur s'enfuit à l'aspect de Ruson l'usurier, aux derniers jours des calendes, à l'heure où ne pouvant donner intérêt ni capital, il est forcé de subir, tête basse, en vrai captif, les interminables histoires de son dur créancier. Mon hôte avait trop bu d'un coup, il a taché le lit du festin ; sur ma propre table, il aura brisé quelque vase antique usé par la main d'Évandre ; ou bien mon hôte avait faim, et, sans remarquer si ce poulet était à ma portée, il l'aura posé sur son assiette.... Le beau motif, pour que ce digne ami me soit moins agréable et moins cher ! Que ferais-je donc s'il m'eût volé mon argent, s'il eût révélé mon secret, renié mon dépôt ?

Que toutes les fautes soient presque égales, c'est bientôt dit ; il est moins facile de prouver ce beau dire ; on a contre soi la conscience, la morale et les plus graves intérêts de la société civile, source unique, ou peu s'en faut, de toute espèce de justice et d'équité.

Quand les hommes, à demi rampants, furent jetés sur cette terre à demi créée, hideux troupeau sans forme et sans langage, ils s'ar-

rachèrent les yeux pour une caverne; ils se battirent à coups de poings pour un gland; plus tard ils ont fabriqué des armes offensives et défensives. Les voilà enfin qui trouvent un langage, un accent pour exprimer leur pensée. On bâtit des villes, on les entoura de défenses, des lois furent instituées qui défendaient le vol, la rapine et l'adultère. Avant la belle Hélène, des peuples se sont exterminés pour.... une bagatelle; mais l'histoire et la poésie ont négligé de nous raconter ces accouplements féroces et ces rivalités de bêtes fauves : la femelle au plus fort! au plus furieux taureau la plus belle génisse!

Remontez aux origines; interrogez les annales du monde, à coup sûr, vous trouverez que la loi est sortie, uniquement, de ce besoin d'assistance et de protection.

Or, si la nature est impuissante à nous dire : « Voici le juste et voilà l'injuste! » comme elle nous dit : « Voilà la peine et voici le plaisir! » le sens commun se refuse à nous persuader que le crime soit le même d'arracher une tête de chou à demi pommée au potager de son voisin, ou de piller, la nuit, le temple de Jupiter.

Il faut une loi qui sache équilibrer la faute et la peine, et celui-là commet un crime odieux

qui fait mourir sous le fouet un malheureux digne, au plus, des étrivières. Quant aux grands coupables réservés aux grands châtiments, sur le sort de ceux-là, je suis tranquille; ils auront toujours leur compte avec toi, qui ne saurais distinguer le simple escroc du voleur de grand chemin.

Donc, tu serais roi, l'on te verrait (c'est toi qui parles) trancher également dans le vif de nos crimes et de nos simples peccadilles? Mais roi, tu l'es, si tu es un sage : en effet, le sage seul est riche, seul il est beau, seul il est bon cordonnier, seul il est roi. Pourquoi donc ambitionner cette royauté que déjà tu possèdes?

— Là! là! (c'est toi qui réponds), je m'aperçois que tu n'entends point, comme il les faut entendre, les raisonnements de notre père Chrysippe. Le sage, il est vrai, ne fait pas ses bottines, et pourtant il est bon cordonnier. Il est cordonnier comme Hermogène le chanteur, même à bouche close, est un chanteur. — Tout autant Alphénus le savetier reste un savetier, en dépit de sa robe de procureur, de sa boutique fermée et de ses alènes qu'il a vendues. De cette façon, mais de cette façon seulement, le sage est roi, le sage est cordonnier, le sage est tout. — C'est bien dit; mais roi des rois que tu es, voici des enfants

mal élevés qui vous tirent la barbe à l'arracher; ils n'ont souci de vos cris ni de vos menaces; encore êtes-vous heureux de vous délivrer de cette engeance en jouant du bâton.

Va donc, mon prince, aux bains publics, avec ce pendard de Crispinus pour licteur, décrasser pour un sou, ta personne royale; quant à moi, pour conclure et vite et bien, si je veux que mes amis me pardonnent mes peccadilles, j'aurai soin de leur être indulgent et facile à mon tour. Ceci dit, règne, à ton bel aise, et moi je vais vivre heureusement, obscurément.

Satire IV. — *La satire est permise à tout homme de bien.*

Eupolis, Cratinus, Aristophane, trois grands poëtes, les vrais disciples de la comédie antique, ont marqué librement d'une note infamante quiconque leur était signalé par ses mauvais penchants, ses coquineries, ses débauches, ou ses meurtres.

De ces hommes énergiques, Lucilius est le digne héritier; il en a la finesse et l'ironie; il les imite en toute chose, hormis dans la mesure et le rhythme de ses vers. Sa muse est rude, et sa rudesse est un grand tort. Ajoutez

qu'il écrit trop vite et beaucoup trop. Que de fois, en moins d'une heure, et debout sur un pied, il a dicté bel et bien ses deux cents vers; Dieu sait alors s'il était content de lui-même! Il roule à la fois l'onde et la fange, et quelques parcelles d'or. Quel poëte, s'il eût été moins babillard, moins diffus et meilleur écrivain!

Bien écrire, à la bonne heure; écrire en courant, que nous importe? A ces mots, voilà le trop confiant Crispinus qui me défie, aussi sûr de son fait que s'il était cent contre un. « Çà, dit-il, apportons nos tablettes, prenons le jour, l'heure et des témoins.... que l'on sache enfin qui, de vous ou de moi, en fera davantage en moins de temps. — Qui, moi, Crispinus, lutter contre ton génie? Mais, grâce aux dieux, je suis un humble poëte, un esprit timide, ayant peu de chose à dire, et parlant peu!... Si donc c'est ton bon plaisir, tu peux lutter avec l'outre du forgeron, qui souffle et souffle aussi longtemps que le fer résiste au brasier. »

Un autre heureux, c'est Fannius! Il a, tout bellement, déposé ses livres et son buste dans la bibliothèque publique; ah! merci de moi, qui trouve à peine un lecteur.... qui n'oserais pas lire en public un seul de mes ouvrages! La satire! Elle n'est agréable à personne; elle s'at-

taque au trop grand nombre. Or le premier venu, dans cette foule accourue à ma moquerie, est justement un avare, un ambitieux, ou quelque infâme débauché qui s'applique à corrompre les mariés de la veille, ou les échappés de l'école.

Pendant qu'Albius admire uniquement les bronzes célèbres, son voisin s'extasie aux vifs reflets d'une brillante argenterie. Et celui-là qui perd sa vie à échanger, de l'aurore au couchant, toute espèce de marchandises! On dirait un fétu qui va et vient au gré du tourbillon qui l'emporte; il a si grand'peur de perdre une obole!... il est si content quand il la gagne! Or, les uns et les autres, voilà autant d'ennemis pour les poëtes satiriques :

« A l'aide! au secours! N'approchez pas! c'est un poëte, et sauve qui peut! prenez garde au foin dont sa corne est garnie!... Ah! le dangereux animal! pour un mot qui fait rire, il va sacrifier son meilleur ami! A peine il a jeté quelque nouvelle injure sur le papier, à toute force il en fait part, même aux vieilles ménagères qui reviennent du four, même aux enfants qui vont remplir l'amphore domestique à la fontaine!... » C'est joli tout cela... laissez-moi cependant répondre, et m'écoutez.

Je commencerai, pour bien faire, par me

chasser, moi, le premier, du rang des vrais poëtes; certes on n'est pas un poëte à si bon compte, et pour avoir (ceci est mon lot) prosaïquement tourné quelques vers dans l'allure et l'accent de la conversation terre à terre et de tous les jours. Ce grand titre, honorable entre tous, il le faut accorder seulement à l'inspiration, à la bouche ouverte aux grandes choses! Même il y a de bons esprits qui refusent les honneurs du *poëme* à la comédie....

Elle manque, disent-ils, de grandeur dans le fond, d'enthousiasme et de feu dans la forme; elle parle en vers.... mais son vers est bel et bien de la prose et rien de plus.

Il arrive aussi que dans la comédie on rencontre, éloquent et furieux comme un vrai tragique, un père irrité contre un coquin de fils, lequel fils est épris d'une folle passion pour une vagabonde, et refuse une épouse dotée! O malheur! cet insensé promène en plein jour, aux flambeaux, son ivresse et son déshonneur! — Qui le nie.... et quoi de plus commun? Mais le père de Pomponius, s'il vivait encore, prendrait cette voix véhémente pour apostropher monsieur son fils!

D'où il suit que, pour être un poëte, il ne suffit pas d'écrire en vers, même bien faits, des choses telles qu'en brisant le rhythme, un

homme irrité véritablement les pourrait employer au profit de sa colère. Otez à la satire ancienne de Lucilius, ôtez à ma propre satire le rhythme et le mètre, ou tout simplement renversez l'ordre des mots, il serait impossible de retrouver dans ces transpositions une seule trace de poésie; au contraire, brisez, si vous l'osez, les beaux vers que voici :

A l'heure où la Discorde, en naufrages féconde,
Des débris de Janus épouvantait le monde....

le moins habile aussitôt reconnaîtra que la poésie a passé par là.

Ceci dit, nous tâcherons de savoir, une autre fois, si le poëte satirique est un poëte. Aujourd'hui, je me contenterai de répondre aux ennemis de la satire en général :

Voyez-vous passer dans la rue, à grandes enjambées, nos deux porteurs de sentences, le hargneux Sulcius, et Caprius son digne acolyte? Au premier bruit de ces voix enrouées à force d'accusations, à l'aspect des *citations* qu'ils portent sous le bras, tous les coquins sont en alarme.... Il est vrai que les bonnes consciences et les mains nettes ne s'inquiètent guère de ces deux surveillants de la tranquillité publique. Or, fussiez-vous Célius le faussaire, ou Birrius l'assassin, moi qui vous parle je ne

suis ni Caprius, ni Sulcius.... Pourquoi donc vous ferais-je peur? vous ne trouveriez pas, dans la ville, une boutique, un parapet où mes livres soient exposés à des mains pleines de sueur, aux mains des passants, aux sales mains d'Hermogène. On ne m'a jamais vu débitant en tout lieu, à tout venant, les vers que je compose; à peine à quelques amis, quand ils m'en ont bien prié.

Assez d'autres, sans moi, déclament dans le Forum, au bain, sous ces voûtes, complaisantes à la voix qui récite; mais qu'y puis-je, et de quel droit porterais-je ici la peine de ces importuns, têtes vides, esprits gonflés de vent?

Pourtant c'est convenu! vous l'affirmez: j'aime à médire et j'y réussis assez bien!... De quel droit, s'il vous plaît, m'adresser ce reproche? — On vous l'a dit!... — Reste à savoir si l'information est fidèle, et d'où me vient cette accusation?

Qui déchire un ami en son absence, et ne le défend pas quand on l'attaque, est un lâche; qui fait rire à tout prix, et court après la gloire d'un diseur de bons mots, est un sot; calomnier et livrer un secret est d'un misérable, et voilà l'homme, ô Romains, dont il faut se garer?

Autour d'une table à trois lits sont couchés douze convives.... l'un d'eux, pendant le re-

pas, va répandre à longs flots l'ironie et le sarcasme sur tout le monde, hormis sur l'amphitryon où l'on dîne.... Attendez que ce railleur soit repu, — par Bacchus le véridique! l'amphitryon où l'on a dîné sera moqué à son tour.

Toutefois, je vous entends d'ici, vous, le grand ennemi de la satire et des poëtes satiriques, vous extasier sur l'aimable gaieté et l'aimable franchise de cet aimable convive! Et moi, si j'appelle en riant Rufillus une civette, et Gorgonius un bouc, je suis l'Envie en personne, une vraie langue de vipère! Que l'on vienne à parler, vous présent, de cette accusation de vol qui pèse encore sur la tête de Petillius. — « Petillius! c'est mon ami d'enfance et mon plus ancien camarade! Il m'a rendu souvent de très-grands services, et, ma foi! je suis bien content qu'il vive à Rome et sans être inquiété... Il est toujours fort étonnant qu'il se soit tiré de ce mauvais pas! »

Te voilà bien, traître, et voilà comment tu défends tes amis! Ton amitié est du poison tout pur; plaise aux dieux que jamais pareille noirceur ne se rencontre au fond de mon âme ou sous ma plume! Oui, je le jure, et si je suis digne, en effet, de tenir un serment, c'est celui-là que je tiendrai! Passez-moi cepen-

dant quelques traits de bonne humeur qui me seront échappés dans un de ces moments où l'esprit a toute sa liberté.

C'est mon habitude, je la tiens de mon père, un père excellent : pour m'inspirer l'horreur du vice, il me le faisait toucher du doigt. S'il m'exhortait à vivre honorablement du petit bien qu'il m'avait amassé : — « Vois le fils d'Albinus, quel abandon! Et Barrus, quelle détresse! Ah! la bonne leçon pour qui serait tenté de dévorer son patrimoine! »

Pour me détourner des courtisanes : — « Mon fils, souviens-toi de Sectanius! »

Pour me garer des amours adultères, quand on trouve, à chaque pas, de si faciles amours : — « Mon fils, sais-tu bien les belles choses que l'on raconte de ce Trébonius, qui s'est pris aux piéges d'un mari? Le premier venu parmi les philosophes te donnera de très-bons motifs d'éviter ce qu'il faut éviter, de rechercher le digne objet de ta recherche; à moi, ton père, il suffit, puisque tu n'es point en passe d'aller seul, de t'apprendre à marcher dans les sentiers de nos anciens, à sauvegarder ta renommée et tes mœurs; l'heure viendra, mon enfant, où ton corps s'étant formé et ton esprit s'étant mûri, tu nageras, sans liége, en pleine eau. »

Voilà par quels discours, par quels exemples il a formé ma jeunesse. Chacun de ses conseils, il l'appuyait d'une autorité sans réplique : « Fais ceci ! » en même temps, il me citait un homme honoré de la ville entière ; ou bien : « Prends garde à cela, c'est funeste, c'est honteux ; si tu doutais de ma parole, demande autour de toi, le vilain renom de tel ou tel. »

« Son voisin, le glouton, qui est en terre, est un rude conseil au malade affamé, de faire une diète exacte ; ainsi le seul aspect d'un homme déshonoré suffit à maintenir une âme innocente dans le droit chemin. »

Grâce à ce sage enseignement, je me suis sauvé des fautes graves, et si je n'ai pu me défendre également contre un tas de petits défauts, au moins sont-ils pardonnables. Laissez faire à l'âge, aux conseils de l'amitié, à ma conscience, et je finirai par secouer beaucoup de vices chétifs qui ne tiennent guère. Déjà, quand je suis seul à rêver dans mon lit ou sous le portique d'Agrippa, je me livre à toutes sortes de sages réflexions :

« Voilà qui serait plus convenable !... Hum ! si tu agis ainsi, tu en seras le bon marchand !... Cela serait agréable à tes amis !... Cette action n'est pas du galant homme, iras-tu l'imiter à l'étourdie ? » Ah ! les bonnes choses que je me

dis à moi-même, en me parlant au fond de l'âme! Et puis, à mon premier loisir, je m'amuse et j'écris.

Écrire, en vers surtout, est une de ces imperfections dont je m'accusais tout à l'heure. Or, prenez garde à l'attaquer, soudain vous vous mettriez à dos toute la phalange des poëtes. Oui-da! nous sommes en grand nombre, et, bon gré, mal gré, il faut entrer dans nos synagogues!

Satire V. — *Le voyage à Brindes.*

Nous avons quitté Rome, la grande ville, Héliodore et moi, le même jour; Héliodore, le plus habile et le plus savant, sans contredit, des rhéteurs de la Grèce. Aricie, à notre première étape, offrait une hospitalité médiocre; on va, de là, au marché d'Appius, qui est une espèce de halle où foisonne la pire espèce de bateliers, dans les plus horribles tavernes. Nous avons mis deux jours à faire un chemin qu'un voyageur ordinaire eût fait volontiers d'une seule traite. Pour des nonchalants tels que nous, la voie Appienne est la meilleure. Une eau saumâtre eut bientôt découragé la faim qui me pressait..., je laissai crier mon

estomac, et mes compagnons dîner seuls à leur bon plaisir.

La nuit, cependant, jetait déjà ses premiers voiles sur la terre et les premières étoiles dans les cieux; soudain s'élève une immense clameur d'esclaves à bateliers, ceux-là répondant à ceux-ci : « Viens çà! — Tu veux donc nous encaquer dans ta barque? — Nous sommes déjà trois cents! — Assez! — Assez! » Mais que de temps perdu : recevoir le prix des places, atteler la mule au bateau!... plus d'une heure; et puis, essayez de dormir sous l'aiguillon des cousins, au chant rauque des grenouilles, aux épithalames du batelier et de certain voyageur, gris de piquette l'un et l'autre, et roucoulant en l'honneur de leur maîtresse absente — A la fin, tout s'endort. Le muletier du coche, à travers le gazon lâche sa mule, et, la corde ancrée à quelque pierre du rivage, il s'étend sur le dos et ronfle.

Au point du jour, cette barque immobile nous réveille; un des nôtres, une tête chaude, à peine éveillé, saute à terre, prend une gaule, et frappe à tour de bras, sur la mule et le muletier. A dix heures, enfin, nous voilà débarqués, et nous faisons nos ablutions dans les eaux de ta fontaine, ô Féronie!

Un peu refaits, il nous faut gravir pendant trois

milles une montée assez pénible; on voit pointer d'une lieue Anxur, sur son rocher crayeux.

Là, nous devions rencontrer Mécène et son fidèle Cocceius. Ces grands négociateurs s'étaient chargés (illustre et difficile mission) de réconcilier deux amis que la politique avait séparés. Pendant que je raffermis mes yeux malades d'un collyre énergique, voici venir Mécène en personne, voici Cocceius, et Fonteius Capiton, un homme accompli, l'ami le plus dévoué de Marc-Antoine. — Quelle joie aussi de quitter Fundi, et de planter là maître Aufidius, son digne préteur!

Cet Aufidius *le louche* était un ex-greffier, un stupide, qui s'était harnaché de la prétexte et du laticlave des consuls, sans oublier le brasier des pontifes.

Étions-nous fatigués en arrivant à Formies, où Capiton, et Muréna nous offrirent, celui-là sa table, et celui-ci sa maison! Le lendemain fut vraiment un heureux jour; à Sinuesse, en effet, nous avons rejoint Virgile et Plotius, et Varius, les belles âmes, honneur de ce bas monde, amis que j'aime et préfère entre tous. Ah! quelle fête et quels transports! Non, tant qu'Horace aura la pleine autorité de soi-même, il n'est rien qui lui soit comparable à quelque douce et fidèle amitié.

Une humble métairie, assez proche du pont de Campanie, offrit l'abri aux voyageurs; messieurs les pourvoyeurs publics nous fournirent strictement ce qui nous revenait : le bois et le sel. Un peu plus tard (il était jour encore), nous arrivions à Capoue, où nos mulets déposèrent leurs bâts et nos bagages.

Mécène en ce lieu va jouer à la paume, Virgile et moi nous allons nous coucher. Qui joue à la paume a bon œil et bon estomac. De Capoue, et dédaignant les tristes hôtelleries de Caudium, nous arrivons, par une montée, à la bonne et belle maison de Cocceius.

Et maintenant, Muse, aidez-moi? Racontons en deux mots la rencontre de Sarmentus le bouffon et de son compère Messius Cicirrus, sans oublier leur double origine et la cause mémorable de ces grands démêlés. Le Messius est d'antique origine, il est Osque, aussi vrai que Sarmentus est un esclave, à telle enseigne que sa propriétaire vit encore. Alors les voilà superbes, qui marchent l'un sur l'autre, et Sarmentus, le premier : « Avez-vous jamais vu, nous dit-il, cheval sauvage aussi bourru? »

Nous de rire. A son tour Messius, brandissant la tête : « Pour le coup, dit-il, j'en tiens, et suis-je heureux que ton front soit désarmé de sa corne, ô mutilé qui te permets la me-

nace ! » (Une cicatrice hideuse ornait, au-dessus de l'œil gauche, une broussaille du plus vilain aspect.) Puis toutes sortes de farces et de quolibets dont le mal de Campanie était le fond : « Le beau pays et le beau visage plein de verrues ! reprenait Sarmentus. Allons, berger, dansons la danse du Cyclope ; on n'a pas besoin de masque avec cette face, et de cothurne avec ces jambes-là. »

Au Sarmentus, le Cicirrus répondait de la belle façon : — « Qu'as-tu fait de ta chaîne, ami ? s'écriait Cicirrus. Sans doute une offrande aux dieux lares. On est greffier, c'est vrai, on est toujours esclave un tantinet.... »

En même temps il voulait savoir pourquoi donc à son titre d'esclave, il avait ajouté celui de *relaps*, quand une poignée de farine suffisait grandement à l'entretien d'un si petit corps ? Grâce à cette comédie, il advint que le souper fut agréable et d'honnête longueur.

Le lendemain, nous allâmes, tout d'une traite, à Bénévent. Là, notre hôte, empressé de tourner la broche où rôtissaient des grives étiques, s'y prit de telle façon, que peu s'en fallut que l'hôte et la maison périssent dans le même incendie ! Au fait, l'âtre était vieux, la flamme était vive, et léchait déjà les solives, lorsque les convives affamés, inquiets pour leur sou-

per, et les esclaves tremblant pour leur gîte, finirent par tout éteindre. — A force de marcher, nous saluons de loin mes chères montagnes de l'Apulie, exposées à ces vents sans pitié.

Il s'agissait d'une étrange montée, et, fort à propos, nous avons trouvé, à mi-chemin, dans une métairie voisine de Trivice, de quoi réparer nos forces. Par malheur, le bois vert et les feuilles mouillées, dans l'âtre brûlant, nous enfumèrent jusqu'aux larmes.... Je me couche. Une servante.... (ah! la trompeuse) avait promis de me rejoindre. Innocent que je suis! j'ai la constance de l'attendre.... A minuit je m'endors, attendant toujours.... Un songe immonde en a taché mon linge et sali mon sommeil.

Le jour suivant, nous faisons, lestement, huit bonnes lieues en voiture, et nous tombons sur un humble hameau dont le nom se refuse aux plus simples exigences d'un vers latin, mais du reste assez facile à désigner. De toutes les choses, la plus commune, l'eau s'y donne.... à prix d'argent; en revanche, on y fait de si bon pain, que le voyageur prévoyant en emportera sa charge.

A Canose, en effet (Diomède est pourtant le fondateur de ce joli endroit!), l'eau n'est guère plus abondante, et le pain craque sous la dent.

Ici, Varius prit congé de ses compagnons de voyage, et pensez si les adieux furent tristes, de part et d'autre! A grand'peine, et déjà n'en pouvant plus, nous avons gagné Rubi par des chemins détestables que la pluie avait effondrés.

Le jour suivant fut meilleur, mais, qui l'eût dit? le chemin fut pire encore, jusqu'aux murs de Bari, chère aux pêcheurs. Vint enfin Égnatia, bâtie en dépit de la nymphe des fontaines. Ces gens-là sont vraiment de plaisantes gens; n'ont-ils pas voulu nous persuader que l'encens offert à leurs dieux, sur le seuil de leur temple, il n'est pas besoin de feu pour qu'il brûle? Ah! le bon miracle, et bien fait pour plaire au peuple circoncis! Je n'y crois guère; Épicure enseigne que les dieux se reposent bien tranquillement; si, par hasard, la nature enfante un prodige, ils n'y sont pour rien, dans cet étage élevé du ciel.

Brindes sera, s'il vous plaît, le terme de ce long voyage, et de cette longue narration.

Satire VI. — *De l'inégalité des conditions.*

Cher Mécène! Vous êtes, sans contredit, le plus digne héritier des meilleures familles

que la Lydie ait cédées à l'Étrurie! Aux ancêtres de votre père, aux aïeux de votre mère, ont obéi de puissantes armées; pourtant, que votre accueil est agréable et charmant aux plus humbles citoyens, à moi-même, le propre fils d'un esclave affranchi! Ce n'est pas vous qui d'un air méprisant demanderiez : « D'où vient-il? » mais : « Est-il honnête homme? » Eh! qui sait mieux que vous, que le roi Tullus, parti de si bas, arrivé si haut, n'est pas le premier qui soit monté par son mérite, à la dignité suprême?

Il y eut, bien avant Tullus, de braves gens, dignes fils de leurs œuvres, que le sceptre attendait.

Lévinus, au contraire, indigne descendant de Valérius (héros par qui fut détrôné Tarquin le Superbe avec toute sa race), à peine il pèse une once aux yeux et dans l'estime du public. Pourtant, vous savez si la foule est difficile en fait de renommée; à quels hommes elle va prodiguant les honneurs; si les titres pompeux et les images des ancêtres lui en imposent! En ceci, du moins, nous applaudissons à cette justice populaire, nous autres qui nous tenons si loin des admirations et des opinions de tout le monde.

Il peut arriver, cependant, que le peuple

en vienne à préférer Lévinus, le noble, à Décius, fils de ses œuvres; bien plus, si le censeur Appius, indigné de mon humble origine, soudain me fait sortir du sénat et rentrer dans ma peau, que faire et que répondre? En ce cas, je dirais : « C'est bien fait! » nonobstant le droit légitime au fils de l'affranchi, comme au fils des rois, de monter, à force de gloire, sur le char éblouissant du triomphateur.

Dis-moi, Tillius, à quoi t'ont servi ce laticlave et cette charge de tribun, dont nous te voyons affublé pour la seconde fois? Tu n'y gagnes qu'un peu plus d'envie. Un simple citoyen, on l'épargne; à peine il a chaussé le brodequin noir et revêtu la robe de sénateur, de toutes parts, sans cesse et sans fin, il entend : « Quel homme est-ce, et d'où vient-il? »

Ainsi, dans un accès de fièvre à la Barrus (une étrange maladie; elle consiste à se croire un Adonis), à peine le malade est dans la rue, il n'est pas de fillette qui ne veuille s'assurer, par ses yeux, si l'*Adonis* en a le visage et les belles dents, le pied, la jambe et les cheveux? A plus forte raison, le téméraire qui prend l'engagement solennel de veiller sur chacun et sur tous, de consacrer son génie à Rome, à l'Italie, à tout l'empire, aux temples de nos

dieux, donne au premier venu le droit de s'enquérir des qualités de son père, et s'il peut nommer sa mère hautement, sans rougir?

Eh quoi! le propre fils d'un Syrus, d'un Dama ou d'un Denys, il condamne à la roche Tarpéienne! Il commande à la hache du licteur!

— « Mais, répond ce fils d'esclave, Novius, vous savez bien, Novius, mon collégue (il marche après moi), est, justement, ce qu'était mon père! » La belle excuse! En effet, voilà de quoi t'égaler à Messala, à Paul-Émile! Au moins ce Novius, objet de tes mépris, qu'il rencontre un embarras de deux cents chariots et les clameurs de trois funérailles, il couvre à lui seul clairons et trompettes.... cette voix de stentor est un titre éclatant!

Quant à moi, le fils de l'affranchi (je reviens à mon point de départ), si chacun glose et me jette au nez la condition de mon père, à qui la faute? A vous, Mécène, qui m'avez fait votre commensal, et à cette charge de tribun militaire exercée autrefois dans une de nos légions. Mon grade, à la bonne heure; il m'expose assez naturellement aux débats de l'envie; mais l'amitié de Mécène, quel prétexte à m'accuser? Vous ne l'accordez à l'importunité ni à l'intrigue, et, dans ce bonheur singu-

lier qui m'est venu trouver, je ne dois rien au hasard.

C'est ce bon Virgile, et Varius après lui, qui vous ont parlé de moi, les premiers. Vous me voulez voir ; j'arrive, et j'étais si troublé que je bégaye, en rougissant, quelques paroles. Toutefois je ne me vantai pas des grandeurs de ma race et du noble coursier sur lequel je parcours mes vastes domaines ; je dis simplement qui j'étais ; vous me répondez en peu de mots, à votre ordinaire, et je me retire.

Neuf mois après : « Revenez, me dites-vous, et désormais soyons amis ! » Voilà tout ; mais quel plus insigne honneur, d'être accepté d'un homme tel que vous, habile à discerner le faquin de l'honnête homme, et qui fait cas du mérite et de l'honneur, beaucoup plus que de la naissance et du bien !

Au reste, si mes défauts sont en petit nombre, et si mon naturel est vraiment bon (la belle affaire de relever quelques taches légères sur un beau corps !), si personne à cette heure encore n'est en droit de me reprocher l'avarice et ses hontes, la luxure et ses bassesses ; si ma vie, à tout prendre, est honnête et pure (il faut bien me passer ma propre louange !) ; enfin si mes amis trouvent en moi un sincère ami, c'est à mon père, à lui seul, que je le dois.

Il vivait du revenu très-restreint d'un petit domaine, et pourtant, il trouva tout à fait indigne de monsieur son fils l'école publique de Fabius, où se rendaient, chaque jour, de tout petits centurions, portant, suspendus à leur bras gauche, la bourse aux jetons, leurs cahiers d'étude, et, chaque mois, les minces honoraires du porte-férule.

Encore enfant, ce père intrépide me conduisit à Rome; il me fit partager l'éducation réservée aux fils de nos chevaliers, de nos sénateurs! A me voir traverser la foule, ainsi vêtu, accompagné et suivi *de mes gens*, qui donc eût douté qu'il eût sous les yeux l'unique héritier d'un riche patrimoine? Infatigable surveillant de mes moindres actions, ce digne père m'accompagnait chez tous mes maîtres. Il fit mieux : il m'éleva dans cette extrême innocence, la première fleur de l'honnêteté. Grâce à lui, j'évitai non-seulement le mauvais renom, mais l'apparence même du vice. Ainsi, tout de suite, il se mit à l'abri du reproche de n'avoir si bien élevé qu'un simple crieur de vente à l'encan, ou le digne héritier de sa petite charge. Et pourtant, de quel droit me serais-je plaint d'entrer dans la condition de mon père?

Plus il a fait pour moi, plus je lui dois de

reconnaissance et de respect. Aux dieux ne plaise aussi, tant que je serai dans mon bon sens, que je ne sois pas fier d'un tel père, et que je cherche, à la suite de tant d'ingrats, une excuse à mon humble origine : « Ce n'est pas ma faute!... » Honte à ce triste langage! à ces raisonnements impies! Un dieu nous dirait : « Remontez le cours des années et vous choisissez une famille au gré de votre orgueil!... » Content de mes auteurs, jè n'irais pas en chercher d'autres, parmi les faisceaux, sur les chaises curules.

— « Ah! le pauvre esprit! dirait la foule. — Holà! le brave homme, eût dit Mécène, et l'homme sage! Il ne veut pas d'un fardeau trop lourd pour ses épaules, et qu'il ne saurait comment porter! »

Cependant, voyez, que d'ennuis, et tout d'un coup, pour expier ma triste vanité : doubler ma fortune, courtiser celui-ci, flatter celui-là, traîner une suite et n'aller jamais seul, et toujours grand train à la ville, un grand équipage au dehors; des valets et des chevaux à n'en pas finir.

Au contraire, qu'il me prenne envie, aujourd'hui même, de me rendre à Tarente : j'enfourche à l'instant mon petit courtaud de mulet, et nous voilà, ma valise et moi, trottant

de compagnie et sans trop de souci d'écorcher la pauvre bête.

Or je ne crains pas que chemin faisant on me crie : « O sordide! » ou qu'on me prenne pour Tillius, un préteur qui n'a pas honte, allant à Tibur, de traîner après soi quatre esclaves chargés de sa cave et de sa marmite.

Au fait, tout sénateur que vous êtes, maître Tillius, ma vie, en ceci, comme en tout le reste, est cent fois mieux arrangée que la vôtre et celle de beaucoup d'autres. Je vais partout où va mon caprice, et je vais seul. Je m'informe, en passant : le prix du blé? des légumes? Ma journée est à moi; tant que je veux, je me promène au Cirque, au Forum; les charlatans, je les aime, et les devins, je les écoute. « Allons! dis-je, il est temps, voici le soir, rentrons et soupons ! » Le souper est frugal : poireaux, pois chiches ou beignets, deux petits plats et trois petites gens pour les servir... N'oublions pas mon buffet, couvert d'un marbre blanc; sur ce marbre, un verre, une aiguière et sa cuvette, deux bouteilles... On ne fait rien de mieux, chez les potiers de la Campanie

Enfin je me couche, en songeant déjà que je pourrai dormir la grasse matinée et que nul ne m'attend au pied de la statue de Marsyas,

rendez-vous des plaideurs (tout dieu qu'il est, on dirait qu'il fait la mine au plus jeune des Novius). Cependant, sur les dix heures je me lève et je sors, ou bien je lis et j'écris à mon aise et selon mon plaisir; bientôt je me fais frotter d'une huile suave, et non pas, comme Natta, d'une peste empruntée aux lanternes publiques. A l'heure où la fatigue et la canicule ardente m'avertissent d'aller au bain, nous quittons le champ de Mars et le jeu de paume; — après le bain, une légère collation m'aide à gagner le repas du soir : eh! par-dessus tout, la douceur de s'abandonner à l'oisiveté de sa maison!

Voilà ma vie... une vie à l'ombre, exempte des misères et du travail de l'ambition; de la sorte, on se console, à force de petits bonheurs, de n'avoir pas eu pour père un questeur, un sénateur pour grand-père, un dictateur pour aïeul.

Satire VII. — *Dispute entre bouffons.*

A tous les gobe-mouches, à tous les barbiers de la bonne ville on n'apprend rien en leur disant comment le Gréco-Romain Persius rejeta dans son cloaque un certain Rupilius,

surnommé *le Roi*, mauvaise langue, et chassé de toutes parts. Ce Persius, un des gros négociants de Clazomènes, homme riche, insupportable, arrogant, avait, avec ce Rupilius-Roi, un procès interminable; il était (pour le moins) aussi grossier que sa partie adverse, et vraiment ces deux hâbleurs, le Sisenne et le Barrus, étaient distancés par cette injure à quatre chevaux.

Le fait est que toute espèce d'arrangement était impossible entre ce *Roi* et ce *Persée;* ils avaient cela de commun, tout simplement, avec les deux héros de l'*Iliade :* Hector, fils de Priam, et l'impétueux Achille se poursuivant l'un l'autre d'une haine.... rien que la mort n'était capable d'y mettre un terme, étant d'une égale bravoure tous les deux. Au contraire, opposez l'un à l'autre deux poltrons ou deux forces inégales, Diomède à Glaucus, le plux faible aussitôt se retire, offrant de soi-même, une rançon à l'ennemi qui l'épargne.

Donc, en ce temps-là, Brutus étant préteur dans la riche Asie, il advint que le susdit Rupilius et son digne ennemi Persius se rencontrèrent à son tribunal pour soutenir leur querelle, et jamais, que je sache, un plus fameux couple, en comptant Bithon et Bacchius, n'avait donné spectacle plus imposant.

La parole est à Persius; il expose le fait, et voici qu'à l'exorde, l'assemblée entière part d'un éclat de rire. « Honneur à Brutus! disait-il, louange à sa suite! A coup sûr Brutus est le soleil de l'Asie, et ses compagnons en sont les étoiles bienveillantes. Quant à Rupilius-Roi, c'est le *grand chien*, l'astre ennemi du pauvre laboureur. »

Tout cela roulait comme, en hiver, ces torrents ravageurs des forêts, qui ne laissent rien pour la cognée. A ces flots d'une âcre invective, Rupilius riposte, et je vous réponds qu'il a dépassé, en ce moment, les plus furieuses grossièretés du vendangeur, quand, du haut de son arbre effronté, il rend insulte pour insulte, au passant, qui lui fait : *Coucou! coucou!*

A son tour Persius, le demi-Grec, trempé dans le vinaigre latin : « Par Jupiter, s'écria-t-il, ô Brutus! ennemi-né des rois, que n'étrangles-tu ce Roi-ci, et quel plus digne couronnement des hauts faits de ton aïeul? »

SATIRE VIII. — *Les grotesques.*

AVANT d'être un dieu grotesque, j'étais l'inutile tronçon d'un figuier desséché; le manœuvre

qui me dégrossit avait eu d'abord l'intention de faire un banc.... il fit un Priape, un dieu terrible aux oiseaux.... voire aux voleurs. — Plus d'un larron s'est arrêté net à l'aspect de ce bras menaçant et de cet appendice obscène et peint en rouge qui surgit de ma triste image... Posé sur ma tête, un roseau qui vacille au gré du vent, suffit à chasser les parasites ailés, de ces jardins nouvellement plantés.

« Ici même, autrefois, l'esclave apportait, dans le cercueil banal, son camarade et son compagnon d'esclavage à peine de mort ; ici s'ouvrait, béante, une fosse où l'on jetait, dans un affreux pêle-mêle, tous les morts sans aveu ; Pantolabus le bouffon, Nomentanus le débauché n'ont pas eu de sépulture plus décente. Une inscription, gravée sur un cippe, indiquait mille pieds de façade à prendre sur trois cents pieds de profondeur, ajoutant que les héritiers du donataire n'auraient jamais rien à réclamer en cette donation. »

Or, voici qu'à cette heure, il n'y a pas d'air plus salubre et de position plus charmante que ces mêmes Esquilies ; ce champ couvert de ronces et d'ossements est devenu une élégante arène à l'usage des promeneurs... Mais les plus tristes hôtes de ces beaux lieux, la bête fauve ou le brigand, sont, à mes yeux, un

moindre sujet d'inquiétude et de terreur que ces viles sorcières dont chaque parole est un trouble, un poison. Quelle force, hélas ! nous délivrera de ces monstres ? Quant à moi, je ne suis pas assez dieu pour les empêcher, à la pure clarté de la lune errante sous le nuage, de ramasser l'herbe empoisonnée, et la dépouille des morts.

« J'ai vu, de mes yeux vu, Canidie elle-même ! Elle accourait les pieds nus, les cheveux épars, sa robe horriblement troussée.... Ah ! la vieille Sagane était avec elle, et l'une et l'autre, elles hurlaient à qui hurlerait le plus. Elles étaient pâles, elles étaient blêmes, et d'un hideux aspect. Et les voilà qui se mettent à fouiller la terre avec leurs ongles. Les voilà qui déchirent à belles dents une brebis couleur de l'Érèbe.... le sang, remplissant la fosse, attirait les mânes, les âmes étaient obéissantes aux évocations de ces filles d'enfer.

« Les sorcières tenaient en main, celle-ci une image en laine, et celle-là une image en cire : la laine représentait une femme irritée et superbe qui menaçait son esclave ; l'esclave en cire, à genoux, les mains jointes, semblait implorer une pitié qu'il n'espérait guère. Alors, aux invocations de Canidie, appelant : « Hécate ! Hécate ! » aux clameurs de Sagane,

invoquant la Tisiphone implacable, surgit de l'abîme un drame affreux! Les serpents sifflaient, les chiens hurlaient, la lune, épouvantée, honteuse à contempler ce désordre, se cachait derrière les grands tombeaux.

« Si je ne dis pas ici toute la vérité, je veux bien que les corbeaux souillent ma tête de leur craie infecte; je veux que Pédiatus la prostituée mâle et Voranus le voleur fassent de moi, leur sentine et leur latrine.

« Est-ce assez, et dois-je aussi vous rapporter le dialogue impie entre Sagane et ces ombres aiguës, froides, et pleines d'échos semblables aux vents du Nord? Vous dirai-je enfin comment ces furies, visibles à moi seul, ont enterré la nuit, dans la même fosse, en grand mystère, les moustaches du loup et les dents de la couleuvre tachetée? En même temps, voyez ce feu sombre, qui jette un éclat surnaturel à mesure que la cire étend sa lumière dans le brasier. Témoin consterné, mais vengeur, de ces saturnales de la nuit, j'eus bientôt châtié comme il convenait les crimes et les chansons de nos deux furies.

« Soudain, mon figuier pète et crève, avec le bruit de l'outre d'Éole. Ah! quelle épouvante! Il fallait voir courir nos deux magiciennes du côté de la ville, en semant sur leur passage

leurs dents, leurs cheveux, leurs herbages de maléfices et les bandelettes de leurs sortilèges !... Comme on eût ri... comme on se fût moqué de bon cœur ! »

Satire IX. — *Le fâcheux.*

Je longeais, un jour, la voie Sacrée, et j'allais je ne sais où, en rêvant profondément (c'est mon usage) à je ne sais quoi, lorsqu'un certain.... je ne sais qui, me rencontre et me prenant par la main : « A la fin ! dit-il, je vous tiens, mon cher ami ! Comment vous portez-vous ? — Fort bien, en ce moment du moins, et tout à vos ordres. » Cependant je suivais mon chemin ; il se mit à marcher avec moi, et, le prévenant : « Qu'y a-t-il pour votre service ? — Euh ! fit-il, vous savez qui je suis, et que nous sommes deux frères en Apollon ! — Tant mieux donc, et ce m'est un motif de vous considérer davantage. »

Ainsi parlant, je me hâte avec l'espoir de lui échapper ; il va plus vite et continue. En vain je m'arrête et change à chaque pas d'allure, en murmurant des mots sans suite à l'oreille de mon valet. Le bourreau s'arrête ou marche avec moi ; je suais à grosses gouttes !

Digne Bolanus, voilà de ces moments où l'on regrette de ne pas être un brise-raison, tel que toi!

Lui, cependant, sautillant et gazouillant : — « Il faut convenir, disait-il, que Rome est une belle ville, et que nos rues sont de belles rues.... Vous vous taisez.... je vois bien que vous voulez m'échapper; mais halte-là! Où vous allez, j'irai. Au fait, où donc allez-vous? — Fort loin d'ici, chez un malade, un mien ami, que vous ne connaissez pas, au delà du Tibre et non loin du jardin de César! Pourquoi prendre un si grand détour? — Bon! je n'ai rien à faire et ne demande qu'à marcher. Allons! je vous suis. »

Vous avez vu, parfois, un pauvre âne accablé sous le faix et la tête basse? ainsi j'allais. Lui, cependant : — « Certes, vous êtes l'intime ami de Viscus et de Varius; m'est avis, si je me connais bien, que je ne serai pas le dernier dans votre estime. Pas un qui me passe à écrire, et vite et bien, les plus beaux vers. Ma danse est la grâce élégante, et quand je chante, il n'y a de malheureux qu'Hermogène le chanteur. » En ce moment, pour mettre enfin un bâton dans sa roue :

« Au moins, repris-je, avez-vous une mère ou quelque proche parent pour veiller sur une

santé si précieuse? — Oh! fit-il, personne, je les ai tous enterrés. — Sont-ils heureux, pensais-je, et maintenant voilà mon tour! C'en est fait, je touche au moment fatal qu'avait prédit à mon berceau une vieille sorcière et qu'elle avait lu, sans ânonner, dans les dés de son cornet :

« Celui-ci! dit-elle, est à l'abri du poison; « le fer de l'ennemi ne saurait l'atteindre; il « aura des reins excellents, une bonne poi- « trine, et pas un accès de goutte... mais si « jamais il rencontre un bavard... c'est un « homme mort! Donc, sitôt qu'il aura l'âge de « raison, il fera bien de se garer des grands « parleurs. »

Cependant (déjà le quart de la journée était dévoré) nous étions arrivés au temple de Vesta; justement, voyez la chance heureuse! mon fléau s'y trouvait assigné pour ce jour-là, et, faute par lui, de comparaître, il perdait son procès. — « Par amitié pour moi, me dit-il, entrons un instant au tribunal! — Qui! moi?... que je meure si je suis homme à ester en justice et, qui pis est, si j'ai rien compris jamais à la procédure. Or çà, je cours où vous savez! — Vous me jetez, reprit-il, dans un extrême embarras! Irai-je avec vous? Irai-je à mon procès? — Sans contredit, lui dis-je, à votre

procès. — Ma foi non, je vais avec vous! » Alors le voilà qui prend les devants. Il triomphait, j'étais battu. — Il va, je le suis en esclave. — A vingt pas de là :

« Comment, me dit-il, Mécène en agit-il avec vous? — Il est très-réservé, on ne l'aborde pas quand on veut. — En voilà un, j'espère, qui a mené sa barque à bon port! Cependant, si vous vouliez me présenter là-dedans, vous trouveriez un compère habile, et, sur ma tête! auriez-vous bien vite, avec moi, distancé vos plus heureux commensaux.

« — Vous ne connaissez guère, on le voit, la maison dont vous parlez; je n'en sais pas de mieux tenue, et plus à l'abri de ces petites cabales. Chacun, chez Mécène, est mis à sa place, et que mon voisin soit plus riche ou plus docte, ce n'est pas là de quoi m'inquiéter.

« — C'est étrange! Il faut que ce soit vous qui le disiez pour qu'on y croie! — Et pourtant la chose est ainsi! — Vraiment! vous mettez le comble à mon envie : il faut que j'appartienne à Mécène! — Alors présentez-vous! votre mérite finira par briser l'obstacle : au fait si la place est d'un abord difficile, elle n'est pas imprenable. — Et comptez aussi, mon très-cher, que l'on sait son métier d'assiégeant : un domestique, on l'achète; une porte est défen-

due aujourd'hui..., nous revenons le lendemain. On prend son heure; on attend Mécène, et dans la rue on marche à sa suite. Hélas! tout se paye ici-bas, c'est une des conditions de la vie! »

Au même instant, vient à passer Fuscus Aristius; il est de mes amis, il connaît l'homme, et nous nous arrêtons pour causer :

« — D'où venez-vous? lui dis-je. — Où donc allez-vous? » répond-il. Or, j'ai beau rouler de grands yeux effarés, lui pincer le bras, ce bras insensible, et faire à ce mécréant tous les signaux de la plus cruelle détresse..., il ne veut pas me comprendre; il rit en son par-dedans, et me laisse empêtré dans cette misère; j'enrageais.

« — A propos, Fuscus, vous aviez à m'entretenir, en grand secret d'une affaire importante?... — Certes, je m'en souviens, mais ce sera, s'il vous plaît, pour un autre jour; nous entrons dans le trentième sabbat, et vous ne voudriez pas me brouiller avec la synagogue. — Bah! je ne suis pas si timoré, dites toujours. — A votre aise! et libre à vous d'être un mécréant, moi j'ai la foi des petites gens; pardon et bonsoir, nous parlerons de mon affaire un autre jour. »

A ces mots (je marquerai de noir cette jour-

née), le bourreau s'évade en me laissant le couteau sur la gorge.... Heureusement qu'au détour de la rue : — « Ah! canaille! Ah! te voilà donc? Où vas-tu?... » C'était la partie adverse de mon fâcheux qui l'interpellait d'une voix de tonnerre. En même temps : « Je vous prends, me dit-il, en témoignage, et tendez-moi votre oreille.... »

Ainsi fais-je, on prend l'homme, on le pousse aux pieds du juge, et les deux plaideurs de clabauder, la foule de les suivre, et moi de m'enfuir. C'est ainsi qu'Apollon-Sauveur m'a tiré de ce mauvais pas.

Satire X. — *L'art moderne et l'ancienne langue.*

J'ai dit, j'en conviens, que Lucilius était un poëte inégal, et qu'il avait grand tort d'écrire à la hâte.... Il faudrait être un écervelé pour soutenir le contraire. En même temps j'ai reconnu que ce même Lucilius répandait sur Rome entière, à pleines mains, le sel piquant de la satire. Or, parce que je lui reconnais ce grand mérite, est-ce à dire que je lui reconnais tous les autres? — A ce compte, il nous faudrait mettre au rang des vrais poëmes dramatiques, les *mimes* de Labérius.

J'insiste. Il ne suffit pas (bien que la chose soit peu commune !) d'arracher un sourire à son auditoire ; il faut encore appeler à son aide cette sobriété nette et vive, abondante en clartés, plaisante à l'oreille, et chère au bon sens.

Le vrai poëte est un homme habile au rire, à la tristesse, au discours en prose, au dialogue en vers. Il va parler comme un sage en belle humeur : adroit ménager de l'effet qu'il peut produire, il usera très-rarement de toutes ses forces. Plus d'un grand procès a été gagné par l'ironie.... il eût été perdu par la colère. En ceci consistait le secret des maîtres de la comédie ancienne, et c'est justement le vrai point de notre émulation. Mais les Athéniens, nos maîtres, qui les lit, à cette heure? Est-ce Hermogène, ce beau fils, ou ce mauvais singe de Catulle et de Calvus, qui s'en va fredonnant leurs chansons?

— Au moins comptez-vous pour beaucoup à Lucilius, d'avoir enchâssé tant de mots grecs dans notre idiome latin ?

— Vraiment, seigneur, votre savoir va jusque-là d'admirer comme une nouveauté des prouesses grammaticales dignes, tout au plus, du Rhodien Pitholéon !

— N'en déplaise à vos élégies, ce grec et ce latin, bien mêlés l'un à l'autre, ont une grâce

irrésistible. On dirait, dans la même amphore, le vin de Falerne coupé de vin de Chio.

— Laissons mes poëmes et parlons de tes plaidoyers ; si tu avais à plaider la cause désespérée de Pétillius, irais-tu renier la langue-mère, la langue de ta patrie, et répondre au latin de ces rudes jouteurs Corvinus et Pédius Publicola, dans je ne sais quel patois bariolé des barbarismes de la double langue qui se parle à Canuse ? Et moi aussi, le poëte Horace, enfant du rivage italien, j'ai balbutié, tout comme un autre, des vers dans la langue athénienne.... Un dieu tout romain, Romulus, au point du jour, l'heure des songes auxquels il faut croire, m'est apparu, me disant :

« Toi, un Athénien ! autant vaudrait porter des fagots dans la forêt séculaire, que de te mêler à la troupe innombrable des poëtes grecs ! » J'ai suivi ce conseil ; pendant qu'Alpinus le boursouflé immole aujourd'hui Memnon à la muse épique, et dans huit jours barbouillera le vieux Rhin couronné de roseaux fangeux, je compose en badinant ces légers poëmes, enfants de mon loisir.

Je ne veux, pour mes vers, ni l'écho des voûtes sonores, ni les couronnes décernées par maître Tarpa, ce juge en poésie ; encore moins les applaudissements et les nombreuses

représentations du théâtre. Il n'appartient, de nos jours, qu'au seul Fundanius de rire agréablement des ruses d'une courtisane élégante et des coquineries de ce mauvais Dave, acharné à la peau du vieux Chrémès. Pendant que Pollion chante en vers de six pieds les hauts faits des grands capitaines, et que le poëme héroïque obéit à son maître.... à Varius, à vous, mon Virgile, obéit la muse harmonieuse et clémente des idylles et des moissons.

Il ne me restait donc à tenter, après le Gaulois Varron (quelle impuissance !) et les satiriques de même acabit, que la satire à la façon de Lucilius, mon devancier, sans nulle ambition d'égaler mon maître ; et d'ailleurs ce n'est pas moi qui voudrais arracher de son front glorieux cette illustre couronne !

Il est vrai que j'ai dit (je le répète) : Lucilius est un fleuve plein d'écume et de gravier, son onde gagnerait à être moins turbulente et moins chargée.... Est-ce un crime? Et toi-même, aux divins poëmes d'Homère, n'as-tu rien à reprendre ? Est-ce aussi que Lucilius a toujours été complaisant et facile aux tragédies d'Accius? A-t-il professé un respect inaltérable pour certains passages du grave Ennius?... Non pas que je sache ; et pourtant, s'il venait à parler de ses œuvres, il aurait

honte de se mettre au-dessus de celui-là, au niveau de celui-ci. — Nous-mêmes, en relisant les compositions du grand satirique, ne serons-nous pas en droit d'examiner si les cruelles négligences de ces vers, mal frappés sur une assez mauvaise enclume et manquant de verve, appartiennent à son peu de génie, ou tout simplement, s'il les faut regarder comme l'effet naturel de cette facilité déplorable à enfermer, tant bien que mal, à peu près ce qu'il voulait dire, entre un nombre suffisant de spondées et de dactyles?... Était-il assez heureux, s'il parvenait à mettre (à jeun !) sur leurs pieds, deux cents vers, et deux cents vers encore après dîner !

Telle était la poésie intarissable de Cassius le Toscan : il a laissé tant de poëmes qu'ils ont suffi, dit-on, avec les tablettes qui les portaient, à dresser son bûcher funèbre. A coup sûr, Lucilius ne manquait ni d'urbanité ni d'élégance; il était beaucoup plus correct qu'on ne pouvait l'espérer du premier inventeur de cette espèce de poëme que les Grecs n'avaient pas soupçonné; il occupe une place à part dans la foule de nos vieux poëtes. Si pourtant ce bel esprit eût vécu de nos jours, de quel zèle il eût revu ses ouvrages! que d'agréments inutiles il eût retranchés!... Je le vois d'ici qui se gratte au

front, et se ronge les ongles jusqu'au vif, et raturant et refaisant.

Qui veut être admiré et relu, non pas de la foule, mais des bons juges dont le suffrage est une gloire, énergiquement celui-là doit retourner son stylet. La sotte affaire, après tout, de voir ses vers ânonnés par des cuistres dans les écoles infimes! Apollon m'en préserve! « Eh! disait ma commère Arbuscula, pendant que le peuple entier la sifflait, l'applaudissement des chevaliers me suffit. »

Et moi donc, irais-je me chagriner des picotements importuns de cette punaise de Pantilius?... Autant vaudrait me tourmenter parce qu'en mon absence Démétrius m'aura déchiré, ou que j'aurai été mordu à la table d'Hermogène, par ce mauvais parasite appelé Fannius.

Non, non! que je plaise à Mécène, à Virgile, à Plotius, à Varius, à Valgius, à Fuscus, aux deux Viscus, au bon poëte Octavius, j'en ai plus que mon ambition n'en pouvait rêver.

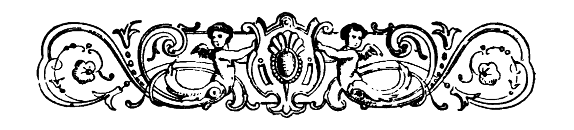
Je place aussi (c'est leur droit), parmi mes juges naturels Pollion, les deux Messala, Servius, Bibulus, et ce parfait connaisseur des œuvres de l'esprit, Furnius, enfin, sans les nommer, beaucoup d'habiles gens dont la liste

serait trop longue, également fidèles au bon goût, à l'amitié.

Voilà mes maîtres, voilà les guides à qui je songe en écrivant ; ceux-là je serais bien malheureux s'ils venaient à me refuser leurs suffrages. En revanche, je ne donnerais pas ça du bon goût de Démétrius ou du talent de Tigellius ! croyez-moi, laissons-les, tout à l'aise, enchanter de leur voix glapissante leur auditoire féminin.

Et maintenant hâte-toi, mon copiste, d'ajouter ce coup de griffe à l'adresse de nos chers Tigellius et Démétrius.





LIVRE SECOND.

Satire I. — *Le conseiller du poëte.*

En ce moment, je suis inquiet de ma satire. « Halte-là, dit celui-ci, vous allez trop loin, vous touchez à l'insulte ! — Eh ! me dit celui-là, vous manquez d'énergie, et le premier venu va faire, en un jour, mille vers aussi bons que les vôtres.... » En votre âme et conscience, Trébatius, qu'ordonnez-vous ?

Trébatius. — J'ordonne.... un repos absolu !

Horace. — Vraiment ! me conseillez-vous de ne plus écrire un seul vers ?

Trébatius. — Plus un seul !

Horace. — Que je meure, en effet, si ce n'est pas le bon parti ! mais *écrire*, est une condition de mon sommeil.

Trébatius. — Qui veut bien dormir s'est frotté d'huile, a traversé trois fois le Tibre à la nage, et, le soir venu, va boire à grands traits d'un vin généreux. Au fait, si tu veux écrire absolument, courage, et célébrons les victoires de César ! L'œuvre est belle, et la récompense est au bout.

Horace. — Si je le veux ! Mais mon humble esprit n'est rien moins qu'à la hauteur de cette tâche illustre. Il n'est pas donné au premier venu de raconter ces armes, ces soldats, ces Gaulois qui meurent, tenant encore un tronçon de leur épieu, ces Parthes écrasés sous les pieds de leurs coursiers.

Trébatius. — Tout au moins, à l'exemple du sage Lucilius, lorsqu'il chante en ses vers la majesté de Scipion, vous pourriez célébrer la justice et la grande âme de notre empereur.

Horace. — Certes, c'est un conseil que je veux suivre à la première occasion ; mais, à moins de trouver le moment propice, à coup sûr je n'irai pas fatiguer de ma louange importune l'oreille dédaigneuse du César. Essayez de le flatter à contre-poil, il dresse l'oreille, et se cabre à tout briser.

Trébatius. — Cela vaudrait toujours mieux que d'accabler de cette âcre ironie le bouffon Pantolabus, ou le débauché Nomentanus. En

touchant à quelques-uns, vous inquiétez tout le monde, et ceux même dont vous ne parlez pas, sont tournés contre vous !

Horace. — Puis-je faire autrement? Voici Milonius qui se met à bondir, sitôt qu'il est en pointe de vin, et qui voit trente-six chandelles. Castor et Pollux éclos du même œuf, le premier est grand dompteur de coursiers, le second se plaît aux jeux du ceste. Autant de têtes, autant de passions différentes. Ma fête, à moi, disciple de Lucilius, notre honoré maître, est d'imposer sa mesure et son rhythme à mes paroles. Il confiait à ses tablettes complaisantes ses plus secrètes pensées ; il en avait fait les seules confidentes de sa joie ou de sa peine. Aussi bien sa vie entière, on la retrouve peinte en ses ouvrages, comme en un tableau votif.

Je ne saurais dire si je suis un enfant de la Lucanie ou de l'Apulie (en effet, le laboureur de Venose laboure également les deux contrées, et c'est une antique tradition, que Rome, ayant chassé les Samnites, établit une colonie à l'extrémité de la Lucanie et de l'Apulie, un vrai rempart entre ces deux ennemis menaçants) ; mais je sais bien que Lucilius est mon guide ; je sais aussi que le stylet de mes tablettes ne sera jamais l'agresseur ; c'est

une arme au fourreau, et tout simplement un porte-respect. Pourquoi donc irais-je dégaîner avant toute provocation ? O Jupiter, je vous prie, accordez à cette arme inutile un repos qui m'est si cher, et volontiers je l'abandonne à la rouille ! Oui, mais le premier qui s'attaque à moi, je le dis tout net, malheur à lui ! j'en ferai, pour la ville, une risée ; il eût mieux agi, cent fois, de ne pas me heurter.

Ennemi de Servius, prends garde à la balance de ton juge ! As-tu déplu à Canidie ?... elle saura bien distiller sa vengeance !

A chacun ses œuvres ! Des hauteurs de son tribunal, Turius écrasera qui lui résiste. A chaque être, ici-bas, la bonne nature a donné de quoi se protéger et se défendre. Regarde, et tu seras de mon avis. Le loup a ses dents, le taureau a ses cornes ; l'instinct leur apprend à s'en servir.

Confie à Scéva le débauché, sa mère trop bien portante.... elle peut dormir en repos : la main pieuse de son fils n'a jamais touché le poignard, par la raison toute simple que le loup ne tue pas en ruant, le bœuf en mordant.... le bon Scéva présente à la vieille dame un doux mélange de ciguë et de miel !

En somme, et quelle que soit la couleur de ma vie, ou riche ou pauvre, à Rome ou dans

l'exil (si c'est la volonté des dieux), que j'atteigne heureusement les jours paisibles de la vieillesse, ou que déjà la mort frappe à mon front de son aile abominable, je mourrai en faisant des vers.

TRÉBATIUS. — En ce cas, mon pauvre ami, prends garde à ne pas mécontenter quelqu'un de tes puissants protecteurs; sinon, tu ne feras pas de vieux os.

HORACE. — Eh quoi ! lorsque Lucilius, mon courageux devancier (Lucilius, le premier satirique), arracha ces masques, et montra toute la laideur de ces vices démasqués, a-t-on vu Scipion l'Africain, le vainqueur de Carthage, et son digne ami Lélius, prendre à partie le poëte satirique, et lui faire un crime de Métellus flagellé, ou de Lupus déshonoré dans un vers sans pitié?... Il s'adressait cependant aux principaux comme aux plus infimes citoyens, et même à des tribus tout entières, ne respectant que les honnêtes gens.

Que dis-je? à peine Scipion, ce grand homme, et ce bienveillant Délius avaient déposé l'habit consulaire, ils se retiraient, leur tâche accomplie, hors des bruits et des agitations de la foule; ils appelaient dans leur retraite, en attendant leur frugal repas, leur gaieté, leur badinage, le satirique Lucilius.

Certes, pour le génie du poëte et pour l'autorité de la personne, je ne saurais me comparer à mon maître ; tel que je suis, j'ai vécu familièrement avec les plus grands personnages de mon siècle, et l'Envie est forcée d'en convenir, malgré ses dents qui se briseront à chercher la place où me mordre.... Avez-vous cependant quelque autre objection à m'adresser, sage Trébatius?

Trébatius. — Pas une ! Seulement prenez garde à ne pas vous attirer quelque méchante affaire par ignorance de la loi antique. Elle est formelle.

— *Celui-là est exposé à comparaître en justice et à la condamnation, qui aura publié contre un citoyen des vers méchants !*

Horace. — J'entends bien : *de méchants vers* ! mais si les vers sont bons ; si ces bons vers sont approuvés de César ; si le poëte, honnête homme, aboie en effet contre un homme sans honneur?...

Trébatius. — Ton procès finira par un franc rire, et les juges, déchirant les bulletins du vote : « Acquitté ! le poëte est acquitté ! »



Satire II. — *La frugalité.*

O bonnes gens! quelle sagesse est d'un profit plus certain : vivre de peu?

Qui parle ainsi? Ce n'est pas moi, le poëte, Horace, c'est un bon campagnard, Ofellus, philosophe agreste et de bon sens.

Aussi bien, cette invitation au *rien de trop*, ne vient pas des tables chargées de mets et de lumières que reflète une argenterie insensée : enivrements, mensonges, dangereuses splendeurs.... Ofellus, le sage, est à jeun quand il nous parle.... à jeun, pourquoi?

Parce que, à mon sens, le juge a besoin, pour juger, d'avoir toute sa tête. Amis, pour bien dîner, chassons le lièvre à travers la plaine, fatiguons un cheval indomptable, ou, si ces rudes et antiques exercices sont trop violents pour nous autres, les Athéniens de Rome, trompons, par le jeu, la fatigue. Or voici les balles bondissantes; voici le disque à lancer dans l'air.... Payons agréablement l'appétit d'un gai convive. Et puis quand tu seras fatigué, affamé, le gosier sec, tu me diras de bonnes nouvelles d'un mets grossier et d'un

petit vin qui ne ressemble guère au vin de Falerne adouci par le miel de l'Hymette. Au fait, le maître d'hôtel est absent, l'hiver sévit, la mer gronde, et le poisson se fait rare; allons, pour cette fois, ton estomac criant la faim se contentera gaiement d'un chiffon de pain, d'un grain de sel.

Quel miracle! Et d'où vient-il? Le miracle est dans toi-même, et non pas dans ce fumet payé si cher. Une fatigue heureuse est le véritable assaisonnement du bon appétit. Vois-tu ce riche obèse, et pâli par la gourmandise? Il touche à peine à ces huîtres, à ce sarget, à ce faisan. Mais merci de moi et de ma déclamation! Qu'on te serve un paon, diras-tu : *Emportez cet oiseau, une poularde me suffit*! Non, par caprice et par vanité tu garderas le bel oiseau; il est rare, il est cher, et sa queue étale aux yeux les plus riches couleurs; voilà pourquoi ton palais le préfère à quelque volatile de basse-cour. Ce sont pourtant d'inutiles accessoires. Ce beau plumage, est-ce qu'on le mange, est-ce qu'il résiste au feu du tournebroche? et quelle différence, au bout du compte, entre l'un et l'autre rôti? — C'est vrai, dis-tu, la chair est la même, et j'étais dupe de l'apparence.

Et ce turbot, qui cherche à boire encore,

es-tu de ces délicats qui disent, à coup sûr : « Turbot du Tibre ! — Turbot de l'Océan ! — Turbot pêché à l'embouchure de la rivière ! — Turbot pêché entre les deux ponts ! » Maladroit ! Tu fais cas d'un barbeau de trois livres, et n'en peux tâter sans le mettre en pièces. Que tu es bien la dupe de l'apparence !... Un *gros barbeau*, mais un *petit bar*, voilà ta fête, justement parce que les petits bars sont aussi rares que les barbeaux de trois livres. Heureusement l'estomac à jeun n'y met pas tant de recherches.

Entends-tu cependant ce glouton, disons mieux, cette harpie : « O dieux ! le beau spectacle, un immense barbeau débordant sur un grand plat !... » Pour moi, je voudrais voir les vents du midi cuire à leur façon ces raretés de la gueule ; et pourtant, un sanglier tué d'hier, le poisson pêché ce matin, ne sera pas toujours le bienvenu de ces estomacs délabrés : ce qu'il faut à ces cavernes moisies, c'est une rave au suc mordant, ou quelque herbage acide. Ces grandes tables ! elles absorbent même les mets du pauvre. On y voit jusqu'à des œufs durs et des olives pochetées ! O honte ! ne dirait-on pas que voilà tantôt cent ans que Gallonius, le crieur public, fut mis à l'index pour avoir tâté d'un simple esturgeon?

Est-ce donc que l'Océan manquât de turbots en ce temps-là? Non pas; mais les pêcheurs les laissaient nager en paix dans l'eau profonde! En ce temps-là aussi, la cigogne vivait paisible en son nid.... il fallut qu'un ancien préteur la mît à la mode. Un de nos beaux-fils se ferait servir un plongeon sur le gril, le lendemain tous nos gens comme-il-faut voudraient manger du plongeon.

Mais vivre en ladre ou vivre en sage, Ofellus peut vous dire aussi que ce n'est pas la même vie, et que tomber d'un excès dans l'autre excès, est un excès. Ce chien d'Avidienus (laissons-lui son surnom, il ne l'a pas volé) va dîner de quelques olives rances et de baies sauvages. Il ne boit son vin que s'il tourne à l'aigre, et son huile exhale une odeur insupportable! Le lendemain de ses noces, en l'honneur de son jour natal, aux plus grandes fêtes, on l'a vu, vêtu de rien et tenant à la main sa burette avare, humecter de cette huile infecte ses vieux choux arrosés d'un vinaigre éventé.

Entre ce chien prodigue et ce loup avare, quel sera le choix d'un homme intelligent? Rien de plus simple! il vivra en galant homme, aussi loin de l'épargne sordide, que de la dépense insensée. Il aurait honte d'usurper sur l'importance du bonhomme Albucius, lors-

qu'il commande un repas à ses esclaves, avec l'accent d'un général d'armée.... il rougirait aussi d'imiter la négligence de Névius, qui vous donne à laver.... de l'eau de vaisselle. Ah! fi.... pour celui-là.... fi pour celui-ci!

La frugalité décente que j'enseigne est la santé même; elle apprend aux honnêtes gens à se méfier des tables trop chargées, à rester fidèles au repas frugal qui les tiendra frais et dispos. A peine avez-vous entassé dans votre estomac les viandes rôties sur les viandes bouillies, et les grives sur les huîtres, aussitôt tout s'aigrit, et devient bile et pituite, au grand détriment de vos entrailles en proie à la guerre intestine. As-tu vu ce goinfre accablé sous le poids des viandes qu'il a mangées? Il en est livide, et son corps, surchargé des excès de la veille, entraîne en ses fanges sa petite parcelle de l'intelligence divine.

Le sage, en moins de temps que je n'en mets à le dire.... il dîne! et vite endormi, reposé vite, il se réveille alerte et prêt au travail, au devoir.

Et puis, l'abstinence a ses relâches; on est sage..... on a ses jours de bonne chère; soit que l'année en son cercle régulier ramène les jours de fête et de repos, ou que la vieillesse

arrive enfin, débile, et réclamant un plus doux traitement.

Toi, cependant, qui as pris tant de soin de tes robustes années, que feras-tu de plus pour ta maladie et pour tes derniers jours ?

Nos pères étaient loin de mépriser un porc enfumé ; non pas qu'ils trouvassent un grand charme au lard rance, mais le lard à la cheminée assurait à l'hôte inattendu un repas qu'il n'eût pas trouvé si la bête eût été livrée, à peine immolée, à la voracité du maître de la maison. Pourquoi donc n'ai-je pas été le contemporain de ces demi-dieux du monde naissant ?

Tu t'inquiètes encore, j'en suis sûr, des rares honneurs d'une bonne renommée et de ces bruits favorables, si chers aux oreilles bien faites.... Et pourtant, ces turbots, ces monstres, ce luxe enfin, c'est ta ruine et c'est ta honte ! Entends d'ici les reproches de ta famille et les moqueries de tes voisins. Toi-même, un beau jour, tu finiras par te prendre en haine, et tu voudras en finir avec la vie.... O malheureux ! Il ne te reste pas de quoi payer la corde pour te pendre !

— Ces choses-là, me dis-tu, sont bonnes à dire à ce misérable Tarusius ; mais à moi, dont les revenus sont immenses, et qui suis

riche autant que trois mages?... — Bon! mais de ton superflu, est-il juste, en effet, d'user si misérablement, ô riche impie, d'une fortune inutile à l'honnête homme sans asile, inutile au dieu dont le temple est ruiné, inutile à ta patrie, à ta mère.... à toi-même qui ne t'accorderais pas un grain de ce monceau?

Et crois-tu donc que seul en ce bas monde, tu réussiras toujours? Comme ils riront de toi, plus tard, les jaloux de ta prospérité! Cependant, réponds, frappés de la même misère, lequel des deux opposera aux coups du sort un front plus serein, l'homme au corps énervé, dont l'âme s'est amollie au contact de toutes les voluptés, ou bien l'homme austère et prévoyant, content de peu, qui, dans les heures clémentes, se sera forgé des armes pour les luttes à venir?

Or moi qui vous parle (et vous pouvez m'en croire), enfant, je l'ai connu ce sage Ofellus, riche autrefois, pauvre aujourd'hui! Maître absolu de ce domaine dont il se vit si cruellement dépossédé, il resta le sage Ofellus. Plus tard, ses enfants, ses esclaves, ses troupeaux n'ont fait aucune différence entre Ofellus propriétaire, et le simple fermier Ofellus.

Il se vantait aux siens de n'avoir jamais servi sur sa table, aux jours ouvrables, d'autres

mets que des légumes accommodés d'un peu de lard. — Mais quand lui venait un de ces vieux amis qu'on aime à retrouver, ou quelque hôte aux temps pluvieux, un jour de frairie, oh! pour le coup, si nous n'allions pas acheter du poisson à la ville, au moins faisions-nous servir un chevreau tendre, un poulet gras.

Les meilleures figues, les noix, les raisins suspendus à la poutre de la salle composaient le second service. On apportait la grande coupe, on buvait sec; on buvait à Cérès, à la moisson forte et vigoureuse du prochain été; le vin vieux déridait les fronts, réjouissait les cœurs!

« Et maintenant (c'était sa péroraison), nargue soit de la fortune et de sa menace! O mes enfants, vous et moi, avons-nous pâti depuis que notre domaine a changé de maître? notre terre est encore à moi, plus qu'au nouveau propriétaire. Que dis-je? elle n'appartient à personne. Il me l'a prise, en effet, mais il cédera la place à son tour; fiez-vous à ses vices, fiez-vous à la chicane implacable, et, surtout, à son héritier, qui grandit, tout exprès pour le remplacer.

« On dit aujourd'hui : *Voici le champ d'Umbrenus*! Hier encore on disait : *Voilà le champ d'Ofellus*! Le champ de personne.... un usu-

fruit tout au plus : à moi d'abord, à lui plus tard.

« Allons, courage ! enfants, soyons des hommes ! opposons à la confiscation un front et des cœurs tout virils. »

Satire III. — *Les Saturnales.*

Damasippe. — Vous voilà bien, grand retoucheur de vers ! A peine si, quatre fois l'an, vous demandez quelques feuilles de parchemin, en maugréant, à part vous, contre la paresse et le vin qui vous empêchent de rien produire qui vaille la peine qu'on en parle.... Aujourd'hui, vous avez brûlé la politesse aux Saturnales ; vous avez juré de ne pas boire et de rester entre quatre murs.... C'est le cas, ou jamais, de montrer ce que vous savez faire.... Ainsi je suis tout oreilles ; dites-moi quelque chose... Oui-da !... Rien ne vient ? Croyez-moi, ne vous en prenez pas à cette plume impuissante, à cette innocente muraille, exposée aux imprécations des fils d'Apollon ! Cependant, que de promesses brillantes se lisaient naguère sur ce front inspiré ! « Attends, disiez-vous, que je me réfugie au foyer petillant de ma maison des champs ! » Vous

emportiez, dans la retraite, Archiloque, Platon, Ménandre, Eupolis.... Vraiment c'était bien la peine d'inviter ces illustres camarades pour accoucher de si peu, et le beau moyen que voilà, d'apaiser l'envie en renonçant à la gloire! Or çà, prenez garde à la Sirène; on vous méprisera, mon pauvre homme. A l'œuvre! à moins que vous ne renonciez, sans retour, au peu que votre zèle et votre ardeur à bien faire vous avaient déjà mérité!

Horace. — Damasippe, ah! puissent les dieux, et les déesses aussi, t'envoyer pour ce bon conseil un barbier armé de grands ciseaux! Mais depuis quand me connais-tu si bien?

Damasippe. — Depuis que j'ai mangé tout ce que j'avais à courir le bric-à-brac; à cette heure, débarrassé de toute affaire pour mon propre compte, je m'occupe des besognes d'autrui. Ah! le bon temps! J'aurais perdu la tête, en ce temps-là, pour quelque antiquaille de vase où ce brigand de Sisyphe aurait pu se laver les pieds! Plus l'airain était malmené, plus la statue était fruste, et plus je m'obstinais, en vrai connaisseur, à les payer au poids de l'or. J'étais aussi l'homme unique pour acheter et pour revendre, à gros intérêts, les plus belles maisons, les meilleurs emplace-

ments de la ville, et c'était, quand je passais dans la rue, à qui dirait : « Vous voyez bien Damasippe!... Il est le dieu des trafics. »

HORACE. — Vraiment oui! tu avais la fièvre; et comment as-tu fait pour t'en guérir?

DAMASIPPE. — Que voulez-vous, Horace? un clou chasse l'autre; aujourd'hui c'est la tête ou la poitrine qui souffre, et demain le cœur souffre à son tour! Tel qui dort, plongé dans une profonde léthargie, en sursaut se réveille, et soudain tombe à coups de poings sur le pauvre médecin qui n'en peut mais.

HORACE. — Hum! Pourvu que tu ne sois pas le malade aux coups de poings, je te passe le mal qui te plaît le mieux.

DAMASIPPE. — Riez! riez! mais pour peu que Stertinius ait dit vrai, vous aussi, vous êtes fou. *Le monde est habité par des fous*! Voilà ce que m'apprit le maître, au moment où, fou de désespoir, j'allais pour me jeter du pont Fabrice, à telle enseigne que j'avais déjà sur la tête un pan de ma robe.... il m'arrête, il me réconforte (un dieu n'eût pas mieux fait).... et voici par quel raisonnement il me ramena de ce lieu funeste, apaisé et consolé :

« Prends garde, ami, me disait-il, mieux vaut cultiver sa barbe en vrai philosophe, que de se jeter à l'eau. Se tuer pour une perte d'ar-

gent, quelle folie! Et quelle folie aussi : mourir, par crainte de passer pour un fou! Définissons d'abord la folie; or si la définition du *fou* s'applique à toi seul.... je te mène au Tibre, où tu pourras te noyer de la bonne façon. »

A ceci mon homme ajoute : « C'est l'avis de Chrysippe et de toute *l'école :* une fois hors du sentier qui mène à la justice, à la vérité, peuples et rois, tout est fou; le sage seul reste un sage, et maintenant, si tu tiens à savoir comment et pourquoi ceux qui t'appellent fou, ont perdu la tête aussi bien que toi, regarde, ami, cette épaisse forêt!

« Chaque voyageur y pénètre en cherchant son chemin; celui-ci cherche à droite, et celui-là tire à gauche.... ils sont également égarés, mais par des sentiers différents, et voilà comme en effet, si tu es fou, celui qui t'appellera fou n'est pas plus sage que toi. Il voit ta bosse, il a la sienne, et de si loin qu'il te précède, tu peux la voir.

« Il y a des fous qui voient le danger partout où le danger n'est pas; celui-ci en pleine campagne, rêve incendies, inondations, précipices. Celui-là, tout au rebours, mais aussi fou que le premier, s'il rencontre un fleuve, il s'y jette; une flamme, il s'y brûle. En vain son père, et sa mère, et sa sœur, et sa femme, et

tous les siens : « Prends garde à ce fossé ! « lui crient-ils, prends garde à cette roche ! » Il les écoute, à peu près, comme un certain comédien Fufius, étant ivre, et représentant Ilione endormie, entendit le jeune Catiénus, et avec lui douze cents spectateurs qui hurlaient ; *Au secours, ma mère ! au secours !*

« En toutes ces folies, quoi d'étonnant ? Tous les hommes (et je le prouve) sont fous.

« Damasippe est un fou qui achète à tout prix des bronzes anciens ; mais celui qui vend à crédit sa marchandise à Damasippe insolvable, est-il plus sage ?

« Il est plus fou que Damasippe ; en effet, supposons que je te dise : « Ami Damasippe, « Oblige-moi de m'emprunter cet argent que « tu ne me rendras jamais ! » ne feras-tu pas une action sage, en acceptant ? Refuse ! aussitôt c'est toi l'insensé qui refuses la bonne aubaine que Mercure envoyait à ta débine ?

« Je suppose aussi que Périllius te prête dix mille sesterces sur ton billet : *J'ai reçu de Périllius dix mille sesterces, que je m'engage à lui payer chez Nérius le banquier, tel jour de....* bref, rien n'est oublié dans ce billet à l'ordre de Nérius. Le fameux Cicuta, le roi des usuriers, n'eût pas imaginé plus de liens et de garanties pour la validité de cet acte.... Ah !

malheureux Périllius, ce n'est pas Damasippe que tu as enchaîné, c'est Protée! il rit de la justice; il se moque, à ton nez, de sa dette et de ta réclamation; il est tour à tour le sanglier qui rugit, l'oiseau qui chante; il est pierre, il est marbre, il est tout, fors un débiteur solvable. Si donc celui-là est *fou* qui mal administre, et *sage*, au contraire, celui-là qui fait sa condition meilleure, la tête fêlée, c'est Périllius, dictant à Damasippe un engagement que celui-ci ne saurait remplir.

« Écoutez cependant, et vous arrangez pour ne rien perdre de mon discours, vous les tristes dupes de l'avarice et de l'ambition; vous les débauchés, vous les hypocrites, ou quel que soit le mal dont votre âme est la proie.... approchez, l'un après l'autre, et sans réplique, on vous démontre que vous êtes tous des fous.

« *Primo*. La plus forte dose d'ellébore appartient aux avares, et que dis-je? à peine Anticyre en produit à leur suffisance. Un de ceux-là, Stabérius, exigea que ses héritiers, pour toute louange, inscrivissent sur sa tombe le chiffre exact de sa fortune, avec cette clause: que s'ils y manquaient, ils donneraient au peuple cent couples de gladiateurs, un festin commandé par Arrius le glouton, et toute une récolte de l'Afrique. *Et, bonne ou mauvaise, telle*

est ma volonté.... Il me semble, en ceci, que Stabérius pensait.... au fait, quelle était son idée en exigeant cette inscription de tous ses biens?

« Il pensait (ce fut la pensée unique de sa vie) que la richesse est la suprême louange, et qu'à tout prix, il devait la mériter.... Il pensait que distraire un écu de la fortune qu'il laisserait à sa mort, constituerait une véritable trahison contre sa propre gloire. En effet, gloire, honneur, vertu, la terre et le ciel, toute chose obéit à l'or; à force d'or, on est juste, on est célèbre, on est grand.... »

DAMASIPPE. — Et sage!

STERTINIUS. — On est sage, on est roi, l'on est tout. « Le riche autant que moi, est un demi-dieu.... » Tel était son piédestal.

DAMASIPPE. — En voilà un qui ne ressemble guère au philosophe Aristippe, lorsqu'il commande aux esclaves qui pliaient sous le poids de son or, de le jeter aux sables de la Libye et de hâter le pas.... De celui-ci et de celui-là quel est le sage? où donc est le fou?

STERTINIUS. — Répondre à une question par une question, n'est pas répondre.

Un homme inconnu des neuf sœurs, et tout à fait ignorant en musique, achète, à son usage, un plein magasin d'instruments; un autre

homme, sans être cordonnier, se procure les formes et les tranchets du cordonnier. Celui-ci, qui n'a jamais navigué, fait provision de voiles et de cordages.... Aussitôt, chacun de montrer au doigt celui-ci et celui-là : « Voyez ces fous !.... »

C'est ton histoire, à toi, pauvre avare, enfouissant cet argent et cet or dont tu ne sais pas te servir ; tu croirais commettre, en y touchant, un véritable sacrilége.

Et pourtant.... le malavisé qui monte la garde, armé d'un grand bâton, à la porte de ses greniers remplis, et, mort de faim, se nourrit de baies sauvages, tant il a peur de toucher à son blé ; — cet autre, dont les celliers comptent par mille, et par cent mille, ses tonnes de vin de Chio, de vieux vin de Falerne, et qui s'abreuve de piquette ; et ce troisième, à quatre-vingts ans, qui s'étend sur un grabat, pendant qu'au fond de ses coffres, où tout moisit, les mites dévorent ses plus riches coussins.... Fous, triples fous ! Mais, peu de gens seront de notre avis ! car le plus grand nombre est fait ainsi que ces gens-là.

Vieillard haï des dieux, dis-nous pourquoi cette horrible épargne ? Afin que ton fils, ou, qui est pis, quelque affranchi, ton héritier, la disperse à tous les vents ? As-tu peur de man-

quer? Mais de combien, chaque jour, s'amoindrirait ta fortune, si tu consentais à verser dans ta maigre cuisine, et sur ta tête immonde, une huile un peu moins rance?... Et d'autre part, si véritablement, moins que rien te contente, pourquoi donc ces parjures, ces larcins, ces convoitises?... Es-tu vraiment dans ton bon sens?

Si tu jetais des pierres à la foule, ou même aux esclaves qui t'appartiennent à titre onéreux, filles et garçons vont crier : *Prenez garde, il est fou!*... Ferais-tu donc, à ton compte, une action de bon sens en livrant ta femme à la corde, et ta mère au poison? Au fait, nous sommes loin d'Argos et des fureurs d'Oreste, armé de son fer parricide. Oreste était fou, mais il l'était, bien avant son crime; il appartenait à la furie, et la furie a mis seule en sa main, le couteau qui va fumer du sang d'une mère.

Bien mieux : dès qu'il est fou, décidément fou, Oreste ne commet plus une seule action criminelle; il épargne Électre et Pylade; il se contente, en les maudissant, d'appeler sa sœur : *Tisiphone!* et de jeter à la face de son ami Pylade, un tas d'injures que lui dictent ses fureurs.

Vous savez bien Opimius, si pauvre entre un

monceau d'or et un tas d'argent? ce malheureux buvait, aux jours de fête, un vin frelaté, dans un pot fêlé! Un jour, il tombe en pâmoison si grande, que déjà son héritier, tout joyeux et triomphant, courait pour s'emparer de la clef du coffre-fort; — le médecin du défunt, homme habile et plus dévoué qu'on n'eût pu croire, entreprit de tirer ce pleutre de sa léthargie. Il fait dresser une table au chevet du mort; il commande qu'on y vide un grand sac d'écus, et que plusieurs mains agitent à grand bruit tout cet argent.

Soudain, à ce bruit d'argent, le mort se réveille. « Or çà, dit le médecin, si tu ne surveilles pas ton coffre, il y a, près d'ici, l'héritier qui va tout prendre. — Euh! moi vivant? — Si tu veux vivre, éveille-toi, fais vite. — Eh! quoi faire? — Allons! renouvelons le sang dans ces veines épuisées; ranimons par un bon suc cet estomac délabré; prends-moi d'abord cette eau de riz.... tu hésites! — Que je sache au moins ce que cela peut coûter? — Une bagatelle!...—Eh combien? — Huit as! — Huit as? mais c'est un meurtre! et que m'importe, après tout, de mourir de ta rapine, ou de mon mal? »

DAMASIPPE. — Maître, qui donc est sage à ce compte?

STERTINIUS. — Absolument celui qui n'est pas fou, mon fils.

DAMASIPPE. — Et l'avare?

STERTINIUS. — Il est doublement fou.

DAMASIPPE. — D'où il suit, que celui-là est inévitablement dans son bon sens, qui n'est pas un avare?

STERTINIUS. — Oh! non cela.

DAMASIPPE. — Pourquoi, mon stoïcien?

STERTINIUS. — Supposons que le médecin Cratérus, appelé près d'un malade.... « Il n'a rien du côté du cœur! » dit Cratérus; est-ce à dire aussi qu'il se porte à merveille, et qu'il va quitter son lit? Mais si le *cœur* n'est pas malade, il y a les *flancs* ou les *reins* qu'il faut guérir. Tu n'es rien moins qu'un avare et un prêteur de serments.... Bon cela! Immole un porc à tes dieux domestiques, ils sont contents de toi. Mais en revanche, un insatiable ambitieux et toi, font la paire.... Va-t'en d'ici, dans les pays où croît l'ellébore! Oh! le fou, qui jette à l'abîme une fortune.... O fou qui ne sais pas t'en servir!

Servius Oppidius était riche; il possédait près de Canuse, et de l'héritage même de son père, à lui Servius, deux domaines; il en laisse un à son fils aîné, l'autre au cadet; l'histoire ajoute qu'à son lit de mort, il leur tint ce discours :

« Mon fils Aulus, quand je te vis, tout jeune enfant, porter dans un pan de ta robe prétexte, tes noix et tes osselets, toujours disposé à tout donner, à tout jouer, pendant que toi, mon fils Tibérius, déjà sombre et méfiant, tu cachais et enfouissais toutes choses, — dieux cléments ! vous savez mes vœux pour que mon pauvre Aulus n'allât pas sur les brisées de Nomentanus le prodigue, et pour que Tibérius ne fût pas semblable à cet odieux Cicuta !

« C'est pourquoi je vous prie au nom de nos dieux familiers, gardez-vous, toi, mon cher Tibérius, de rien ajouter; toi, mon Aulus, de rien ôter au bien que je vous laisse. Nous trouvons, la nature et moi, que vous en aurez à votre suffisance. En même temps (je tiens à vous préserver d'une ambition misérable), celui de vous deux qui se laissera faire édile ou préteur, je le maudis, et le prive à jamais de ses droits civils; — voilà ma condition, jurez-moi que vous l'acceptez ! La belle affaire après tout, manger son patrimoine en *herbe*.... en pois grillés, en fèves, en lupins, pour le futile honneur de traîner une longue robe au milieu du cirque, ou d'obtenir une statue, en échange de la fortune paternelle ! Quant à jamais mériter la louange et l'applaudissement public que nul ne refuse à l'illustre édile Agrippa..... ceci est

encore l'histoire du renard dans la peau du lion ! «

« — Fils d'Atrée, il est défendu, c'est ta vo-
« lonté, d'inhumer Ajax.... et pourquoi? -
« Parce que je suis le roi. — Pour moi plé-
« béien, la raison est sans réplique. — Or, ce
« que j'ordonne est si juste, que moi le roi, je
« suis prêt à répondre à qui m'interroge; ainsi
« parle hardiment. — Que les dieux accordent
« au roi des rois l'insigne honneur de ramener
« sa flotte chargée des dépouilles d'Ilion ! Mais
« véritablement, je puis sans crainte interroger
« le roi, répondre au roi? — J'attends ! — Eh
« bien ! qu'il plaise au roi de me dire pourquoi
« donc Ajax, le plus vaillant des Grecs après
« Achille, est condamné à pourrir sur la pous-
« sière.... un héros qui tant de fois nous cou-
« vrit de son épée?... A moins que le susdit
« roi n'ait voulu donner cette joie à Priam, à
« son peuple, de voir sans sépulture, celui dont
« la main a privé tant de jeunes Troyens de
« l'honneur du tombeau?

« — Dans un accès de folie, il a tué mille bre-
« bis en s'écriant : « Voilà pour Ulysse ! et voilà
« pour Ménélas ! voilà pour toi, Agamemnon ! »
« — Mais vous-même, ô roi, en Aulide, quand
« vous traîniez à l'autel votre propre fille offerte
« en victime, et quand vous jetiez sur sa tête

« innocente l'orge et le sel du sacrifice, étiez-« vous dans votre bon sens? — Qu'est-ce à « dire? — Ajax furieux voue aux dieux infer-« naux la race entière des Atrides; il égorge « un millier de moutons, mais sa fureur épargne « sa femme et son fils! Quel mal a-t-il fait à « Teucer? il tenait son rival Ulysse, il l'a laissé « vivre! — Par ce noble sang que j'ai versé, « j'arrachais ma flotte à cette rive funeste, « et j'apaisais le couroux des dieux! — Insensé! « mais le sang que tu versais était le tien!

« — Insensé, non! Il est vrai que c'était mon « propre sang. »

Celui-là (je reviens à mon thème) est un fou qui, dans le tumulte et dans le choc des idées les plus contradictoires, prend l'apparence pour la réalité. Que sa raison soit obscurcie par la colère ou par l'ignorance, il est vraiment ce qu'on appelle un fou. Ajax faisait acte de folie, en égorgeant ces timides agneaux; mais le roi des rois était-il fort sage, achetant, du sang de sa propre fille, Iphigénie, une prolongation misérable de ses grandeurs passagères? Un cœur gonflé de cette abominable ambition est-il donc un cœur innocent?

Un simple citoyen qui ferait porter en litière une brebis à la blanche toison, et la traiterait comme sa propre fille : « Prends, ma fille! A

toi *Ruffa* (ou *Pusilla*), ces riches habits, ces bijoux, ces esclaves! Aimable enfant, fassent les dieux que je lui donne un bon mari!... » A peine averti de ces fantaisies, soyez sûr que le préteur interdit ce galant homme, et le recommande à la tutelle salutaire de ses proches.... Et celui qui s'en vient immoler sa propre fille, comme il ferait d'une simple brebis, celui-là serait un sage!... Ah! l'horreur!

Mettez ensemble autant de sottise et de perversité que la tête d'un homme en peut contenir, vous arriverez à la complète démence! Un criminel est un fou. Tel qui tourne autour de la gloire.... un fantôme, est un furieux, que les meurtres de Bellone et le bruit de son tonnerre ont affolé.

Maintenant il nous reste à démontrer la folie du dissipateur; daubons, s'il te plaît, de compagnie, et la débauche, et son digne ami Nomentanus.

Nomentanus aura touché, ce matin même, mille talents de son patrimoine; aussitôt le voilà qui fait dire au pêcheur, au chasseur, au verdurier, au parfumeur, aux bouchers, aux bouffons, à toute la rue de Toscane, à tout le Vélabre: « Accourez! je vous attends! » Ils accourent, les voilà! et le digne entremetteur: — « Seigneur, dit-il au prodigue, ce peuple et

moi, nous vous appartenons ! Tout ce que nous possédons est à vos ordres, aujourd'hui, demain, à votre heure, et bon plaisir ! » A quoi notre fou, dans sa justice et sagesse, a répondu :

« Toi, chasseur, qui dors tout botté sur la neige, au sommet des montagnes, pour que je tâte d'un sanglier ; toi pêcheur, mon ami, qui t'en vas, malgré la tempête, me chercher les poissons de l'Océan, vous le voyez, je suis un paresseux, un lâche, indigne absolument de tout cet argent qui me tombe du ciel ; prenez donc, l'un et l'autre, un million de sesterces, et je t'en donne le triple, à toi dont la femme obéissante arrive, au milieu de la nuit, à mon premier désir. »

Le fils d'Ésope le comédien, comme il éprouvait le besoin d'anéantir, d'un trait, un million de sesterces, jette au vinaigre une perle admirable qui brillait à l'oreille de Métella.... C'en est fait, la perle est avalée.... Était-il beaucoup plus sage que s'il l'eût jetée au fond du Tibre ou dans l'égout ?

Voici, de leur côté, les deux fils de Quintus Arius, dignes jumeaux de la sottise et de la honte, de la débauche et de la plus extrême dépravation, qui se font servir très-souvent (jugez du prix !) des langues de rossignols.... Que dites-vous de ces deux sages ? Les mar-

quez-vous à la craie, ou les marquez-vous au charbon?

Un barbon s'amuse à bâtir toutes sortes de frêles petits châteaux; il attelle à son petit chariot ses petites souris; il joue à *pair* ou *non;* il galope à cheval sur un bâton.... C'est un fou!... Pas si fou (songez-y) qu'un homme amoureux d'une courtisane, et qui pleure à ses pieds. Si maintenant je te démontre que ce triste amoureux est aussi voisin du bourrelet, que l'enfant qui se roule en jouant dans la poussière, ne serais-tu pas tenté de suivre, et sans tarder, l'exemple du jeune Polémon, un véritable Athénien?

Un matin, ce jeune homme, après une orgie, était entré dans l'école d'un maître éloquent, qui lui fit honte de son intempérance! Alors le voilà tout corrigé, qui déchire en silence et sa couronne et ses guirlandes.... Fais comme lui, renonce à ces brodequins de théâtre, à ce manteau brodé, à tout l'attirail des esprits frappés de vertige....

Offrez à l'enfant qui boude, le plus beau fruit de vos jardins.... « Prends, mon fils!... » Il n'en veut pas! Emportez la corbeille.... il court après. Cet enfant vous représente un amoureux chassé par sa belle! On le rappelle, il hésite. Iras-tu? oui ou non? Si la porte était

sérieusement fermée, il serait revenu bel et bien sans tant de cérémonie, et rien ne le pourrait arracher de ce seuil odieux. « Elle me rappelle, ah! dieux! que faire? Allons! courage et ne cédons pas! je suis au bout de mes peines....

« Eh quoi! (c'est toujours lui qui parle) moi qu'elle a chassé, j'obéirais à son premier ordre? Oh! que non pas, quand même elle se jetterait à mes pieds!... » A ces mots, le propre esclave de cet amoureux révolté, plus sensé que son maître, et beaucoup plus : « A quoi bon, lui dit-il, ces beaux raisonnements, à propos d'une passion qui n'a pas pour deux sous de logique? » Or voilà justement ce que c'est que l'amour; on se brouille, on se raccommode; ou la paix, ou la guerre? au hasard! Allez donc lier le vent et fixer la tempête! Autant vaudrait imposer, à la folie elle-même, l'ordre et la loi de la raison.

Vois celui-ci, retirant les pépins d'une pomme, et s'applaudissant, à tout rompre, si, par hasard, la graine, entre ses doigts pressée, a frappé le plafond! Voilà ce qui s'appelle, en effet, le chef-d'œuvre du bon sens. Quant à ce vieil édenté, qui balbutie un serment d'amour, a-t-il bien le droit de se moquer du faiseur de maisonnettes?

Et cet autre, un certain Marius, un fou, un meurtrier, tout ensemble, attisant le feu avec l'épée.... Il frappe Hellas, sa maîtresse, et quand elle est morte, il se tue à son tour.... Direz-vous aussi : « Ce pauvre insensé de Marius ! » ou bien : « Ce brigand de Marius ! » Mais qu'importe ? puisque chacun de ces mots-là dit la même chose.... un fou !

Il y avait naguère un vieil affranchi, qui chaque matin, à jeun, et les mains lavées selon nos rites, s'en allait criant dans la rue : « O dieux et déesses, moi seul (est-ce trop?), moi seul, sauvez-moi du trépas.... Quoi de plus facile à vous tous, grands dieux?... » Cet homme avait des yeux et des oreilles irréprochables, mais le maître qui l'eût vendu pour un cerveau non fêlé, se fût exposé à la revendication : « Ah ! la bonne recrue au troupeau innombrable de Ménénius ! » eût dit Chrysippe.

« O Jupiter, dispensateur suprême, et suprême guérisseur de toutes les douleurs d'ici-bas, délivrez mon pauvre enfant de la fièvre quarte, et quand viendra le jour du jeûne en votre honneur, je le plongerai tout nu dans les eaux du Tibre ! » Ainsi prie une mère insensée dont le fils est alité depuis cinq mois. Si par hasard, ou par les soins du médecin, le

malade échappe à la tombe entr'ouverte, on verra sa propre mère entraîner sur un rivage glacé, dans la fièvre et dans la mort, cette victime de la superstition !

Damasippe. — C'est ainsi pourtant que ce cher ami Stertinius, la huitième merveille de la sagesse humaine, a voulu me prémunir contre les insultes des gens qui vont toujours me disant : « Êtes-vous fou?... Vous êtes fou ! » Fou toi-même! Avant de crier : *Voyez le bossu!* sache au moins ce qui te pend derrière le dos.

Horace. — Bien dit, mon stoïcien ! et, pour ta peine, puisses-tu réparer tes brèches, et désormais placer ta marchandise à plus haut prix qu'elle ne vaut. Dis-moi, seulement, parmi tant de genres de folies, à quelle folie appartient mon humble esprit; car, jusqu'à nouvel ordre, je crois fermement être en mon bon sens.

Damasippe. — La belle raison que voilà! La bacchante ivre et furieuse, qui porte à la main la tête sanglante de son fils, elle aussi, elle se croit dans son bon sens!

Horace. — Qu'à si peu ne tienne! Oui, vraiment, je suis fou, c'est convenu, c'est évident, ma folie est délire.... au moins, que je sache enfin de quel genre est ma folie?

Damasippe. — D'abord, tu bâtis, toi, un petit bout d'homme, à la façon des géants! Ça te va bien, de te moquer de l'air martial du petit Turbon, un vrai héros sous les armes, comparé à ta chétive personne! Que disons-nous, Turbon? Mécène, à qui tu ressembles si peu, n'est pas à l'abri de ton plagiat, et tu le copies en toute chose, ô grenouille, qui veux égaler le bœuf en grosseur!

Une des filles de cette grenouille, échappée au carnage, ayant retrouvé sa mère absente:

« O mère! une bête énorme a tué mes frères et mes sœurs! — Et de quelle taille était la bête? disait la mère en se gonflant; était-elle aussi grosse que me voilà? — Elle était cent fois plus grosse! — Était-elle ainsi? ajoutait la grenouille en s'enflant et s'enflant toujours. — O mère, prenez garde, vous crèveriez avant de l'égaler!... » Voilà votre image exacte, et ce n'est pas tout; pour comble de folie, et jetant l'huile sur le feu, monsieur n'est pas seulement architecte : il est, qui pis est, poëte; eh! si jamais la poésie et le bon sens ont marché de compagnie, alors, ma foi! je conviens que tu es un sage.... Architecte et poëte, et furieux par-dessus le marché!

Horace. — Assez! assez!...

Damasippe. — Dépensier au delà de toute proportion avec sa fortune !

Horace. — Allons ! Damasippe, mêle-toi de tes affaires....

Damasippe. — En proie à mille passions permises !...

Horace. — O mon aîné en folie !...

Damasippe. — A mille passions défendues !

Horace. — Épargnez votre frère cadet !

Satire IV. — *Le faux épicurien.*

Horace. — D'où vient Catius ? où va Catius ?

Catius. — Pardon ! Je suis pressé ! Vous voyez un homme en train de coucher par écrit, pour n'en pas oublier un seul, certains préceptes.... Ils sont d'hier, et laissent déjà bien loin les antiques leçons de Pythagore, de Socrate et de Platon.

Horace. — Je suis confus de mon indiscrétion. Excusez-moi, de grâce, et si quelque chose en ce moment vous échappe, à coup sûr vous l'aurez retrouvé bien vite, au fond de cette mémoire imperturbable, un vrai chef-d'œuvre ou de la nature ou de l'art !

Catius. — Je m'appliquais justement à mettre en ordre toute cette philosophie.... une

foule d'idées ingénieuses attachées par un fil si facile à rompre !

Horace. — Au moins, dites-moi le nom, rien que le nom de ce nouveau sage ? Est-ce un Romain ?... serait-il étranger ?

Catius. — Son nom ? Souffrez qu'on le taise ; en revanche, on va vous chanter ses leçons :

« Apprenez, mortels, et ne l'oubliez jamais, que les œufs de forme allongée sont de beaucoup préférables aux œufs ronds, qui renferment un poulet presque toujours ; des premiers la coque est moins dure, et le blanc est plus laiteux ; le jaune en est plus nourrissant.

« Sachez aussi que le chou cultivé avec trop de soin, et trop souvent arrosé, ne vaut pas le chou rustique, haletant dans un terrain sec.

« Êtes-vous surpris par un convive attardé qui s'invite à dîner chez vous ? vite on tue un poulet ; mais pour qu'il soit tendre, et de facile digestion, vous l'avez plongé au préalable et tout palpitant dans un baquet de vin nouveau.

« Parlez-moi du champignon des prairies, et vous méfiez de tous les autres !

« Je te promets, chaque été, une santé brillante si tu composes ton dessert de belles mûres cueillies sur l'arbre, avant l'heure du grand soleil.

« Maître Aufidius, presque toujours, avait soin de boire avant le repas, d'un vin très-violent qu'il édulcorait avec du miel.... Aufidius avait tort; un vin plus léger eût mieux valu; il n'y a pas de breuvage assez doux pour le coup du matin.

« A ventre obstrué : vin blanc de Cos, moules, petite oseille, escargots.

« Chaque nouvelle lune ajoute au poids de toute espèce de coquillage, mais chaque océan ne leur est pas également favorable! Aux murex de Baïes, nous préférons, nous autres, les palourdes du lac Lucrin. Nous reconnaissons à leur goût les huîtres de Circéi, le hérisson de Misène, et nous disons hautement que l'heureuse Tarente est fière, à bon droit, de ses incomparables pétoncles.

« Celui-là est un arrogant, qui se vante du grand art de bien manger, et ne sait pas distinguer les plus délicates nuances de l'assaisonnement. Par Jupiter! Ce n'est point assez de rapporter du marché le poisson le plus rare et le plus cher; à quoi sert ton poisson, si tu ne sais pas nous dire : « Il faut griller celui-« là; mangeons cet autre à la sauce!... » Voilà le grand art de réveiller le convive et de réjouir son estomac!

« Une chair insipide est un chétif sanglier

du Laurentin, digne nourrisson de ces tristes marécages; au contraire, parlez-moi, pour le goût et la saveur, d'un bon gros sanglier nourri aux glandées des chênes de l'Ombrie, et qui fait plier sous son poids une table intelligente!

« Heu! quoi qu'on dise, il ne m'est pas tout à fait démontré que la feuille de vigne engraisse à point les jeunes chevreaux.... D'une hase encore pleine on choisit l'épaule, à moins d'être un rustre.

« Un secret qui m'appartient en propre, et que bien des gourmets ont soupçonné sans le trouver, le voici : Je reconnais au goût, l'âge et le pays d'un oiseau,... d'un poisson!

« Laissons les petits génies s'occuper uniquement du petit four; il faut convenir que ce n'est pas assez pour occuper toute une vie, et ne voilà-t-il pas un homme au grand complet, qui, dans un festin, n'a songé qu'à donner du vin passable, et ne s'est pas inquiété de l'huile des fritures?

« Mais puisque j'ai parlé vin, sachez comme il faut le traiter. Un bon vin de Massique, exposé la nuit, au vent frais d'un ciel serein, se dépouille admirablement de toute odeur irritante.... Honte et malheur sur le mal-appris qui se sert encore de la chausse, oubliant que

la maudite laine emporte à la fois la lie, et le bouquet de ce vin déshonoré !

« Plus d'un dégustateur habile ajoute au gros vin de Sorrente un résidu des vins de Falerne ; il jette en même temps dans l'amphore, pour la clarifier, un jaune d'œuf de pigeon qui entraîne aussitôt le résidu au fond du vase, et le dégage de toutes ses impuretés.

« Quand tu vois ton hôte à demi sommeillant sur sa coupe à demi pleine, il le faut réconforter à grand renfort de limaçons d'Afrique et de squilles rôties. C'est un préjugé d'empiffrer le buveur de laitue confite ; cette eau douceâtre ferait tourner la meilleure boisson dans le meilleur estomac ; réconforte hardiment ton convive par des grillades et des saucisses, et plus ton ragoût sentira le sel et le feu de la taverne épicée, et mieux sera réveillé ton buveur.

« Apprenez aussi que nous reconnaissons deux sauces : la *sauce au pauvre homme*, et la *sauce à la Lucullus*. Pour la première, il suffit de bonne huile d'olive ; ajoutez gros vin et saumure, de vieille saumure au fond d'un vieux pot byzantin.... Voici maintenant la formule des grandes tables : huile exquise, gros vin, saumure, fines herbes hachées menu, et mêlées au safran de Corique ; il faut que tout

cela fermente ; enfin, quand vous la retirez du feu, arrosez votre composition de bonne huile de Vénafre, et servez chaud.

« Les fruits de Tibur réjouissent la vue, et ceux du Picénum flattent le goût. Enferme en un vase rustique le raisin de Vénuncle, et laisse à ton foyer le soin de conserver les grappes du vignoble albain.

« C'est pourtant moi, moi le premier qui, de ce raisin d'Albe, en ajoutant : lie et pommes, gros sel et poivre blanc, plus un léger coulis d'anchois, ai composé ce fameux raisiné que je fais servir à mes convives, sur les plus jolies petites assiettes qui se puissent voir !

« Car il faut que le contenant s'accorde avec le contenu.... La triste affaire, un beau poisson de trois mille sesterces, sur un plat d'un petit écu !

« Quelle honte et quel dégoût : un sale esclave, incrustant ses doigts gras de sauce et mal léchés, sur les brèches d'une amphore ou sur une coupe encrassée ! On est propre à si bon compte, et ne dirait-on pas que les balais, les nattes et la sciure de bois sont hors de prix ?

« Véritablement ce serait une indignité de salir ces belles mosaïques d'un balai fangeux, ou de jeter sur des matelas tachés la pourpre

de Tyr; moins cela coûte, et plus la négligence est coupable; on se passe de luxe à la rigueur, on ne saurait se passer de propreté. »
— J'ai dit.

Horace. — Cher et savant Catius, mon ami, je vous en prie, au nom de tous les dieux! n'oubliez pas, chaque fois que vous irez à ces sages écoles, de m'y conduire, en quelque lieu qu'elles soient ouvertes. Certes rien n'échappe à vos miraculeux souvenirs; mais, au bout du compte, vous n'êtes que l'interprète heureux de ce grand philosophe. O dieux! le voir lui-même, entendre les accents de sa voix, et savoir comme il se comporte, voilà mon rêve le plus cher. Pour vous, qui le savez par cœur, vous ne comprenez pas mon impatience; elle est pourtant bien naturelle; je veux puiser à cette source austère la vraie science du bonheur.

Satire V. — *L'art de s'enrichir.*

Ulysse. — Voici déjà longtemps que je vous retiens; mais, de grâce, encore un mot, divin Tirésias! Apprenez-moi par quels bons moyens je puis réparer ma fortune?... Eh! de quoi riez-vous, je vous prie?

Tirésias. — Or çà, maître, il ne vous suffit donc pas de revoir votre Ithaque et de rentrer dans vos foyers!

Ulysse. — Ah! que vous êtes bien nommé *l'infaillible!* En effet, me voilà tel que vous l'aviez prédit, rentrant, pauvre et nu, dans mon palais au pillage. Ils n'ont épargné, ces prétendants à la main de Pénélope, ni mes greniers, ni mes étables. A quoi me sert d'être un roi, d'être un héros?... un grand homme sans argent est plus méprisé que l'algue des mers.

Tirésias. — Puisque, pour parler net, la pauvreté te fait peur, apprends donc les seuls moyens de t'enrichir :

On te donne une grive ou toute autre victuaille, aussitôt tu as grand soin qu'elle s'envole en quelque opulente maison, dont le maître est un vieillard. Cet homme est riche : offre-lui les prémices de ton jardin, avant même de les offrir à tes dieux lares, qui ne vont pas à sa cheville. Plus souvent il s'est parjuré, plus il est d'une vile espèce, et plus voilà le dieu qui te convient. Il serait un esclave ayant rompu sa chaîne, il serait tout dégouttant du sang même de son frère, allons, pour peu qu'il en ait envie, il le faut accompagner en pleine rue, et lui céder le haut du pavé.

Ulysse. — Que j'escorte un pareil drôle, Dama peut-être! oubliez-vous, Tirésias, que vous parlez à un soldat qui revient du siége de Troie, où il tenait sa place entre les meilleurs?

Tirésias. — J'y consens, fais à ta guise, et sois un gueux.

Ulysse. — Mon âme est patiente; elle a déjà supporté des misères pires que celle-là. Mais enfin, cher augure, est-ce qu'il n'y a vraiment pas d'autre façon de s'enrichir?

Tirésias. — Je te l'ai dit, je te le répète, et je n'en sais pas d'autre, à savoir la pêche aux vieillards testamentaires. Certes la quête est souvent sans profit; celui-ci ou celui-là, plus fin que le pêcheur, happant la proie, évite l'hameçon.... ne va pas te décourager pour un qui t'échappe, et renoncer à cette admirable profession.

Un procès est en instance au Forum; que soit la cause importante ou futile, sachons tout de suite si l'un des plaideurs est riche et sans enfants? — Bon! notre homme est un malhonnête homme, il intente un procès injuste.... Eh bien! voilà le parti qu'il faut prendre, en dépit de la vérité et de la justice. Fi du plaideur chargé de famille, et dont la femme est féconde encore!...

Ainsi tu vas tout de suite au coquin : « Seigneur *Quintus* ou seigneur *Publius*, leur dis-tu (ces grands prénoms chatouillent agréablement ces grandes oreilles), salut à vos vertus diverses ; elles vous ont gagné tout mon dévouement ! Je vous présente un avocat qui se connaît en bonnes causes, et qui sait à fond les détours de la chicane. Oui ! je perdrais mes deux yeux, plutôt que de souffrir que l'on vous fasse tort d'une coque de noix ! Fiez-vous à mon zèle ; sera bien habile et bien hardi qui voudrait vous nuire, ou seulement se moquer de vous. »

Tu l'invites, en même temps, à retourner en son logis, à bien veiller sur sa chère personne, et te voilà devenu son chargé d'affaires ; dès ce moment, tu ne sais plus d'obstacle ; en vain Sirius brûle à fondre le bronze idiot de tant de grands hommes ; en vain, pour parler comme ce ventre entripaillé de Furius :

Le dieu des grands frimats, d'une bouche hurlante,
A couvert nos sommets d'une neige éclatante....

Alerte ! Et fais en sorte que le passant dise au passant : « Quel ami ! quel zèle et quel dévouement !... » Voilà, mon prince, comme on remplit ses filets.

Cependant, pour que ton zèle ne soit pas suspect aux célibataires, s'ils ne voyaient que célibataires dans ta clientèle, tu feras bien de te pousser dans une famille riche, à condition d'un seul héritier, mais d'une complexion délicate. A force de zèle et d'obéissance, l'espoir te reste que le père du jeune homme te donne, après son fils, la première place en son testament. Que l'enfant meure, et l'héritage est à toi. Cela s'est vu.

Si le vieillard parlait de te montrer son codicile : « O grands dieux ! (réponds-tu) loin de moi ces tablettes funestes !... » Seulement prends garde à jeter un coup d'œil sur la seconde ligne de la première page : Es-tu seul ? Êtes-vous plusieurs à cette proie ? Il importe de le savoir. Tel vieux rassoti de greffier, et même un peu moins, va rire au bec du corbeau bayant au fromage. On a vu Nasica, ce grand expert-coureur d'héritages, devenir, pour Coranus, une risée.

Ulysse. — Avez-vous perdu le sens, Tirésias ? ou bien n'êtes-vous qu'un prophète en belle humeur, qui s'amuse à des énigmes sans mot ?

Tirésias. — Fils de Laërte, en ma qualité de prophète inspiré d'Apollon, sois sûr que tout ce que j'annonce est mensonge ou vérité.

Ulysse. — Je vous demande, et rien de plus, le mot de cette énigme.

Tirésias. — Un temps vient qui verra un jeune héros, un descendant du grand Énée, et la terreur du Parthe, commander à l'Univers.... En ce temps-là, Nasica, poursuivi par ses créanciers, marie au célèbre Coranus une fille à lui, plus que nubile. A peine marié, Coranus présente à son digne beau-père l'acte authentique de sa volonté dernière, en le suppliant de le lire.... Nasica résiste et se refuse à cette lecture.... Le jour arrive où le beau-père ouvre enfin le testament de son gendre....

O malheureux père et tristes enfants! On leur laisse à peine, en ce précieux testament, les yeux pour pleurer!

Encore un conseil : ce bonhomme est accaparé par sa servante, une coquine, et par son ancien esclave; il n'y a rien de mieux que d'entrer dans leur complicité. Au vieillard : « Les bons serviteurs! » diras-tu. — « Quel ami vous avez là! » lui diront-ils.... Certes, ce moyen indirect a son bon côté; mais rien ne vaut le bonhomme attaqué directement. Il aime à balbutier de méchants vers.... prosterne-toi devant ses poëmes. Il est resté un coureur de jupes brodées.... n'attends pas qu'il te la demande, allons, gai! livre-lui ta Pénélope.

ULYSSE. — Y pensez-vous ! Pénélope à ce mécréant ! La sage et pudique Pénélope, après sa vertueuse résistance et jusqu'à la fin, à tant de jeunes et beaux prétendants?

TIRÉSIAS. — Bon ! cette jeunesse était besogneuse, et peu donnante ; elle était attirée un peu moins par les feux de l'amour que par les flammes de ta cuisine, et je comprends parfaitement la fidélité, de ta chaste épouse. Ah ! si tant seulement elle eût tâté d'un vieillard, même à demi-part (le mari est là qui veut la sienne !), elle tiendrait à son décrépit, comme un chien à un bon os.

Écoute encore une histoire, et certes je n'étais déjà plus un jeune homme, en ce temps-là :

Une assez mauvaise petite vieille (elle était née à Thèbes) avait réglé, avant de mourir, que son cadavre, tout luisant d'huile, serait porté au bûcher par son héritier le plus proche, et qu'il la porterait sur son épaule nue.... afin sans doute d'échapper après sa mort, à qui de son vivant, l'avait tant obsédée. Ainsi, crois-moi, sois habile ! Et ni trop, ni trop peu, dans la mesure exacte. Ton vieillard est morose.... un mot de trop le blesse, et pourtant prends garde, à moins qu'il ne l'exige, à ne pas être avec lui sans parole et sans voix !

L'ami Dave, en ceci, te sera d'un bon exemple, et le vois-tu d'ici, penchant la tête et tout tremblant? Ainsi tu vas doucement, à ton but, par mille bonnes petites prévenances : « Cher maître, le vent a fraîchi, couvrez-vous bien! » Dans la foule, tu lui fais place à coups d'épaules. Il ouvre la bouche, il parle; ouvre l'oreille, écoute; il lui faut la louange à tout prix, souffle et souffle hardiment dans ce ballon gonflé, jusqu'à ce qu'il en crève, ou qu'il demande, à mains jointes, un instant de répit!

Et lorsqu'enfin la mort t'aura délivré de ce laborieux esclavage, et que, bien éveillé, tu entendras ces claires paroles : « Je donne et lègue à maître Ulysse un quart de mes biens! — Hélas! diras-tu, c'est donc vrai, Dama, mon ami, je ne le verrai plus? où retrouver jamais un si brave homme, un ami si fidèle? » Et si tu pouvais pleurer, pleure.

Il est sage et prudent (souviens-t'en) de voiler sa joie. Il faut aussi te souvenir que tes voisins sont là pour juger de l'honorabilité des funérailles, et que chacun saura, à la seule inspection du tombeau laissé à ton zèle, si le digne légataire a bien fait les choses? — Il va sans dire enfin que si l'un de tes cohéritiers, pour peu qu'il soit pulmonique et vieux, te

propose un prix de ta part du domaine ou de la maison.... tu la lui cèdes allègrement, au prix qu'il y veut mettre.

Eh quoi ! Proserpine impatiente me rappelle aux enfers.... Porte-toi bien, mais au revoir !

Satire VI. — *Le rat de ville et le rat des champs.*

Tous mes vœux.... je vais les dire : un domaine assez grand pour me nourrir, un jardin, et, non loin de mon humble logis, une source d'eau vive.... ajoutons un bouquet de beaux arbres, et je n'ai plus rien à demander.... Soient bénis les dieux ! ils m'ont accordé beaucoup plus, beaucoup mieux. Je suis content ; seulement je te prie, à cette heure, ô fils de Maïa, de me maintenir en la possession de tous ces biens. Tu le sais, je refuserais d'augmenter ma fortune par des moyens déshonnêtes, ou de la jeter à tous les vents de l'incurie et de la mauvaise conduite ! Non, je ne suis pas homme à marmotter ces sottes prières : « Dieux propices ! ajoutez à mon champ cette « parcelle qui l'arrondirait si bien. Ah ! si « j'étais assez heureux pour déterrer quelque « urne pleine d'argent, comme un jour ce

« favori d'Hercule un trésor qui le rendit pro-
« priétaire du domaine dont il n'était que le
« fermier !... »

Enfin, si je suis riche et content du peu que je possède, à tous ces titres, ô Mercure, ami des villageois, ayez souci de mes petits vœux de chaque jour ! Fécondez mon troupeau, engraissez mes pâturages, et, me laissant mon esprit vif et léger, soyez-moi toujours un gardien solide et vigilant.

A peine ai-je quitté la ville, et gagné ma citadelle domestique, entre ces remparts de montagnes (respectez-les, mes satires, et toi, la muse à pied, qu'on y voie au moins ta rustique empreinte !) il n'y a plus pour mon esprit, d'inquiétude ou d'ambition. Loin d'ici les vents contagieux du midi, les fièvres de l'automne, infatigable pourvoyeur de la mort !

O père du matin, Janus, (peut-être ce nom-là te plaît davantage !) que chaque homme, à son réveil, invoque, avant la tâche quotidienne, à toi, commencent toutes les misères dont je me plains ici ! Dès que je suis à Rome, à ton ordre, hors de mon logis, il faut que j'aille, et par la gelée et par la neige, et le vent de bise, enfin dans les jours les plus sombres et les plus courts de l'année : — « Or çà, me dis-tu, que l'on se hâte ; un ami t'a de-

mandé ta caution, il s'agit de ne pas être devancé. » A peine ai-je répondu pour cet ami dans les termes les plus clairs et les plus formels (peut-être, hélas ! trop *formels*), je me rue à travers la foule, et culbutant ceux qui ne vont pas, culbuté par ceux qui viennent : « Où va ce fou? dit l'un de ceux-là, le plus impatient et le plus mal embouché de tous, il renverse, il brise, il ne connaît pas d'obstacle !... Ah ! j'y suis ! monsieur va chez Mécène, sa grande passion ! » Tu dis vrai, ami passant, et ton injure m'est aussi douce que le miel.

Cependant j'aborde aux Esquilies, et pris de droite, et pris de gauche, un tas d'importuns me crient à tue-tête : « Horace, oubliez-vous que demain, de très-bonue heure, Roscius a compté que vous l'accompagneriez au prétoire ? — Horace, à l'instant, et toute affaire cessante, les secrétaires du trésor vous prient d'être exact au rendez-vous qu'ils vous ont donné, et vous n'y sauriez manquer. — Ayez la bonté, me dit un troisième, de me recommander à Mécène, et de lui présenter cet acte à signer. — Comment donc ? J'y ferai de mon mieux. — Si vous le voulez, c'est fait !... » et les instances de redoubler.

C'est très-vrai ; depuis tantôt huit années je

suis honoré de l'amitié de Mécène; je conviens aussi, très-volontiers, qu'il me fait monter souvent dans sa chaise, à ses côtés, quand il voyage, et le voilà qui me confie.... oh là, des secrets! — « Quelle heure est-il?... Pensez-vous vraiment que le gladiateur Gallina soit de force à se mesurer contre Syrus?... Certes les matinées sont fraîches, et qui veut ne pas être insulté par la bise, aura soin de se bien vêtir.... » Enfin toutes sortes de mystères de la même force; on les verserait sans danger dans l'oreille la plus fêlée.

En revanche, il y a huit ans déjà que je suis le malheureux objet de l'envie; elle augmente à toute heure, et de jour en jour. « Le voilà! c'est lui, l'enfant gâté de la fortune! Il était hier au théâtre, avec Mécène!... Il était ce matin même au champ de Mars, avec Mécène! » Au premier mauvais bruit, qui se répand du forum dans la ville, aussitôt chacun m'arrête :

« Ami, par pitié, vous qui savez tout, puisque vous voyez les dieux comme je vous vois, que dit-on des Daces, chez vous autres? — — Rien que je sache. — Allons! vous vous moquez.... — Je me voue aux Furies, si je ne parle sérieusement. — Nous direz-vous, du moins, si l'empereur va faire à ses soldats une

distribution de terres?... Où donc? en Italie?... en Sicile, peut-être? »

En vain je me récrie, et je réponds que je n'en sais rien : « Ah! l'homme inabordable et profondément dissimulé! »

Voilà pourtant le misérable emploi de ma journée, et je reviens sans cesse à mon vœu de chaque jour : Ma chère maison des champs, serai-je assez heureux pour te revoir? Enchantements de l'étude et du loisir, des vieux livres, des heures clémentes! oubli! repos! sommeil! repas rustique, où je retrouve les légumes de mon jardin, cuits à point avec le lard de mon saloir, et ces fèves, ses chères cousines, que nous défendait Pythagore!

O soirées et festins dont les dieux eux-mêmes seraient jaloux! A l'ombre heureuse de mes pénates, entouré de mes amis les plus chers, nous dînons de bon appétit, pendant qu'autour de nous, les fils pétulants de mes vieux serviteurs prennent librement leur part dans les reliefs et la gaieté de cette fête. Liberté plénière! Aux grands buveurs les larges coupes; bois à ta soif, à ton plaisir, mon convive, et nargue soit des lois, disons mieux, des entraves du festin! Et puis l'on cause, et laissant de côté les domaines de celui-ci, les châteaux de celui-là, et la prééxcellence de l'illustre Népos sur les danseurs

de son temps, nous allons tout de suite aux questions considérables, le digne sujet de l'inquiétude et de la curiosité des plus honnêtes gens : « Si le bonheur de la vie humaine est dans la richesse ou dans la vertu? si l'amitié est un échange de services ou de bons exemples? Qu'est-ce, enfin, ce grand inconnu que les sages appellent : τὸ καλὸν, le souverain bien par excellence? »

Cependant mon heureux voisin Cervius égaye à propos, d'un bon vieux conte, ces doctes entretiens! Même, un jour, quelqu'un s'étant mis à vanter le bonheur du riche et peu tranquille Aurellius, mon voisin, à ce propos, nous conta l'apologue que voici :

« Comme il y avait, de longue date, entre le rat des villes et le rat des champs une hospitalière amitié, le rat des champs invita son camarade à le visiter dans son trou! C'était un rat économe et dur à soi-même; pourtant, dans l'occasion, il savait se relâcher de ses principes : ainsi le voilà qui prodigue à son hôte avoine et pois, toutes les provisions qu'il avait péniblement amassées : des grains de raisin du dernier automne, et du lard quelque peu rongé mais fort présentable, enfin tout ce qui pouvait affriander ce convive superbe et dédaigneux, qui touche à tout sans rien manger.

« Lui, cependant, le maître de céans, se tient modestement sur sa paille, et, se contentant de quelque grain d'orge ou d'ivraie, il laisse au citadin tout ce qu'il a de meilleur.

« Tout à coup le rat de ville : « Heu ! (fit-il) « quelle idée avez-vous, mon cher, de vivre « ainsi de misère, en ce désert inaccessible ? « Ne seriez-vous pas content de planter là ces « rocs et ces bois, pour la ville et ceux qui l'ha- « bitent ? Laissez-vous faire, et m'en croyez ; « s'il est vrai qu'ici-bas, grands et petits, « nous soyons tous mortels, et que nul n'é- « chappe à son sort, profitons de l'heure pré- « sente, et vivons heureux, en songeant à la « brièveté de la vie. » ....

« A ces mots qui lui semblaient sans réplique, on eût vu le rat des champs bondir hors de sa masure, et voilà nos deux trotte-menu gagnant la ville en toute hâte, afin de se glisser, à la faveur de la nuit et de quelque fente oubliée, sous ses formidables remparts.

« A minuit donc, nos deux compagnons étaient campés au beau milieu d'une maison splendide ; et tout d'abord, ils admirent ces lits d'ivoire, dont la blancheur est rehaussée par la pourpre des tentures ; il y avait eu, la veille, en ce logis un grand souper, les reliefs seuls suffisaient à remplir de vastes corbeilles.

« Mon rat de ville installe aussitôt son rustique ami sur la pourpre, et courant çà et là comme un maître d'hôtel en habit de combat, il offre à son hôte, en suivant l'ordre des services, les morceaux les plus délicats! « Tâtez-« moi de ceci, j'y ai goûté! » disait-il; cependant mon rustre, à demi vautré sur le meilleur coussin, se réjouit de sa fortune et fait chère lie, en signe de contentement, quand tout à coup le fracas des portes brutales envahit cette quiétude, et nos deux rats hors des lits sur lesquels ils se carraient, de courir par toute la salle, éperdus et morts de peur, au relancé des dogues affreux qui remplissent la maison de leurs aboiements.

« Décidément, s'écria le rat des champs, « voilà une vie étrange et qui ne me va guère. « Adieu! J'habite un mauvais gîte, au fond d'un « vieux bois, j'en conviens; j'y vis de peu, c'est « vrai, mais en pleine sécurité! »

Satire VII. — *L'esclave et le maître.*

Dave. — Voici tantôt longtemps que votre humble esclave écoute, et, sauf votre respect, il ne serait pas fâché d'avoir la parole à son tour.

HORACE. — Qui? toi! Dave?

DAVE. — Oui, moi, Dave.... un pauvre hère, attaché à son maître, et tout juste assez honnête homme pour n'être pas pendu.

HORACE. — C'est ton droit de mettre à profit les franchises de décembre; ainsi l'ont voulu nos anciens : parle donc.

DAVE. — Parmi les hommes, il y a d'abord les vicieux, qui vivent obstinément ancrés dans leur vice, et ne sauraient s'en corriger; il y a aussi (voire ce sont les plus nombreux) les vicieux qui flottent incertains, de l'abîme au droit chemin. Votre ami Pricus!... tantôt il porte jusqu'à trois anneaux à chaque doigt, tantôt le voilà, la main nue, et pas une seule bague! A toute heure il va mettre une robe nouvelle! Hier dans un palais consulaire, aujourd'hui dans un bouge, et je sais plus d'un fils affranchi qui ne voudrait pas être surpris au sortir d'un lieu pareil.

— « Quel bonheur, nous dit-il, de mener, au beau milieu de Rome, une vie à l'abandon de toutes les passions.... Mais quelle gloire aussi, de vivre en vrai sage, aux écoles d'Athènes! » Digne fils de la colère des dieux, son vrai dieu est le changement. Mieux vaut, cent fois, la persévérance de votre ami le bouffon Volanérius! Quand la goutte, et c'était bien fait, eut

tordu les dix doigts de ses deux mains, Volanérius le joueur prit à ses gages un homme, à tant par jour, qui n'avait pas d'autre occupation qu'emplir et vider son cornet! Vraiment c'est une certaine consolation de persévérer dans son vice, et celui-là est à plaindre, en effet, qui tantôt lâche à ses passions toute la bride, et tantôt la refrène à la briser.

HORACE. — Au moins, maître Dave aura la bonté de nous dire à qui donc il en veut avec ces beaux discours?

DAVE. — A toi, mon maître, à toi!

HORACE. — A moi, bélître, à moi, pendard!

DAVE. — Vous êtes toujours à nous vanter les vertus de l'âge d'or; pourtant, si quelque dieu nous voulait ramener à ces beaux jours.... feriez-vous de beaux cris! De deux choses l'une ou vous n'êtes pas très-persuadé que l'objet de vos regrets soit regrettable; ou si vous le regrettez vraiment, vous le défendez mal! Mais que vous voilà bien là, les deux pieds plantés dans le bourbier!

A Rome : « Ah! dites-vous, la campagne! » A la campagne : « O Rome, égale au soleil! » Si, par hasard, faute d'invitation au dehors, monsieur dîne enfin à sa propre table, et sous son toit : « Quelle fête et quel bonheur de rester chez soi à manger tranquillement ses fruits et

ses légumes!... » Comme si l'habitude était de prendre les gens à la gorge, et de les traîner de force aux réunions de la bonne chère et du bon vin! Cependant, ce même jour, que Mécène écrive.... un peu tard : *Je vous attends à souper*. Holà! vite un flambeau! est-ce qu'on ne m'entend pas quand j'appelle? Holà! Faites-moi beau, je vais chez Mécène! » Vous criez, on vous habille, et vous voilà parti. Vos chers parasites, Mulvius et compagnie, qui croyaient s'empiffrer à vos frais, vous envoient à tous les diables.

Quant à moi, Dave, il est vrai, j'en conviens, je suis un peu porté sur ma bouche, et je flaire un bon repas, tout comme un autre. Eh oui, j'aime assez à ne rien faire, à bien dormir, disons tout, je suis un pilier de cabaret.... Mais vous, qui ne valez pas mieux, qui valez moins peut-être, osez-vous me traiter comme si vous étiez sans reproche, et n'êtes-vous pas honteux de vous parer de ces beaux dehors? Que dirais-tu cependant, si l'on te démontrait qu'il est à cent brasses au-dessus de toi, ce Dave, un esclave, payé cinq cents drachmes?... Là, là, ne crois pas m'intimider avec ces gros yeux! Je me moque de ta colère, et surtout pas de jeu de mains; j'en ai long à te dire, en véritable écho du portier de Crispinius :

Monsieur court après les femmes mariées, Dave a du penchant pour les souillons; qui de nous deux sera mis en croix, du maître ou du valet?

Quand je me sens pris de luxure, aussitôt je m'adresse à la première venue, et tout de suite, à la clarté d'une lampe fétide et comme ferait une bête en chaleur, je me rue.... Après quoi bonsoir la compagnie, on sort de là sans honte et sans regret. Au fait, il ne me chaut guère que j'aie été remplacé par un plus riche ou par un mieux tourné que moi.

Mais vous, un chevalier, un homme libre, un juge! quand vous déposez l'anneau, la toge, et tous vos insignes, pour cacher ce front parfumé sous ma propre souquenille, or çà, répondez! n'êtes-vous pas, vous-même, un esclave? Allez donc à vos amours en rasant la muraille, et livré à tous les frémissements de la crainte et de la passion!

Cependant, bien ou mal, nous voilà chez la dame, et tacitement, nous contractons à part nous le terrible engagement de passer par le feu, de passer par les verges, de mourir sous le couteau. — Tout au moins prenons garde à ce coffre ignoble où nous enferme enroulé sur nous-même, et nos genoux touchant au menton, la servante complice de nos amours!

Or, dans ce flagrant délit, le mari que mon maître déshonore a sur lui l'autorité même qu'il a sur sa femme, et plus encore. Elle est moins coupable; elle n'a pas emprunté l'habit servile; elle n'a pas quitté sa maison, elle s'est livrée en tremblant.... Elle hésite, elle a peur, et quelque chose lui disait là, qu'elle devait se méfier de ces beaux transports.

Ajoutons que mon maître Horace était bien averti lorsqu'il s'exposait à la fourche, et livrait aux vengeances d'un mari son bien, sa considération, sa vie. — Il est vrai que de son amoureuse expédition, monsieur est revenu sain et sauf; ma foi, tant mieux, si çà le corrige. Ah bien oui! C'est si charmant le danger! C'est si divertissant, jouer sa vie! ô mon camarade, esclave cent fois plus que moi, ton esclave! A-t-on jamais vu cependant le loup brisant sa chaîne, et venant la reprendre une heure après?...

« Et qui te parle (dites-vous) de femmes mariées? je ne suis pas un débauché de cette sorte. » Pas plus que moi, Dave, je ne suis un voleur, parce que j'ai la prudence de ne pas toucher à l'argenterie. Otez la peine, aussitôt vous avez le voleur! Otez le frein, le naturel revient au galop.

Mais quoi! grand ennemi de l'adultère que

vous êtes, puis je honorablement appeler : *mon maître!* un misérable esclave de tant de choses si différentes et de tant d'hommes si divers? La baguette de l'affranchissement le toucherait quatre ou cinq fois, sans l'affranchir d'une seule de ses passions.

Cependant (s'il vous plaît, redoublez d'attention, ceci n'est pas mon plus faible argument) je conviens que de nous deux c'est vous qui marchez le premier ; je suis l'esclave en second, vous êtes mon chef de file;... ainsi j'ai sur vous, l'avantage heureux de n'obéir qu'à un seul maître, tandis que vous êtes courbé sous toute sorte d'esclavages. Voilà mon pantin.... les fils qui le font mouvoir sont hors de sa volonté.

« Mais, dites-vous, qui donc est libre? »

A quoi je réponds :

Le sage est libre, il est son maître ; il est au-dessus de la pauvreté, de la captivité, de la mort ; il commande à ses passions ; il aurait honte de s'abaisser jusqu'aux grandeurs d'ici-bas ; par lui-même, et par lui seul, il est fort. Il offre à l'accident une surface où tout roule, où tout glisse, et qui ne laisse aucune prise à la fortune.

Osez donc vous regarder, et vous reconnaître en ce miroir? — Vous, un sage? Eh!

la première drôlesse exigera de votre avarice un, deux, trois, quatre, et jusqu'à cinq talents. « Me voilà! lui dis-tu. — Va-t'en d'ici! » reprend-elle, en te jetant à la porte, et qui pis est, prends garde à recevoir un pot d'eau froide!... Ouais! le lendemain elle vous rappelle, et le lendemain, vous tendez de nouveau la tête à ce joug honteux! Allons, un bon mouvement! brisons cette chaîne, et soyons un homme libre enfin.... Peine inutile! la passion devient plus violente, le joug plus lourd; nous avons beau nous en défendre, il faut marcher.

Une autre fois, monsieur restera cloué devant un tableau de Pausias, et les gens disent, admirant son extase : « Oh! oh! l'homme habile, et le fin connaisseur en beaux ouvrages des peintres anciens.... » Moi, si je m'arrête à contempler les pochades belliqueuses dessinées à l'ocre, au charbon, où l'on voit s'attaquer et se défendre, et se frapper, le jarret tendu, comme en un vrai combat, les Fabrius, les Rutuba et les Placideianus : « Que fais-tu là, paresseux ? que fais-tu là, maraud? » Je fais ce que fait mon maître! Avez-vous vu Dave entamant un gâteau sortant du four?... Quel goinfre ! à vous entendre. Au contraire, on irait loin pour trouver qui mieux que mon

maître, affronte les dangers d'une bonne table. Ah! maudite gourmandise, elle coûte cher.... à mes épaules. Cependant, monsieur l'honnête homme, votre sagesse impunément ne se gorge pas de tant de bonnes choses, si coûteuses. Votre estomac trop plein se refuse à les digérer; vos pieds trop faibles refusent de porter ce corps énervé!

Voici, je suppose, un malheureux palefrenier qui vole une misérable étrille, et qui l'échange en cachette contre une grappe de raisin.... C'est un grand crime à coup sûr, mais celui-là qui vend ses domaines pour acheter des harnais de gueule, est-il beaucoup au-dessus de cet esclave? Ajoutez que vous êtes rassasié de votre propre personne, à ce point que vous ne sauriez rester seul un quart d'heure; votre oisiveté vous pèse, ô triste esclave, relaps de son maître. En vain tu fuis.... l'ennui marche et te suit à la piste.... Quel sort misérable si tu n'avais pas pour t'aider à tuer le temps, le vin et le sommeil?

Horace. — Une pierre! une pierre!

Dave. — Une pierre! à quoi bon?

Horace. — Un bâton! un bâton!

Dave. — Cet homme est un poëte, ou c'est un fou!

Horace. — Va-t'en d'ici! va-t'en! sinon je

te renvoie au labour, et tu seras, toi neuvième, un des manœuvres de mon domaine de la Sabine.

Satire VIII. — *Un dîner ridicule.*

Horace. — Vous avez fait hier, j'en suis sûr, un fameux repas chez le riche Nasidiénus ! Je voulais vous avoir à souper.... vous étiez parmi les verres et les pots, dès la bonne moitié du jour.

Fundanius. — Pour être vrai, depuis que je suis au monde, il ne m'est pas arrivé de m'amuser comme cela.

Horace. — Procédons par ordre, et pour commencer, dites-moi, si je ne suis pas trop curieux, la marche et le menu du premier service.

Fundanius. — D'abord est apparu un sanglier de la Lucanie; il fut pris par un de ces vents d'est peu favorables à la fraîcheur du gibier. On l'avait entouré de raiforts, de laitues, de toutes sortes de racines excitantes, et du chervis, et de la lie, et de la saumure.... en veux-tu? en voilà !... La bête enlevée, un esclave à demi nu essuie avec un torchon de pourpre une table en bois assez vulgaire, un

autre esclave, enlevant soigneusement les restes, et tout ce qui pouvait offenser l'odorat des convives.

Bientôt (vous eussiez dit deux choéphores aux fêtes de Cérès) arrivent à pas comptés, une peau noire, qui répond au nom d'Hydaspe, avec un certain Alcon.... les deux font la paire! Ils portaient triomphalement, le premier, l'amphore au vin de Cécube, et le second, l'amphore au vin de Chio. Chose incroyable, ce vin de Chio n'avait jamais vu la mer! « Et si, par hasard (disait notre hôte à Mécène), Votre Seigneurie aimait autant le vin d'Albe que le vin de Falerne, à son aise, et j'en ai plus qu'elle n'en boira! »

Horace. — Voilà ce qui s'appelle du bien perdu; mais serais-je indiscret de vous demander le rang et le nom des conviés à cet agréable festin?

Fundanius. — Sur le lit d'en haut, il y avait : moi.... Viscus de Thurium, après Viscus (autant qu'il m'en souvienne), était Varius. Sur le lit du milieu, Mécène à la place d'honneur entre ses deux *ombres* qu'il avait amenés, à savoir : Vibidius et Servilius Balatron, enfin notre hôte en personne, Aulus Nasidiénus, qui s'était posé entre Nomentanus et Porcius.

Ce Porcius.... il vous empoigne un pâté,

et n'en fait qu'une bouchée ! Quant au Nomentanus, on eût dit qu'il était invité tout exprès pour indiquer du doigt, les bons morceaux à notre innocence. Au fait, des mangeurs de notre espèce, ça ne sait jamais ce que ça mange ; il est vrai que l'on déguise habilement chez Nasidiénus le gibier, les coquillages, les poissons ! Toutefois, j'appris bien vite, à mes dépens, la saveur d'un turbot, et de certain carrelet *comme je n'en avais jamais mangé !*

On m'enseigna, ce même jour, que la pomme d'api, cueillie au déclin de la lune, y gagne un certain vermillon.... Mais *le pourquoi?* de ce miracle, est resté le secret de Nomentanus !

Tout à coup, voici Vibidius qui crie à Balatron : « Par Jupiter, nous sommes de grands sots avec ces petites coupes, j'en veux d'autres :

Mettons sa cave à sec, ou mourons sans vengeance. »

Notre hôte, à ces mots, pâlit ; les grands buveurs lui faisant peur. Trop boire, à l'entendre, est une porte ouverte à la médisance, et le plus gourmand y perd la conscience des bons morceaux. Mais déjà les larges coupes sont remplies. Vibidius et Balatron donnent l'exemple, et l'exemple est suivi par tous les convives.... Seuls, les buveurs du dernier

lit, trop voisins de leur hôte, ont bu modérément.

Cependant on apporte une lamproie au fond d'un énorme bassin, où de maigres squilles nageaient dans la sauce. « Elle était pleine au moment où nous l'avons pêchée, et c'est bien heureux, si l'on veut la manger tendre (disait notre homme en montrant sa lamproie) ; et quant à la sauce, en voici la recette : huile vierge de Vénafre, essence d'anchois d'Espagne, et vin d'Italie, un vin de cinq feuilles, s'il vous plaît, ou tout au moins de bon vin de Chio, versé quand la cuisson est parfaite. Ajoutez une pincée de poivre blanc, et du fort vinaigre tiré du raisin de Lesbos !... Modestie à part, c'est moi-même, qui, le premier, ai mariné l'aunée encore verte, avec la roquette amère ; il est vrai que nous devons à Curtillus la grande invention du hérisson, que l'on mange, encore humide et salé par l'eau de mer qui est bien préférable à la saumure. »

Ici, le dais, mal attaché, tombe à grand bruit sur la table, et nous voilà couverts de poussière ! On eût dit un nuage épais, soulevé par l'aquillon dans les plaines de la Campanie ! Ah ! quelle peur ! Bientôt rassurés, nous respirons. Seul notre hôte, accablé comme s'il

eût perdu un fils unique à la fleur de l'âge, il se met à fondre en larmes. S'il eût fini de pleurer, je n'en sais rien, sans les consolations encourageantes de son ami Nomentanus : « Fortune ennemie ! hélas ! disait-il, sommes-nous assez tes jouets ! » Varius mourait de rire, et comprimait son rire avec sa serviette, tandis que Balatron, expert en bonne ironie :

« Eh ! criait-il, voilà, sans doute, un misérable échantillon de la vie humaine !... On se tue, on s'échine, et quelle récompense au bout du compte ? Ah ! que de peines ce cher hôte s'est données pour nous bien recevoir.... Un pain si bien cuit !... des sauces triomphalement salées !... Des valets vêtus, lavés, peignés ! Mais quoi ! l'imprévu ! cet abominable imprévu ! Un dais qui tombe, un dadais de valet qui fait comme a fait ce dais, et qui casse un verre ! Allons, haut la tête, ami ! le véritable amphitryon est un général d'armée, habile à réparer sa défaite ; il montre, au grand jour de l'adversité, des talents qu'on ne lui soupçonnait pas dans la victoire ! »

— Éloquent Balatron, s'écria notre hôte enchanté, vous êtes un esprit courtois, un bon convive, et je vous remercie, et je vous donne à tous les dieux de l'Olympe ! »

Ainsi parlant, il se chausse et s'en va. Ce

fut alors, d'un lit à l'autre, un murmure.... chacun parlant à l'oreille de son voisin.

Horace. — J'aurais donné tout au monde pour être à pareille fête.... Est-ce là tout!

Fundanius. — Comment donc? Pendant que les convives bien élevés font semblant de rire d'autre chose, Vibidius s'écrie : « A boire! à boire! est-ce que, par hasard, la dernière bouteille est cassée? » Et Dieu sait si Balatron lui prêtait le collet! Sur l'entrefaite, ô bonheur! Nasidiénus revient.... rasséréné! « Çà, disait-il, voyons pour le coup, si la fortune m'en veut toujours! »

Il était suivi de deux acolytes, portant, sur un plat sans rivages, un océan de comestibles : une grue au gros sel dont les membres étaient saupoudrés de farine; l'oie et son foie étaient farcis de figues, et, toujours sur ce même plat: des filets de lièvres, plus délicats sans doute que le râble absent, des squelettes de merles à demi brûlés, avec des pigeons sans croupion. Là, vraiment ce fut un beau festin!

Pour compléter la fête, il fallait entendre le Nasidiénus, expliquant et commentant à sa façon les effets et les causes de son dîner; mais, ma foi! notre patience était à bout, et chacun prit la fuite à l'aspect de toutes ces bombances, sans y toucher.

On n'eût pas quitté la salle avec plus de hâte, si la femme aux poisons, Canidie, à elle seule plus venimeuse que tous les serpents de l'Afrique, eût soufflé de son halcine empestée sur ces viandes en monceau.





LES ÉPITRES.



LIVRE PREMIER.

Épître I. — *A Mécène.*

Vous avez eu mes premiers vers, vous aurez les derniers, cher Mécène; mais pourquoi rejeter dans l'arène où il a combattu si longtemps, le vieil athlète, orné du bâton libérateur? Mon âge a changé, mon esprit n'est plus le même. Aux portes du temple d'Hercule, Véjanius dédie au dieu son épée et son casque, et se cache au fond des campagnes.

« C'en est fait, se dit-il, mon peuple ne me verra plus à l'extrémité du cirque, implorant ma grâce, entre la vie et la mort! »

Et moi aussi, Mécène, j'entends à mon oreille ouverte aux bons conseils : « Çà, dételle, il est temps, ton cheval n'en peut plus ; prends garde à force de courir, qu'il ne tombe essoufflé, au milieu des rires sans pitié. »

Aussi bien j'ai dit adieu à la poésie, à tout ce qu'il y a de futile et de charmant. La vérité, la recherche du beau et du bon ! voilà désormais mon étude, et mon rêve et ma vie, et mes véritables ressources pour l'avenir. Toutefois ne demandez pas à quelle secte, à quelle école appartient le nouveau sage? Il n'en sait rien ; seulement je sais que je n'ai pas de maître, et pas de serment qui me lie ; où le vent souffle, eh bien ! je vais et je m'arrête. Aujourd'hui, j'obéis à l'action, au mouvement, au va-et-vient de la république, en vrai satellite de ceux qui combattent pour les grands principes de l'humanité ; le lendemain.... plus de héros, le combat cesse, et me voilà, sans vergogne, un véritable enfant d'Aristippe. Enfin, puisqu'il faut nécessairement que toute chose obéisse ou commande, je fais de mon mieux, pour rester maître à mon tour.

La nuit paraît longue à l'amoureux privé de sa belle, et la journée au manœuvre attaché à son salaire ; longue est l'année à l'orphelin sous la tutelle d'une marâtre ; et moi j'accuse aussi

le temps qui s'oppose à mes plus sages résolutions! Si violente est ma volonté d'entreprendre une étude utile au pauvre, utile au riche, indispensable au jeune homme, indispensable au vieillard! Je ne serai jamais, sans doute, un grand sage, et pourtant voilà de quoi me conduire et me consoler. Tu n'as pas les yeux du lynx, est-ce une excuse à ne pas bassiner tes yeux malades? Je ne suis pas Glycon, l'athlète invincible, est-ce un motif pour me laisser nouer et torturer par la goutte? Il y a, pour nous tous, dans la sagesse, un degré auquel nous pouvons atteindre.... allons au moins, jusque-là.

Ton âme est-elle en proie aux fureurs de l'avarice, aux misères de l'ambition? Nous savons des paroles pleines de calme, et des maximes consolantes; le mal qui t'opprime en sera, sinon guéri, du moins soulagé. Si c'est la louange et son bruit qu'il faut à ton orgueil, il te suffit, pour guérir, de lire avec respect une ou deux pages de bonne philosophie.... Ou si, par hasard, tu n'étais qu'envieux, colère, ami du vin, de la paresse et des jupons courts,... tranquillise-toi, mon frère, il n'y a pas de vice incorrigible, à qui sait comprendre un bon conseil. Haïr le vice est presque vertu : celui qui déjà n'est plus fou, est bien près d'être en son bon sens. Quels soucis, que de peines, rien que pour

éviter ce qui te semble un malheur sans remède : ô ciel! un revenu si médiocre, qu'il t'expose au mépris du vote universel.

Imprudent! tu cours d'un monde à l'autre, à travers l'Océan, ses foudres et ses écueils, et tant de périls, uniquement pour t'enrichir! Certes, tu aurais plus tôt fait d'écouter la sagesse! « Apprends, dit-elle, avant tout, le peu que vaut la fortune. » Ce simple conseil peut te sauver, et tu n'y veux pas croire! Il est plus sage que toi, ce Glycon du carrefour, qui s'en va promenant çà et là son disque de saltimbanque; il échangerait volontiers ses applaudissements misérables contre le suprême éclat de la palme olympique; oui, mais il la voudrait au même prix.

« L'argent! » c'est bien dit, l'argent vaut moins que l'or! Et l'or?... Il vaut moins que l'honneur!

Cependant le cri public : « Romains! Romains! enrichissez-vous d'abord!... la vertu viendra plus tard! » Voilà la chanson, et le refrain de la chanson. Et les jeunes et les vieux s'en vont ainsi chantant, le registre attaché sous le bras, et la table de Pythagore à la main. Au fait, nous aurions l'intelligence et la probité, la conscience et la bonne conduite....avec six ou sept mille sesterces de moins qu'il n'en

faudrait pour en posséder quatre cent mille, nous resterons, tout net.... des gens de rien.

A ce propos, rappelez-vous cette ronde enfantine dont voici le refrain : « Fais le meilleur devoir, tu seras roi! » Voilà le mur d'airain, voilà le véritable retranchement de l'honnête homme : une bonne conscience et pas un remords! Glorieuse chanson des honnêtes enfants : « Fais bien, tu seras roi! » Ainsi chantaient, sans doute, sur l'air des vieux Quirites, Camille enfant et le petit Curius; toute la loi Roscia ne vaut pas cette chanson.

Il faut cependant choisir entre ces deux antiennes : « Enrichissez-vous, s'il se peut, honnêtement, mais soyez riches à tout prix, et vous serez assis sur les premiers rangs de l'amphithéâtre, aux comédies larmoyantes de Pupius. » Ou bien : « Écoutez-moi, je vous apprendrai comment on oppose, aux caprices de la fortune insolente, un front libre, un cœur généreux! »

Mais si le peuple romain tenait à savoir pourquoi donc, lui et moi, nous n'avons pas les mêmes opinions, aussi bien que les mêmes portiques, pourquoi je hais ce qu'il aime, et je fuis ce qu'il honore?... on lui répondra, comme autrefois maître Renard au Lion malade : « Eh! si j'hésite à pénétrer chez vous,

sire, c'est que je vois comme on entre, et ne vois pas comment on sort! »

Le peuple est la bête à mille têtes; à laquelle entendre, et quel guide adopter? Ceux-ci se poussent dans les machines de l'argent et s'y poussent avec fureur; ceux-là n'ont pas d'autre ambition que de gueuser l'héritage de quelque ignoble vieille, en la bourrant de fruits et de confitures; ils engraissent, pour les retrouver au besoin, comme on fait des poissons dans un vivier, toutes sortes de bons petits vieillards.... L'usure clandestine est, pour d'autres, une véritable vache à lait.

Encore si chaque homme avait constamment les mêmes goûts et la même inclination! « Non! il n'est pas de site au monde qui soit comparable aux rivages de Baïes! » s'écrie un riche, et déjà le voilà qui fait transporter ses marbres et ses poutres sur les bords du lac Lucrin, ou sur les rives de la mer voisine.... En vingt-quatre heures son caprice a changé. « Çà, dit-il à ses manœuvres, que l'on soit demain, avec armes et bagages, à Téanum! » A peine il a dressé son lit nuptial : « Ma foi! dit-il, rien ne vaut la vie de garçon! » Célibataire : « Il n'y a de bonheur et de repos que dans le mariage!... » Enchaînez donc ce Protée insaisissable!

Mais, dis-tu, le pauvre est-il donc si con-

stant? — Il l'est tout autant que le riche! Il change à chaque instant (ne riez pas) de grenier, de lit, de baigneur, de barbier.... Simple passager dans le bateau public, il bâille autant, pour le moins, que s'il montait sa propre galère. Au fait, vous riez aux éclats si je me présente à vos yeux les cheveux tondus par un barbier de village.... et si me voilà en habit neuf, avec du linge effiloqué, ou si mon manteau, trop relevé d'un côté, va traînant de l'autre, êtes-vous homme à vous bien moquer!

Mais cette âme inquiète et ce cœur inconstant, qui passent, pour un rien, de la crainte à l'espoir, du désir au dégoût, avec tant de fatigue à rechercher ce qu'ils ont méprisé; mais le cercle entier de ma vie, incessamment parcouru à bâtir, à démolir, à changer l'aspect et le contour de toutes choses, vous trouvez que toutes ces misères sont à peine un digne objet de risée?

« Ah! dites-vous, le pauvre homme, il est fou!... comme tout le monde! » Et du médecin, ou de ma mise en tutelle, pas un mot! C'est donc là tout l'intérêt que vous portez à ma perfection morale, vous, Mécène, à qui j'appartiens, vous mon protecteur naturel, qui, pour un ongle mal coupé, me traiteriez volontiers comme un malfaiteur!

Le sage, en somme, arrive immédiatement après Jupiter. Le sage a tout, c'est convenu : la beauté, la liberté, l'honneur; il est le roi, et (c'est là son plus beau privilége) roi, il jouit d'une parfaite santé.... à moins que la pituite, un jour ou l'autre, n'étrangle Sa Majesté !

Épître II. — *Conseils à Lollius.*

Lollius, légitime espoir de ta race, à l'heure où l'école retentit de ton éloquence naissante, moi je suis à Préneste, où je lis, pour la vingtième fois, le sublime historien de la guerre de Troie; ainsi j'apprends en pleine *Iliade*, avec plus de sagesse et d'évidence que dans les livres de Chrysippe et de Crantor, le *beau*, l'*utile* et le *honteux*. As-tu le temps de m'entendre? Écoute, et je vais te prouver ce que j'avance ici.

Que voit-on, d'abord, en ce merveilleux poëme où, pendant dix longues années, la Grèce et l'Asie ont épuisé en l'honneur de Pâris et de ses amours ce qu'elles avaient de force et de courage?...

On y voit tout ce que peuvent contenir de folie et de misère l'aveugle fureur des rois, et l'imbécillité des sujets.

Il est vrai que le sage Anténor propose aux Troyens d'en finir avec cette guerre, et de rendre Hélène à Ménélas ! — A ce prix-là, répond le beau Pâris, je ne voudrais pas du trône le plus paisible et le plus heureux de l'univers ! Du côté des Grecs, Nestor, le vieux roi, s'entremet, d'un grand zèle, à réconcilier le fils de Pélée et le fils d'Atrée.... Oui, mais Agamemnon s'obstine à garder Briséis; de colère et d'amour ils sont fous l'un et l'autre. Ainsi, Grecs malheureux, toutes les démences de vos maîtres, c'est vous qui les payerez !

Triste Ilion ! Dans les murs, hors des murs, ce ne sont que discordes, trahisons, meurtres, débauche et fureur.

Heureusement qu'Homère (en son *Odyssée*) appelle Ulysse à nous prouver, par son exemple, que rien ne résiste à la prudence unie au courage. Il nous montre ce vainqueur de Troie allant de ville en ville, étudiant les lois et les mœurs, de rivage en rivage; aussi prudent que brave, il préside au retour de ses frères d'armes; incessamment battu du flot qui gronde, et jamais submergé.

Vous savez, mon cher Lollius, le sens véritable du chant des Sirènes et de la coupe de Circé? Pour peu qu'Ulysse eût touché de sa lèvre imprudente à ces breuvages pernicieux,

soudain il devenait, comme ses buveurs de soldats, un chien immonde, un pourceau dans ses fanges, l'esclave abruti d'une empoisonneuse impudique !

Quant à nous, les gens de la foule, perdus dans le tas des rongeurs, nous sommes parfaitement représentés dans cette odyssée, et faciles à reconnaître au milieu des prétendants de Pénélope, ou parmi les parasites d'Alcinoüs, tous oisifs, tous débauchés, usant leur jeunesse à s'épiler la face, et ne sachant rien de mieux que de faire la grasse matinée, ou de gratter, — de leur main avinée, une lyre indolente.

Comment donc ! Les voleurs auraient honte de s'endormir, s'ils doivent accomplir, sur le minuit, quelque drame sanglant ; et pour sauver ton âme et ton corps, tu ne saurais te réveiller ! Insensé ! Mais si tu ne veux pas marcher, à l'heure où tu vas bien, quand tu seras hydropique : « Allons, çà ! levons-nous, dira le médecin, il s'agit de faire en courant le tour du champ de Mars ! »

Ainsi, pour la santé de ton esprit, crois-moi, n'attends pas le jour, tiens ta lampe allumée et ton livre ouvert ; appelle à ton aide une honnête et féconde application : sinon, plus de sommeil pour ce misérable estropié de la luxure

ou de la vanité. Un fétu dans ton œil, tu l'en retire aussitôt ; un ulcère en ton âme : « Attendons ! je me guérirai l'an prochain ! »

Bien commencée, la besogne est à moitié faite : ose enfin être sage, et te voilà sage à demi ! Remettre à demain l'ordre et le bon sens, c'est ressembler à mon rustre : il fallait qu'il traversât le fleuve, et, sur la rive opposée, il attendait pour le passer à pied sec. Cependant l'onde allait encore, allait sans cesse, et va toujours.

— Mais quoi (dites-vous) ! n'avons-nous point notre fortune à faire, une dot à chercher, une terre à défricher, des enfants à établir ?

— Quoi ! tant que cela ? Mais pour peu que tu aies assez aujourd'hui, pourquoi désirer davantage ? Un domaine, une maison, un coffre où tout regorge, ont-ils guéri un accès de fièvre, une seule douleur morale ? Pour bien jouir de sa fortune, il faut surtout se bien porter. Ces coffres, ces palais, pour peu qu'ils renferment d'inquiétude ou d'ambition, produiront sur l'esprit du maître le même effet qu'une belle peinture aux yeux d'un aveugle, une harpe à l'oreille d'un sourd, un peu d'huile à l'orteil d'un goutteux.

Dans un vase impur, le vin le plus généreux

tourne à l'aigre. Ah! fi des voluptés dont la douleur est le salaire!

Rien de trop; assigne un terme à tes désirs; l'avare est le plus pauvre, assurément, de tous les hommes. L'envieux est misérable à ce point, qu'il maigrit de l'opulence d'autrui. Les tyrans de la Sicile, tout féroces qu'ils étaient, n'ont pas trouvé de tortures comparables aux tourments de l'envie. Eh donc! la colère? Il faut qu'elle obéisse, ou t'expose au vif regret d'un grand mal accompli, pour satisfaire une petite vengeance. La colère est, à vrai dire, une folie intermittente : ainsi, crois-moi, commande à ta passion; nécessairement elle ou toi vous serez l'esclave; il n'y a pas, de chaîne assez forte, ou de frein trop puissant.

Tu vois ce jeune cheval dont la bouche est tendre encore? un habile écuyer va l'assouplir et le conduira sans peine à travers les plus rudes sentiers. Le chien de chasse a longtemps aboyé dans la cour de son maître à quelque cerf empaillé, et voilà comme il est devenu le plus rude ennemi des bêtes fauves de la forêt. Crois-moi, Lollius! profite aujourd'hui même de ces bons conseils, et que ta jeunesse ait pour agréable la société des plus honnêtes gens. Ainsi l'amphore : elle exhale, et longtemps, l'odeur du premier vin qu'elle a contenu.

Ceci dit, marche à mon pas; si tu vas trop vite ou trop lentement, j'en suis fâché pour toi, mais je n'attends personne, et laisse aller volontiers, qui va plus vite que moi.

Épître III. — *A Jules Florus.*

Dites-nous, Jules Florus (c'est mon souci), en quelle contrée, à cette heure, Claude, le beau-fils d'Auguste, a porté la terreur de ses armes? Est-ce en Thrace, ou sur les bords de l'Èbre enchaîné par les glaces? On parle aussi de ce bras de l'Océan entre Abydos et Sestos? Quelques-uns même désignent les plaines et les pentes fertiles de l'Asie? On vous demande, en même temps, de quels travaux sont occupés les savants de notre état-major, si quelque historien s'est chargé de raconter aux siècles futurs les victoires, les guerres et les traités de l'empereur?

Dites-nous aussi ce que devient Titius? Dédaigneux des sources connues et du fleuve accessible à tous, il s'enivre hardiment au flot pindarique, et bientôt le nom de Titius sera dans toutes les bouches. Pense-t-il encore à moi, son ami, ce docte amoureux des neuf sœurs? est-il féru des combinaisons de quel-

que éloquente tragédie, ou bien, la Muse et lui seraient-ils occupés à tendre avec art, sur le luth thébain, les cordes latines? Que fait aussi notre ami Celsus? Je l'ai maintes fois averti.... (pas assez souvent!), qu'il se fie un peu plus à sa propre veine, un peu moins aux écrits de ses devanciers.

Ami Celsus, rappelle-toi la corneille et ces beaux oiseaux, qui, la voyant parée, à leurs frais, de ce plumage éclatant, fondent sur elle et la dépouillent, au milieu des huées, de ses couleurs d'emprunt.

Vous-même, Florus, quelle est l'œuvre, en ce moment, de vos inspirations courageuses? Abeille agile, à quelles fleurs s'adressent vos hommages? Vous êtes un bel esprit, bien cultivé et plein de courtoisie; habile à préparer les causes, éloquent à les défendre; un poëte aussi, dont les vers aimables lui vont conquérir, douce récompense, le lierre, ami des fronts poétiques. Ah si votre âme était moins attachée aux ambitions misérables, avec quelle ardeur vous marcheriez (ô tâche auguste!) dans les divins sentiers!

Amis, qui que nous soyons, grands ou petits, qui voulons vivre honorés dans la ville, en sauvegardant notre propre estime, il n'est rien de plus digne de nos efforts. .

Encore un mot, je vous prie, et répondez à ma question : Portez-vous, cette fois, à Munatius une amitié sincère ? êtes-vous vraiment rapprochés l'un de l'autre, ou bien ce fil qui vous lie est-il encore prêt à se rompre ? Au fait, à cette heure, en quelque lieu que vous soyez, et mal conseillés par votre jeunesse et vos folles rancunes, je vous mets au défi, tôt ou tard, de ne pas renouer solidement le lien fraternel.

Dans ma prairie, une génisse attend au milieu des herbes.... j'ai fait vœu de l'immoler à votre heureux retour.

Épître IV. — *A Tibulle.*

Juge éclairé des moindres ouvrages de notre esprit, sincère Tibulle, peut-on savoir ce que vous faites, à cette heure, en votre maison de Pedum ? Êtes-vous le poëte qui lutte heureusement avec Cassius de Parme ? êtes-vous le philosophe errant et méditant sur les plus grandes questions du juste et de l'injuste, à travers le silence heureux de vos bois pleins de lumière et d'ombre ? Ami, vous êtes bien le vrai corps au service d'une vraie âme ; les dieux prodigues, en faisant de vous un beau

jeune homme, vous ont donné la fortune et, ce qui vaut mieux, le grand art d'en bien user avec elle. La mère la plus tendre, à l'enfant qu'elle a nourri de son lait, ne saurait désirer davantage : un esprit plein d'idées, et d'éloquence avec l'idée; enfin tant de courtoisie, de renommée et de santé, une vie élégante et tous les moyens d'y satisfaire !

Sachez cependant vous tenir à distance égale des chagrins trop vifs et des trop violentes espérances, des grandes inquiétudes et des grandes colères, et dites-vous chaque matin : Peut-être est-ce là ton dernier jour ! De cette façon vous accepterez comme un bienfait inespéré, chaque heure ajoutée à vos heures charmantes.

Et si vous voulez rire, ami, venez chez moi : vous y verrez un gros homme, au teint fleuri, tout luisant et reluisant d'embonpoint.... un véritable agneau du troupeau d'Épicure.

Épître V. — *Le savoir-vivre.*

Torquatus ! Êtes-vous homme à vous contenter d'un repas des plus modestes ; un lit rustique, une vaisselle en terre cuite, des légumes sans trop d'apprêts.... rien de plus?...

Je vous attends au déclin du jour; nous boirons d'un petit vin du second consulat de Taurus, un vin de Campanie, entre Minturne et Sinueusse. — En avez-vous de meilleur? qu'on le débouche! ou résignez-vous.

Voici déjà le feu qui flambe et la maison toute brillante de propreté. Fais-donc trêve un instant au procès de Moschus, aux futiles gravités que nous appelons des affaires, à toutes ces misérables questions d'argent.... N'est-ce pas demain l'anniversaire de la naissance de César, un jour de fête et de repos, une agréable nuit de causerie et de liberté? A quoi bon la fortune, à qui n'en sait pas jouir? Celui-là est bien fou, qui se prive en faveur de son héritier.

Çà, du vin et des fleurs! C'est aujourd'hui qu'on perd la tête, et je ne serai pas le dernier! Une ivresse heureuse est-elle assez féconde en confiance, en confidence? Elle accomplit les rêves impossibles; elle donne au lâche un grand courage, au désespéré l'espérance; elle fait, d'un Béotien, un grand artiste. Une coupe aux pleins bords est l'éloquence même; elle apporte aux plus malheureux l'allégeance et la consolation.

J'aurai soin (je sais mon métier) que les lits soient bien couverts, que la nappe même soit

appétissante, et qu'on se mire à plaisir dans les coupes, dans les aiguières. J'invite avec vous de braves gens, contents de se rencontrer l'un l'autre, et parfaitement incapables de colporter au dehors les discours de l'intimité. Vous aurez pour convives Butra et Septicius, qui acceptent ; j'attends aussi Sabinus, à moins qu'une autre invitation, et qui sait ? quelque amourette, l'empêche de venir.

Il y a place enfin pour les *ombres* que vous pourrez amener ; mais, trop pressés, les convives nuisent à la savoureuse odeur du festin. Enfin, vous me direz combien vous voulez être, et puis, à l'heure exacte, et, toute affaire cessante, on s'échappe à la dérobée, et.... tant pis pour le client qui fait le pied de grue au beau milieu de l'atrium !

ÉPÎTRE VI. — *La paix de l'âme.*

Je sais un bon moyen, le seul peut-être, ami, de vivre heureux, de mourir paisible : admirer peu, ne s'étonner de rien ! Que notre sérénité commence par contempler sans peur l'ordre infini qui préside à la marche des saisons, obéissantes à ces astres réguliers, et nous contemplerons, sans danger pour notre

repos, les trésors de la terre et les richesses de cet Océan, tout chargé de l'or des Indes et des parfums de l'Arabie.

Le bon homme, au théâtre, écoute en souriant les applaudissements de la foule; au forum, il voit, sans envie et sans regrets, les honneurs que décerne aux plus ambitieux la faveur populaire! Or, celui-là qui redoute en frissonnant de rester obscur et pauvre, est aussi digne de pitié que cet enthousiaste qui court après le bruit et le succès : l'angoisse est la même; ils espèrent, ils ont peur; ils sont exposés aux mêmes déceptions. Quoi donc, joie ou regret, n'est-ce pas même chose, au moindre accident.... que dis-je? au premier bonheur qui reste au-dessous de nos ambitions, si nous voilà éperdus, l'œil fixe, accablés de corps et d'esprit?

L'imprudent même, qui recherche au delà de leurs limites la justice et la vérité, s'expose à cette réplique : « O l'homme injuste! ô l'insensé!.... »

Cours donc après les chefs-d'œuvre de l'argentier ou du sculpteur, passionne-toi pour le bronze antique et pour les grands arts; rassasie à plaisir tes yeux éblouis de l'éclat des diamants, de la pourpre des laines. Tu marches, sois content, Rome entière te regarde;

tu parles, sois heureux, chacun t'écoute ; va ! viens ! sois matinal ! au forum ! au forum ! et ne rentre en ton logis qu'à la nuit tombante.... Hélas ! tant de services, pour que Mutus, un parvenu, enrichi des biens de sa femme, ne t'écrase pas sous ses greniers remplis, ou ne se pose insolemment, lui qui devrait être à tes pieds, au devant de ton soleil !

La pierre enfouie aujourd'hui, le temps l'ira prendre au fond de la carrière, et la posera brillante au grand jour, pendant que d'un souffle il renverse les monuments superbes. Promène, à ton bel aise, ta célébrité sous le portique d'Agrippa, ou d'un bout à l'autre de la voie Appienne, et le portique et le chemin te conduiront fatalement chez le roi Numa, chez le vieil Ancus.

Ton rein souffre et ton flanc est malade, à tout prix, guéris-toi. Sois heureux, tu le veux sans doute? eh bien ! la vertu seule est la condition du bonheur, il faut la suivre et planter là toutes les vulgaires voluptés.

A moins que tu ne sois de ces esprits forts qui vont disant : « La vertu est un vain nom ! un bois sacré n'est qu'un bois comme un autre ! » Là-dessus, hâte-toi, fais en sorte d'arriver le premier dans les ports de la Bithynie ou de Cibyre. Allons ! voici déjà mille talents,

puis mille encore, et mille autres ; encore un peu, nous aurons le compte rond, les quatre mille talents ! C'est un roi, l'argent ! Il vous donne une épouse et sa dot, des amis et du crédit ; l'argent te fait gentilhomme, il te fait beau comme Apollon. Riche, as-tu jamais trouvé des cruelles ? Démosthènes était moins éloquent que toi.

Mais il faut être un vrai riche, un vrai roi, et non pas le roi de Cappadoce.... il ne savait pas le nombre de ses esclaves, en revanche il n'avait pas un sou vaillant. Parlez-moi de Lucullus : un jour l'entrepreneur des jeux publics le prie en grâce de lui prêter cent chlamydes ! — « Cent chlamydes ! c'est beaucoup ; toutefois je donnerai mes ordres, et vous prendrez ce que l'on trouvera. » Le lendemain il écrit qu'il en a cinq mille, et qu'il en met volontiers cent ou cinq mille à la disposition de messieurs les comédiens. Ce qui fait la riche maison, c'est le superflu ; le maître alors possède et le voleur emporte, sans compter.

Si donc l'argent est la source unique et le maintien du bonheur, courage ! arrive au forum le premier ; va-t'en le dernier de tous ; pense à l'argent dans ton sommeil. Si ton bonheur consiste à capter la faveur publique, achète un avertisseur qui te dise, en te pous-

sant du coude : « Il faut saluer celui-ci, tendre une main obséquieuse à celui-là par-dessus son comptoir ! Tel, fait la pluie et le beau temps dans la tribu Fabia ; tel autre commande aux Véliens. Prenez garde à cet important, il ôte ou donne à son gré les faisceaux et la chaise curule. On dit à celui-ci : *Mon frère !* On dit à celui-là : *Mon père !* On les adopte, d'une adoption qui leur donne, et tout au plus, l'âge qu'ils ont. »

Ou bien, tu fais un dieu de ton ventre, et bien vivre, à ton compte, c'est bien manger. Tope là ! — Voici le jour, allons, en chasse ! allons, à la pêche ! — obéissons à la gueule. Ainsi faisait Gargilius, le glouton ! Au petit jour, il encombrait la rue et le carrefour de ses équipages et de ses engins, pour rapporter, au bout de la journée, un pauvre sanglier acheté en grand mystère, et qu'il chargeait à grand bruit sur un de ses nombreux mulets.

C'est cela ! gorgeons-nous de viandes, jetons-nous dans le bain, tout empiffrés.... tant mieux donc si nous sommes notés comme des goinfres, au-dessus du *qu'en-dira-t-on ?* et tout pareils à ces vils rameurs d'Ithaque, oublieux de leur patrie absente, qui lui préfèrent la beauge et ses plaisirs.

Bon ! j'allais oublier le *bonheur*, tel que

l'enseigne un sage appelé Mimnerme. *Il ne s'agit*, dit-il, *que d'être amoureux et jovial.* C'est cela; buvons, mangeons, faisons l'amour ! Telle est aussi ma philosophie. Eh ! si la vôtre est meilleure, apportéz-la ! Sinon, soyez sage à ma façon.... Bonjour et bonne santé.

ÉPÎTRE VII. — *A Mécène.*

JE vous disais, cher Mécène, aux premières heures de ce mois d'août : « Donnez-moi cinq jours, et je reviens de Tibur à Rome.... » En voici trente, bien comptés.... je suis encore à Tibur ! De grâce, ami, si vous voulez un poëte heureux et bien portant, accordez à ma santé l'indulgence que vous avez pour mes maladies. Je crains la fièvre, à cette heure où les premiers feux de l'automne se font sentir à la figue entr'ouverte. Ah ! que de funérailles prématurées; combien de pères inquiets, de mères affligées tremblent pour les jours de leur enfant ! Tant de devoirs à rendre, et tant de séances au forum représentent quantité de fièvres pernicieuses et de testaments ouverts.

Ce n'est pas tout; sitôt que les premiers froids auront blanchi nos plaines, je descends

au rivage aimé, et dans un lieu bien clos, calme et coi, je m'abandonne à toutes les douceurs de l'étude. Avec votre permission, j'attendrai le zéphyr et la première hirondelle, et je vole aussitôt dans vos bras

Certes, vous ne voudriez pas traiter l'ami que vous avez fait riche et considéré, comme, un jour, ce Calabrais, offrant à son compère les poires de son jardin. — « Mangez-en, disait-il, mangez! — Grand merci, j'en ai toute ma suffisance! — Au moins vous en emporterez plein vos poches! — C'est trop de bonté! — Non, non, vos marmots vont tomber sur ces petits présents. — Je vous remercie autant que si j'en avais ma charge. — A votre aise, nos cochons les mangeront. »

Voilà pourtant de mes prodigues. Les maladroits! S'ils vous donnent quelque chose, c'est qu'ils n'y tiennent guère; étonnez-vous donc s'ils recueillent l'ingratitude! Un sot bienfait engendre un ingrat. Au contraire, il est du galant homme d'obliger dignement, pour peu qu'on ait droit à ses grâces, non pas qu'il ne sache, au demeurant, qu'un écu n'est pas un pois chiche.

Quant à moi, je veux mériter tout à la fois les faveurs et surtout l'estime de Mécène; mais s'il fallait ne le quitter jamais, qu'il me ra-

mène aux jours charmants de la jeunesse, à l'heure où le front disparaît sous les beaux cheveux noirs; qu'il me rende aussi cette voix tendre, et ce beau rire, et ces rappels bruyants à la vive Cinare, qui s'enfuit, provocante, au dessert.

Certain mulot fluet s'était glissé par une fente étroite en un muid de blé. Quand il est bien repu, et la panse garnie, il veut, mais en vain, sortir de son gîte. « Ami, lui cria dame belette, il n'est qu'un moyen de se tirer de là. Maigre avant d'entrer, maigris si tu veux sortir! »

Je suis le mulot, mais je suis homme à tout vous rendre, et d'ailleurs je n'ai rien de commun avec ces faux tempérants qui vantent la sobriété du pauvre, au sortir d'une table opulente. Un brin de mon loisir et de ma liberté, je ne l'échangerais pas contre l'or de l'Arabie. Ami cher, vous avez souvent reconnu ma réserve, et vous savez si j'ai manqué, vous absent, à la reconnaissance, aux respects qui vous sont dus; essayez si je suis homme à vous rendre allégrement tous vos bienfaits!

« Notre Ithaque, ô fils d'Atrée (ainsi disait le digne fils d'Ulysse), est un royaume hérissé de collines, peu fertiles en maigres pâturages, vos nobles coursiers n'y sauraient vivre; ainsi, per-

mettez que je renonce à ce présent royal qui vous convient mieux qu'à moi! » C'est bien dit: aux petites gens, le peu de chose! A Rome entière, à ses palais, à ses temples, je préfère mon jardin de Tibur la tranquille, ma cabane à Tarente la Pacifique!

Un de nos grands avocats (c'est une histoire qu'on m'a faite), Philippe, esprit ferme et généreux, comme il revenait des plaids, un jour d'été, sur les deux heures, en convenant à part soi que l'âge avait bien allongé la distance du Forum aux Carènes, aperçut dans la boutique d'un barbier (la boutique était déserte) un homme frais-rasé qui se faisait tranquillement les ongles avec un petit couteau. « Démétrius! dit-il (Démétrius est le nom de cet esclave intelligent et dévoué), va, demande, et dis-moi: D'où il vient! Quel homme est-ce? Est-il riche? Affranchi ou citoyen? »

Démétrius va, revient et répond : « Il a nom Vultéius Ménas, crieur public de son état; fortune assez mince et bonne réputation. Il travaille; il se repose; il gagne; il dépense; il habite une humble maison, mais dans ses meubles; il vit en brave homme avec des gens de sa sorte; il ne hait pas le spectacle, et quand sa tâche est faite, il n'est pas le dernier à se promener au champ de Mars.

— Ma foi, dit Philippe, j'en aurai le cœur net : va-t'en le prier de souper avec moi.

— Ménas, seigneur, ne veut pas croire à l'honneur que vous lui faites, et s'en étonne en son pardedans. — Mais enfin? — Il s'excuse aussi poliment que possible! — Il refuse? — Vous l'avez dit, monseigneur, et que votre invitation l'effraye, ou qu'il en fasse assez peu de cas, il a répondu, franchement, qu'il n'irait pas. »

Le lendemain, de bon matin, notre avocat surprend notre crieur, comme celui-ci était en train d'adjuger, à la canaille en tunique, un tas de ferraille, et le premier, il l'aborde et lui dit : « Bonjour! » Alors Ménas se rejette sur les exigences de son métier, qui ne lui ont pas permis de saluer, ce matin même, le célèbre avocat Philippe; bref, toutes sortes d'excuses de s'être laissé devancer.

« C'est bien, dit Philippe, on vous pardonne, à condition que vous dînerez avec nous, ce soir. — Soit fait ainsi, répond Ménas. — Donc, à trois heures, je vous laisse! et bonne chance. »

A l'heure dite, arrive enfin ce Ménas; il parle à tort et à travers de toutes choses.... après le dîner, bonsoir la compagnie! il va se coucher tout bellement. Pour le coup, le drôle

avait mordu à la grappe. Il assistait, chaque matin, au lever du maître, et chaque soir il mangeait à sa table. Un peu plus tard, il est invité par Philippe à passer les fêtes latines dans un domaine aux environs de la ville. On le met en voiture, et Dieu sait sa louange et son admiration pour le terroir et le climat de la Sabine ! Cependant Philippe est là, qui suit notre homme et s'en amuse (il aimait à rire et riait à tout venant); puis quand il le voit pris d'une belle ardeur pour la propriété :

« Que n'achetez-vous, lui dit-il, le champ que voici ? C'est quatorze mille sesterces qu'il vous coûtera; qu'à cela ne tienne, je vous en donnerai la moitié, je vous prêterai les sept mille autres. » Bref, pour ne pas abuser de vos instants, mon citadin se fait laboureur; il ne parle plus que vignobles et champs de blé; il trace un sillon, il taille ses arbres, il se tue au travail, et plus il veut posséder, plus il se courbe, et se casse à vue d'œil.

Mais quand la maladie et les voleurs lui enlèvent ses brebis et ses chèvres, quand la moisson a trompé toutes ses espérances, et ses bœufs morts de fatigue à la charrue, alors notre homme, affligé de tant de pertes, enfourche un cheval, et s'en vient, par la nuit sombre, au logis de maître Philippe.

Hélas ! le citadin à la barbe élégante, aux cheveux bien frisés, aux ongles luisants, ressemblait à quelque échappé des petites-maisons.

« Bonté divine, s'écria Philippe, ami Ménas, comme vous voilà fait ! M'est avis que vous êtes trop dur à vous-même, et vous laissez mourir de faim !

— De grâce ! mon cher patron, ne m'appelez pas Ménas, appelez-moi du seul nom qui me convienne, appelez-moi *misérable !* Aussi bien, par vos pénates, par votre bon génie, et par cette main que je baise, faites que je revienne à ma tâche, à ma façon de vivre d'autrefois ! »

C'était bien dit, et bien fait. Quiconque a reconnu la vanité de ses désirs, et que le bien d'aujourd'hui ne vaut pas le bien d'hier, doit revenir en toute hâte à son renoncement. Se mesurer à son aune et se chausser à son pied : voilà la sagesse, en deux mots.

ÉPÎTRE VIII. — *Qu'il faut bien porter sa fortune.*

ALLEZ, ma muse, allez, je vous prie, et dites, de ma part, à notre ami : « Joie et santé, Celsus ! » Vous le trouverez à la suite de Néron dont il est le secrétaire.

Et, s'il vous demande un peu ce que je

fais? dites-lui : « Il fait les plus beaux projets du monde, et tant qu'on en veut ; il n'en est guère plus sage ou plus content. »

Non pas qu'il ait grêlé sur mes raisins, que le soleil ait brûlé mes olives, ou que mes troupeaux se soient perdus au fond de quelque marécage ; mais si l'âme est incurable, à quoi sert la bonne humeur?

Il n'y a pas de médecin si dévoué, pas d'ami si fidèle, que je ne rabroue, aussitôt qu'ils me veulent soustraire à ces torpeurs. Ce qui me nuit, je l'aime, et je hais ce qui m'assiste. A peine à Tibur.... je voudrais être à Rome ! A Rome, en vraie girouette : « Allons, dis-je, à Tibur. »

En même temps, muse obéissante, vous saurez comment se comportent Celsus et son ambition, où lui-même il en est avec son jeune prince et sa cour? s'il vous répond : *Tout va bien!* marquez-en votre joie, en lui glissant cet avis à l'oreille :

« Si tu veux qu'on te la pardonne, porte bien ta fortune, ami Celsus ! »

Épître IX. — *A Tibère.*

Permettez, Seigneur, que je vous présente un homme intelligent, puisqu'il sait, mieux que moi, en quelle estime je suis auprès de Votre Seigneurie. En effet, pour que Septimius me prie, et disons tout, me force de vous le présenter, comme tout à fait digne d'être admis dans la confiance et dans la maison d'un prince ami des honnêtes gens, il faut bien qu'il ait l'intime conviction de mon importance; il en est sûr, il l'a devinée; il y voit beaucoup plus loin que moi-même.

Certes, je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire afin de m'excuser; mais il pourrait croire à la fin que la modestie a moins de part à mes refus, que le désir de garder ce grand crédit pour moi seul : voilà comment, pour ne pas manquer aux devoirs de l'amitié, je prends enfin l'allure et l'accent d'un solliciteur.

Puissiez-vous me pardonner cet oubli de ma réserve habituelle, en faveur d'un ami, et compter celui-ci parmi vos meilleurs serviteurs! Je vous le garantis galant homme et dévoué.

Épître X. — *Le citadin et le campagnard.*

Horace le rustique, au citadin Fuscus ! Car voilà toute la différence entre vous et moi, frères pour tout le reste, à la façon des Gémeaux. Ce que vous approuvez, je l'approuve, et je blâme aussitôt ce que vous blâmez ; deux pigeons ne vivraient pas dans un accord plus parfait. Mais vous gardez le colombier, pendant que je vis à la campagne, au fond des bois, au bord de l'eau qui jase, en courant, dans son lit de mousse et de petits cailloux. Que voulez-vous ? c'est mon penchant !

A peine ai-je laissé les enchantements de la ville (vous autres vous la portez aux nues), il me semble en effet que je suis mon maître et le roi du monde. — Ainsi l'esclave, enfin délivré par la fuite du prêtre qui le nourrissait à satiété de miel et de gâteaux, se jette à belles dents sur le pain bis.

Si les stoïciens disent vrai : qu'il faut vivre conformément avec la nature, et si, pour bâtir une maison, il faut tout d'abord en choisir l'emplacement, dites-moi, savez-vous un lieu

plus propice au bien-être, qu'un agréable et pittoresque vallon?

Quel hiver plus tiède et plus clément! Quel vent plus aimable, à l'heure où sévit la canicule, où le Lion furieux vomit tous les feux d'un ciel brûlant! Enfin quel lieu plus abrité contre les mauvaises passions qui nous arrachent aux douceurs du sommeil?

Quoi donc! vous préférez vos pierres de taille et vos marbres aux senteurs suaves, aux fraîches couleurs de mes prairies? Osez-vous dire aussi que l'eau de vos carrefours, grondant à travers le plomb qui l'enferme, soit plus limpide que le clair ruisseau qui suit sa pente en murmurant?

A vous-mêmes, ô citadins, à travers vos colonnades, il faut une forêt qui verdoie, et vous trouvez que tout manque à vos palais, si la vue, au loin, ne se perd dans la campagne romaine. Vous traitez la nature à la façon d'un hôte importun.... la voilà soudain qui reparaît, malgré vos mépris, et finit par en triompher.

Un maladroit va confondre avec la vraie pourpre, à savoir la pourpre de Tyr, une laine teinte en rouge d'Aquinum, et les connaisseurs se récrient qu'il n'y a pas un homme aussi dupé que celui-là!

Qu'est-ce à dire, à ce compte, au malheureux qui ne sait pas distinguer la vérité du mensonge? Ivre et chancelant sous l'excès même de la fortune, quoi d'étonnant que le premier vent te renverse? Admire et passionne-toi!... Comment feras-tu pour te consoler, si tu perds ce que tu auras tant aimé? Donc, prends garde aux grandeurs! Sous un toit pauvre, on a rencontré plus d'un sage qui n'avait rien à envier au bonheur des maîtres du monde et de leurs plus chers favoris.

Le cerf, abusant de ses armes naturelles, chassait le cheval de leurs communs pâturages. Fatigué d'une lutte impuissante, le cheval appela l'homme à son aide et se laissa brider, mais quand le vaincu céda la place, il fallut que le vainqueur gardât le mors à sa bouche, et le cavalier sur son dos.

Cette histoire appartient à quiconque a peur de la pauvreté; l'argent est son Dieu; il sacrifie à ce tyran sa liberté même, un bien plus précieux que tout l'or de la terre, et parce qu'il ne sait pas se contenter de peu, en son obscure condition, il sentira le poids d'un maître, jusqu'à la fin de ses jours.

Qui n'a pas assez de bien pour vivre, ou qui possède au delà de ses besoins, est semblable à ce mal chaussé d'un soulier trop large, il

tombe; ou trop étroit, il boite! Soyez content de votre sort, Fuscus, et vous serez un sage. De votre côté, traitez-moi sévèrement, si jamais vous me voyez en faute d'amasser plus de chevance qu'il ne m'en revient. L'or, esclave ou tyran, suit la corde ou la brise.... il faut choisir.

Ecrit à l'ombre heureuse d'un vieux temple consacré à la bonne déesse de l'Oisiveté, par un homme heureux, qui n'aurait plus rien à désirer, s'il avait près de lui son ami Fuscus Aristius.

Épître XI. — *Rester chez soi.*

Mon cher Bullatius! vous avez donc visité Chios, Lesbos, Samos et Smyrne, et Colophon, ces lieux célèbres, ces lieux charmants, et Sardes où Crésus tenait sa cour? Là, voyons, est-ce que la renommée en dit trop ou trop peu? Aimez-vous, aujourd'hui autant qu'hier, le gravier du Tibre et la poussière du champ de Mars? N'êtes-vous point tenté de vous fixer en quelqu'une des cités d'Attale? Ou las de courir le monde à travers champs et marée, auriez-vous choisi Lébédus?

J'ai bien dit: *Lébédus!* petit bourg plus dé-

sert que Gabies, moins habité que Fidènes.... Tel qu'il est, je n'aurais pas trop peur d'y vivre, oubliant, oublié, paisible et contemplant, du rivage, les tempêtes de la haute mer.

Le simple voyageur qui va de Capoue à Rome à travers la pluie et la fange, assez volontiers s'arrête à l'auberge, à condition qu'il partira tantôt; cet autre, en grelottant sous les frimas, songe aux tièdes douceurs de l'étuve.... il ne dira pas qu'un bain chaud est tout le bonheur de la vie! A peine échappé aux flots de l'Égée, est-il un marchand qui vende son navire à l'encan, oublieux des fêtes du retour?

De Rhodes, ou de Mitylène *la belle*, un vrai sage s'inquiète aussi peu que d'un manteau en plein été, d'une robe de gaze en décembre! Autant vaudrait lui proposer les bains du Tibre en hiver, ou lui faire un grand feu au mois d'août!

Croyez-moi, puisque la fortune vous traite encore en ami, restez à Rome, et là, célébrez tant qu'il vous plaira Rhodes, et Samos, et Scio! Acceptez chaque heure au passage, et chaque bonheur que Jupiter vous envoie, et, comblé de ses grâces, sachez donc en profiter.

« Heureux ceux qui vivent! » est une parole agréable à Jupiter. Ce qui nous fait heureux, c'est la prudence et le bon sens, et non pas le

plus beau lieu du monde entouré des splendeurs de l'eau et du ciel. Traversez l'Océan, vous aurez changé de climat, mais votre âme est restée à son point.

Fi de l'agitation stérile, et du sentier qui ne mène à rien ! Tous ces chariots, tous ces navires ne sauraient nous conduire au bonheur ! Le bonheur ! Il est là, il est ici, il est partout où notre âme est au repos !

Epître XII. — *Beaucoup d'étude et peu d'argent.*

Maître Iccius, si vous savez être honorable et content dans votre intendance des domaines que possède Agrippa en Sicile, vous êtes, sans conteste, un des favoris de Jupiter. De quel droit vous plaindre ? On est riche avec le nécessaire. Avez-vous bon pied, bon estomac et bonnes entrailles, moquez-vous de la couronne et de ses trésors.

Si donc vous êtes si bien conseillé, au milieu de l'abondance, que de vous contenter d'eau fraîche, de cardons et des légumes du jardin, le Pactole irait par vos domaines sans rien changer à la modération de votre heureuse vie. Aux dieux ne plaise que l'argent soit plus

fort que le caractère, et d'ailleurs vous êtes un de ces cœurs fidèles qui ne sacrifient aucun devoir.

On admire encore aujourd'hui les saines distractions de Démocrite, abandonnant sa prairie, et son jardin aux troupeaux de ses voisins, pendant que lui-même, oublieux du souci vulgaire, il voyage à travers les espaces du ciel.... A ce compte, que dira-t-on de vous, lorsqu'au milieu de la contagion universelle et des excès du lucre, on vous trouve attentif aux sublimes questions : Quelles barrières inconnues arrêtent et domptent l'Océan? A quelles lois mystérieuses obéissent les saisons? Si l'étoile est soumise à l'harmonie universelle, ou vagabonde, au hasard, dans l'infini? Pourquoi donc, tour à tour, la lune est-elle obscure.... et resplendissante en ses douces clartés? Nous cherchons aussi le mystère et la relation de ces mouvements en sens contraire, et si d'Empédocle, ou de Stertinius, celui-ci est le sage ou celui-là l'insensé?

Au demeurant, vous êtes parfaitement le maître d'immoler à votre appétit oignons, poissons ou poireaux, pourvu que vous fassiez un bon accueil à mon ami Pompéius Grosphus. S'il attend de vous un bon office, à coup sûr, vous devez le lui rendre ; il n'est pas homme à

rien demander qui soit injuste ou déraisonnable. Ah, dieux! quand les honnêtes gens sont dans la peine, il est si facile et sitôt fait de récolter une abondante moisson de vrais amis!

Cependant ne serez-vous pas fâché de savoir où nous en sommes : Agrippa vainqueur des Cantabres; l'Arménie acceptant les lois de Claude Néron; Phraate aux genoux de César... Et l'Abondance, à pleines mains, répandant sur l'heureuse Italie, avec tous ses fruits, toutes ses fleurs!

Épître XIII. — *Envoi de l'auteur.*

Vinnius Asina, certes je t'ai bien fait ta leçon, et souvent et longtemps, avant de te charger de porter mes odes, dûment roulées et cachetées, à l'empereur. Avant tout (te disais-je) il faut savoir s'il est bien portant, de bonne humeur, et disposé à bien recevoir ce gros volume? Asina! pas de zèle, et prenons garde à le fatiguer de nos livres! Mieux vaudrait, mon chargé d'affaires, si par malheur trop lourde est ta charge, la laisser sur les grands chemins, que d'accourir, ambassadeur maladroit, heurtant de ton bât le seigneur à qui je t'envoie. Il demanderait : le nom du manant? on lui di-

rait : « Il s'appelle *Asina* comme sa mère; » il rirait.... et toi et moi, l'un portant l'autre, nous serions tout simplement la fable de la cour.

Va! franchis de ton mieux la plaine et le mont, la tempête et le torrent; mais ton voyage achevé, Asina, mon ami, prends garde à ne pas brutaliser mes pauvres odes sous ton bras contracté, comme un paysan porte un agneau bêlant, comme Pyrrhia, la comédienne, emporte, en chancelant, un paquet de laine volée à sa maîtresse, ou ce voisin qui vient dîner sans cérémonie, sa pantoufle et son bonnet.

Surtout, ne va pas crier par-dessus les toits : que tu viens de très-loin, en toute hâte, offrir à l'oreille, aux yeux du César un chef-d'œuvre incomparable!... Or çà, mon fidèle envoyé, bon voyage et bonne mémoire, et.... prends garde à ne pas trébucher.

ÉPÎTRE XIV. — *A mon intendant.*

MÉTAYER de ma forêt, et du petit domaine où je vais si souvent pour me retrouver moi-même, on sait très-bien que tu ne fais pas grand cas de mon cher village, en dépit des cinq maisons d'où sortent chaque année, au-

tant de prud'hommes qui nous représentent à Varia... voyons cependant qui de nous deux, aura mieux arraché les épines de son âme ou de son jardin, et si ton maître Horace est en meilleur état que son verger?

Je reste à Rome en ce moment, pour consoler mon cher Lamia, inconsolable de la mort de son frère; mais que j'ai de peine à ne pas franchir, du moins en pensée, et l'espace et les barrières qui me séparent des lieux de ma prédilection!

Nous voilà, moi disant: « Le bonheur est aux champs! » toi: « Le bonheur est à la ville! » et malheureux tous les deux.... Vanter la condition d'autrui, c'est faire de la sienne propre une censure amère. Ajoutons que l'un ou l'autre nous avons tort de nous en prendre aux lieux que nous habitons; le mal vient de notre humeur, tout simplement, et parce qu'on ne saurait se fuir ou s'éviter.

Je t'ai vu lavant la vaisselle à Rome, et c'étaient alors, au fond de ton âme, une foule de vœux secrets pour rentrer dans la paix du village.... Aujourd'hui que je t'ai fait régisseur de mes domaines: « Qui me rendra (c'est ta plainte) les bains, les théâtres, la rue, et tout le reste? »

Quant à moi, tu le sais, je n'ai guère dévié

de ma route, et toujours tu m'as vu triste et découragé, chaque fois qu'une affaire impérieuse m'arrachait à mon champ, et me rejetait dans la mêlée. Ah! si le maître et l'intendant avaient les mêmes yeux, ils aimeraient, de la même façon, les mêmes choses. Ce qui te paraît un vrai désert, une solitude affreuse, est, pour moi, le séjour le plus aimable. Au contraire, un mauvais lieu bien tiède, et rempli des âcres odeurs de la viande et de la boisson, te fait regretter la ville et mépriser ce chétif labour qui produirait du poivre et de l'encens plutôt que du vin passable!... Encore s'il y avait aux environs une taverne où t'enivrer le soir, et quelque joueuse de flûte qui t'agace en te faisant sauter, lourlaud que tu es?

Fi donc! bêcher une terre en friche et qui résiste à la charrue; atteler et dételer les bœufs; remplir la crèche d'un fourrage abondant; peut-être aussi, pour que rien ne manque à cette tâche ingrate, il a plu cette nuit, le ruisseau est devenu torrent, il faut absolument que ta paresse endigue la prairie!... Enfin d'autres causes nous séparent, je vais te les dire en passant:

J'étais naguère un des élégants de la ville, en blanche tunique, aux cheveux bien frisés l'amant heureux (tu le sais) de la belle Cinnare. Elle était hors de prix pour tout le monde, et

moi j'en étais aimé.... pour moi-même! On me citait aussi parmi les vrais buveurs, et volontiers j'étais à table avant midi.

Maintenant, plus humble et bref est le dîner, mieux je dîne! Dormir sur l'herbe, au bruit du ruisseau, voilà ma fête. O jeunesse! on ne rougit pas de tes gaietés, mais on aurait grande honte de ne pas les quitter quand elles nous quittent!

Ici, dans mon bien, loin de l'espionnage de l'envie et de ses morsures, je suis exposé, tout au plus, à la moquerie innocente d'un voisin qui me surprend bêchant la terre, ou retirant les pierres de mon jardin.

Ah! le triste esclave, celui qui regrette le pain de l'esclavage. Au fait (j'en suis sûr), plus d'un garnement bien avisé, que j'ai laissé dans ma maison de la ville, voudrait, à ta place, arroser le potager, tailler le bois, garder le troupeau.

C'est la loi d'ici-bas; le bœuf rumine en rêvant qu'il porte la selle du cheval; le cheval s'attelle en pensée à la charrue.... homme et bœuf et cheval, il n'est pas de plus beau métier, c'est mon avis, que de faire allégrement, chacun son métier.



ÉPÎTRE XV. — *La vie en province.*

DITES-MOI, cher Vala, quelle espèce d'hiver avez-vous à Vélie, et quelle sorte de gens? Peut-on se fier au climat de Salerne? enfin touchez-nous un mot des chemins. Antoine Musa, mon médecin, affirme, à cette heure, que les eaux de Baïes ne me vont guère.... les eaux de Baïes me tiennent pour un insensé, lorsqu'au milieu de l'hiver, je me plonge dans l'eau froide, et pourtant, rien n'est plus vrai, je renonce à ces bois de myrte, à ces bains sulfureux, si favorables aux maladies nerveuses; Baïes en gémit, et ne comprend guère ces malavisés qui confient leur tête et leur estomac aux fontaines de Clusium, et préfèrent à son tiède abri les austères campagnes de Gabies.

Le sort en est jeté: désormais le cheval qui me porte, en vain s'arrête aux hôtelleries de nous deux, connues : « Va toujours, mon vieux coursier, il ne s'agit plus d'aller à Cumes, d'aller à Baïes! » Ainsi je lui parlerai d'une voix dolente, sans oublier de tirer la bride à gauche. Au fait, il faudra bien qu'il obéisse!... A ma

voix? Non pas.... à la bride! Elles ont l'oreille à leurs barres, ces bêtes-là.

Réponds encore à ceci : De Vélie ou de Salerne, où se fait le meilleur pain? Y boit-on de ces belles eaux fraîches qui tombent des montagnes, ou faut-il se contenter de l'eau des citernes? Quant au vin.... j'en ai bu, mais une fois pour toutes. C'est bon chez soi, le vin du cru; il se laisse boire, on le boit; mais sur les bords de la mer, je demande un de ces vins clairs et bien mûrs, qui, chassant au loin mes ennuis, monte à la fois dans mon cerveau, dans mon esprit; je le veux plein d'espoir, de vanterie, et qui dise au besoin, à quelque dupe aux yeux noirs : « Prenez-moi, ma belle enfant, ce beau jeune homme, et vous m'en direz de bonnes nouvelles. »

Que je sache aussi sur lequel des deux terroirs se rencontrent en plus grand nombre les sangliers et les lièvres, dans quelles eaux le meilleur poisson et les meilleurs coquillages? Parlez, je vous écoute, un peu mieux que si vous étiez un oracle. Je veux rapporter de là-bas un visage de Phéacien.

Quand Ménius eut bravement dévoré le double héritage de son père et de sa mère, il devint un simple parasite, qui promenait de table en table, au hasard, ses hâbleries et sa

panse insatiable. A jeun, notre homme insultait et bouffonnait sans pitié; il n'était étranger ou citoyen, ami ou ennemi, qu'il ne déchirât à belles dents. Avait-il quelque argent? il redevenait le fléau et l'ouragan des halles, qu'il mettait au pillage; en tous les temps, il faisait de son ventre un gouffre à engloutir tout ce qui lui tombait sous la dent.

Si pourtant les sottes gens qui s'amusent des parasites, ou les bonnes gens qui en ont peur, oubliaient de l'inviter, il finissait par avaler toutes sortes d'abatis de viandes ou de tripailles; trois ours auraient moins dévoré.

Mais alors, il fallait l'entendre, poussant l'austérité aussi loin que Bestius le censeur. « Les ventres-mangeurs de tout bien! (disait-il) marquons-les d'un fer chaud.... » Bon! si par hasard il tombait sur une franche lippée, il n'y laissait que cendre et fumée. « O dieux! je ne m'étonne plus que tant d'honnêtes gens aient dévoré leur héritage. Ah! quelles grives! Ah! la truie admirable, et quel gras-double onctueux! »

Ne criez pas à l'impossible! Et moi aussi, comme un second Ménius, je loue, et tant qu'on veut, la vie à l'ombre, à bon marché, tranquille, et je fais volontiers contre fortune

bon cœur.... Mais sitôt que je vois à ma portée un peu plus d'aise et de chevance : « O trois fois heureux, et vingt fois sages, les braves gens dont la fortune est largement assise au beau milieu de riches domaines, qui ne doivent rien à personne ! »

Épître XVI. — *Mon bien !*

Cher Quintius ! peut-être ne serez-vous pas fâché de connaître à fond mon domaine : s'il me produit ma suffisance en blé, olives, fourrages et fruits de toute espèce, et si je suis habile à marier la vigne à l'ormeau? — Je ne demande pas mieux que de vous décrire et ma terre, et sa place au soleil.

Figurez-vous deux chaînes de collines, sans autre interruption qu'une fraîche vallée; à ma droite, au matin, brille et resplendit le soleil qui se lève; à ma gauche et le soir, se baigne la douce pente aux vapeurs colorées du couchant. Rien de plus agréable (et vous serez de mon avis), ajoutons rien de plus fertile : les buissons même ont quelque chose à donner : celui-ci sa cornouille empourprée, et celui-là sa pomme sauvage; le chêne et le hêtre offrent aux troupeaux une abondante pâture, au

maître un abri charmant. On se croirait sous les ombrages de Tarente.

Une fontaine.... ou, pour mieux dire, un filet d'eau qui porte au loin le nom de la source, aussi frais, aussi pur que l'Hèbre errant à travers la Thrace; elle est souveraine contre la névralgie et les estomacs paresseux. Ici je me cache! Ici je me repose et vis doucement! Ici je m'abrite et me dorlote contre la maligne influence du mois de septembre. — O retraite heureuse et saine où je me garde à mes amis!

Vous arriverez, sans doute, à la perfection, mon cher Quintius, pour peu que vous cherchiez à mériter tant de bonne renommée. — Il y a déjà longtemps, Rome entière a reconnu que vous étiez un vrai sage, et si Rome a dit juste, vous aurez grand soin de vous en rapporter au bruit public, beaucoup moins qu'à vous-même. Hors des limites de ce qui est honnête et digne, il n'est point de bonheur. Prenons garde à ne pas ressembler au malade à qui l'on dit : « Avez-vous bon visage! » A ces mots, il se met à table, en proie à la fièvre qui le dévore, ou qui l'abat sur le lit du festin.

Il faut être un insensé pour cacher, par braverie et par fausse honte, un horrible ulcère dont on pourrait guérir.

Vous passez dans la rue, et vous entendez ce concert de louanges : « Salut à vous, vain-
« queur sur la terre et vainqueur sur l'Océan !
« Salut ! et puisse à jamais Jupiter, le protec-
« teur de la Ville, et le vôtre, nous laisser en
« doute si vous tenez à plus haut prix le salut
« du peuple romain, que le peuple romain le
« salut de son bienfaiteur ! »

Certes, vous savez bien qu'un pareil cantique est rempli d'Auguste et de ses louanges. Mais que l'on crie : « Holà ! le sage ! Holà ! le plus rare et le plus parfait de tous les hommes ! » Répondrez-vous : *C'est moi ! me voilà ! je suis à vous !*

« Pourtant (dites-vous), c'est charmant de s'entendre appeler ainsi !... » J'en conviens, et j'y trouverais grand plaisir, autant que vous-même, si ce surnom de *sage* était acquis pour toujours. Mais quoi ! demain, peut-être, en serai-je dépossédé par le même caprice qui me l'impose. Il en est de ces louanges, comme des faisceaux et des haches ; le peuple les donne et les ôte à son bon plaisir. « Rends-moi, dit-il, ces insignes, ils m'appartiennent. » Aussitôt je les dépose et m'en vais, plein de confusion. Si pourtant ce même peuple arrive en criant :

« — Au voleur ! à l'impudique ! au par-

ricide! » me verra-t-on courber la tête et pâlir?

Donc! celui-là est un coupable à châtier, ou simplement un malade à guérir, qui se réjouit des louanges non méritées, ou se trouble à des accusations injustes.

Certes, j'en conviens, on est, de nos jours, un honnête homme à bon marché! Obéir aux décrets, aux lois, aux arrêts, être un arbitre écouté dans un grand nombre de procès très-sérieux, et pas un citoyen qui refuse votre garantie, ou qui mette en doute votre témoignage.... Il n'est rien de plus honorable. O méchant! sous ces beaux dehors apparaît ta vilaine âme.... Interrogez la maison.... interrogez tout le voisinage.... « hypocrite! » et l'écho redit : hypocrite!

Entendez-vous crier cet esclave : « je n'ai pas volé, maître, et me voilà! — Tant mieux pour toi, mon garçon, tu n'auras pas les étrivières! —Je n'ai tué personne. — A la bonne heure! Aussi bien, pour ta récompense, tu ne seras pas mis en croix et déchiqueté par les corbeaux! — Donc je suis un honnête homme. — Oh! cela, je le nie. Autant vaudrait célébrer la sagesse du loup, flairant le piége; la modération du vautour qui se méfie d'une proie, ou la probité de la dorade pressentant l'hameçon.

« Le véritable honnête homme obéit uniquement à la sainte passion de la justice ; or, toi, ce n'est pas le crime que tu redoutes, c'est le châtiment; sitôt que tu peux te dire : *On ne me voit pas!* adieu ta conscience ! Quand sur mille boisseaux de fèves tu n'en dérobes qu'un seul, le dommage est moindre, il est vrai, mais, peu ou prou, tu es un voleur. »

Votre honnête homme, oracle au forum, et dans tous les lieux de justice, offre aux dieux cléments un porc, un bœuf en sacrifice, et nous l'entendons qui prie à haute voix :

« Janus ! ô mon père ! Apollon ! dieu du jour !... » Puis tout bas, remuant une lèvre inerte, et dans une invocation qu'elle peut seule entendre : « Aimable et bonne Laverne ! aidez-moi ! Que chacun tombe en mon piége ! accordez la meilleure apparence à ma conduite, le nuage à ma fourbe, et la nuit profonde à mes criminelles pratiques ! »

Ce misérable avare, se baissant pour ramasser un sou que les enfants ont cloué en terre, est-il au-dessus du dernier des esclaves ? Non certes. Désirer, c'est craindre ; or, crainte et servitude, il n'y a rien qui se ressemble davantage. Ainsi trembler toujours, ou désirer toujours, métier d'esclave ! Est-ce vivre et combattre avec des armes bien trempées, et

se maintenir au poste d'honneur, que d'être haletant à manœuvrer sans cesse une misérable fortune?

Est-ce qu'on tue un prisonnier de guerre? on le vend; ou bien : « Par pitié, seigneur, employez votre captif aux plus rudes travaux. Faites-en un berger, un laboureur, un rameur! En dépit de l'orage et de l'hiver il ira chercher le blé et les denrées dont Rome a besoin pour se nourrir. Ainsi vous saurez l'utiliser. »

Du fond de l'abîme, une grande âme aurait trouvé d'autres accents :

« Maître absolu des Thébains! à quelles peines, à quels indignes traitements m'as-tu réservé? — D'abord, je prends tes biens! — Quoi! mes troupeaux, mes domaines, mes meubles, mon argent?... Prends-les donc. — Je vais te charger de chaînes : entraves à tes mains, fers à tes pieds! Pour te garder, un geôlier impitoyable! — Un dieu, à mon premier appel, va me délivrer de la chaîne et du geôlier! »

Quel dieu disait-il?... la mort sans doute! Elle est la fin de toute chose ici-bas!

EPÎTRE XVII. — *Du galant homme.*

SEIGNEUR Scéva, tu n'es pas, que je sache, un maladroit, et celui-là serait bien fin qui t'apprendrait comme il en faut user avec les plus grands que nous.... permets, cependant, à ton humble ami, plutôt fait pour recevoir des leçons de bienséance que pour en donner, de te dire, à ce propos, ses véritables sentiments! « Voyez, diras-tu, cet aveugle, indiquant leur route aux clairvoyants ! » Toutefois, voici mon dire, et fais-en ton profit, si tu n'as rien de mieux.

Es-tu de ceux qui disent : « Le repos ! le repos ! » qui font volontiers la grasse matinée, et poursuivent des mêmes répulsions la senteur des tavernes, la poussière et le bruit des grands chemins? crois-moi, prends ta retraite à Férente. Grâce aux dieux, le bonheur n'est pas le partage exclusif des tout-puissants; pour avoir caché sa vie.... et sa mort, est-ce à dire que l'on ait mal vécu?

Serait-ce, en effet, ton souci de faire aux tiens, à toi-même, une large part dans les biens de ce monde? approche, humble affamé,

de la table des gens repus. « — Si tu savais, Aristippe (écoute, c'est un mot de Diogène), vivre de légumes, tu ne serais pas le flatteur des rois. — Et toi, Diogène (ainsi répondait Aristippe), on ne te verrait pas dévorer ces herbages, si tu savais vivre avec les rois ! »

De ces deux opinions, mon cher Scéva, quelle est la tienne? Il faut opter entre celui-ci ou celui-là ; sinon, permets à ton aîné de t'expliquer son penchant pour l'enseignement d'Aristippe.

Il y trouvait, tout d'abord, le grand avantage d'échapper aux traits mordants du cynique. « O bouffon ! disait-il, flatteur du peuple ! Or, je ris pour mon propre compte, et mon rire a sur le tien cet avantage : c'est le rire d'un galant homme. O mendiant ! toujours disant : *Je n'ai besoin de rien* ! tu vas à pied de porte en porte, et gueusant de vils aliments à la plus vile canaille, qui ne vaut pas mieux que toi.... Moi, bien vêtu, bien monté, je vais chez le prince, où je m'assieds à mon bel aise, où je dîne à mon plaisir ! »

Cet Aristippe était un vrai maître, et prêchant d'exemple ; il s'accommodait à toute chose ; il prenait le temps comme il vient, les hommes comme ils sont. Le présent lui convenait.... ou peu s'en faut, sauf à chercher

une position meilleure..... au rebours de ces déguenillés, confits dans leur patience et dans leurs haillons, qui se croiraient perdus sous un manteau neuf.

Aristippe en manteau de pourpre, ou sans manteau, va se promener d'un pas calme aux endroits les plus fréquentés de la ville, et, riche ou pauvre, il sera toujours l'élégant et spirituel philosophe.... Imposez à Diogène un manteau de Milet.... autant vaudrait le livrer aux morsures d'un chien enragé, au venin d'un serpent. « Plutôt mourir de froid, que de porter ces magnificences! Rendez-moi, dit-il, rendez-moi mes guenilles! »

Quelque sot, par ma foi! mais, à son aise! et, puisqu'il y tient, laissez-lui sa sottise et ses haillons.

Gagner une grande victoire, attacher à son char de triomphe un tas de captifs, c'est toucher aux étoiles, et s'arrêter à peine au pied du trône de Jupiter.... Plaire aux grands est encore une tâche assez malaisée, et ne va pas, qui veut, à Corinthe. A la bonne heure! mais de ces deux hommes l'un se dit : « C'est impossible! » et reste assis tranquillement. L'autre, au contraire : « Allons-y! » du même pas, il se met en route, il arrive et... le voilà! De celui qui reste, ou de celui qui part et

touche au but, lequel des deux a fait l'action glorieuse et féconde, à votre sens?

C'est là justement le point que nous cherchons; il est là, et nulle autre part! Si la vertu n'est pas un vain nom, mais, au contraire, une œuvre excellente entre toutes, honte au lâche, effrayé d'une tâche au-dessus de ses forces; louange et respect au courageux, qui tout de suite accepte et porte aisément ce glorieux fardeau!

C'est, parfois, une grande habileté de cacher sa pauvreté aux yeux du prince; il arrive assez souvent qu'il vous en tient compte, et que moins l'on demande et plus on obtient. Accepte en t'inclinant, et ne va pas mettre à ton bienfaiteur le couteau sur la gorge:

« Hélas! seigneur, ma sœur n'a pas de dot!... ma pauvre mère est si pauvre!... Ah! du moins, si je pouvais trouver un bon prix de ce domaine qui ne suffit pas à me nourrir! » Crier de la sorte.... c'est tendre la main au pain de l'aumône! A ces cris, cependant, arrive un autre affamé, qui crie à son tour, et voilà ce pain coupé en deux. Tais-toi, corbeau, sur ta proie; elle te reste entière, et te voilà délivré de tes rauques concurrents.

Le patron vous dit : « Accompagnez-moi, je vous prie, à Brindes, à Sorrente, un lieu

charmant. » Vous partez; mais bientôt vous faites la guerre aux mauvais chemins : « Ah! la pluie! Ah! le froid! Et ma cassette enfoncée, ou pillée!... » On dirait de ces effrontées qui pleurent le bracelet ou le collier qu'elles n'ont point perdu. Le maladroit! par son premier mensonge le maître averti, se moquera même de ses pertes véritables.

Une fois trompé, nul ne se hâte, dans la rue, à relever quelque hâbleur qui vraiment se sera cassé la jambe! En vain il pleure, il crie, invoquant ses grands dieux! « A l'aide! au secours! Vraiment, cette fois je souffre! Amis, c'est très-sérieux, relevez-moi! — On sait ta ruse. A d'autres! va chercher ta dupe autre part. » Et pas un dans ce voisinage et dans ce caquetage enroué qui vienne en aide à ce malheureux!

ÉPÎTRE XVIII. — *L'urbanité.*

LOLLIUS, le libre esprit, si vraiment vous êtes l'homme que je sais, même aux gens que vous aimerez le plus vous épargnerez les façons de la flatterie. Autant la fille errante est peu semblable à la mère de famille, autant la distance est grande entre l'ami véritable, et

le mendiant qui vous flatte en mangeant votre bien.

Évitons, cependant, avec le plus grand soin, cet autre excès de l'amitié, qui remplace un peu trop de complaisance, par je ne sais quoi d'âpre et de malséant. Foin de nous ! ces cheveux mal tondus, ces dents mal lavées, ce ton farouche, représenteraient la véritable amitié ? C'est dans le vrai milieu, à distance égale du rustre et du plat valet, que se rencontre une si douce vertu.

Le flatteur est semblable à ce hideux parasite, ennemi juré de l'invité pauvre, et bouffonnant la bouche pleine. Voyez comme il compose agréablement son visage sur le visage du maître ! Admirez tant de complaisance à souligner la moindre parole, à relever le plus petit bon mot ! Ne dirait-on pas l'écolier répétant sa leçon devant la férule, ou le grotesque en second préparant le rire et les effets de son chef d'emploi ?

Le rustre, au contraire, cherche la rixe à propos de tout, la dispute à propos de rien. Il va bâtir un drame *sur la laine des chèvres*. « Par les dieux ! dira-t-il, je ne saurais être le dernier venu dans votre estime, et quand on m'offrirait, pour me taire, une seconde vie, eh bien ! c'est mon droit, j'aboierais encore ce

que je pense. » Et tant hurler, grands dieux ! à ce propos : si Castor le gladiateur en sait plus long que son ami Dolichus? si pour se rendre à Brindes, la voie Appienne est préférable à la voie Minucia?

Ruine-toi pour Phryné, *le crible*, ou joue aux dés, jusqu'à ton dernier habit ; sois un de ces faquins dont le luxe et la dépense excèdent toutes les ressources ; aime à ce point l'or et l'argent, que la soif et la faim ne soient pas comparables à ta passion d'acquérir ; rougis de la pauvreté comme on rougit d'un crime, et fuis-la comme on fuirait la peste....

« Ah fi ! le lâche et le coquin ! » dira ton ami le riche, incontestablement plus vicieux que toi, son protégé. Alors le voilà qui te chasse.... ou bien, s'il te garde, il t'accable de ses conseils ; on dirait, à l'entendre, une mère affectueuse et prévoyante.... il n'a pas, non certes, d'autre ambition que de voir son disciple entouré plus que lui-même, de sympathie et de considération.

Mon cher, il est, ou peu s'en faut, dans son droit, ton riche. « Au fait (suis bien son raisonnement), un homme tel que moi peut se permettre une assez raisonnable quantité de folies.... Toi, cependant, si tu es bien conseillé, mon pauvre hère, tu porteras une robe

de la couleur de ta fortune; et ne seras pas si malavisé que de tenter contre mon opulence une lutte inégale et ridicule. »

Eutrapèle, aussitôt qu'il voulait nuire à quelque imbécile, il l'affublait des plus riches habits, et voici son dangereux dilemme : « En se voyant si bien vêtu, mon drôle endosse aussitôt, avec l'habit des maîtres de Rome, leur ambition et leur vanité! Monsieur dormira jusqu'à midi; monsieur, dédaigneux de l'honnête emploi qui le fait vivre, ira sur les brisées galantes des petits-maîtres, dévorés par l'usure, et puis, un beau jour, nous prendrons tout doucement le glaive du gladiateur ou le licou du maraîcher. »

Respectez les secrets du patron; ceux qu'il vous confie, il faut se bien garder que la colère ou le vin vous en arrache un seul. Il est malséant d'être à répéter toujours : « Moi je hais ceci! moi j'aime cela! » C'est une faute aussi, d'écrire un poëme à l'heure de la chasse. Amphion et Zéthus son frère, deux jumeaux, commencèrent à s'aimer un peu moins, lorsque celui-ci exigea que celui-là renonçât à la lyre, et pourtant Amphion avait fait ce grand sacrifice à son frère! Imitez son exemple, et cédez de bonne grâce aux désirs de votre ami tout-puissant. Allons, çà, nous retrouverons la Muse

un autre jour, et puisque le patron se met en route avec armes et bagages, chiens et chevaux, gagnons, à sa suite, un rude appétit, digne assaisonnement du bon repas qui nous attend au retour.

Les Romains, nos pères, ont toujours placé la chasse au premier rang des meilleurs exercices; elle entretient la santé du corps et la santé de l'esprit, et quelle fête à celui qui comme vous, Lollius, peut devancer la meute, et rouler le sanglier! Personne autant que vous n'est un leste et brillant capitaine; pas un lutteur ne soulève au champ de Mars une admiration plus bruyante.

A peine orné de la toge virile, vous vous battiez contre les Cantabres, sous les ordres du héros qui reprendrait aux Parthes nos anciens étendards, suspendus aux voûtes de leurs temples! Encore un jour, et l'Italie aura, grâce à son demi-dieu, touché les deux bouts de l'univers. Pour vous nulle excuse à déposer les armes. On sait que vous êtes un homme sérieux et grave en toute chose; on sait aussi comment, chez votre père, vous faisiez de sa mare, l'Adriatique, de ses deux barques une double flotte, de votre frère et de ses compagnons l'ennemi qu'il faut combattre.... Actium dans un verre d'eau! Et la victoire au plus heureux.

Approuvez les jeux d'autrui, si vous voulez qu'on applaudisse à vos plaisirs. Sachez aussi (qu'il me soit permis de vous donner ce conseil) qu'il faut se tenir en garde, et savoir à qui l'on parle et de qui l'on parle. Un questionneur de profession, fuyez-le comme on fuit la peste. Un curieux impertinent est nécessairement un bavard; l'oreille ouverte est un crible, où tout passe, voire les secrets les plus dangereux. Un mot échappe et s'envole, et... courez après!

Je vous conseille aussi, quel que soit le démon qui vous tente, une fois que vous avez franchi le seuil de votre ami, de laisser en repos les esclaves de la maison. Au fait, si le maître de céans vous prend au mot et qu'il vous dise: «À vous Cypassis! à vous Ligurinus!» il vous fait un bien petit don en échange d'un grand dévouement. — Mais, quoi! si, par malheur, il s'éprenait de son esclave, et si, vous, son ami, vous n'étiez plus que son rival?

Regardez-y à deux fois, avant de présenter celui-ci à celui-là. Qui recommande un coquin, répond de ses méfaits. Toutefois il peut arriver que nous soyons les premiers abusés; alors c'est un devoir de proclamer l'indignité de notre protégé, si nous voulons, plus tard,

prendre fait et cause pour un galant homme dont nous sommes sûrs. Il est mordu par l'envie aujourd'hui, vous le serez demain!

Ton voisin brûle!... il est temps, réveille-toi et crie : *Au feu! au feu!*

Rien de plus désirable au premier abord que l'amitié d'un grand; l'expérience en a bientôt montré les dangers Le navire est lancé, et vogue en plein océan.... c'est l'heure, ou jamais de veiller sur ta voile, et d'éviter l'écueil.

On ne voit guère une grande alliance entre la tristesse et la gaieté; l'esprit jovial ne saurait se plaire avec le mélancolique! Essayez, et faites vivre ensemble un ami du repos, un ami de la danse! un réveillé, un endormi! Vous aurez beau dire à ce buveur qui vous tend sa coupe : « Ami, crois-moi, j'en ai assez de ton vin de Falerne, il faut que je dorme et j'ai juré de ne pas me griser.... » vous verrez si votre homme est content de vos excuses, de vos serments!

Un front assombri n'est guère plus de mode aujourd'hui qu'une vie tempérante. Soyez modeste.... « ô le traître! » et discret.... « ô le sournois! »

Les livres des poëtes et les discours des sages vous seront d'un très-grand profit; ils nous enseignent le grand art de la vie heureuse, et

comment se domptent ces ambitions misérables, ces craintes ridicules et cette vaine agitation pour des biens et pour des maux imaginaires; vous saurez, en même temps, si la vertu est un bienfait de l'éducation, ou l'œuvre excellente de la nature; — enfin par quels sentiers, des honneurs, de la richesse ou de la vie à l'ombre, on arrive au mépris des fausses grandeurs, à la paix de soi-même, à la tranquillité parfaite?

Et moi, quand je vais chercher le repos sur les bords de la Digence (elle gerce en hiver tous les visages de Mandèle, et récrée, en été, ses fraîches prairies), ami, savez-vous les rêves et la prière suprême de mon ambition?

Accordez-moi, grands dieux.... justement ce que je possède, et même un peu moins, s'il vous plaît! Accordez-moi, mais cette fois à mon usage exclusif, le compte exact des jours que votre bonté me garde encore, en supposant qu'il m'en reste; enfin des livres à ma suffisance, et puis une année à l'avance de mon petit revenu; il est triste, en effet, de vivre, inquiet, du hasard de chaque jour.

Or c'est assez demander à Jupiter que de lui demander les biens qu'il donne ou qu'il ôte à son gré. Laissez-moi vivre et donnez-moi de

quoi vivre; le reste me regarde, et je m'en charge, à savoir la paix du cœur.

Epître XIX. — *A Mécène.*

Cher Mécène, vous qui savez tant de choses, est-ce vrai, ce que dit le vieux Cratinus, qu'un buveur d'eau ne saurait écrire un vers qui vive, et qui plaise longtemps? Depuis que Bacchus a mêlé aux chœurs des Satyres et des Faunes les meilleurs enfants de la lyre, il n'est pas de Muse un peu matinale qui ne soit en pointe de vin. Homère est un buveur, j'en atteste ses louanges à la généreuse liqueur! Lui-même, Ennius, notre père, a bu son soûl lorsqu'il embouche la trompette guerrière. « Au prétoire, au forum, les gosiers secs! Au stoïcien, je défends d'écrire en vers!... »

Ceci est un arrêt que j'ai rendu moi-même, et depuis le jour où je l'ai prononcé, le poëte obéissant emploie à boire une part de la nuit, emploie à cuver son vin la moitié de la journée.... A ce compte, il suffirait, pour être un sage, d'être un va-nu-pieds à la barbe épaisse, à la toge écourtée, et de s'écrier : *Je suis Caton!* — mais la vertu de Caton, mais la vie et les mœurs de Caton, qu'en as-tu fait,

misérable comédien? Tel ce triste Iarbite, un filet de voix qui voulait lutter contre le souffle et le bel esprit de Timagène,... il se brise un vaisseau dans la poitrine, et le voilà bien payé de ses efforts. Méfions-nous de la copie; il arrive, et très-souvent, que l'on imite... ce qu'il faudrait éviter.

Que j'aie aujourd'hui la pâleur d'un convalescent, soudain voilà les poëtes mes frères qui boiront du cumin pour se pâlir. Plagiaires! O race abjecte et fâcheuse! Ai-je assez ri de toutes vos peines.... et m'en suis-je assez irrité!

Loin de moi ces esclaves! Je suis un maître, et dédaigneux des traces vulgaires, je vais librement dans les sentiers que j'ai découverts. A la reine abeille, un essaim qui la suive!... Le premier de tous, plein de foi dans mon art, j'ai enseigné au Latium la mesure et l'accent de l'iambe cher au poëte de Paros; je suis le premier Romain qui ait enrichi la muse latine du mètre et du feu d'Archiloque, en laissant à qui les veut prendre, les injures sanglantes qui ont réduit Lycambe au désespoir.... Il serait donc injuste de diminuer ma gloire et d'écourter ma couronne, parce que je n'ai rien changé à la mesure, à l'agencement des vers d'Archiloque.

Enfin, il appartenait à ces deux maîtres,

Alcée et Sapho, dignes enfants de mon père en poésie, de modérer dans un vers plus humain les fureurs de cette satire impitoyable. Ah ! l'horreur, ce beau-père accablé sous ces vers infâmes, et cette triste fiancée attachant à son cou la corde horrible qu'on dirait tressée par les Furies !

Alcée et moi nous vivons l'un par l'autre ! S'il m'a donné son rhythme excellent, je l'ai fait romain, moi, le premier. O gloire ! ô bonheur ! Notre poésie éclatante et nouvelle est dans les mains, sous les yeux de tous les honnêtes gens.

Cependant veux-tu savoir pourquoi tant d'ingrats lecteurs, qui font de mes poésies leur joie intime et les délices de leur maison, me déprécient publiquement !

C'est qu'en effet j'envie assez peu le suffrage de ces têtes qui tournent à tous les vents ! Je ne saurais acheter la louange au prix d'un dîner ou d'un méchant habit donné à propos. Fi de l'auditeur banal et facile à l'admiration, qui va battant des mains aux petits poëmes des plus grands seigneurs, et briguant, pour son compte, l'adoption des pédagogues, avec l'insigne honneur d'être lu dans leurs écoles. C'est un crime aussi de répondre aux gens officieux qui vous disent : *Lisez-nous donc quelque chose ?* —

Excusez-moi ! je n'ai rien fait qui mérite un si grand honneur, et vraiment ce serait donner trop d'importance à des bagatelles !...

— Bon (disent-ils) ! on sait ce qu'on sait, nous réservons ces précieuses pour l'oreille des dieux. A vous seul (n'est-ce pas votre avis?) revient, de droit, l'insigne honneur de distiller tout le miel de l'Hélicon. »

A cette aimable ironie on répondrait volontiers, si l'on tenait moins à ses yeux. C'est pourquoi je m'esquive en disant : « décidément ce lieu-ci n'est pas favorable au lecteur, et, s'il vous plaît, nous prendrons un autre jour. » Ai-je raison? sans doute ! Au premier abord on plaisante, et puis on dispute, ensuite on se fâche.... on se déchire, on se tue..... et vous voilà bien avancés !

ÉPÎTRE XX. — *A son Livre.*

Vous m'avez tout l'air, monsieur mon livre, à vos regards tournés du côté de la porte, d'un hôte impatient de briller dans la boutique de nos grands libraires, les deux Sosies, en riche habit, et dûment poli à l'intérieur. C'est bien cela : l'imprudent trouve indigne de son importance le cachet, la serrure et le demi-jour

du cabinet. Si peu de lecteurs l'ennuie, il veut la foule....

Est-ce ainsi que tu fus élevé? Va donc, sauve-toi de ces lieux? Obéis à ta vanité qui te perd, mais renonce, une fois parti, à tout espoir de retour.

J'entends déjà ta plainte au premier obstacle : *Hélas! qu'ai-je fait? Quelle ambition m'a poussé?* De son côté, le lecteur ne va pas se gêner : *Le sot livre!...* et le voilà qui te replie en bâillant.

A moins que la colère ne m'aveugle, il n'est pas impossible, absolument, que tu obtiennes une certaine faveur de jeunesse et de nouveauté; mais sitôt que des mains profanes auront terni ton premier éclat, bonsoir la compagnie, et tu deviens la pâture des vers, des lecteurs d'Utique ou des beaux esprits de Lérida. Qui rira bien, alors? L'ami dont tu n'auras pas écouté les conseils!

Un rustre avait un âne, sa bête hésitant à franchir le fossé, d'un bras furieux il la pousse, et sur le roc elle se brise. Au fait, pourquoi sauver les gens qui ne veulent pas être sauvés? sans compter, mon livre, que tu peux servir d'alphabet aux enfants, et de guide-âne aux vieux pédagogues de nos faubourgs.

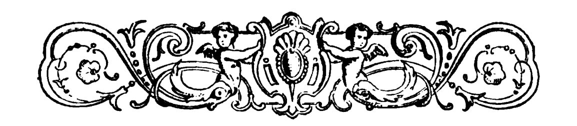
Si par hasard, et par quelque belle journée,

au déclin de l'été, tu rencontrais un certain nombre de lecteurs, ne crains pas de rappeler mon origine (humble, elle ajoute au peu que je vaux par moi-même); et dis-leur sans façon :

« Le poëte ici présent n'est que le fils d'un affranchi ; frêle oiseau, il a déployé les ailes de l'aigle ; adopté des meilleurs esprits de Rome, il a conquis tous les suffrages, de l'armée au sénat. C'est un petit homme assez grêle, une tête blanchie avant l'heure ; il est très-frileux, très-colère et s'apaisant volontiers. »

Quelqu'un, plus curieux, voudrait-il savoir mon âge, à toute force?... Hélas ! je ne comptais pas moins de quarante-quatre hivers, à l'heure où Lollius admettait Lépide à partager son consulat.





LIVRE SECOND.

Épître I. — A l'Empereur.

Les anciens et les modernes.

Certes, je serais l'ennemi de la chose publique, ô législateur et défenseur de l'Italie, et réformateur de ses mœurs, César, chargé de ce glorieux fardeau que tu es seul à porter, si j'abusais de tes précieux instants pour te faire entendre un de ces discours qui n'en finissent pas.

Romulus, Bacchus, Castor et Pollux, devenus dieux par l'accomplissement de leurs grandes actions, tant qu'ils ont vécu parmi les simples mortels, leur tâche était de terminer des guerres impitoyables, de fonder les cités, de donner à chacun sa part dans le domaine universel.... cette œuvre accomplie, ô douleur! ils attendirent, mais en vain, la reconnaissance méritée par tant de bienfaits.

Le héros qui brisa l'hydre, infatigable après ces travaux surnaturels, finit par reconnaître que la tombe est l'unique refuge contre l'envie.... Haine à la gloire! Elle a des rayons qui brûlent; elle a des traits qui tuent les renommées d'alentour! C'est très-vrai; mais éclipsée, on la regrette, on la pleure.... on l'admire enfin!

Et pourtant, toi vivant, nous te prodiguons les honneurs que peut inventer un grand peuple; nous élevons des autels à ton génie, et nos cantiques te célèbrent comme un miracle, ici, là-bas, toujours, partout.

Mais quoi! si ton peuple est juste et sage en te proclamant le premier de tous les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, il est sans justice pour tout le reste. A l'entendre, il n'y a de célèbre et de glorieux que les siècles évanouis, et les morts des anciens jours. Si violente est sa passion pour le temps passé, qu'il va mettre au rang des poëmes, écrits aux sommets du mont Albain : les lois pénales des Douze-Tables gravées par les décemvirs, les traités de nos rois avec les anciens de Gabies ou de la Sabine, les livres séculaires de nos grands pontifes, les oracles prononcés dans la nuit des temps.

Athènes, il est vrai, se vante à bon droit,

d'avoir commencé par les chefs-d'œuvre, et que ses premiers poëtes sont aussi les plus grands; mais qui voudrait peser le génie italien dans la même balance, arriverait à l'absurde, à nier le noyau de l'olive et la coque de la noix. Il irait, démontrant notre excellence en peinture, en musique, à la lutte, un art excellent parmi nos Grecs-les-bien-huilés.

S'il est vrai que chaque jour ajoute à la beauté d'un poëme, comme à la bonté du vin, je serais curieux de savoir à quel âge il arrive à sa juste valeur?

Or çà! le poëte, enterré depuis un siècle, aura-t-il bien l'honneur d'être un ancien, ou devons-nous le maintenir au triste rang des modernes? Fixons la limite, une fois pour toutes, s'il vous plaît.

— Il n'y a pas d'inconvénient à reconnaître, en effet, qu'un poëte est un bon poëte, à savoir *un ancien*, cent ans après sa mort.

— Bon cela! Mais faute d'une année, ou de trente jours, est-ce un *ancien*, est-ce un *moderne*, et lui dirons-nous : « Retourne d'où tu viens; nous ne savons pas encore si tu mérites les respects de notre âge et des âges à venir? »

— Un mois.... une année.... à la rigueur, nous n'irons pas le condamner pour si peu;

donc, j'y consens, notre moderne est un ancien.

— Au fait, je vais, à votre exemple, ôter une année, et puis une année, encore une année, à la façon d'un homme épilant brin à brin la queue à son cheval....

C'est ainsi que le critique, uniquement occupé de la date du chef-d'œuvre et des beautés que la mort a consacrées, n'a rien à répondre à cet argument que j'emprunte à l'argument du tas de blé: j'ôte un grain, le tas reste. Oui, mais grain à grain s'en va le monceau.... Le siècle, ainsi disparaît, jour par jour.

Dans nos anciens, voici d'abord Ennius! C'est un sage, un héros, un second Homère, un autre Pythagore; quelques-uns lui reprochent, il est vrai, de s'inquiéter assez peu de l'accomplissement de ses prophéties et de ses songes pythagoriciens. — Voici Névius! On ne lit plus ses poëmes, mais par le droit de leur antiquité, ils restent incrustés dans toutes les mémoires, beaucoup mieux qu'un chef-d'œuvre écrit.... pas plus tard que ce matin.

Chaque fois que la dispute arrive à cette grande question de la prééminence de nos poëtes dramatiques, elle aboutit à cette conclusion: la palme à Pacuvius pour l'ordre et l'arrangement de ses fables!... Accius est plus

élevé. Ménandre avait bon air dans la toge d'Afranius. Plaute a la rapidité, le mouvement d'Épicharme, un enfant de la Sicile. Cécilius a la grâce, et Térence est un grand artiste! Au fait, Rome entière appartient à ses vieux poëtes; elle ne lit que les anciens dans ses écoles; elle se presse et s'entasse au théâtre, en l'honneur des anciens, s'arrêtant à peine à Livius Andronicus. Nous autres, les modernes, elle ne nous connaît pas.

Si parfois ce peuple a vu juste, il y a des instants où il n'y voit goutte. Admirer les anciens à l'exclusion des modernes, et ne rien leur comparer, c'est folie. Il serait juste, au contraire, de reconnaître en ces vieux poëmes plus d'un détail par trop suranné; et tant de vers qui brisent l'oreille, et tant de passages où manque la vie.... et ceci dit sera bien dit; Jupiter et moi nous l'approuvons.

Aux dieux ne plaise ici que je fasse à Livius son procès ou que je déchire ses fameux vers, bien qu'ils aient laissé dans mon esprit un cuisant souvenir, depuis qu'Orbilius, mon maître d'école, me les dictait, la férule à la main!... Mais qu'on nous les donne encore aujourd'hui comme un modèle accompli d'élégance et de politesse, à coup sûr, voilà qui m'étonne. Il est vrai que par-ci, par-là, se rencontre une

expression brillante ou quelque vers bien frappé qui jure avec les vers d'alentour, mais le beau motif à recommander le poëme tout entier !

Encore une fois, ce m'est un juste sujet d'indignation quand je vois rejeter avec mépris une œuvre moderne, non pas qu'elle soit sans esprit, sans forme, et sans grâce, uniquement parce qu'elle est toute récente.... pendant que l'on réclame en même temps pour les anciens mieux que l'indulgence, à savoir, l'enthousiasme et l'admiration !

Telle fable d'Atta qui va s'accomplir sur la scène jonchée de safran et de fleurs, pour peu que j'admette un doute : — « Halte-là ! vont crier ces amis de l'antiquité ; voyez donc ce mécréant qui se permet de critiquer les mêmes œuvres que représentaient devant nous le pathétique Ésope et l'inimitable Roscius ! » C'est le penchant de l'esprit humain. On ne tolère chez les autres que l'admiration qu'on a soi-même ; on rougirait de se rendre aux opinions nouvelles ; d'ailleurs qui donc persuadera jamais au vieillard de renoncer aux admirations de ses beaux jours ?

Tel s'enroue à vanter les vers saliens du bon Numa ; il vous explique effrontément des choses qu'il entend aussi peu que je les entends

moi-même.... N'allez pas croire au moins que voilà encore un ami des poëtes et des poëmes de l'autre monde.... il est, tout bonnement, l'envieux et l'ennemi des vivants; il nous hait, nous et nos œuvres, rien de plus.

Ah! si les Grecs avaient traité la fleur même de la nouveauté, comme nous la traitons de nos jours, où serait le poëte ancien.... où serait le chef-d'œuvre, exemple éternel de notre étude et de notre émulation?

Cette Grèce!... aussitôt qu'elle eut payé son tribut à la guerre, et déposé les armes, elle se tourna du côté des beaux-arts; elle fit sa gloire et sa fête de ces riens charmants : l'athlète et le coursier sur l'arène; l'airain, le marbre ou l'ivoire, animés par la main des grands sculpteurs; la toile peinte, invincible attrait de ces regards charmés, de ces âmes oisives. Athènes aujourd'hui se passionnait pour un joueur de flûte, et le lendemain pour un tragédien. Pas d'enfant gâté par sa nourrice, qui change et plus vite, et plus souvent de fantaisie. Au fait, savez-vous une admiration durable, une antipathie éternelle?... Ils ont su, vraiment, mettre à profit, ces heureux Athéniens, les grâces et les prospérités de la paix!

Rome a mieux fait; tout de suite, elle a trouvé que c'était une heureuse obéissance :

obéir au devoir! Chaque matin le patron, réveillé de bonne heure, ouvrait sa porte à ses clients nombreux, et s'appliquait à leur expliquer le faible et le fort de leur affaire. Un sage et bon citoyen se glorifiait de placer son argent en mains sûres, et d'en tirer un revenu légitime. Il savait entendre un bon conseil de plus âgé que soi; il en savait donner aux plus jeunes, leur enseignant comme on agrandit son patrimoine, et comme on se défend des passions qui le dévorent!

Hélas! nos Romains volages ont changé tout cela; une seule passion les domine : écrire en prose, écrire en vers. Il n'est pas de si jeune homme, et pas de vieillard, qui n'aspire au laurier poétique, et ne dicte, en dînant, son fragment de poëme. Eh! moi-même (en vrai Parthe), à l'instant où je jure ici mes grands dieux! que je renonce à la poésie et pour toujours ... à peine est levé le soleil, je demande à grands cris mon stylet, mon pupitre et mes tablettes! Et pendant qu'il faut à toute chose un apprentissage, au marin pour traverser l'Océan, au praticien pour faire un emplâtre, au médecin qui veut guérir son malade, au forgeron maître de son enclume, les uns et les autres, poëtes ou non, c'est une rage d'écrire en vers.

« Voilà, dites-vous, ce qui s'appelle un grand vice! » Eh! tout au plus est-ce une aimable folie, et bien digne de pardon.

Le sincère amant de la Muse est presque toujours exempt de toute ambition mauvaise; il rêve, il compose, il écrit, il n'a souci de tout le reste. On lui dirait : « Ta fortune est perdue, » ou « Ta maison brûle, » ou « Ton esclave est relaps.... » il répondrait: « Mon souci est ailleurs! »

En voilà un, du moins, qui ne va pas tendre un piége aux gens qu'il aime, ou dévorer le bien de son pupille : un pain de ménage et des légumes, il est content. Sans doute il n'est pas ce qu'on appelle un héros, il est même un mauvais soldat; pourtant (si l'on m'accorde que le plus petit labeur compte aux plus grands États) cet homme inoffensif n'est pas, tant s'en faut, inutile au genre humain.

La poésie est une institutrice admirable. Elle excelle à façonner les premiers bégayements d'une bouche enfantine; elle accoutume l'oreille aux saines paroles; elle abonde en sages conseils, utiles à notre esprit, à notre cœur; le méchant caractère, elle le corrige, et l'âme irritée, elle la dompte! Elle enseigne à se méfier de l'envie, à honorer les grands hommes; elle instruit l'avenir par l'exemple du

passé ; elle est une allégeance dans la maladie, une espérance dans les manvais jours.

Nous et les dieux, nous devons aux poëtes les cantiques chantés par la jeunesse aux jours solennels. Le double chœur, inspiré des accents de la Muse, abaisse à nos fronts réjouis la grâce et la bonté suprêmes ; et que bénies soient à jamais les douces prières, au rhythme enchanté ! Nous leur devons la féconde rosée et les riches moissons ! La poésie est la santé, la force et l'abondance ; la paix en vient. Elle apaise également les dieux d'en haut, les divinités d'en bas.

Or, voici comme les vieux Romains, nos pères, les rudes laboureurs, race agreste et vivant de peu, se délassaient âme et corps, des fatigues de la moisson. Leur grain rentré dans l'aire, ils appelaient la danse et le chant à leur aide. Aussitôt la maison devenait un temple, dont le père de famille était le grand prêtre, entouré de sa chaste épouse, de ses enfants, de ses compagnons. On immole un porc à la Terre ; on offre au Sylvain le lait des génisses ; du vin, des fleurs au Génie, ami familier de nos jours passés si vite. Et si grande était la joie en ces fredons campagnards, en ces chansons au gros sel dont chaque année agrandit le refrain, qu'il en sor-

tit.... la comédie, et ce vers folâtre et malin tout rempli d'une innocente gaieté.

Mais quoi ! la liberté amena la licence; il arriva que du rire on passa bien vite aux morsures, et que la comédie, en toute impunité, traita sans respect les noms les plus respectables. Là-dessus, grandes rumeurs! Qui était mordu poussa les hauts cris.... Ceux même que la satire avait épargnés, voulurent en finir avec ces cruautés qui menaçaient tout le monde, et la loi porta défense expresse aux faiseurs de quolibets de nuire à la réputation d'autrui. Bref, la loi.... et le bâton firent tant, que les bons plaisants se contentèrent désormais d'une gaieté bienséante, et d'un rire inoffensif.

La Grèce, enfin domptée, eut bientôt dominé son vainqueur farouche; elle nous a domptés à son tour, par ses poëtes et par ses artistes; elle nous a fait rougir de ces poëmes en patois, contemporains de Saturne; elle nous a donné l'élégance et la politesse en échange de nos sauvageries.... Ce fond natif de rusticité n'a pas disparu tout à fait de notre poésie; il atteste, encore aujourd'hui, que nous avons bien tardé avant de nous rendre aux Athéniens !

Il ne fallut rien moins que Carthage enfin

domptée, et la paix rendue à la ville éternelle, pour que nos meilleurs esprits s'inquiétassent de Thespis, d'Eschyle et de Sophocle, et des emprunts qu'on pouvait leur faire. Alors enfin l'ambition leur vint de les transporter sans dommage au milieu de la littérature latine, et pour leur récompense, ils furent vraiment épris de cette illustre entreprise. Ils ont tant de verve et d'audace heureuse, et tant d'instincts dramatiques, ces fils de Romulus! Par malheur la paresse et l'orgueil leur font haïr la peine; pour une simple rature ils se croient déshonorés!

Par la raison que la comédie emprunte ses sujets à la vie réelle : — Au fait, diront ceux-ci, la comédie est sitôt faite!... Or, justement parce qu'on la traite avec tant de sans-gêne, il y a peu de tâche aussi difficile que la comédie! Étudiez Plaute, et vous verrez si le premier venu nous montrerait dans toute leur vérité le jeune homme amoureux, le père avare, l'entremetteur avide.... Il y a aussi l'ami Dossennus, mais que dites-vous de ses parasites, de ses bouffons, et quoi de plus triste que de le voir traînant la savate de son brodequin mal attaché?

Voilà pourtant comme on marche, aussitôt que tout le souci consiste à toucher l'argent de

son œuvre, et puis, qu'elle tombe ou qu'elle aille aux nues, que nous importe? Au vrai poëte, affrontant les dangers du théâtre, il faut les vents les plus favorables, ou le char même de la gloire! Un murmure.... il pâlit! Un sourire.... il est au ciel! Ces esprits craintifs, amoureux de renommée, un rien les écrase, un rien les relève!

A tous les diables ce grand art dramatique, si je dois passer de la maigreur à l'embonpoint, au gré d'un spectateur qui me siffle ou qui m'applaudit!

Vous parlez d'obstacle et de terreurs!

Pensez donc au découragement du poëte, le plus confiant en son génie, lorsqu'il vient à compter le nombre des ignorants et des sots, comparés aux honnêtes gens qui savent écouter une comédie! Que de fois ces manants ont montré le poing aux chevaliers qui se permettaient d'applaudir ce que sifflait la foule, et que de fois aussi, au moment le plus pathétique, ils ont interrompu le comédien en criant: « Les ours! les ours! Les lutteurs! les lutteurs! » Beau spectacle, et bien digne d'une pareille engeance!

Toutefois il en est plus d'un, même parmi les chevaliers, qui va préférer sans vergogne un vain spectacle arrangé pour le frivole

plaisir des yeux, au sérieux contentement d'une parole excellente et bien écoutée. On les a vus, pendant quatre heures de suite, attentifs à ces mensonges : escadrons au galop, infanterie au pas de course, et tant de rois chargés de chaînes, que traîne après soi le triomphe, et tant de litières, de vaisseaux, de chars, tant de chariots gorgés de butin !

Ces images taillées dans l'ivoire représentent autant de cités vaincues.... Cet airain ciselé, c'est Corinthe ! Ah ! si Démocrite était encore de ce monde, il rirait de grand cœur de ce peuple admirant l'éléphant blanc, ou contemplant le produit adultérin de la girafe et de la panthère ! En même temps, de ces animaux et de ces comédiens, celui qui l'étonnerait le plus, c'est l'*auditoire*. « Holà ! dirait-il, le triste métier d'amuser ces longues oreilles qui ne veulent rien entendre !... »

Au fait, la voix humaine est impuissante à dominer les clameurs du théâtre à grand spectacle. On dirait du mugissement des chênes, ou des bruits de l'Océan battu des aquilons. Transports frénétiques de tout un peuple, à l'aspect de son comédien favori tout couvert de ces richesses prises à l'ennemi ! Il paraît.... Soudain c'est une tempête, une grêle de la plus bruyante admiration. A-t-il déjà parlé ?

— Pas encore. — Eh! donc, pourquoi cette apothéose? — Pourquoi? ne voyez-vous pas qu'il porte un manteau de pourpre aux tons violets, vraie pourpre de Tarente.

Or, quand je traite ainsi le théâtre, aux dieux ne plaise que ce soit mon dessein de rabaisser un art auquel je ne saurais atteindre, et qui fait la gloire et l'honneur de tant de beaux esprits. Au contraire, celui-là me semble un être surnaturel, qui remplit mon cœur de ses propres angoisses, et me tient enchaîné à sa fiction. Cet homme est un vrai magicien : il m'irrite, il m'apaise à son gré; il fait de son mensonge une vérité qui me remplit de terreurs; à Thèbes, dans Athènes, il faut le suivre; il commande, obéissons.

Mais les autres.... ceux qui ne sont pas très-jaloux de se battre avec un spectateur dédaigneux, et qui se contentent de plaire au lecteur, ceux-là ont bien aussi quelque droit à l'attention de César, pour peu que César ait à cœur de donner l'essor aux poëtes, et d'ajouter de belles œuvres à tant de livres impérissables qui font de sa bibliothèque le temple même d'Apollon.

Il est vrai, j'en conviens (tant pis pour moi si je lance une pierre en mon jardin), que nous autres, les faiseurs de livres, nous

sommes souvent, à nous-mêmes, de bien grands ennemis.

A peine avons-nous donné le dernier tour à nos poëmes, nous accourons, et sans demander si l'empereur est en belle humeur et bien dispos, nous l'accablons de nos odes ou de nos épîtres. — Pour un seul vers qu'un ami va blâmer, nous nous brouillons avec notre meilleur ami. — Quelle rage à lire et, qui pis est, à relire certains passages que nul ne songe à redemander ! Combien de lamentations à propos de l'indifférence publique aux beautés les plus rares !... Enfin, quels rêves splendides en songeant que le bruit de nos vers, avertissant César qu'un nouveau poëte a vu le jour : — O bonheur ! il nous appelle ! il veut nous voir ! « Çà, nous dit-il, votre fortune est faite, et travaillez ! »

C'est bien rêvé !... reste à savoir (la chose en vaut la peine !) si le poëte est digne en effet qu'on lui confie un nom.... le plus grand nom de la guerre et de la paix ? Chérile, il est vrai, pour des vers sans génie et mal tournés, en l'honneur d'Alexandre le Grand, fut royalement récompensé en beaux et bons philippes d'or.... Quel dommage ! On touche à l'encre, elle vous tache ; ainsi le mauvais poëte obscurcirait le soleil même de ses ténèbres.

Pourtant, ce même Alexandre, admirateur de Chérile, et payant si cher un si ridicule ouvrage, en termes formels, défendit à tout autre sculpteur qu'à Lysippe, à tous les peintres, Apelles excepté, de reproduire, ou sur la toile ou par l'airain, sa glorieuse image.

O contraste! un si fin connaisseur en tous les arts de la vue et du toucher.... un vrai Béotien de la Béotie, aussitôt qu'il faut juger d'une ode ou d'une chanson!

Heureux celui qui mérite un regard de notre César! Virgile et Varius, voilà des poëtes que la récompense honore, ils honorent la récompense à leur tour.

L'airain le plus habile et le plus fidèle ne reproduit que l'attitude et le visage des héros; la poésie éternelle, aux siècles à venir, dira leur génie et leur vertu.

Ah! si l'inspiration obéissait à mes volontés, avec quelle joie et quel orgueil je quitterais les sentiers vulgaires pour la route éloquente! Je raconterais au monde attentif les travaux de César; les terres qu'il a domptées; les fleuves qu'il a franchis : je dirais ces forteresses surprises au sommet des montagnes; ces rois barbares à ses pieds; ces peuples qui le bénissent, délivrés par lui des malheurs de la guerre; Janus, gardien de la paix universelle,

fermé à deux battants; Rome heureuse et fière du Parthe implorant son pardon !

Mais tant de majesté m'accable, et je rougirais d'entreprendre un poëme au-dessus des forces de mon esprit.

Méfions-nous d'un empressement stérile et tracassier, surtout quand il parle en vers. C'est si tôt dit, une chose ridicule, et tant de bouches sont prêtes à la redire beaucoup plus qu'une belle et glorieuse pensée! Au fait, je ne suis guère ambitieux de rencontrer un panégyriste inhabile, un peintre idiot qui me défigure, un faiseur de vers médiocres qui se charge de ma renommée. Loin de moi ces louanges maussades ! Elles exposent le malheureux qui les subit à la honte de se voir colporter, lui et le poëme écrit à sa gloire, dans les mannes pleines de ces sots écrits, qui ne sont bons qu'à envelopper le musc, et le poivre, et l'encens.

ÉPÎTRE II. — *Que tous nos biens sont viagers.*

CHER Florus, ami dévoué d'un prince illustre à tant de titres, que dirais-tu, si pour te vendre un jeune esclave né à Gabies, voire à Tibur, le courtier t'adressait ce petit compliment :

« J'espère, seigneur, que Votre Seigneurie n'a rien à reprendre à la blancheur de cette peau, à cette élégance accomplie. Eh bien! foi de marchand! ce jeune homme est à vous, bien à vous, pour la misère de huit mille sesterces! Il est né sous mon toit, et de bonne heure on l'a dressé à faire un bon service; il chante assez bien (sans méthode), pour être agréable au dessert; bref, il est propre à tout, il sait même un peu de grec, il sera sous votre main une argile sous la roue du potier. Qui veut trop prouver, prouve assez peu, je le sais; mais, moi, je ne suis pas de ces marchands besogneux qui surfont leur marchandise, pour s'en défaire à tout prix.

« On est pauvre, il est vrai, mais on n'a pas un sou de dettes. Vous chercheriez en vain, sur tout le marché, un homme aussi accommodant, et, ce que je fais pour vous, je ne le ferais pour personne. Il a pourtant bronché, je l'avoue; une fois, par hasard, je crois me souvenir qu'on l'a trouvé qui se cachait sous un escalier, de peur des étrivières. »

C'est cela, n'est-ce pas? Ceci dit, en supposant que tu sois coulant sur cette escapade, il te reste à payer les huit mille sesterces, et notre homme, avec ton argent, s'en ira désormais fort tranquille sur son marché. Quoi donc! il t'a-

vait prévenu, tu savais la tare et le cas rédhibitoire de son esclave, et tu serais malavisé de revendiquer ton argent.

C'est ainsi qu'à ton départ, je t'ai bien averti de ma paresse et que j'étais incapable de répondre exactement à tes lettres. A quoi bon ma franchise, si tu ne tiens nul compte de nos conventions? Que dis-je? On croirait, à tes plaintes, que je t'avais promis une épître en vers, et que je manque à tous mes serments!

Un soldat de Lucullus s'était amassé, à grand'peine, un bon pécule; une nuit qu'il ronflait, de fatigue, un camarade lui prit son argent et.... cours après! Mon homme, aussitôt, semblable au loup à jeun (faute d'une proie, il irait tournant ses dents contre lui-même), se rue à travers une troupe qui gardait une place forte et de bonne prise. Au même instant, le voilà célèbre, honoré, récompensé, maître (et même plus) de vingt mille écus.

Le général, à quelque temps de là, voulant prendre une citadelle :

« Ami ! dit-il (son accent eût donné du cœur au plus lâche), il s'agit, encore une fois, de montrer ce que tu sais faire; allons, mon brave, à l'œuvre et gagnons une fortune.... Ouais! Tu n'es pas déjà parti? »

Le compagnon n'était pas gêné pour répondre : « Adressez-vous, dit-il, à qui aura perdu sa bourse.... il ira là où vous m'envoyez ! »

Je suis, grâce aux dieux, un enfant des écoles romaines, et j'appris de bonne heure, aux poëmes d'Homère, à quels dangers la colère d'Achille exposa l'armée des Grecs. Plus tard, quand je fus presque un Athénien (je m'en vante), on m'enseigna, dans les livres des sages, et dans les jardins qu'ils avaient hantés, la vérité même et le grand art de discerner le bien et le mal. La rigueur des temps m'arracha trop vite à ces retraites charmantes, et le choc brûlant des guerres civiles me jeta, novice encore, au parti que César Auguste allait écraser de son bras triomphant.

Me voilà donc licencié de Pharsale, traînant l'aile, et l'oreille basse, hors de mon domaine, et dépossédé du toit paternel ! La misère (elle ose tout oser !) fit de moi, chétif, un poëte, et maintenant que je possède, enfin, tout ce qui me manquait alors, ne serais-je pas fou à lier, si pour écrire un tas de vers, je dérobais une heure, une seule, à mon repos ?

Chaque année, en courant, nous enlève une grâce, un bonheur. Hélas ! j'ai déjà perdu mon beau rire et mes belles amours ; plus de jeux folâtres, plus de festins ; encore un instant, je

renonce aux faveurs de la Muse. A ces maux nul remède. Et puis tant d'admirations si diverses, tant de goûts si différents, parmi ceux qui aiment encore un peu la poésie !

Il en est (Florus est de ceux-là) que l'ode attire à ses inspirations; d'autres préfèrent l'iambe amoureux; le troisième est charmé surtout par la satire assaisonnée au sel le plus mordant. Figurez-vous ces trois convives, dont les goûts sont différents, chacun réclamant le morceau qu'il préfère. Auquel entendre, et que leur servir? Celui-ci va repousser le plat des deux autres; de leur côté, ceux-là refuseront de toucher aux mets que le premier a demandés.

De bonne foi, comment veux-tu que l'on soit un poëte à Rome, au milieu des tracas et des petits devoirs de chaque jour? Celui-ci m'écrit : « Hâte-toi, j'ai besoin de ta caution.... » Il est malade.... et me prie en grâce de l'aller voir au mont Quirinal. Celui-là (sa maison est bâtie au sommet de l'Aventin) : « J'ai mon poëme épique à vous lire! » Or je tiens à les obliger tous les deux, et me voilà, le beau plaisir! allant aux deux extrémités de la ville.

« Oui-dà ! la voie est assez large et rien ne fait obstacle à ta méditation !... »

— C'est bientôt dit, essaye!... Ici passe à

grand bruit un entrepreneur hâtant ses manœuvres et fouettant ses mules... Plus loin, une machine effrayante enlève, en tournant sur elle-même, une poutre énorme, ou quelque pierre.... à deux pas de là, un convoi funèbre heurte un chariot pesamment chargé. — « Holà ! le chien enragé ! — Garons-nous de ce pourceau fangeux ! » Certes le moment serait bien choisi pour arranger, dans sa tête, un vers sonore et bienséant.

Le poëte, ami des bois sombres, n'est jamais trop loin de la ville ; il est le véritable client du dieu cher aux frais ombrages, au doux sommeil.... Et tu veux que je chante au milieu de ces bruits qui ne se taisent, la nuit ni le jour, et tu crois que je vais reconnaître, en ce dédale, l'étroit sentier qui mène au Parnasse!

Un homme, amoureux de l'étude, arrive et se cache en un coin de la ville, entre toutes calme et paisible, Athènes ; pendant sept années, il pâlit, il s'envieillit sur les livres, et lorsque enfin il s'arrache à la retraite, on dirait un marbre immobile et sans voix ! Pensez donc si le peuple athénien rit au nez du fantôme ! Oh ! comme on rirait si j'allais en pleine ville, à travers ces carrefours, plus bruyants et plus agités que les flots de l'Océan, arrangeant des paroles choisies, sur un luth harmonieux !

Il y avait à Rome un certain légiste qui était le propre frère d'un certain rhéteur. Ils s'accablaient l'un l'autre de louanges formidables. « Salut à Mucius Scévola! — Salut à Caïus Gracchus!... » Nos poëtes, avec tout leur esprit, n'en font pas d'autres. « O mon frère! quelle ode inspirée! — O mon ami! la touchante élégie, œuvre exquise et ciselée par les neuf Sœurs! »

As-tu vu, par hasard, quelque poëte (et j'en suis), chercher, la tête haute et l'air arrogant, l'armoire et la tablette à part qui revient à ses œuvres, du droit de son génie, au beau milieu de la bibliothèque impériale ouverte à nos beaux esprits?

As-tu jamais suivi, pour ton plaisir, deux poëtes qui causent entre eux?

Suis-les donc.... tu sauras comme on s'y prend pour se couronner l'un par l'autre! On dirait un pugilat : tant donné, tant reçu! Tels, deux gladiateurs samnites ne déposent les armes qu'au moment où l'on apporte les flambeaux. S'il me dit, en me quittant : *Bonsoir, Alcée!* Il faut bien que je lui dise à mon tour : *Porte-toi bien, Callimaque!* et s'il n'est pas content du *Callimaque* : *Au revoir, Mimnerme!* Et mon paon fait la roue, au surnom qu'il s'était discrètement décerné!

On ne sait pas assez ce qu'il en coûte à conjurer la race irritable; à quelle humiliation se condamne un honnête écrivain qui veut capter pour son recueil les suffrages populaires. Quant à moi (c'est mon avis), sitôt que je serai guéri de la fureur d'écrire, et rentré dans mon bon sens, je veux fermer une oreille impitoyable à ces insipides liseurs de leurs propres vers. On se moque, il est vrai, des méchants poëtes; mais que leur fait la moquerie? Ils sont si contents d'eux-mêmes! Le bruit qui manque à leur tâche, ils le remplacent par la plus véhémente adoration pour les moindres enfantements de leur cerveau.

C'est pourquoi, le vrai poëte, amoureux de son art, mais d'un amour légitime, aussitôt qu'il prend la plume, appelle à soi le goût sévère d'une critique inflexible. Ardent à son œuvre, il la dégage hardiment de tout ce qui lui peut nuire en force, élégance ou clarté. Tel mot parasite s'est glissé dans un vers solennel et se retranche au plus bel endroit... rien ne peut le sauver, il faut qu'il parte!

Et de même qu'il est sans pitié pour l'*à peu près*, le poëte sérieux fait revivre, ô tâche heureuse! une foule de ces vieux mots bien faits, trop oubliés, dont se composait la langue antique des Caton et des Céthégus.

En même temps qu'il venge les mots anciens de cet injuste oubli, il couvrira d'une habile adoption certains mots dont la nécessité se fait sentir. A chose nouvelle, il faut un mot nouveau.

La poésie ainsi comprise, est un fleuve inondé de soleil, dont les flots purs vont féconder la langue latine ! Honorons le poëte ! il retranche avec goût ; il ajoute avec art ; il polit la rudesse à force d'urbanité ; il se défait, chemin faisant, des langueurs du discours ; vous diriez que, pour cet homme, écrire est un jeu. Il est semblable au mime haletant sous le masque joyeux du Satyre, ou sous les pieds bondissants du Cyclope.... le public ne voit pas sa fatigue et la sueur de son front. Convenez pourtant que cette fois le jeu vaut mieux qu'il ne coûte, et qu'à tout prendre, autant vaudrait (en supposant que l'on se plaise à ses propres défauts) être un écrivain sans talent, que d'arriver par toutes ces tortures du bon goût et du bon sens, à cette désespérante perfection.

Un très-honorable habitant d'Argos, aux heures où le théâtre est vide, allait tout joyeux s'asseoir à la plus belle place, et prêtait une oreille attentive aux plus merveilleux tragédiens qu'il voyait, qu'il entendait, qu'il applaudissait. En tout le reste, il se tenait dans les

plus correctes limites de la vie réelle, il était bon voisin, hôte aimable, excellent mari, bon même à ses esclaves, qui buvaient sans peur le vin de son amphore! — Une pierre à ses pieds, il l'évitait; un puits sur la route, il savait fort bien n'y pas tomber. Voici cependant, grâce à ses proches, qu'à force de soins, de médecins et d'ellébore, ce brave homme est guéri de sa fantaisie et rendu au bon sens.

« Malheureux, s'écrie-t-il, qu'avez-vous fait? Vous pensiez me guérir, c'est votre guérison qui me tue! Hélas! qui me rendra la douce joie et les chères illusions que vous m'avez ôtées, cruels, en me privant de mon erreur? »

Pourtant, ce n'est pas un vain mot, la sagesse! Eh bien, donc, renonçons à la bagatelle; aux enfants laissons leurs jouets; laissons la lyre aux poëtes amoureux du bruit des riches cadences; voici l'heure, ou jamais, de se soumettre à la règle inflexible, à la mesure exacte de la vie humaine!

C'est pourquoi, me prenant pour sujet de ma propre contemplation: « Si tu avais la fièvre (ici je me parle à moi-même), et si rien ne pouvait apaiser cette soif brûlante, à coup sûr, tu appellerais le médecin?... Or te voyant possédé du démon des richesses, plus avide et

plus riche aujourd'hui que tu ne l'étais hier, tu ne dirais ton mal à personne! Affligé d'une horrible plaie, on t'avait enseigné une herbe, une racine infaillibles contre les blessures.... inutile espoir! Soudain, tu laisses à leurs vertus stériles l'herbe et la plante impuissantes à te guérir.

« Bon cela; mais d'autre part, on te disait aussi, qu'en nous faisant riches, les dieux nous rendaient sages; maintenant que te voilà beaucoup plus riche et beaucoup moins sage, seras-tu donc aussi crédule? Ah! si vraiment la richesse était un remède aux travers de l'esprit, à ses mauvais instincts, les honnêtes gens lutteraient entre eux, à qui serait le plus avare et le plus avaricieux. »

Il y a plusieurs façons de posséder. Ce que j'achète, argent comptant, dans les balances du marchand, est à moi, sans nul doute. Il est aussi vrai (de l'avis des meilleurs jurisconsultes) que l'usage est une possession, et que le champ qui te nourrit t'appartient. Le métayer d'Orbius, passant la herse entre les sillons qui te fourniront ton pain, l'année prochaine: « Au fait (se dit-il), l'acheteur du blé est le vrai propriétaire du champ de blé. »

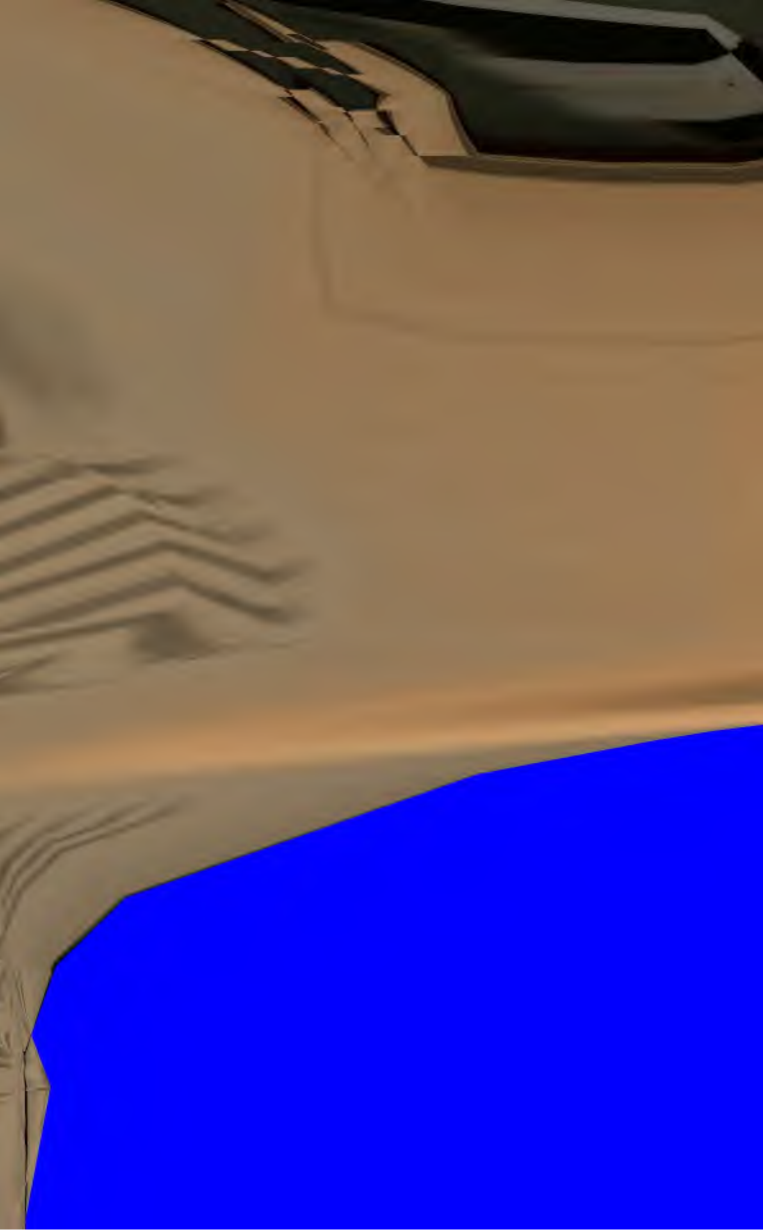
Quoi de plus vrai? Ton argent te donnera ses fruits, ses œufs, ses poulets, son vin nou-

veau; donc tu achètes en détail le domaine acheté en bloc au prix de trois cent mille sesterces, et au delà. Qu'importe, au bout du compte, que tu payes ta vie au jour le jour, avec tes revenus, ou que tu la payes, une fois pour toutes, avec tes capitaux?

Tel propriétaire d'ancienne date, aux champs de Véies ou d'Aricie, est de fait l'unique acheteur des légumes de son propre jardin; il s'achète à lui-même le bois qui chauffera, ce soir, l'âtre ouvert aux vents d'automne. Cependant il dit : *Mon bien!* en montrant d'un geste superbe tout l'espace qui s'étend d'ici au peuplier, planté là-bas pour servir de limite légale au champ du voisin.

Le beau sujet d'orgueil, cette possession d'une heure! Elle change au premier souffle, au bruit de la guerre, au gré de l'argent. Ou bien, la mort arrive, et plus que tout autre accident, elle emporte le maître d'hier, en donnant sa terre au maître de ce matin.

Donc puisque aussi bien tout n'est que propriété viagère ici-bas, et que l'héritier qui vient pousse l'héritier qui s'en va, comme le flot le flot qui coule, à quoi bon tant de moissons, et tant de greniers où les mettre? Aux forêts de la Lucanie, ajoutons les bois de la Calabre, il y aura toujours la mort qui moissonne égale-



tous les vents sa triste fortune; honneur au galant homme qui sait vivre, et dépense, honorablement, le bien qui suffit à sa fête innocente de chaque jour!

Je suis volontiers le joyeux écolier qui met à profit les instants trop courts des fêtes de Minerve. O dieux et déesses! délivrez-moi des atteintes hideuses de la misère, et puis, que je sois le passager d'un navire à trois ponts ou d'une simple nacelle, quel que soit le bateau, on franchira gaiement le grand passage. Il ne s'agit pas d'avoir toujours le vent en poupe, il suffit que notre humble voile échappe aux écueils.

Que de gens avant moi.... mais aussi que de gens viennent après moi, pour ce qui touche à la fortune, à la santé, à l'intelligence, à l'apparence, à la force d'âme! On est le dernier du premier ordre; en revanche, on est le premier de ceux qui viennent les seconds.

Résumons-nous. Tu n'es pas un avare, et c'est bien fait. Est-ce à dire, en même temps, que tu sois purgé de tous les vices? Ton cœur est-il guéri de l'ambition, de la colère et de la peur de mourir? Ton esprit s'est-il délivré de la superstition, des songes, des mensonges, des prodiges, des revenants, des miracles et des sorcières de la Thessalie?

Es-tu facile et bienveillant à tes amis? sais-tu sourire à la vieillesse approchante, et chaque année, en ton âme, est-elle une grâce, une indulgence de plus?

Au demeurant, celui-là n'est pas sage qui se contente d'une épine arrachée à ce bouquet de ronces. Si tu ne sais pas vivre, à ton âge, il faut céder la place aux plus habiles. Assez joué! assez bu! assez mangé! Ton compte est fait, prends garde à l'ivresse, et prends garde à la juste impatience de tes neveux ; je les entends d'ici :

« Çà, vieillard, que te faut-il encore? On t'a donné plus que ta part! C'est assez vivre, et nous, vivons à notre tour! »





LIVRE TROISIÈME.

Aux Pisons.

SUR L'ART POÉTIQUE.

QU'UN malheureux peintre s'évertue à nous montrer l'apparence informe d'un cheval qui serait construit de membres de toute espèce, et revêtu d'un plumage de toutes les couleurs; qu'il ajuste au cou de son monstre un front viril et le sourire d'une belle femme au sein nu, écrasé soudain, sous une ignoble écaille, ô mes amis, qui pourrait s'empêcher de rire à l'aspect de cette folle exposition?

Pareil tableau, chers Pisons, serait l'image exacte d'un livre où l'auteur entasserait, dans un nuage épais, le rêve et la fièvre en leurs plus étranges confusions. On ne sait où cela commence, où cela finit, et comment réunir le tout à la partie.

Au peintre, autant qu'au poëte, il est permis de tout oser.... j'en conviens; c'est même une liberté que nous donnons et que nous prenons tour à tour; à cette condition, pourtant, que nous n'irons pas, mêlant et confondant en nos témérités le féroce et le charmant, accoupler la douce colombe au serpent, le tigre à la brebis.

A quoi sert d'entreprendre un grand poëme solennel, dont le fronton promette un monument, pour se contenter bientôt de déployer sans art quelques lambeaux d'une pourpre impuissante à dissimuler le vide et la vanité de l'œuvre? Ici je rencontre, au milieu d'un bois sacré, un autel à Diane; plus loin, je vois s'enfuir le ruisseau à travers la riante prairie; eh! voilà le Rhin qui gronde, et l'arc-en-ciel, précurseur de la pluie! Il se peut que, prises séparément, ce soient là de belles choses,... hors de leur cadre, elles ne comptent plus.

Tel excelle uniquement à peindre un cyprès; qu'importe au naufragé qui, pour son argent, voudrait une image de son désespoir après la perte de ses vaisseaux brisés? Tu veux produire à grand tour de roue, une immense amphore, et la roue, en tournant, te donne à peine.... un coquetier! Le grand secret, c'est l'unité, jointe à la simplicité.

Nous autres poëtes (vous serez de mon avis, illustre père, et vous, ses dignes fils, à qui ce livre est adressé), nous sommes, presque tous, les dupes de notre recherche d'une certaine perfection qui nous échappe, et qui nous trompe. Ma concision devient énigme, et ma grâce exquise est inertie et mollesse ; en visant au sublime, on tombe dans l'enflure. Si je redoute un peu trop la tempête et l'orage, ah ! malheureux ! me voilà dans l'ornière, et j'y rampe !

Celui-ci, se jetant dans le merveilleux, pour varier son sujet à tout prix, peuplera la forêt de dauphins, l'Océan de sangliers. L'artiste incomplet va d'un extrême à l'autre, incapable de se régler.

Parmi les praticiens employés, non loin de la salle d'armes d'Émilius, à la fabrication des statues, celui-ci est un Phidias dans l'art d'indiquer un ongle, et celui-là onde avec une grâce exquise les cheveux d'une tête de bronze.... ils savent un détail, ils n'entendent rien à l'ensemble. Ah ! fi de ces manœuvres et de ceux qui leur ressemblent ! Autant vaudrait avoir un nez difforme avec deux beaux yeux et des cheveux noirs.

Le premier soin de l'écrivain sera de choisir un sujet qu'il porte aisément. Poëtes, mes frè-

res, consultez longtemps votre esprit et vos forces. Quiconque, en adoptant le sujet de son poëme, ne s'est pas imposé un trop lourd fardeau, rencontre, à coup sûr, l'expression vraie et la méthode exacte.

Ou je me trompe, ou l'ordre est déjà une force, une grâce, une beauté ! Il nous maintient dans les strictes limites du bien dire. Aujourd'hui, ceci ; demain, cela ; toute chose à son heure, et chaque détail à sa place !

L'ambitieux d'accomplir une de ces belles œuvres impatiemment attendues doit apporter, même dans le choix des termes, une attentive et scrupuleuse réserve. Ton style s'élèvera jusqu'à la beauté, si tu parviens à rajeunir, par une alliance inattendue, un mot suranné, Si, par rencontre, un mot nouveau devient indispensable à exprimer une chose nouvelle, il faudra bien l'ajouter à la langue ancienne, à condition que le poëte use sagement de cette licence, et qu'il puise à la source vive, à la langue d'Athènes. Ce mot nécessaire et venu de bon lieu, par un détour habile, aura bientôt, chez nous, droit de cité.

Qui donc refuse à Virgile, à Varius, les droits que Rome accordait à Cécilius, à Plaute ? et pourquoi serais-je blâmé d'ajouter mon obole à tant de richesses, quand Ennius et le vieux

Caton sont regardés, à bon droit, comme les bienfaiteurs du langage maternel, qu'ils ont agrandi et rajeuni par tant d'utiles découvertes? Il est permis, de toute éternité, d'ajouter à la langue nationale, un mot frappé à l'empreinte de son génie et de l'heure présente.

A l'exemple des feuilles, ornement de la forêt, qui tombent, la plus ancienne entraînant les plus récentes, à mesure que va l'année à son déclin, les mots d'une langue arrivent à la caducité, l'un poussant l'autre.... ils ont leur jeunesse, ils ont leur âge mûr, ils meurent à leur tour.

Nous et nos œuvres, la mort est là, qui tient sa proie. Ah! vous creusez un port, où Neptune apaisé arrache à l'aquilon la flotte en danger de périr! Vous forcez le marais, battu de la rame, à porter la charrue, à se couvrir de moissons nourricières; vous avez détourné le torrent dévastateur; de son lit vous avez fait un champ de blé, et vous comptez, faibles mortels, que ces ouvrages, dignes des rois, vont défier les siècles! — Ils mourront.... à plus forte raison, la grâce et la beauté du langage ne sont pas éternelles.

Tant qu'elles vivent, les langues obéissent à des changements inévitables. Tel mot, que l'usage efface aujourd'hui, brillera tantôt d'un

nouvel éclat! Tel autre, à son tour, va disparaître, après ce grand bruit d'un instant. L'usage en décide; il est l'arbitre! il est le maître! il est la loi même du langage.

L'action des rois, le courage des capitaines, les grandeurs de la guerre et ses misères, en quel rhythme on les chante? Homère est le premier qui nous l'ait enseigné dans son poëme immortel.

Ces deux vers qui se conviennent à merveille, et dont la mesure inégale sait donner tant de grâce aux plaintes de l'amour, et tant de charme à ses bonheurs, le pentamètre élégiaque.... on n'en connaît pas l'inventeur; c'est une dispute à laisser aux grammairiens; pour ma part, j'attendrai patiemment ce qu'ils auront décidé.

Archiloque, indigné, arma sa colère de l'ïambe implacable, et plus tard, l'ïambe, un pied dans le cothurne, un pied dans le brodequin, fut adopté par la comédie et par la tragédie; il est également propre au dialogue, au récit; son bruit domine hardiment le tumulte des grandes assemblées. Honorons aussi la Muse à la lyre d'or, à qui revient l'honneur de chanter les dieux et les héros, l'athlète couronné dans l'arène, ou le coursier vainqueur aux jeux olympiques.

Elle a des consolations pour les charmants malheurs de la jeunesse, et de libres chansons pour les buveurs.

Ainsi, à chaque inspiration sa forme; à tout poëme, sa couleur. — Celui qui ne sait pas les *bienséances* ou qui s'en écarte, n'est pas un poëte. Au moins, pas de fausse honte! et mieux vaut les apprendre aujourd'hui, que les ignorer toujours.

L'accent de la comédie est tout autre que celui de la tragédie, et je suis mécontent plus qu'on ne saurait croire, si vous me racontez Thyeste et son horrible festin dans un style familier qui sent le brodequin d'une lieue. Il faut, absolument, que chaque parole ait son accent véritable. Il est vrai que, parfois, la comédie élève une voix irritée.... écoutez le vieux Chrémès enflant sa joue, et gourmandant monsieur son fils! Parfois aussi la tragédie humblement s'abaisse au langage de tous les jours.... Arrêtez-vous devant Télèphe et Pélée; exilés l'un et l'autre, ils sont couverts de haillons. — Pour que leur plainte éveille en nos cœurs la sympathie, ils se méfient des phrases ampoulées et des paroles de six pieds.

Un drame est tout à fait beau quand il est bien écrit, touchant, et s'il plie à sa volonté

l'âme et l'esprit de l'auditoire. L'homme est ainsi fait, il rit au sourire :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

A ce prix seulement, ami Télèphe, et vous, Pélée, on sera touché de vos douleurs; mais soyez, un seul instant, hors de la vérité, je vous siffle ou je m'endors. Je veux une parole attristée, au visage attristé; irritée, au regard plein de flammes; sérieuse, au front sérieux; souriante, à la lèvre amoureuse.

La bonne nature a si bien fait, que nous sommes toujours les échos sincères de toutes les émotions : joie ou colère, crainte ou douleur; c'est même un de ses grands triomphes, de nous donner justement, le cri qui frappe à la fois l'oreille et le cœur. Malheur à toi, si tu n'as pas l'accent de ta position présente ! à tes fausses douleurs, le peuple entier va rire !... Enfin, prenons garde à prêter à chacun son langage : à Dave, un esclave; au divin Ulysse, un héros.

Le vieillard, courbé sous le faix des années, ne parlera pas comme un jeune homme en la fleur de sa Jouvence, et la femme du sénateur comme une nourrice au coin de son feu. Il faut laisser son langage au marchand qui court le

monde, aussi bien qu'au modeste agriculteur d'un enclos verdoyant; que le Scythe parle en Scythe, et l'Assyrien en Assyrien. Au Thébain l'accent de son terroir; l'accent de l'Argolide au citoyen d'Argos!

Si tu fais un drame en prenant un héros de l'histoire ou de la fable, respecte, avec grand soin, ce caractère accepté de tous. Si ton héros est de ton invention, prends garde à ne pas te démentir du premier acte au dernier. — Es-tu assez hardi pour emprunter au divin Homère? Alors montre-nous l'Achille intrépide, implacable, emporté, furieux. L'entrave, il la brise; en fait de justice, il ne connaît que son épée. On laissera Médée à ses transports, à son orgueil; Ino à ses larmes; Ixion, à ses crimes; Io, la nymphe, à sa vie errante; Oreste, à ses sombres visions.

Si tu hasardes un sujet tout nouveau, si tu ne crains pas de mettre au jour un enfant de ton génie, fais-en, tout de suite, un caractère, et nous montre un homme obéissant, jusqu'au dénoûment, aux passions qu'il laisse entrevoir dès la première scène.

Qui sait donner à quelque sujet connu une empreinte vive et nouvelle, accomplit très-souvent une tâche illustre, et pourtant, il est encore plus sage de se tailler une éloquente tra-

gédie en pleine *Iliade*, que d'inventer du même coup, son drame et son héros.

« Mais alors, diras-tu, le sujet n'est pas mien!... » Qu'importe, s'il devient ton bien propre, à force de génie? Eh! tant pis pour le maladroit qui tourne sottement dans le cercle banal. Délivrez-moi du servile interprète qui s'amuse à copier une œuvre dont il ne peut plus se tirer, d'abord par fausse honte, et bientôt parce que l'œuvre même est devenue un labyrynthe sans issue.

Ne va pas, comme autrefois, ce poëte épique, hurler en commençant :

Je chanterai Priam et la guerre éclatante....

Il faut se méfier de ces débuts, bourrés de promesses. Quelle bouche ouverte!... Et pour quoi dire?... Une souris est le ridicule avortement de la montagne en mal d'enfant.

Combien s'y prend d'une façon plus simple et plus habile, un poëte ennemi de l'emphase! « O Muse, dites-moi les nations, les cités, les familles, que cet homme, vainqueur de Troie, et témoin de sa chute, a visitées.... »

Voilà le poëte! Il aurait honte d'un feu qui n'est que fumée; au contraire, il sait tirer de la fumée une vive lumière, et moins il est em-

phatique au début, plus il va prodiguer les miracles : Antiphate, Scylla, Charybde, les Cyclopes ; il n'est pas homme à remonter au trépas de Méléagre, pour raconter le retour de Diomède ; à commencer la guerre de Troie aux jumeaux pondus par Léda.

Au départ, il voit le but ; il marche en maître ; et sans demander au spectateur s'il est instruit des événements qui l'emportent, il le jette au beau milieu de l'action. Il n'a pas d'autre souci que la poésie ; ce qui échappe à son charme, il le rejette aussitôt comme inutile ! Ainsi, sa fiction se compose de mille vérités qui s'arrangent en bon ordre et sans confusion. L'exposition, le nœud du poëme et le dénoûment représentent une intelligente, une admirable unité ; tant le mensonge ingénieux se mêle habilement à la vérité !

Poëte, mon frère, si tu as jamais eu l'ambition de tenir le spectateur à son poste, jusqu'au baisser du rideau, si tu veux qu'à la dernière scène il obéisse à la voix du mime : *Applaudissez, Romains !* sois docile aux conseils que je te donne, et tout le public avec moi :

Chaque âge a son esprit et ses mœurs, que chaque année efface ou change ; or le premier devoir du poëte est de peindre avec art ces nuances fugitives.

Ce tendre enfant, à peine il parle, à peine il pose à terre un pied timide, que déjà il se plaît aux jeux de l'enfance; il se fâche et sans motif; il s'apaise et sans raison; pour lui chaque minute apporte un caprice nouveau.

Un jeune fils imberbe encore, et délivré, ce matin, de son gouverneur, le voilà qui fait sa joie et sa fête des chiens, des chevaux et des exercices du champ de Mars. Il est de cire aux impressions du vice, il est de bronze aux bons conseils. Ne lui parlez pas de prévoyance, il jette l'or à pleines mains; de prudence, il ne sait pas d'obstacle! Il touche aux étoiles; ardent à ce qu'il n'a pas, ce qu'il voulait avec rage, il s'empresse de le briser.

La saison change et l'âme obéit à ces changements; l'âge viril marche, et d'un bon pas, à la fortune, au crédit, aux honneurs; il est habile, et s'applique à ne pas renverser aujourd'hui, ce qu'il bâtissait hier encore.

Plaignons le vieillard, tous les maux l'accablent. Il amasse! et manquant de tout au milieu de sa chevance, il a peur d'en user. Il porte à toute chose une main timide. Il dit à chaque espérance: « Attendons! » Il hésite, il a peur, il se plaint, il remet tout au lendemain. Il adore *autrefois!* Il ne sait rien de plus odieux qu'*aujourd'hui!*

Et voilà comme aux premiers âges une année ajoute une joie, et plus tard une année apporte une peine. Notre œuvre, à nous, c'est d'étudier avec un zèle infini ces diverses métamorphoses, si nous ne voulons point donner à l'enfant le rôle du jeune homme, à l'homme fait, celui du vieillard.

L'action! Elle a deux façons de se produire.... sur la scène ou dans le récit, mais, sans aucun doute, l'œil est plus fidèle et plus prompt que l'oreille à tout comprendre, à tout dire à l'esprit, qui regarde plus qu'il n'écoute. — Il n'est donc pas de meilleure façon d'unir le spectateur au spectacle, et pourtant lorsqu'enfin se rencontrent des événements qu'on ne saurait montrer au grand jour, laissez-les dans l'ombre, et remplacez un spectacle impossible par un fidèle récit.

A ce compte, il faudra bien dire aux gens que Médée a tué ses enfants, et nous délivrer de la Médée ensanglantée. Atrée ira, mais plus loin, préparer son horrible festin; vous nous expliquerez par quelles métamorphoses Progné est une hirondelle, et Cadmus un serpent. De cette façon seulement la tragédie est possible; ainsi j'y crois, dégagée de cette invraisemblance et de cette insupportable horreur.

Votre action dramatique aura cinq actes, ni

plus ni moins, c'est la vraie mesure des belles choses nées viables, que le public veut revoir et redemande. Quand le dieu descend du nuage au dénoûment, encore faut-il que l'intrigue ait mérité d'être dénouée par un dieu. — Plus de trois comédiens, parlant sur la scène, amènent la confusion. Le chœur même est un acteur; il a son rôle à remplir comme un seul homme, et même aux intermèdes, il est nécessaire que son intervention tienne au drame étroitement.

Le chœur est le défenseur naturel et le digne conseil des honnêtes gens. Il apaise, il calme, il console! Il célèbre en ses cantiques les bienfaits d'une table frugale, les grandeurs de la justice, l'autorité de la loi, les bonheurs de la paix gardienne des cités. Fidèle dépositaire des secrets commis à sa garde, il adresse aux dieux sa prière écoutée :

« O Jupiter, abaissez le superbe, et relevez l'innocent! »

La flûte, autrefois, n'était pas comme aujourd'hui une trompette en bois, doublée d'un cuivre strident.... c'était un frêle roseau, qui voulait peu de souffle, et dont la note était peu nombreuse! Elle accompagnait le chœur à merveille, et son bruit modeste suffisait à remplir le calme amphithéâtre où se tenait non pas tout

un peuple.... un auditoire austère et facile aux douces impressions.

Plus tard, quand la conquête eut agrandi la ville, élargi ses remparts, et quand la fête, agrandie à son tour, fit couler le vin à longs flots, en plein jour, le poëme et les chansons prirent des libertés inconnues. Ne fallait-il pas bien plaire à ce rustre, encore essoufflé de sa tâche, et, sans vergogne, assis, tout suant, à côté des gens de goût et de loisir?

Voilà comment le joueur de flûte oubliant la simplicité primitive, joignit la danse à l'art ancien et traîna sur les planches la robe à longs plis; bientôt, la lyre ambitieuse à son tour acceptait des cordes nouvelles. A la fin la tragédie, obéissante à ces tristes progrès, n'eut pas honte de la langue la plus vulgaire; elle oublia qu'elle était le conseil et la prévoyance, et se mit à déclamer avec l'emphase des oracles de Delphes.

Le premier qui remporta le prix de la tragédie (un bouc, récompense étrange!), est aussi le premier poëte qui, non content des héros, ait invoqué les satyres; ils étaient nus, mais de cette nudité sérieuse et chaste qui attestait que la tragédie avait traversé leurs sentiers. Or, cette fois encore, il s'agissait, par l'attrait d'une nouveauté piquante, de retenir

au théâtre un peuple enivré des vins et des vapeurs du sacrifice, et qui perdait, peu à peu, toute bienséance.

Eh bien, soit! la petite pièce après la grande! à condition qu'elle indique, par la décence de son rire et de sa bonne humeur, que ce sont des demi-dieux qui la jouent. Héros ou dieu, noblesse oblige; la pourpre a ses droits; prenez garde à laisser vos gaietés hanter la taverne : ni si bas, ni trop haut!

Il y a des mots innocents par eux-mêmes, que ne saurait prononcer la tragédie. Au milieu des licences de l'art dramatique, elle est semblable à quelqu'une de nos dames consulaires.... Aux heures solennelles où sa dignité même impose à la patricienne l'obligation de se mêler aux danses de la jeunesse, elle marche en cadence,... elle ne danse pas.

Quant à moi, chers Pisons, si je voulais écrire un drame satyrique, je ne saurais me contenter des grossièretés vulgaires d'une langue abrupte; au contraire, aurais-je grand soin de me tenir assez près du style tragique pour ne pas confondre le vieux Silène, père nourricier de Bacchus, avec notre ami Dave, ou dame Pythias, lorsqu'elle escroque un talent au bonhomme Simon!

Jusqu'au bout, mon poëme ira dans les sen-

tiers connus, chacun disant, au premier abord : « Par Apollon, j'en ferais bien autant, si je voulais !... » Laissez dire et laissez faire ! En vain cet habile homme est féru de sa tâche, on finira toujours par reconnaître à quel point l'ordre et la suite donnent une valeur inattendue aux expressions les plus vulgaires.

Le Faune, à mon sens, lorsqu'on l'arrache à ses bois, est aussi loin de la grossièreté du portefaix, que des mièvreries de nos jeunes rhéteurs ; dans ces hauteurs ou dans ces fanges, il va paraître également insupportable aux sénateurs, aux chevaliers, à tout ce qui tient de l'honnête homme. Alors, mon poëte, adieu la couronne, et c'est tout au plus si vous êtes applaudi des avaleurs de pois chiches et des éplucheurs de noix.

Une *brève*, et tout de suite après, une *longue*, en deux syllabes, vous avez ce qu'on appelle *un ïambe*. C'est une mesure si rapide, que les *ïambes* ont été nommés *trimètres*, quoiqu'ils aient *six pieds ;* mais ces pieds sont tous semblables. On eut grand soin d'abord de conserver l'ïambe en toute sa pureté, et c'est depuis fort peu de temps, que pour arriver à notre oreille avec plus de lenteur et de gravité, le facile et complaisant ïambe offre un asile au majestueux spondée, en se réservant

pourtant la seconde et la quatrième place. Encore aurait-on grand'peine à trouver le pur ïambe, au milieu des célèbres trimètres d'Accius et du vieil Ennius. Véritablement l'abus du spondée indique un ouvrier négligent et plein de hâte, ou, ce qui est pire, ignorant des plus simples lois de notre art.

Certes, le premier venu n'en sait pas assez long pour reconnaître un faiseur de spondées! Mais si *la ville* est trop indulgente à ses poëtes, est-ce une excuse aux divagations, aux propos incohérents?

Cependant la paresse est là, qui me dit: « Tout le monde en fait autant! » Comme si c'était même chose: éviter les reproches, ou mériter les louanges des connaisseurs!

Rappelez-vous ceci: en ce qui touche au grand art, Athènes est souveraine.... là seulement sont nos modèles: il faut les étudier et la nuit et le jour. — Mais, dites-vous, nos ancêtres ont applaudi les vers de Plaute et sa plaisanterie au gros sel! — J'en conviens, ce n'est point ce que nos ancêtres, peu connaisseurs (je les ménage), ont fait de mieux; vous serez de mon avis, si vous savez distinguer une chose agréable et bien dite, d'une plaisanterie équivoque, et marquer du doigt et de l'oreille la juste cadence d'un bon vers.

De la tragédie (un art tout nouveau) on dit que Thespis fut l'inventeur! Il promenait sur le chariot des vendanges ses comédiens barbouillés de lie; ils déclamaient, ils jouaient, au hasard de son inspiration.

Eschyle, après Thespis, inventa le masque et la robe solennelle; il fit d'un humble tréteau le théâtre; il voulut que l'auteur parlât comme un héros.... comme un dieu, et se grandît de toute la hauteur du cothurne. Plus tard, apparut de la façon la plus glorieuse, cette ancienne et vaillante comédie, pleine de rire et de malice; mais trop vite elle tomba de la liberté des honnêtes gens dans la plus extrême licence, à ce point que la loi s'en mêla. Le chœur fut supprimé; disons mieux, ce chœur impitoyable, il se tut, aussitôt qu'il cessa de mordre impunément.

Après les Grecs, les Latins se sont emparés de tous les genres de poésie, et l'on ne saurait trop louer cette audace heureuse qui leur fit déserter les sentiers des poëtes grecs, pour nous montrer, en des œuvres, purement latines, et la toge, et la robe prétexte, et notre histoire nationale, et les mœurs du Latium.

C'est très-beau, la gloire des armes! Permettez-nous, pourtant, d'être aussi fiers de nos poëtes que de nos grands capitaines; mais que

cette admiration serait bien méritée, si nos poëtes, moins confiants en leur propre génie, avaient moins peur des ouvrages amenés, à force d'art et de travail, à toute leur perfection!

La lime est féconde en gloire autant que l'épée; un poëme est œuvre exquise, on ne saurait trop le faire et le refaire; il ressemble à ces marbres, sur lesquels l'habile ouvrier passe et repasse un ongle attentif aux plus légères aspérités.

Donc, laissons Démocrite invoquer le génie, et calomnier la peine et le travail de l'artiste. « Ami! dit-il, le poëte est un fou!... » Pour ne pas démentir le seigneur Démocrite, nos faiseurs de vers, la barbe ébouriffée, en cheveux négligés et les ongles crochus, s'enfoncent dans la solitude, oublieux d'aller au bain, tant leur Apollon leur a démontré qu'ils sont au rang des poëtes, et qu'ils y sont d'emblée, uniquement parce qu'ils auront négligé Lucinus, le baigneur. — O têtes fêlées, que ne saurait guérir tout l'ellébore d'Anticyre!

Hélas! pauvre homme que je suis! ça m'apprendra à me purger, chaque année, au retour du printemps!... J'aurais eu mes accès de folie, autant qu'un autre, et nul mieux que moi n'improviserait les plus beaux vers....

Résignons-nous! Soyons tout simplement

la pierre à aiguiser; elle donne au fer son tranchant, elle ne saurait couper par elle-même.

Ainsi je vais, sans rien écrire, enseignant à nos écrivains la tâche et le devoir de leur profession : je dirai comment se forme et grandit le poëte; à quelle source il doit puiser; ce que le goût permet, ce que le goût défend; à quels sommets touche un grand artiste, enfin les abîmes où tombe un esprit impuissant.

Bien penser est le principe et la source du *bien écrire*. Étudiez à l'école de Socrate, et vous ne manquerez pas de bonnes idées; avez-vous l'idée! aussitôt la parole arrive, obéissante à toutes vos impressions.

Qui veut donner à chaque personnage de la vie humaine les sentiments qui lui conviennent, aura fait, en soi-même, l'expérience des devoirs d'un galant homme envers sa patrie, ses amis, son père, ou son hôte; il faut qu'il sache aussi quels devoirs sont attachés au titre de sénateur, aux fonctions du magistrat, et l'action du général qui mène une armée.

Étudiez la nature; elle est dans le secret de ces hommes si divers; elle vous les montre et jusqu'au fond de l'âme; elle vous dira leurs véritables paroles, les paroles de leurs pensées les plus cachées.

Le caractère : il n'y a rien au-dessus. Telle

comédie est écrite avec peu de grâce et d'apprêt : mais on y rencontre des choses sincères, on y voit les hommes tels qu'ils sont, et pris sur le fait;... ou je me trompe, ou pareille comédie aura plus de crédit sur l'auditoire qu'un tas de vers bien tournés, remplis de bruits sans idées et de riens sans échos.

Les Grecs, toujours les Grecs; la Muse en a fait le peuple éloquent par excellence. Ils étaient pleins de génie; ils adoraient le beau langage, et n'étaient avides que de gloire. Hélas! chez nous, à Rome, écoutez la jeunesse!... elle vous dira en combien de fractions, et par quelle suite de calculs se peut diviser un as, rien qu'un as.

« Jeune Albinus, digne fils de ton père, qui de cinq onces en ôte une, que reste-t-il?... — Un tiers de livre. — Bravo, jeune homme ingénieux, voilà comme on défend son petit avoir. — Mais qui, à cinq onces en ajoute une? — Il a juste une demi-livre... » Et vous vous figurez que ces âmes serviles, ces âmes rouillées, de si bonne heure infectées d'un sordide intérêt, vont produire à tout venant des vers que nous inscrirons sur des tablettes parfumées de cèdre, et reliées en bois de cyprès bien poli?

Instruire ou plaire.... et mieux encore : in-

struire *et* plaire, voilà la tâche et l'espoir du vrai poëte. S'il enseigne, il faut qu'il soit bref; la brièveté fait l'esprit docile et la mémoire obéissante. Rien de trop, si tu veux que je digère tes bons conseils.

Si le poëte se contente d'amuser, que sa fiction même ait les apparences de la vérité. Fi de l'absurde et de l'impossible! avec toute la complaisance imaginable, je ne saurais voir une Lamie arracher, tont vivant de ses entrailles, l'enfant dont elle a déjeuné ce matin.

Autant ta farce absurde va déplaire aux calmes esprits du sénat, autant la sublimité de ton poëme ennuie et fait bâiller les connaisseurs de l'ordre équestre. O le beau mariage, cette union de l'agréable et de l'utile! Ah! le chef-d'œuvre : amuser en instruisant! Voilà comme on enrichit son libraire; et comment le livre emporte, à travers les océans et dans les siècles futurs, la gloire et le nom de l'écrivain.

Il y a certaines fautes que l'on pardonne assez volontiers. Quoi donc! l'instrument le mieux touché ne rend pas toujours le son que la pensée et la main lui demandent. Cette corde à qui vous disiez « Chante!... » elle pleure! Enfin, quelle est la flèche inévitable qui toujours aille au but de l'archer?

Ainsi, pour peu que les belles choses domi-

nent, je serais bien ingrat si je m'inquiétais de quelques légers défauts échappés à la fatigue, à l'inadvertance de l'écrivain, qui est un homme, après tout. Cependant le copiste aux gages du libraire, qui, toujours averti, toujours manque au même endroit, on le renvoie; et le joueur de luth qui se trompe inévitablement à la même note, on le siffle.

Le poëte empêtré dans son œuvre est tout semblable au pauvre Chérile. On s'étonne de quelques bons vers qu'il aura trouvés par hasard, et l'on sourit malgré soi.... Mais quel chagrin, si le dieu même, Homère, un seul instant vient à s'endormir ! Pourtant, dans les poëmes de longue haleine, un peu de fatigue est bien permis.

Je veux vous dire aussi comment la poésie est la sœur de la peinture. Elles ont besoin l'une et l'autre d'être étudiées sous un certain aspect; tantôt, si vous y regardez de très-près, vous voilà pris, tantôt c'est le lointain qui vous captive. Il faut ici le demi-jour; au contraire, ici nous défions le soleil, et l'œil perçant de la critique.... Il y a des poëmes et des peintures éphémères; il en est qui ne sauraient mourir.

Quant à toi, fils aîné des Pisons, digne apprenti d'un tel père, et bien fait pour com-

prendre ces grandes leçons, écoute! et te souviens de mes conseils :

Nous connaissons plusieurs professions de l'esprit dans lesquelles la médiocrité est autorisée. N'est pas qui veut, l'éloquent Messala ou le savant jurisconsulte Aulus Cascellius; on peut être honnêtement, utilement, un avocat du second ordre, oui! mais les poëtes! Les dieux là-haut, les hommes ici-bas, les piliers même de la boutique des libraires ne sauraient supporter un poëte médiocre.

Au milieu d'un festin bien ordonné, charmant, j'en veux au maladroit qui nous poursuit de sa musique déplaisante, de ses parfums grossiers et de son miel aux pavots.... La fête allait si bien, sans cela! Ainsi la poésie! Enchantement naturel de l'esprit, son lot est de plaire et de charmer par sa perfection même.... pour peu qu'elle ne soit pas excellente, elle tombe au-dessous de rien.

Voyez cependant la contradiction! Vous êtes inhabile aux exercices du champ de Mars, et prudemment, vous vous abstenez de toucher au disque, au palet, à la paume, à toutes ces armes inconnues. C'est bien fait, la foule est là qui vous poursuit de ses huées à la première maladresse!... Or le premier venu, sans savoir ce qu'il y cherche, entreprend d'écrire un

poëme. Eh ! pourquoi pas? Il est citoyen, de bon lieu, il possède, et bien au delà, le cens des chevaliers, il est galant homme enfin !

Mais vous, Pison, esprit intelligent et prudent, vous attendrez en toute chose, en votre conduite et dans vos discours, l'agrément de Minerve, et si quelque jour, vous vous décidez à écrire, vous consulterez tout d'abord Métius, un juge sévère, et votre père, et moi-même, après quoi nous laisserons dormir, neuf ans, ce bel ouvrage. Il n'y a rien de plus facile à raturer qu'une page inédite.... un mot lâché ne revient plus.

Avant Orphée.... un inspiré des dieux, les hommes vivaient misérablement dans les broussailles. Orphée, à ces sauvages, enseigna l'horreur du meurtre et de ces pâtures sanglantes; voilà pourquoi nous l'honorons aujourd'hui, à la façon d'un dieu bienfaisant qui apprivoisait les lions et les tigres! La même fable ajoutait que le bâtisseur de Thèbes, Amphion, soulevait les pierres aux accords de sa lyre, et la pierre, à ces doux cantiques, se posait en bel ordre, à son rang.

Il fut écrit en vers, l'enseignement des premiers sages : « Apprenez, disaient ces moralités rhythmées, à ne pas confondre avec votre bien particulier le bien général, le sacré avec le

profane. Rougissez des unions fortuites, honorez le mariage légal; bâtissez des villes, gravez vos lois sur des tables de chêne! »

C'est ainsi que la renommée et le respect des peuples ont récompensé les poëtes divins. Après les poëtes législateurs, arrivent Homère et Tyrtée; enfants de la lyre héroïque, ils ont rhythmé les glorieux exemples qui devaient susciter les héros à venir. En vers naïfs, les dieux rendirent leurs oracles; en vers, les sages écrivirent leurs préceptes; la faveur des rois fut acquise à la langue immortelle, et le peuple, à son tour, trouva dans la poésie un aimable délassement à ses travaux rustiques : quelle gloire, en effet, de parler comme la Muse, ou de chanter comme Apollon!

Qu'un bon poëme soit l'œuvre excellente du génie et de l'inspiration, ou seulement le produit pénible et patient d'un grand ouvrier? Question d'oisifs. Au fait, je ne vois guère à quelle invention pourrait s'élever le plus habile ouvrier sans génie, et les belles choses que l'on peut tirer d'un génie inculte et sans art. Il y faut de l'un, il y faut de l'autre, et rien ne se convient davantage, et ne s'unit d'une alliance plus parfaite, que le génie et le talent, la forme et le fond.

L'athlète, encore enfant, que pousse une ar-

dente ambition aux victoires des jeux olympiques, a tout supporté, tout accepté : la fatigue et la soif, et toute espèce d'abstinence. Avant de jouer de la flûte aux autels d'Apollon Pythien, le flûteur apprit et trembla sous un maître.... A cette heure, le premier venu va vous dire : « Honte aux mauvais poëtes! Ce n'est pas moi qui serai jamais au dernier rang, et je sais bien ce que je vaux. Aimez-vous les beaux vers.... lisez les miens! »

A l'appel de l'Aboyeur, les chalands se pressent à la vente annoncée; c'est ainsi, pour peu qu'un méchant faiseur de vers possède un beau domaine et de bonnes rentes, que l'on voit accourir nos connaisseurs alléchés.... par cette fortune! En même temps qu'il soit homme à bien traiter son monde, à répondre, au besoin, pour quelque pauvre hère léger d'argent, à conduire un procès de la belle façon, m'est avis (la bonne dupe!) que sa poésie est en grand danger de trouver plutôt un vil flatteur, qu'un ami sincère.

Et vous-même! ayez grand soin, si vous voulez un vrai conseil, de ne pas vous adresser à ce bon juge, à qui vous aurez tantôt donné, ou promis quelque chose! Aussitôt, dans sa joie (et je l'entends d'ici) : « Le bel ouvrage! O le chef-d'œuvre! » Il se pâme en

pleurant d'admiration et de tendresse, il trépigne; il bondit. Les pleureuses de profession en donnent beaucoup plus au mort (pour son argent) que les véritables affligés. Telle est la flatterie; elle est cent fois plus bruyante qu'une loyale admiration.

C'était, nous dit-on, l'usage de certains satrapes : ils appelaient le vin à leur aide, en guise de torture; ils l'imposaient à leurs amis, si bien, qu'à force de coupes vidées, ils finissaient par savoir sur quels dévouements ils pouvaient compter. Faiseurs de vers, profitez de la leçon, méfiez-vous des piéges.... et des louanges du renard.

Faisait-on quelque lecture à Quintilius : « Je corrigerais ceci, disait-il, je retoucherais à cela ! — Mais, cher maître, on ne saurait mieux faire, et voilà deux ou trois fois que j'y reviens! — Effacez, vous dis-je, et remettez-moi ces vers mal frappés, sur l'enclume des bons ouvrages. »

Que si vous étiez plus contents d'excuser chacun de vos alexandrins qu'empressé à les corriger, il se gardait de rien ajouter, et, sans prendre une peine inutile, il vous plantait là, seul rival de vous-même, au beau milieu de votre admiration pour votre esprit et ses enfantements.

Un galant homme, qui se connaît aux belles

choses, ne tolère aucune espèce de négligence, il fait la guerre à ce mot-ci qui blesse l'oreille, à ce mot-là qui manque de force; il efface d'un trait de plume un ornement déplacé; il met la clarté dans ce nuage; il exige un sens précis de cette phrase à double sens; tout ce qui reste à faire, il l'indique ingénument.

Le véritable aristarque n'est pas de ceux qui disent : « Au fait, pourquoi chagriner mon ami pour des vétilles? » Ces vétilles! dites donc ces abîmes de risée où votre ami tombera quelque jour!

Comme on fuit le malade. atteint de la fièvre ou de la jaunisse, et le furieux en proie à la colère de Diane, les gens sages évitent un poëte maniaque; ils ont peur même de son ombre; il est, pour les enfants, une huée; il n'y a que les gens malavisés qui s'y laissent prendre. Aussi bien, ce grand marmotteur de vers peut courir après le sublime comme un oiseleur après les merles; qu'un jour ou l'autre, il tombe en quelque fosse, au fond d'un puits, en criant: *A l'aide! au secours!* ce n'est pas moi qui lui ferai la courte échelle, et si quelque bonne âme essayait de lui jeter une corde :

« Qu'allez-vous faire, ami?... qui vous a dit que ce butor ne s'est pas jeté dans ce fossé,

tout exprès, et qu'il soit bien aise qu'on l'en retire?... Un de ces poëtes manqués, Empédocle, voulant passer Dieu, se précipita, de gaieté de cœur, dans les flammes de l'Etna. »

Donc place à ce triste sire, et s'il veut se tuer, qu'il se tue à son aise! Le sauver malgré lui! autant vaudrait l'assassiner.

Ah! l'enragé! vous le tirez d'affaire aujourd'hui, le lendemain il recommence. A toute force il aspire (et voilà sa berlue) à quelqu'un de ces trépas fameux dont il soit parlé dans l'histoire. Hélas! qui nous dira jamais d'où lui vient cette ardeur poétique? Aurait-il inondé de ses souillures les cendres de son père? Aurait-il déshonoré, comme un impie, un lieu consacré par les foudres de Jupiter?

Non! c'est, tout simplement, qu'il est féru de poésie; un ours, hors de sa loge qu'il a brisée, est moins à craindre. Aussitôt que ce hurleur de vers est lâché.... *sauve qui peut!* et l'homme habile, et l'ignorant, c'est à qui s'enfuit au plus vite. Il va, récitant sans cesse, et récitant toujours. Prenez garde, il vous tient, point de quartier!... Quelle sangsue! Elle s'accroche à votre peau, et vous lâche enfin repue et gorgée de sang.



TABLE.

ODES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

(ÉPODES.)

SATIRES.

LIVRE PREMIER.

Satire I.

Peu d'hommes contents de leur sort.

Satire II.

Ni trop haut ni trop bas, le sage est au milieu.

Satire III.

Indulgence et bonté pour ceux que nous aimons.

Satire IV.

La satire est permise à tout homme de bien.

SATIRE V.

Le voyage à Brindes.

SATIRE VI.

De l'inégalité des conditions.

SATIRE VII.

Dispute entre bouffons.

SATIRE VIII.

Les grotesques.

SATIRE IX.

Le fâcheux.

SATIRE X.

L'art moderne et l'ancienne langue.

LIVRE SECOND.

Satire I.

Le conseiller du poëte.

Satire II.

La frugalité.

Satire III.

Les Saturnales.

Satire IV.

Le faux épicurien.

Satire V.

L'art de s'enrichir.

Satire VI.

Le rat de ville et le rat des champs.

ÉPÎTRE IV.

A Tibulle.

ÉPÎTRE V.

A Torquatus.

ÉPÎTRE VI.

A Numicius.

ÉPÎTRE VII.

A Mécène.

ÉPÎTRE VIII.

A Celsus Albinovanus.

ÉPÎTRE IX.

A Tibère.

ÉPÎTRE X.

A Fuscus Aristius.

ÉPÎTRE XI.

A Bullatius.

ÉPÎTRE XII.

A Iccius.

ÉPÎTRE XIII.

A Vinnius Asina.

ÉPÎTRE XIV.

A son intendant.

ÉPÎTRE XV.

A Vala.

ÉPÎTRE XVI.

A Quintius.

ÉPÎTRE XVII.

A Scéva.

ÉPÎTRE XVIII.

A Lollius.

ÉPÎTRE XIX.

A Mécène.

ÉPITRE XX.

A son livre.

LIVRE SECOND.

ÉPITRE I.

A l'Empereur.

ÉPITRE II.

A Julius Florus.

LIVRE TROISIÈME.

Aux Pisons.



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

